MEMOIRES
DE
M. FONTAINE.

TOME IV.

MEMOIRES

POUR SERVIR

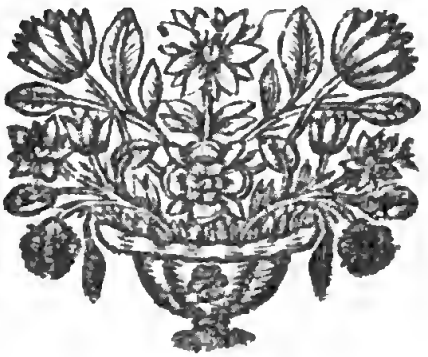
A L'HISTOIRE

DE

PORT-ROYAL.

PAR M. FONTAINE.

TOME IV.



A COLOGNE,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LIII.

MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE

PORT-ROYAL.

J'AVOUE que je frémis encore lorſque je me repréſente en quels déchiremens étoit M. Singlin, au ſujet des ſignatures que l'on exigeoit en 1662. & 1663.

Ce piége malin & artificieux n'étoit tendu à l'Égliſe que pour y envelopper Port-Royal, & pour faire lâchement retomber tout le fort de la perſécution ſur des filles qui ne pouvoient fuir, & qu'on vouloit ridiculement obliger à ſigner la condamnation d'un Livre latin qu'elles ne pouvoient entendre. Les ſiecles ſuivans auront peut-être peine à

croire ces extravagances, qui toutes ſeules font voir bien ſenſiblement la fureur avec laquelle on ſe déclaroit contre les amis de la vérité.

Les Jéſuites étoient trop remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes pour ſouffrir qu'un très-ſaint Prélat, * d'une ſcience égale à ſa piété, eût refuté les ſentimens de Molina, de Leſſius, & de Suarez, en n'employant qu'un tiſſu & un enchainement continuel des principes & des propres paroles de S. Auguſtin. Il falloit donc remuer toute la France & toute l'Italie, & entreprendre, par un éclat de vengeance qui fait frémir, de faire condamner par tout comme hérétique le Livre de ce pieux Evêque, d'obliger tout le Clergé de France à tremper les mains dans ſon ſang innocent, & de déchaîner toutes les plumes contre un homme qui avoit conſacré la ſienne à l'Egliſe, & qui l'avoit ſanctifiée par la défenſe & l'éclairciſſement de ſa vérité. Ils forgerent des propoſitions équivoques ou clairement hérétiques pour les lui attribuer. Ils trouverent le ſecret de les faire condamner ſous ſon nom. Ils voulurent forcer tout le monde à reconnoître qu'il les avoit enſeignées. Ils dreſſerent pour cela des Formulaires ſi

* M. Janſenius, Evêque d'Ypres, mort le 6. Mai 1638.

précis, qu'ils ſe promettoient bien que ceux qu'ils attaquoient & qu'ils ſavoient avoir de la conſcience, ne les pourroient pas ſigner. Ils ſe mettoient peu en peine que tant de perſonnes ſimples, timides & ignorantes tombaſſent de tous côtés dans ce piege. Rien ne les contentoit, s'ils n'enveloppoient dans cette ruine univerſelle ceux qui étoient en butte à leur envie; ſe promettant bien, ſur leur refus, de leur faire ſentir vivement tout le poids de leur colere. S'ils les euſſent crus d'aſſez mauvaiſe foi pour ſouſcrire aveuglément tout ce qu'ils vouloient, ils n'auroient jamais tenté cette voie: ils ne craignoient rien davantage que leurs ſouſcriptions. Ils vouloient perdre, ils vouloient exterminer; & ils n'auroient pû ſouffrir que d'un trait de plume on eût repouſſé leurs efforts & arrêté leur violence.

Ainſi malgré eux le Formulaire qu'ils avoient fait dreſſer avec tant d'intrigues, rendoit témoignage à la candeur de ceux qu'ils perſécutoient alors. Dans les deſſeins de Dieu c'étoit la pierre de touche qui devoit ſervir à prouver la pureté du bon or; & dans les leurs c'étoit le moyen par où ils ſe flattoient de renverſer les lâches, & de conſumer les forts dans la fournaiſe ardente qu'ils leur préparoient.

M. Singlin avec ſes autres amis, dans

cette terrible conjoncture où il ne craignoit rien pour lui-même, ne pouvoit s'empêcher de déplorer la ſituation de ces ſaintes filles, ſur qui il prévoyoit bien qu'on alloit faire tomber tout le poids d'une tempête qui étoit inévitable. Ce qu'il trouvoit de plus ſenſible en cet état étoit la diverſité des ſentimens, qui partageoient les eſprits ſur ce ſujet. Si tous les amis de la vérité n'avoient eu qu'un langage, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture; ſi tous euſſent été parfaitement d'accord, le mal auroit été moindre: mais il étoit bien difficile qu'y ayant même parmi les gens de bien différens caracteres d'eſprit, il n'y eût auſſi différentes vues. Les uns vouloient que par une ſage condeſcendance on baiſſât autant qu'on pouvoit le faire: les autres ſans improuver cet avis vouloient, par un zele plein de feu, qu'en évitant tout ce qui pouvoit avoir la moindre apparence d'une ſageſſe timide, on ne penſât qu'à donner des marques de fermeté; & ces deux ſentimens qui paroiſſoient contraires, partageoient tous les eſprits qui ſoutenoient leur avis avec force, & qui ſembloient même avoir peine à ſouffrir qu'on fût occupé d'autres vues que les leurs.

Il faut avouer que ce tems étoit orageux, & ceux qui par leur Formulaire donnoient lieu à cette eſpece de diviſion

ſe ſont attirés de la part de Dieu une horrible condamnation. M. Singlin cependant étoit comme un rocher battu par la tempête. Tous s'en rapportoient à lui. Tous vouloient s'appuyer de lui. Chacun le vouloit faire entrer dans ſon ſentiment. Ce ſage pilote, dans un navire agité de cette ſorte, écoutoit paiſiblement tout le monde & tâchoit de conſerver la paix par-tout. Il n'avoit ni crainte, ni intérêt, ni prévention, ni préoccupation; mais ſon intrépidité n'empêchoit pas qu'il ne conſeillât de baiſſer autant que la vérité pouvoit le permettre, & de chercher des paroles ſi bien meſurées & ſi bien compaſſées, qu'elles puſſent en même tems contenter Dieu & les hommes. Il auroit ſouhaité de bon cœur que toute la perſécution fût tombée ſur lui; mais ne croyant pas être digne que Dieu l'exauçât en ce point, la douleur continuelle étoit de voir ces vues différentes qui pouvoient produire un plus grand mal que celui de la perſécution. J'ai vu cette plaie ſaigner long-tems, & M. Singlin comme partagé entre les deux partis, ſi l'on peut uſer de ce terme.

Ces doutes au ſujet de la conduite qu'il étoit à propos de tenir, n'empêchoient pas qu'on ne fût toujours uni par la charité. Les deux partis avoient leurs raiſons qui tendoient toutes à Dieu. Ils

avoient un égal désintéressement & un même amour pour la vérité. Le mal étoit que cette diversité de vues pouvoit devenir un principe de réfroidissement & de défiances réciproques entre les amis, & une source d'embarras ou d'inquiétudes pour les personnes qu'on avoit à conduire. J'ai vu quelquefois à ce sujet M. Singlin dans une véritable agonie, & j'ai compris que la plus grande peine en ce monde, n'étoit pas la nécessité de souffrir quelque violence pour la vérité; mais la crainte de donner lieu à ces souffrances, & de déshonorer la vérité même par des fautes qui, dans ces matieres, peuvent toujours avoir de grandes suites. Que Dieu par sa miséricorde préserve à jamais son Eglise d'un semblable mal, & qu'il ne permette pas que ceux qui ne pensent qu'à le servir tranquillement, se trouvent jamais dans cette incertitude & dans cet obscurcissement, où l'on ne voit que des précipices de toutes parts.

Mon Dieu, de quelle maniere éprouvez-vous vos serviteurs! Que n'eût point à souffrir celui dont je parle, pendant les trois dernieres années de sa vie, qu'il passa dans cette maison du fauxbourg où il étoit renfermé! Il y menoit une vie que les yeux charnels regardent comme misérable, mais dont la foi fait

porter un jugement bien différent. Il a été dans le trouble & dans l'agitation. Il n'a point eu de demeure ſtable. Il a eu peine à ſe trouver en ſureté dans les retraites les plus obſcures. Il n'a rien eu des biens des hommes ſur la terre. Loin d'avoir aucun accès auprès des Grands, il leur etoit en bute. Mais c'eſt pour cela même qu'il ſe croyoit heureux. Il étoit dans les traverſes, & c'étoit ſa joie. La perſécution étoit pour lui une ſource de toutes ſortes de biens, & il la regardoit comme l'objet de ſes déſirs, quoiqu'il eût en même tems beaucoup de douleur de voir la vérité opprimée dans ſa perſonne.

Ce qui pourroit paroître plus affligeant, c'eſt que ce ſaint Prêtre, auſſi-bien que la plûpart des autres qui ſervoient la ſainte maiſon de Port-Royal, ſont morts dans la perſécution, ſans qu'ils aient eu avant que de mourir la conſolation de voir enfin finir la longue pourſuite qu'on lui avoit ſuſcitée. Mais le trouverai-je malheureux par cet endroit ? Loin de moi une penſée ſi peu chrétienne. Je ne ſonde point en téméraire la profondeur des jugemens de Dieu. On ne peut douter que tout ce qu'il fait ne ſoit équitable. On peut bien ne le pas comprendre ; mais on n'y peut rien trouver qui ſoit injuſte. Il a ſans

doute aimé M. Singlin, ce fidéle diſpenſateur qu'il avoit établi ſur ſa famille, & il l'a aimé juſqu'à la fin, comme il lui a auſſi donné lieu juſqu'à la fin de lui témoigner la fidélité de l'amour qu'il lui portoit. Je ſai qu'il lui a plu quelquefois de relever dès ici-bas ceux de ſes ſerviteurs que le monde humilioit; mais il a laiſſé aller le cours ordinaire des choſes à l'égard de preſque tous les autres, ſans vouloir les tirer de leur abaiſſement. On peut dire que dans les premiers Dieu agit plus pour ſa gloire, & que dans les autres il agit plus pour leur ſalut. Il ſignale ſa puiſſance à l'égard des uns, & ſa miſéricorde à l'égard des autres. Il leur fait plus de grace en les ſoutenant dans la perſécution, que s'il les en délivroit avant la mort.

Combien de fois ce ſaint Eccléſiaſtique m'a-t-il fait remarquer, dans cette retraite où nous vivions enſemble, cette vérité dont il faiſoit ſa pâture, comme preſſentant déja ſa mort! Combien de fois à ce ſujet répétoit-il ces paroles d'un Apôtre, *Sufferentiam Job audiſtis, & finem Domini vidiſtis!* Vous avez appris quelle a été la patience de Job, & vous avez vu la fin du Seigneur. (S. Jacques V. 11.) « La vérité, diſoit-il, paſſe de » beaucoup la figure. Job qui étoit la » figure de Jeſus-Chriſt, fut affligé pour

» donner un modéle de patience ; mais » ſes maux furent changés en biens : au » lieu que Jeſus-Chriſt que ce ſaint » homme figuroit, eſt mort dans les » tourmens. » C'eſt ce que M. Singlin avoit continuellement en vue. Il n'attendoit rien d'heureux en cette vie. Il ſavoit que Jeſus-Chriſt n'y promet que des maux, & il ſe réjouiſſoit que ſon état fût une vérification des prédictions de l'Evangile. Son cœur toujours égal, toujours ſoumis, ſouffroit en patience les peines préſentes, ſe tenant toujours préparé à celles qui pourroient ſuivre. Auſſi Dieu ſatisfit pleinement tous ſes ſouhaits, & ſon ame eut les moiens de s'engraiſſer de ſes ſouffrances avant ſa mort, comme Tertullien le dit de notre Sauveur. Mais avec quelle humilité ſouffrit-il, ne ſe regardant plus que comme un ſerviteur inutile, comme un vaſe qui ne pouvoit ſervir à rien, *tanquam vas perditum*, comme un homme enfin que Dieu avoit chaſſé de ſon emploi, parce qu'il en étoit, diſoit-il, entiérement indigne !

Quoiqu'il fût que les longs jeunes, dans l'épuiſement où il étoit, étoient très-contraires à ſa ſanté & pourroient lui avancer la mort, il ne laiſſa pas de s'y ſacrifier de très-bon cœur & d'une volonté toute pleine. Aux approches du

dernier Carême de ſa vie, quelques-uns de ſes amis, qui pendant ce ſaint tems ne prenoient leur repas que vers le ſoir, étant arrivés à Paris, il quitta cette petite maiſon où nous étions & où nous mangions à midi, & alla avec ces amis dans le deſſein de ſatisfaire ſon avidité inſatiable pour la pénitence. On ne fut pas long-tems ſans en voir l'effet; car à la fin de ce Carême, après l'adoration de la ſainte Croix le jour du Vendredi-ſaint, il revint chez nous tout abbattu porter un reſte de vie qu'il avoit encore, & attendre paiſiblement la mort qu'il venoit de chercher avec tant d'ardeur. On le fit mettre auſſi-tôt au lit dont il ne devoit plus ſortir. On travailla à rétablir ſes forces qui étoient toutes épuiſées, & à ranimer en lui la chaleur naturelle qui étoit preſque éteinte. Je m'approchai de lui. Il me dit qu'il avoit bien de la douleur de ne pouvoir l'après midi aſſiſter à une Paſſion qui ſe devoit prêcher dans le voiſinage; qu'on lui avoit dit que cela ſeroit beau, & qu'il me prioit d'y aller au lieu de lui.

Il avoit très-peu de fiévre. Lui ſeul ſe ſentoit plus mal qu'on ne croyoit. Les Médécins le voyant & ne le trouvant en aucun péril, on les pria fort d'avertir quand ils verroient du danger. Ils répondirent de tout, en diſant qu'on n'avoit qu'à ſe

tenir en repos. Cependant M. Singlin ne ſe laiſſoit pas endormir par ces belles paroles ; & je me ſouviens que, lorſque je lui dis qu'on avoit un nouvel Archevêque, lui repréſentant les choſes qui, ſelon mon petit jugement, pouvoient arriver de-là, il me répondit : *Il n'y a que Dieu qui ſache la déciſion de cela auſſi-bien que d'autres choſes*, marquant ſa maladie. Pour nous qui n'avions pas les mêmes vues que ce pieux malade qui prévoyoit tout, nous ne prenions point l'épouvante ; & nous nous laiſſions endormir ſur la foi des Médecins qui nous répondoient de tout, & qui ne voyoient aucun mauvais ſymptôme. Son mal paroiſſoit plus une langueur qu'autre choſe. On ne laiſſoit pas de le veiller pendant la nuit, mais ſeulement pour lui donner réguliérement de la nourriture, dont ſon épuiſement paroiſſoit avoir un grand beſoin. Nous nous ſoulagions & nous coupions la nuit en deux. L'un en veilloit les premieres heures, l'autre en veilloit l'autre moitié.

Le dernier jour de ſa maladie on vint de bonne heure me réveiller pour ſuccéder à M. du Foſſé. Sur les ſix heures du matin on vint lui donner un bouillon. On me pria de le lever par deſſous les bras, afin qu'il pût le prendre facilement. L'ayant pris ſans aucune peine, on lui de-

manda ce qu'il aimoit le mieux pour ſe dégraiſſer la bouche, une tranche ou de citron ou d'orange de Portugal. Il aima mieux l'orange. On lui en donna, moi le ſoutenant toujours juſqu'à ce qu'il l'eût ſucée. Mais Mademoiſelle Bourneau qui étoit au pied du lit & qui le regardoit en face, fit tout d'un coup un grand cri, & dit en pleurant : *Voilà mon pauvre pere mort.* Je ne fus jamais plus ſurpris. J'avançai la tête, & le regardant je vis que cela n'étoit que trop vrai, & que cette tranche lui ſortoit de la bouche à demi ouverte. Je le recouchai ſur l'oreiller, & lui fermai les yeux qui étoient un peu ouverts. Auſſi-tôt les deux Médecins arriverent, qui ne furent pas moins ſurpris ni moins conſternés que nous.

Ainſi mourut M. Singlin (le 17 Avril 1664.) Une mort tranquille ſuccéda enfin à une vie étrangement agitée, & termina un long cours de perſécutions. Peu d'entre les vivans ſe trouverent avec lui à cette derniere heure : mais je ne doute point que la Mere Angelique & beaucoup d'autres épouſes de Jeſus-Chriſt qu'il avoit aſſiſtées de ſes conſeils, fortifiées par ſes exemples, animées par ſes prédications, & ſoutenues par ſes prieres pendant leur vie, ne lui aient été préſentes à cette derniere heure, pour lui donner des marques de la reconnoiſ-

ſance qu'elles avoient de ſa charité, & pour prier Dieu de faire entrer ſon ame dans leur bienheureuſe ſociété, comme l'ame d'un fidéle ami de l'époux & de ſes épouſes.

Dieu par une mort ſi douce arracha ſon ſerviteur à la violence de ſes ennemis, qui l'avoient cherché & le cherchoient encore actuellement pour le perdre, & en même tems aux ſollicitudes qu'il ſouffroit pour ſes amis. Je n'ai garde d'entreprendre de faire ici ſon éloge. Toutes les louanges des hommes qu'il a ſi fort mépriſées ne peuvent rien ajouter à ſa gloire, comme leurs médiſances dont il a été ſi noirci, n'en peuvent rien diminuer. Sa modeſtie & ſon humilité ont couvert toute ſa grandeur, & aux yeux des autres & aux ſiens propres. S'il n'éclatoit pas par les dons de la ſcience & de l'éloquence, il avoit une ſageſſe qui le rendoit le maître des ſavans & des éloquens, dont il régloit les ſentimens & les paroles. L'onction du Saint Eſprit l'inſtruiſoit plus que tous les Livres. Elle l'éclairoit dans ſes doutes, & ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, elle lui enſeignoit toutes choſes. Sa bouche étoit vraiment comme un oracle par lequel Dieu faiſoit entendre ſes volontés. Nul de ceux qui le conſultoient ſincérement n'avoit enſuite aucun ſujet de s'en repentir; & l'on

reconnoiſſoit toujours, quand on avoit ſuivi fidélement ſes conſeils, qu'on s'étoit laiſſé conduire par un guide fidéle.

Je ne ſai par quel ſaint artifice, ſans flatter jamais perſonne, il ne laiſſoit pas de ſe faire aimer de tout le monde. Le même Eſprit de Dieu qui lui faiſoit engendrer à Jeſus-Chriſt tant de perſonnes avec une heureuſe fécondité, par la force de ſa parole, les enchaînoit enſuite, pour ainſi dire, très-étroitement à lui; & comme il ne cherchoit que leur ſalut, elles ne cherchoient auſſi que Dieu en lui.

Il avoit, ſelon l'expreſſion de S. Paul, une ſainte jalouſie & un zele dévorant, qui lui faiſoit ſouhaiter avec paſſion que ceux qu'il conduiſoit fuſſent parfaitement à Dieu. Il avoit ſouvent dans la bouche les paroles du bienheureux précurſeur, dont on peut dire qu'il avoit reçu l'eſprit: *Parare Domino plebem perfectum.* Tout ce qui ne regardoit point le ſalut & l'avancement des ames, lui paroiſſoit une bagatelle, & il n'y donnoit pas la moindre application. Il ſavoit tempérer ſi admirablement, par une profonde humilité & une charité tendre, le pouvoir que Dieu lui donnoit ſur elles, que quand il les chargeoit du joug de Jeſus-Chriſt, c'étoit véritablement un joug léger & un doux fardeau.

La piété ſembloit être ſon partage, & il apprenoit auſſi aux autres à n'en point déſirer d'autre pour eux. Il leur démêloit avec une lumiere admirable tous les piéges du démon qu'ils devoient craindre. C'eſt par ma propre expérience que j'ai cent fois reconnu combien il étoit tout à tous, ſe donnant également au plus petit & au plus grand, s'accommodant à toutes ſortes d'eſprits, & réglant les affaires les moins importantes des plus petits particuliers, avec la même tranquillité & la même affection que celles qui étoient les plus conſidérables dans l'Egliſe.

Je ne puis finir en parlant de ce ſaint Eccléſiaſtique, dont le ſeul ſouvenir me donne de la dévotion. Ce que j'admire le plus en lui c'eſt de voir que, nonobſtant les perſécutions des hommes, Dieu lui donna la juſte récompenſe qui lui étoit dûe, en l'établiſſant Supérieur de la plus ſainte Maiſon qui fût peut-être dans l'Egliſe.

Mon Dieu, que les tréſors de graces que vous avez ſi richement répandus dans l'ame de votre ſerviteur reviennent en votre mémoire, & voyez d'un œil favorable ceux qui ont cru en vous par ſa parole, & qu'il vous a enfantés par ſes travaux. Si ſes lumieres nous ont été peu utiles pendant ſa vie, au moins que

ſes prieres nous le ſoient après ſa mort. Que la douleur de n'avoir plus un homme de ce mérite qui nous ſoutienne, ſoit tempérée par le ſouvenir continuel des vérités qu'il a annoncées; & que n'ayant plus ici-bas cet excellent maître à écouter, nous ayons au moins dans le ciel un interceſſeur à invoquer. Car qui pourroit douter, ô mon Dieu, qu'après l'avoir prévenu ici de toutes les bénédictions de votre douceur, vous ne couronniez en lui maintenant vos dons? qu'après avoir crié vers vous pendant les jours de ſa chair mortelle, & jetté tant de ſoupirs & de gémiſſemens dans les maux dont il étoit ſerré de toutes parts, il ne ſoit maintenant dans le rafraichiſſement; que vous n'ayez rendu à ſa charité la récompenſe que vous lui aviez promiſe, & qu'après l'avoir rendu ici le prédicateur incorruptible de la vérité pour nous éclairer, vous ne l'ayez rendu à jamais une étoile brillante dans le ciel? Que ceux qui ont été honorés de ſon amitié & ſanctifiés par ſon miniſtere, ſoient ſa couronne dans le ciel : couronne qui ne ſe flétriſſe jamais, & qui le comble d'honneur & de joie.

O bienheureux ſerviteur de Dieu, je ne puis vous perdre de vue! Vous me revenez toujours dans l'eſprit. Vous êtes ma plus douce occupation dans ma ſoli-

tude. C'eſt vous qui m'avez appris à l'aimer. Qui auroit été plus ſolitaire que vous, ſi Dieu vous avoit permis de l'être ? Combien de fois ai-je été témoin que ſi ſa crainte ne vous eût retenu, vous vous ſeriez échappé d'avec les hommes, pour vous retirer dans un port tranquille & y vivre à l'abri de tant d'orages ! Séchant de langueur dans ce déſir, vous n'avez pas laiſſé d'agir comme un homme de tête dans les tempêtes ; de conduire ſagement un vaiſſeau, lorſque tous les vents étoient contraires ; d'être l'ame de tout ce qui s'y faiſoit ; de régler tous les mouvemens des uns, & de peſer toutes les paroles des autres ; de ſoutenir ceux qui manquoient de courage, & de retenir ceux qui avoient trop de feu. Dieu vous étoit tout. C'étoit ſur lui que vous teniez toujours les yeux attachés, comme le pilote ſur ſa bouſſole. Vous ne nous parliez que de lui, vous ne nous portiez qu'à lui ; & je frémis encore à preſent d'une ſainte horreur, lorſque je me repréſente l'idée que vous nous donniez de la haute Majeſté de Dieu, & de la profonde révérence qui lui étoit dûe : révérence qui devoit non ſeulement donner de l'averſion de tout ce qui bleſſoit le moins du monde ſa ſainteté, mais encore imprimer une circonſpection vigi-

lante dans tout ce qu'on faiſoit ou qu'on diſoit pour le ſervir.

Souvenez-vous, bienheureux ſerviteur de Dieu, que vous avez rendu à Dieu votre bienheureuſe ame, lorſque je vous tenois embraſſé entre mes bras. Je vous ai veillé les dernieres heures de votre vie : ne refuſez pas de veiller ſur moi dans le déclin de mes jours. Ouvrez-moi votre cœur lorſque je mourrai, & tendez-moi alors les bras pour me ſecourir. Je ſai que vous ne trouverez pas en moi un fils qui réponde à la vertu de ſon pere. J'en ai dégénéré, il eſt vrai ; mais vous avez compati à mes foibleſſes pendant votre vie : ne les mépriſez point après votre mort. Que pourrois-je jamais vous rendre qui eût quelque proportion avec ce que je vous dois ? Je vous ai veillé étant malade : ne m'avez-vous pas veillé beaucoup davantage lorſque j'étois tombé dans une grande maladie, & que j'étois abattu d'une groſſe fiévre ? Vous ne dédaignâtes pas de me faire placer dans une chambre proche de la vôtre, où vous me rendites des ſervices qui me ſurprenoient, & qui me font rougir toutes les fois que j'y penſe. Le jour & la nuit je vous voyois dans ma chambre. Vous me couvriez lorſque le friſſon me prenoit. Vous m'ôtiez les couvertures auſſi-tôt qu'il étoit paſſé. Jeſus-Chriſt,

lequel ſeul vous aviez en vue, vous a tenu compte ſans doute des ſervices que vous lui rendiez en ma perſonne, & je le ſupplie de ne les oublier jamais.

Cette maladie où je tombai, quoique violente, paſſa bien vîte. Je ne ſai ce que l'on me fit prendre à genoux à l'entrée de mon accès. Je ne prononçai rien; mais les deux Médecins qui m'aſſiſtoient furent bien ſurpris, & eurent peine à croire qu'une guériſon ſi prompte & ſi parfaite fût naturelle. Dieu fait tout, mais j'avois un Médecin bien habile à ma porte, qui ne diſoit pas tout ce qu'il faiſoit. Dieu ſoit loué de tout: c'eſt lui ſeul qui fait tout.

La mort de M. Singlin fit d'abord peu de bruit; & j'admirai qu'un homme, qui pendant ſa vie étoit ſi connu de la France, mourût ſans que preſque perſonne y penſât. La maiſon retirée où il étoit contribua beaucoup à ce ſilence, outre que ſa maladie avoit ſurpris tout le monde. On prit des meſures de précaution avec le Curé de la Paroiſſe, pour l'enlever ſourdement le ſoir dans un caroſſe. Il l'accompagna lui-même à Port-Roial où il fut reçu comme un homme à qui, après Dieu, la Maiſon étoit obligée du grand bien qui y étoit.

Dès que l'on ſut cette mort à l'hôtel de Longueville, une heure après qu'elle

ſut arrivée, Mademoiſelle de Vertus abimée dans la douleur eut cet avantage ſur Madame de Longueville que ſa qualité retenoit : elle vint toute éplorée au logis. Sa foi ardente l'éleva au deſſus des frayeurs que donne aux ames tendres la vue d'un corps mort. Elle lui fit découvrir le viſage, le baiſa fondante en larmes, & contempla long-tems pour la derniere fois, dans l'amertume de ſon cœur, un homme dont Dieu s'étoit ſervi pour lui procurer de grands biens.

On voulut l'ouvrir afin d'envoyer ſon cœur à Port-Roial des champs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'on lui en avoit demandé la permiſſion trois ans auparavant. M. de Rebours étant mort, comme je crois l'avoir dit, les Meres de Port-Roial des champs écrivirent à M. Singlin, entre les bras duquel il étoit mort, pour le prier d'agréer qu'on l'ouvrit, & qu'on leur donnât la conſolation de poſſéder ſon cœur parmi elles. M. Singlin avoit trop de répugnance à voir qu'on trempât ſes mains daas le ſang de ſon ami mort, & que l'on déchirât ſon corps. Il leur répondit qu'il falloit ſe voir en Dieu, & que la foi rendoit tout préſent ſans avoir beſoin de rien qui fût ſenſible. Elles ne purent pas pour cette fois paſſer outre ; mais elles lui écrivirent cette Lettre où elles lui demandoient la

permiſſion de le faire ouvrir lui-même quand il ſeroit mort.

[MON PERE, Je ne puis vous dire combien nous avons été touchées de votre bonté. Nous gardons chérement votre Lettre, qui nous tient lieu de notre bon Pere M. de Rebours que nous vous avions demandé. Nous ſommes tout-à-fait de votre ſentiment touchant le reſpect qu'on doit avoir aux corps morts des perſonnes de piété; & pour moi je ne puis penſer ſans horreur qu'on les déchire, comme on eſt obligé de faire pour en tirer le cœur. Néanmoins en cette occaſion le plus fort déſir l'emporte, & je vous avoue que c'eſt une grande conſolation d'avoir préſent devant ſoi un cœur qui n'eſt point conſidéré comme de chair, ſachant que le Saint Eſprit y habite, & même avec plus de perfection qu'avant ſa mort, puiſque c'eſt ſans aucun mélange d'aucun eſprit étranger.

C'eſt pourquoi j'ai toujours été très-perſuadée qu'il eſt très-avantageux d'avoir quelque choſe d'extérieur qui nous faſſe ſouvenir des perſonnes ſaintes, & qui réveille en nous l'amour que nous leur portons & le reſpect que nous leur devons. C'eſt ce qui a fait que j'ai juſqu'ici ſurmonté ma répugnance pour cette eſpece de maſſacre, par la tendreſſe

pleine de reſpect qu'on doit avoir pour les corps morts des perſonnes de piété. Car encore que je ſache par la foi que les bienheureux qui ſont unis à Dieu ſont préſens par-tout où il lui plaît qu'ils le ſoient, je crois néanmoins que comme nous ſommes compoſés de corps auſſi-bien que d'ame, il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui doive rendre notre dévotion entiérement ſpirituelle, ſi ce n'eſt que notre foi fût ſi grande qu'elle reſſemblât à celle du Centenier, qui refuſa la préſence corporelle de Jeſus-Chriſt.

Je ſai qu'en cela conſiſte la vraie perfection, & je ne doute point, mon Pere, que vous ne l'ayez déja atteinte, il y a long-tems; mais pour nous, nous avouons que nous en ſommes encore bien éloignées, & nous vous prions très-humblement de vous contenter ſeulement du déſir que nous avons de travailler très-ſérieuſement à l'acquérir. Je crois, mon Pere, que vous m'entendez bien, & que vous comprenez que tout ce diſcours tend à vous ſupplier très-inſtamment de trouver bon que nous ne ſoyons pas ſi ſpirituelles à l'égard de vous, mon Pere, en cas que Dieu nous affligeât juſqu'à joindre ce rude coup à tous les autres, à quoi je ne puis penſer & dont je ne puis parler ſans frémir. Mais il vaut

mieux le faire quand les perſonnes ſont en ſanté, principalement quand l'occaſion s'en offre comme celle-ci.

Après cette grace, mon Pere, nous vous promettons de n'en demander jamais aucune autre, & que nous tâcherons de ſuivre nos Peres & nos Meres dans la fermeté & la ſolidité de leur foi. J'ajouterai ſeulement que ſi vous me refuſez cette grace, quand même je me rendrois paiſiblement à votre refus, je trouverois une grande répugnance dans toute notre Communauté ; mais nous prions Dieu inſtamment de nous préſerver d'être de long-tems en peine de demander quelque choſe de vous après votre mort, pour nous ſouvenir toujours de vous.]

M. Singlin étant mort, M. de Saci ſe trouva dans un étrange embarras. Il comprenoit mieux que perſonne la perte qu'il faiſoit. Il voyoit que Dieu lui avoit enlevé un homme qui depuis plus de vingt ans étoit tout ſon conſeil, & qu'il le lui ôtoit dans un tems où il en avoit le plus de beſoin ; car il n'étoit pas difficile de prévoir que le poids des affaires alloit tomber ſur lui, & que ce ſeroit lui à l'avenir que l'on viendroit conſulter au lieu de M. Singlin. Ainſi ſon eſprit ſouffroit encore plus d'agitation que ſon

corps, qui n'étoit gueres en repos, à cauſe de tous les mouvemens qu'il lui fallut faire dans les divers changemens de logis où la néceſſité de ſe mettre en ſureté l'engageoit. Car il ne ſe put faire qu'à la mort de M. Singlin, celui où nous étions ne fût auſſi-tôt connu.

Je me ſouviens qu'alors M. de Saci ſe trouva en grand embarras & en d'étranges inquiétudes. Il voyoit d'un côté que, pour être ſurement caché, il eût fallu n'admettre perſonne chez lui; mais il craignoit de l'autre que Dieu ne lui reprochât un jour que, pour avoir eu trop de ſoin de ſa ſureté, il eût manqué à des ames à qui il avoit donné beaucoup de confiance pour lui, & qui avoient beſoin plus que jamais de ſes conſeils. Ainſi cette penſée l'emportant entiérement ſur ſon eſprit, il laiſſa venir très-librement chez lui; de ſorte qu'au bout de trois mois on avoit des avis que l'on étoit découvert, & qu'il falloit changer de maiſon. Il fallut faire ce manege pendant plus de deux ans: ce qui étoit une grande incommodité, dont M. de Saci ſe trouva fatigué. Il prit enfin une nouvelle réſolution, qui fut de ne plus faire venir perſonne chez lui, mais d'avoir près de ſon logis un rendez-vous où il verroit librement ſes amis,

amis, à qui il étoit réſolu de ne manquer jamais, quelque choſe qui lui en pût arriver.

Il avoit ſoin de ſoutenir dans la piété tous ceux qui le venoient voir, & comme j'avois l'honneur de l'accompagner dans ſes ſorties, j'admirois, lorſque les choſes particulieres qui regardoient la conſcience étoient dites, de quelle maniere il proportionnoit ſes inſtructions à la diſpoſition de ceux à qui il parloit. S'il en voyoit de timides, il les exhortoit de mettre leur confiance en Dieu, à qui on s'attaquoit plus qu'aux hommes dans ces affaires. Il leur diſoit qu'il étoit auſſi aiſé à Dieu de ſurmonter leurs plus grands efforts que les plus petits, & les plus redoutables ennemis que les plus foibles; que les hommes les plus violens étoient moins à ſon égard que des mouches; qu'ils ne pouvoient avec tous leurs emportemens faire que ce qu'il vouloit, & non ce qu'ils vouloient eux-mêmes; qu'il avouoit pour lui que toutes ces tempêtes le fortifioient plutôt qu'elles ne l'affoibliſſoient, & que toutes les incommodités qu'elles lui cauſoient, ne faiſoient qu'accroître ſon courage, loin de le diminuer.

Il lui ſembloit que dans ces occaſions il éprouvoit d'une maniere ſenſible, que Dieu vouloit au milieu de nos infirmités

oppoſer ſa force à la puiſſance de nos ennemis. Il leur repréſentoit que dans le chriſtianiſme ceux qui ſont perſécutés étoient plus forts que ceux qui perſécutent; qu'on devoit alors témoigner toujours à Dieu qu'on ne vouloit dépendre que de lui ſeul; qu'il avoit donné autrefois la paix à l'Egliſe, non par la complaiſance des Chrétiens envers les tyrans, mais par leur force & leur conſtance à mépriſer leurs efforts; que les affaires des hommes ne ſe faiſoient que par la faveur des hommes; mais que celles de Dieu ne ſe faiſoient que par leurs oppoſitions & leurs réſiſtances, afin qu'il parût que les hommes n'y avoient aucune part, & que l'Egliſe ne ſubſiſtoit que par la puiſſance & par la volonté de Dieu.

Quand il en voyoit d'autres qui étoient naturellement courageux, il tâchoit de leur inſpirer une ſainte crainte. Il leur diſoit que dans les tems d'obſcurité & de nuages il falloit beaucoup penſer à réparer ſes fautes, & ſe réſoudre à recevoir avec un eſprit de pénitence tous les maux qui en pourroient arriver; qu'on devoit extrêmement prendre garde alors de ne pas tomber dans quelque faute d'imprudence; qu'on ne devoit pas reſſembler à ces combattans du monde, qui perdent le jugement dans le combat

par trop de courage ; que les mouvemens de la grace devoient être plus réglés, comme auſſi ils doivent être plus forts, plus permanens, plus inflexibles ; qu'on devoit craindre de ſe livrer par quelque imprudence à l'oppreſſion des ennemis, & de leur donner lieu d'inſulter à la cauſe de Dieu, à cauſe des défauts de ceux qui la ſoutenoient.

Pour lui, ſon deſſein dans ſa retraite étoit de ſuivre l'ordre de l'Evangile du Fils de Dieu, & l'exemple des Saints, qui nous ont appris qu'il falloit aller aux ſouffrances en fuyant. Il faiſoit remarquer que c'étoit-là la différence qu'il y avoit entre le courage du monde & celui de Dieu ; que celui-ci commençoit toujours par la fuite, & que l'autre au contraire ne fuyoit qu'à l'extrémité, après avoir employé toutes ſes forces & ſes inventions dans le combat ; que tout ce qu'il ſouhaitoit étoit de ſuivre Dieu fidélement par tout où il le meneroit, & de ne s'avancer jamais de lui-même, comme un bon ſoldat, dont le devoir étoit de ne refuſer aucun commandement de ſon capitaine, & de n'en prévenir aucun ; qu'il falloit laiſſer Dieu conduire ſa cauſe, & ne troubler point ſes deſſeins par trop d'empreſſement ; qu'on n'avoit rien à faire qu'à ſouffrir en ſilence, *donec tranſeat iniquitas*, juſqu'à ce que

l'iniquité passe; qu'elle passeroit assurément comme une tempête, qui seroit d'autant plus courte qu'elle faisoit plus de bruit; que la sagesse de ces tems-là étoit de demeurer dans le repos & dans le calme, ne craignant rien autre chose de cet orage, sinon qu'il passât sans qu'on en reçût le fruit qu'on en devoit tirer, qui étoit de se séparer de plus en plus des choses du monde qui nous divertissoient; que lorsque tout étoit calme on tomboit dans l'amusement, & qu'alors les vérités saintes faisoient plus d'impression sur l'esprit pour l'éclairer, que sur le cœur pour l'échauffer; mais que ces tems pénibles réveilloient la foi endormie, & nous faisoient avoir recours avec plus d'instance à la priere, qui étoit plus nécessaire alors qu'en tout autre tems.

L'affaire principale de M. de Saci étoit alors l'hôtel de Longueville. Cette Princesse, aussi-bien que Mademoiselle de Vertus, ne crurent pas que personne pût mieux continuer ce que M. Singlin avoit commencé pour leur salut. D'autres moins humbles que M. de Saci, & moins éloignés de tout ce qui éclate dans le monde, auroient embrassé cette occasion avec joie, lors principalement que la voie avoit été si bien applanie, & qu'il n'y avoit plus qu'à entretenir les choses dans l'état où M. Singlin les avoit mises;

mais M. de Saci avoit bien d'autres ſentimens, & il fallut qu'il ſe fît une étrange violence pour accepter cet emploi. De plus il y trouvoit de grandes difficultés. Il ne pouvoit aller ſi ſouvent à l'hôtel de Longueville, ſans être bientôt découvert. Il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe déguiſer comme faiſoit M. Singlin. Cependant voyant que la charité demandoit cela de lui, il n'eut aucun égard à ſes répugnances, ni au danger de perdre ſa liberté, & il conſentit à tout ce qu'on déſiroit de lui. Ainſi aux jours deſtinés à ces viſites, on lui envoyoit de l'hôtel un caroſſe, qui, ſans venir juſqu'au logis, l'attendoit à une vingtaine de maiſons, & le ſoir le deſcendoit au même lieu.

Il n'avoit aucune molleſſe en parlant à ces Dames; mais ſans manquer d'honnêteté ni de douceur, il ne laiſſoit pas de leur repréſenter avec force tous leurs devoirs. Il avoit fait un abrégé des avis généraux qu'il jugeoit à propos de leur donner, dont il me pria de faire une copie. Il leur marquoit d'une maniere vive l'obligation où elles étoient, quoique vivant dans le monde, de tendre à la perfection. Il leur diſoit qu'elles ne pouvoient perſéverer dans la vie où elles étoient entrées, qu'en y avançant toujours; qu'autrement on reculoit en arriere: ce qui faiſoit qu'on en voyoit

ſi peu de ceux qui avoient commencé de ſe convertir à Dieu, qui continuaſſent de marcher dans la bonne voie ; que c'étoit un abus de croire qu'il ſuffiſoit de demeurer au même état où l'on étoit d'abord ; que c'étoit le moyen de ſe relâcher bientôt, que de chercher de petits divertiſſemens, des conſolations humaines, des ſatisfactions profanes ; qu'on devoit craindre de s'abandonner, ſans s'en appercevoir, à la molleſſe d'une vie ſéculiere, & de finir par la chair après avoir commencé par l'eſprit ; qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir paſſé du vice à la vertu, qu'il falloit encore paſſer d'une bonne vie à une meilleure ; que S. Paul étonnoit tout le monde en craignant d'être reprouvé, après avoir tant prêché l'Evangile, & en nous exhortant à courir de telle ſorte que nous remportions le prix de la courſe ; que toute l'Ecriture excite par tout ceux qui ſont juſtes à ſe ſanctifier de plus en plus, *Qui juſtus eſt juſtificetur adhuc* ; que David diſoit qu'il ne faiſoit que commencer à ſervir Dieu & à exécuter ſes bonnes réſolutions, *Dixi, nunc cœpi*, tout ce qu'il avoit fait juſques-là ne lui paroiſſant rien ; que les Peres exhortoient de même, non ſeulement les perſonnes Religieuſes, mais encore les Séculiers, à cet avancement continuel, & à n'être jamais

contens de leur état : *Semper diſpliceat tibi quod es ;* qu'en cela conſiſtoit cette faim & cette ſoif de la juſtice que Jeſus-Chriſt met au nombre des béatitudes.

Après pluſieurs changemens de logis, M. de Saci en prit enfin un au bout de la grande rue du fauxbourg S. Antoine, qui étoit un pays perdu pour nous ; & nous nous promettions bien d'y demeurer long-tems inconnus. Pour aller trouver les amis, nous leur donnions un rendez-vous au logis de M. Petit, qui étoit dans la rue Charonne, où nous allions par une rue fort détournée ; & les portes de derriere pour ſortir de chez nous & pour entrer chez M. Petit, nous mettoient fort à couvert. Mais helas ! y a-t-il aucune ſageſſe ni aucune prudence humaine qui puiſſe tenir contre les deſſeins de Dieu, & réſiſter à ſes ordres éternels, pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ?

Enfin le moment de la priſon de M. de Saci étoit venu : priſon qu'il avoit long-tems prévue, & à laquelle il s'étoit comme préparé pendant toute ſa vie. Puis-je retoucher ici une choſe qui me cauſa tant de larmes, & renouveller une plaie dont la douleur me fut ſi amere ? Dieu permit donc qu'un ſi ſaint homme tombât entre les mains des méchans. Je n'ai garde de me plaindre de ſa conduite : loin de moi

une ſi grande impiété. Jeſus-Chriſt s'étant réduit par ſa miſéricorde à un état ſemblable, arrête toutes mes plaintes. Les hommes voulurent renfermer dans l'obſcurité un ſaint Eccléſiaſtique, que Dieu juſques-là avoit tenu renfermé pendant ſa vie; & il voulut au contraire, contre la penſée de ſes perſécuteurs, ſe ſervir de cette voie-là même, pour le tirer enfin des ténebres & le produire à la lumiere.

O vanité des hommes! En ajoutant par tant d'intrigues & tant de reſſorts quelque choſe de plus reſſerré à la ſolitude de ce ſaint Prêtre, & à ſa retraite accoutumée, que firent ſes ennemis que de lui rendre un grand ſervice, & de lui procurer une grace qu'il cherchoit plus que jamais depuis qu'il ſe vit engagé dans la conduite des ames? Il n'eut garde de regarder la Baſtille, qu'on lui préparoit, comme un ſupplice; & la réſolution avec laquelle il ſe diſpoſoit à y entrer pouvoit le porter à dire, comme S. André à la croix, *O bona crux.* Il ſe promettoit que le ſilence ſeroit ſa pâture, & que ſa ſéparation d'avec les hommes y ſeroit ſa joie. Il eſpéra de s'y trouver à l'aiſe tout d'un coup, comme dans ſon centre, & de regarder les barrieres que l'on mettroit de toutes parts pour l'empêcher d'avoir communication avec les hom-

mes, comme autant de ſerrures & de portes qui lui aſſureroient ſa liberté, & qui empêcheroient que ſa paix ne fût troublée de perſonne. Ainſi il put bien être priſonnier, il put bien tomber entre les mains des hommes; mais il ne put être renverſé.

Il prévoyoit bien, comme j'ai dit, que ſortant ſouvent de ſa retraite pour aller rendre à ſes amis les ſervices qu'ils déſiroient de lui, pour le bien de leur conſcience, il ſe manifeſtoit trop. Il n'ignoroit pas que tout étoit déclaré contre lui & contre les autres Meſſieurs; que l'on poſtoit de tout côté des eſpions; que tous les Commiſſaires étoient en campagne, & tous les Archers en quête. Cependant ſa généroſité naturelle & ſa vigueur ſacerdotale l'empêchoient d'avoir jamais la penſée de ſe ménager. Il ſe prodigua pour ſes freres; & quoiqu'il vît bien que les craintes n'étoient pas imaginaires, & que les avis qu'on lui donnoit de tous côtés n'étoient pas des défiances légérement ni indiſcrétement inſpirées, il croyoit n'avoir rien à perdre lorſqu'il ne s'agiſſoit que de lui, pourvû qu'il ne manquât à rien de ce qu'il devoit aux autres. Ainſi il ſuivit l'ardeur de ſa charité au milieu de tous ces périls, & il ſacrifia à Dieu & à ſes chers freres ſon repos & ſa liberté.

Auſſi ces entrevues rempliſſoient de feu toutes les perſonnes à qui il parloit, & encourageoient de plus en plus à la piété ceux qui voyoient en cet homme l'image d'un véritable Paſteur, par ce déſintéreſſement qui le portoit ſi aveuglément, mais en même tems ſi charitablement, à préférer ce qui étoit utile aux autres à ſes commodités particulieres. J'avois l'honneur de l'accompagner dans tous ſes voyages, & j'étois témoin de la nobleſſe de ſon cœur, & de ſes ſentimens ſi vifs, ſi animés, ſi fervens qui l'élevoient ſi fort au deſſus de tous les périls qui le menaçoient. Après cela ne doit-on pas regarder ſa priſon plutôt comme une récompenſe que comme une peine ? Et n'avoit-il pas aſſez fait pour la mériter ?

Il ne fut pas trompé dans ſon attente, & le 14 Mai 1666, le même jour qu'avoit été pris M. de S. Cyran qu'il regardoit comme ſon pere & ſon maître, il fut arrêté, & moi avec lui. Il y avoit néanmoins quinze jours qu'on pouvoit dire qu'il étoit arrêté, ſans qu'il le ſût. On mettoit des gens en ſentinelle pour obſerver tout ce qui entroit au logis, ou ce qui en ſortoit. On le ſuivoit toutes les fois qu'il ſortoit. On marchoit ſur tous nos pas. Nous allâmes par honnêteté reconduire juſqu'à Saint-Denis M. de Tillemont qui étoit venu de Beauvais, où il

demeuroit alors, pour voir M. de Saci : l'eſpion étoit derriere le caroſſe. Nous paſſâmes l'eau à la porte S. Antoine, pour aller à S. Médard, aux funérailles de M. Guillebert : l'eſpion étoit dans le même bateau, & il fut quinze jours à nous obſerver de la ſorte ; parce qu'on eſpéroit de ſe rendre maître en général de tous les amis.

Enfin voyant que leur eſpion perdoit le tems & ne faiſoit aucune nouvelle découverte, la maiſon de M. de Saci étant fort paiſible & les ſorties fort innocentes & éloignées de toute intrigue, ils ſe laſſerent d'attendre davantage, & ils réſolurent de mettre la main ſur un homme ſur qui juſques-là ils n'avoient eu que les yeux ouverts.

Il arriva par une rencontre extraordinaire que, le jour même qui étoit deſtiné à ſa priſe, il devoit faire une viſite à l'hôtel de Longueville, où il y avoit deux ans qu'il avoit commencé d'aller à cauſe de la mort de M. Singlin. On avoit coutume, comme j'ai dit, de lui envoyer toujours un caroſſe ; mais ce jour-là on ne put lui en envoyer, parce que Madame de Longueville avoit envoyé tous ſes chevaux en relais, au-devant de Madame la Princeſſe de Conti ſa belle-ſœur, qui revenoit à Paris après la mort de Monſieur ſon époux, ce Prince pénitent dont

j'ai déja parlé. M. de Saci ne voulut point qu'on ſe mît en peine d'avoir un autre caroſſe. Il ne ſe fit point une affaire pour une fois de faire le voyage à pied. Il réſolut ſeulement, à cauſe de la chaleur, de prendre les heures du matin, & de s'arrêter à mi-chemin, ou à S. Paul, ou à S. Gervais, pour y entendre la Meſſe, & achever enſuite ſon voyage juſqu'à l'hôtel. J'eus l'honneur de l'accompagner.

Nous ſortimes ſur les ſix heures du logis du fauxbourg S. Antoine, allant fort paiſiblement à la fraicheur. Etant à vingt maiſons, & vis-à-vis la porte de l'Abbaïe de ce nom, à-peu-près au lieu où le caroſſe de Madame de Longueville attendoit d'ordinaire M. de Saci, nous vimes celui de M. le Lieutenant civil devant l'Abbaïe. Il nous venoit prendre, & le caroſſe étoit tout plein de Commiſſaires. Nous ne penſâmes à rien, & continuâmes doucement notre chemin vers la ville. Pour eux ils ne voulurent pas faire d'éclat dans le fauxbourg, de peur que ſi on étoit averti par le bruit, on n'eût le tems au logis de détourner les papiers auxquels ils en vouloient autant qu'aux perſonnes. Ils députerent ſeulement deux Commiſſaires qui nous ſuivoient pas à pas avec deux Archers. Nous marchions en grand ſilence ; car

d'ordinaire M. de Saci en marchant récitoit quelques prieres. Quand je vis qu'il avoit fait, je lui parlai en paſſant le long de la Baſtille, & lui dis : « En vé-
» rité nous ne penſons pas aſſez à ceux
» qui ſont enfermés en ce lieu. On s'ac-
» coutume à leurs maux, on s'y endur-
» cit. On n'a point cette compaſſion
» dont parle S. Paul, qui fait que l'on
» eſt auſſi ſenſiblement touché de la cap-
» tivité des autres, que ſi l'on étoit cap-
» tif ſoi-même. » Comme je diſois cela au ſujet du bon M. Savreux qui étoit à la Baſtille depuis long-tems, j'entendis une voix qui nous diſoit derriere nous : *C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, Meſſieurs.* Nous nous retournâmes vers le Commiſſaire qui nous dit : *Meſſieurs, j'ai ordre de vous arrêter.* Je fus fort ſurpris, & je lui dis ſur le champ : Monſieur, n'y a-t-il point d'équivoque ? Car Monſieur eſt une perſonne de poids, qui mérite qu'on ne faſſe point d'eſclandre mal-à-propos. *Non, non*, répondit-il, *il n'y a point d'équivoque. Vous connoiſſez le jardin de M. Petit au fauxbourg S. Antoine.* Il n'en fallut pas davantage, & je leur dis auſſi-tôt : Meſſieurs, faites ce que vous avez ordre de faire. Ils ne voulurent point faire d'éclat ; & comme nous étions au bureau des caroſſes de louage, au coin de la place royale, ils prierent le

maître du bureau d'agréer que nous montaſſions dans un caroſſe qui étoit là pour paſſer ſeulement la rue, & aller auprès de S. Paul, chez le Commiſſaire Vendôme.

M. de Saci, en cette rencontre, étant peu en peine de lui-même, n'étoit inquiet que pour quelques Lettres de conſcience qu'il avoit ſur lui; & ne croyant pas devoir trahir ceux qui lui avoient confié le ſecret de leur cœur, il fit tout ce qu'il put, pendant ce moment qu'il étoit dans le caroſſe, pour ôter ces papiers de ſa poche & les faire doucement gliſſer dans ſes caleçons, les croyant là dans un lieu inviolable; mais comme on obſervoit ces mouvemens, on reconnut ſon pieux artifice, & la premiere choſe que l'on fit lorſqu'il fut deſcendu chez le Commiſſaire, fut de lui ôter ſon manteau & de le faire aſſeoir ſur un eſcabeau, de lui dénouer les cordons de ſes caleçons, & d'en faire ſortir par le bas les papiers qu'il avoit tâché de ſauver.

J'avoue qu'en me retournant vers lui je fus ſaiſi, voyant cet innocent agneau entre les mains de ces loups. Je ne doute point qu'il ne ſouffrît plus de ſe voir ainſi délié que ſi on l'avoit chargé de chaînes. Il n'avoit pas coutume de voir de tels valets de chambre à genoux devant lui, pour lui dénouer ſes chauſſes. Il ne voyoit

le monde à ſes pieds que pour lui venir découvrir leurs conſciences, & non pas comme ceux-ci pour y venir découvrir le ſecret de la conſcience des autres. Cependant ils montroient entre eux en riant ces innocens papiers. Ils les élevoient en haut en ſe regardant avec des ſoûris, & ils les portoient en triomphe pour les faire voir à M. le Lieutenant civil. Ainſi un juge ſéculier s'empara des déciſions d'un juge des ames. Il fut aſſez hardi pour porter ſa curioſité à ce qu'il ne lui étoit point permis de voir, ſans craindre ce qui arriva à Oſa, lorſqu'il mit témérairement la main à l'Arche. Il fit courir de ſots bruits avec des railleries fades & inſipides, comme étoit entre autres celle-ci, que M. de Saci donnoit des abſolutions par Lettres. M. le Chancelier le Tellier l'en fit rougir, & il l'obligea de remettre ces papiers entre les mains de M. l'Archevêque.

Ces papiers donc étant pris, on fit monter M. de Saci dans une chambre haute, avec un Archer qui le gardoit; & on me laiſſa dans la ſalle baſſe où nous étions entrés d'abord avec un garde qui m'obſervoit, après m'avoir fait vuider mes poches. Les Commiſſaires s'en étant allés, nous demeurâmes ainſi depuis ſept ou huit heures du matin juſqu'à près de midi, & pendant ce tems je m'offris à

Dieu le mieux que je pus, comme une perſonne qu'on alloit bientôt mener à la Baſtille.

J'avoue que je n'étois pas gai, tant pour l'état où je voyois M. de Saci, que pour celui où j'étois. Ainſi je me divertis fort peu des beaux airs que la jeune femme de ce Commiſſaire où l'on nous mit en dépôt, vint chanter dans cette ſalle où j'étois, & où elle travailloit à l'aiguille ; non plus que des entretiens qu'elle s'efforça à diverſes repriſes de lier avec moi, pour découvrir les cauſes de notre détention. Elle eut même l'honnêteté de me faire apporter un déjeuner, dont je la remerciai très-humblement, parce que je ne me trouvai gueres en état de manger. Mon garde fut moins cérémonieux que moi. Il trouva le déjeuner fort à ſon goût, & crut que c'étoit une ſageſſe de s'en munir ſolidement, ne ſachant pas à quelle heure pouvoit venir le diner.

Nous fumes dans une grande incertitude & une grande ignorance de toutes choſes pendant cette matinée, attendant à tout moment le coup, ſans avoir aucun moyen de nous parler. Je n'ai pu ſouvent m'empêcher de rire en me rappellant ce qui fut le plus grand ſujet de la douleur de M. de Saci, & de ſes lamentations pendant ces quatre ou cinq heures. Comme depuis plus de deux ans il

s'attendoit tous les jours à la Baſtille, il avoit toujours ſoin de porter ſur lui les Epitres de S. Paul. « Qu'on faſſe de moi » ce qu'on voudra, diſoit-il; en quel- » que lieu qu'on me mette, pourvû que » j'aye mon S. Paul avec moi, je ne » crains rien. » Mais hélas ! ce jour-là, comme il avoit un long chemin à faire par la chaleur, il crut que les longs habits l'embarraſſeroient aſſez ſans qu'il fût encore chargé de ce Livre. Ainſi avant que de partir il le quitta, & il fut pris peu de tems après. *O inutilités des précautions humaines*, diſoit-il en ſe plaignant de lui-même, & de ſa délicateſſe de n'avoir pu ſouffrir ſon Livre. Et ce fut enſuite le premier meuble qu'il mit dans ſa poche, dès qu'il put mettre la main deſſus.

Cependant lorſque nous étions dans cette eſpece de repos en cette priſon anticipée, M. le Lieutenant civil jouoit d'étranges tragédies au logis. Il alla deſcendre du caroſſe où nous l'avions vu, chez M. Molodin Colonel des Suiſſes, qui étoit notre voiſin & dont la maiſon tenoit à la nôtre. Ce Colonel avoit eu ordre de la Cour d'aſſembler chez lui pendant la nuit, ſourdement, ſans bruit & ſans éclat, toute ſa Compagnie, pour ſuivre les ordres que M. le Lieutenant civil lui donneroit. En même tems on

avoit fait aller de même une centaine d'Archers au Thrône qui étoit un peu au-deſſus de notre logis, pour ſe tenir prêts en cas de beſoin.

Lorſque je me repréſentai tout cet attirail ſi inutile, je crus que M. de Saci pouvoit bien dire à ces perſonnes, comme autrefois Jeſus-Chriſt ſon cher maître, *Tanquam ad latronem exiſtis cum gladiis & fuſtibus.* Armer deux ou trois cens perſonnes contre un homme ſans armes & contre une maiſon où il n'y avoit pas une ſeule épée, cela ſentoit un petit brin de folie. Mais M. le Lieutenant civil s'applaudiſſoit en lui-même de voir tant de ſoldats ſoumis à ſes ordres, & il ſembla pour un moment quitter ſa robe pour faire le petit Lieutenant-général d'armée. Il fit la revue de ſes troupes. Il avoit ruminé toute la nuit de quelle maniere il les rangeroit, & ſur quelle ligne il les feroit marcher. Le jour lui avoit paru long à venir, & tous ſes domeſtiques, qui ne ſavoient rien de l'action ſignalée qu'il méditoit, furent ſurpris de ſa vigilance. Il avoit deux ſieges à faire à la fois : l'un de notre maiſon, l'autre de celle de M. Petit : car il avoit envoyé pour le prendre, mais on le manqua. Il eut ſoin donc de partager ſes troupes, de former un bataillon de Suiſſes & d'Archers pour envoyer chez M. Petit, & de

garder l'autre avec lui. Dès qu'il eut fait marcher le premier corps, il ordonna auſſitôt l'aſſaut à notre logis. Il choiſit cinq ou ſix Suiſſes des plus réſolus pour eſcalader les murailles, & fit poſer l'échelle dans une cour voiſine pour entrer dans la maiſon par la fenêtre du cabinet de M. du Foſſé.

Ce jeune Gentilhomme dormoit paiſiblement dans ſon lit. Il entend quelque bruit à la fenêtre de ſon cabinet, il prête l'oreille. Un Suiſſe, ſautant de la fenêtre dans le cabinet, avec l'agileté naturelle à cette nation, fit trembler tout le plancher. Un autre le ſuivit de près & fit encore trembler plus fort. M. du Foſſé ſe leva, prit ſa robe de chambre, entra dans ſon cabinet & vit un Suiſſe qui avec un viſage effrayé avoit l'épée à moitié hors du fourreau. M. du Foſſé lui dit: *Que demandez-vous?* Auſſi-tôt deux ou trois ſuivent de même faiſant entendre que M. le Lieutenant civil montoit. Ils allerent de ce pas dans toutes les chambres, & s'en rendirent maîtres, afin qu'on ne détournât aucuns papiers; & un autre courut à la porte l'ouvrir à M. le Lieutenant civil, qui entra en triomphe comme un conquérant dans une place priſe d'aſſaut, étant accompagné de M. Molodin.

Il ſe fit à cette occaſion un grand éclat

dans le quartier. Chacun vouloit deviner pour quel ſujet on nous arrêtoit. Les uns diſoient que nous étions des gens d'affaires dont on vouloit examiner la conduite. D'autres que nous étions des voleurs. D'autres nous firent l'honneur de nous prendre pour, des empoiſonneurs dont on parloit fort alors, & parmi leſquels la plus criminelle étoit ſans doute la Dame de Brinvilliers, fille du Magiſtrat, qui s'applaudiſſoit de notre capture, & qui avoit peut-être déja dans le corps le poiſon lent que ſa fille lui donna, & dont il mourut deux mois après notre priſe. D'autres enfin dirent que nous étions de faux monnoyeurs : car il n'y avoit que huit jours qu'on en avoit pris un fameux de ce quartier-là même, à quelques maiſons de la nôtre. Cela allarma terriblement notre boulanger qui tenoit à notre logis. Il alla vîte tirer de ſon coffre une vingtaine de piſtoles qu'on lui avoit données le jour précédent pour payer ſon pain, & après les avoir bien examinées en tremblant, il dit enſuite d'un air raſſuré : *Si ce ſont de faux monnoyeurs, ils n'ont pas très-certainement fait ces vingt piſtoles-ci.* Cependant M. le Lieutenant civil entrant dans le logis s'adreſſa à M. du Foſſé, qu'il queſtionna pendant trois heures, qui lui parurent bien longues. Il reçut ainſi les premiers

coups & les plus rudes, & il eut beſoin de tout ſon eſprit dans cette rencontre. On interrogea enſuite M. du Berroger ſon cadet qui demeuroit auſſi avec nous, & M. Claude jeune Gentilhomme de leur pays qui étoit auſſi au logis.

Pendant ces interrogatoires les Commiſſaires allerent faire d'étranges perquiſitions chez M. Petit. La perſuaſion ferme où ils étoient qu'il y avoit là une imprimerie les rendit extrêmement opiniâtres à la rechercher ; mais on n'avoit garde de trouver ce qui n'y étoit pas, & n'y fut jamais. Madame Petit les ſurprit & ſe fit admirer d'eux par ſa ſageſſe, par ſon eſprit & par ſa généroſité. L'Exemt nous fit bien rire en nous parlant d'une bonne femme qu'on appelloit *la Picarde*, qui avoit les clefs du logis de M. Petit, & qui l'ouvroit à M. de Saci & à ſes amis quand nous y allions. Les Commiſſaires la tournerent & la retournerent en cent manieres, lui demandant ceux qui alloient en cette maiſon, pour lui faire nommer nos noms ; mais elle, pénétrant bien que c'étoit à nous à qui on en vouloit, ne nous nomma jamais, & en cita cinquante autres qui n'y venoient que rarement. « Allez, nous dit » l'Exemt, je ne ſçai pas ce que vous » avez fait à cette bonne femme, pour » l'obliger à avoir tant d'égard & de

» ménagement pour vous ; mais assuré-
» ment vous devez l'aimer, car elle vous
» est bien fidelle.

Enfin tous ces mystéres étant achevés, M. le Lieutenant civil envoya sur le midi son carosse avec les deux mêmes Commissaires qui nous avoient logés où nous étions. Ils étoient muets comme des poissons. Ils ne nous parloient que par révérences & par signes. Ils marquerent à M. de Saci qu'il falloit descendre en bas, & à moi que je le suivisse, & ils nous firent monter dans le carosse, eux & l'Exemt avec nous, & quelques Archers à la suite. Ce fut à ce coup que je m'offris de bon cœur à Dieu, comme croyant qu'on nous alloit metttre à la Bastille vers laquelle on nous conduisoit. Mais la pensée de mon sacrifice s'envola bientôt, quand je vis que nous passions la bastille. Alors un Commissaire rompit ce morne & long silence, & nous dit : *Vous voyez bien, Messieurs, qu'on vous remene chez vous.* L'Exemt qui observa notre visage aussi-bien que les Commissaires, me dit après en riant, qu'il avoit remarqué quelque changement sur le mien alors, & qu'il s'étoit un peu plus ouvert. Je ne sçai si c'étoit parce que je revoyois M. de Saci, ou parce qu'un péril que je croyois tout présent étoit un peu différé. J'admire la

foibleſſe humaine. Quelque préparation qu'elle ait aux maux, elle eſt toujours bien aiſe qu'ils s'éloignent.

Enfin nous arrivâmes à notre logis que nous avions peine à reconnoître, tant il étoit métamorphoſé. C'étoit comme une place d'armes. On n'y voyoit que Suiſſes & Archers dedans & dehors, & dans toutes les avenues. En un mot le logis le plus paiſible de Paris, où l'on ne voyoit ni n'entendoit perſonne, étoit devenu le plus tumultueux. Les cours, les jardins, les ſalles, les dégrés, & ſur-tout la cuiſine étoit pleine de Suiſſes, qui ayant été ſur pied toute la nuit, ſentoient que la faim les preſſoit; & pendant que quelques-uns étoient en garde, les autres viſitoient la marmite & alloient dans la cave voir ſi le vin étoit à leur goût. Mais aux approches de M. de Saci, on les raſſembla tous, & ils firent une longue haie qui prenoit dès le milieu de la rue, traverſoit toutes les cours, & alloit juſqu'au fond du jardin.

M. de Saci traverſa cette longue haie. Je le ſuivois, & je remarquai dans ces perſonnes, qu'encore que pour l'ordinaire elles ſoient aſſez brutales d'elles-mêmes, elles furent neanmoins alors capables d'admiration. Leur regard attentif & leur profond ſilence, lorſque M. de Saci paſſoit au travers d'eux, me fit admirer

qu'un ſeul homme ſans armes pût tenir ainſi en reſpect plus d'une centaine d'hommes bien armés, lors même qu'il étoit entre leurs mains. On lui fit monter le dégré qui étoit auſſi bordé de gens d'armes. On le conduiſit dans la premiere chambre, & on le préſenta à M. le Lieutenant civil qui le traita aſſez indifféremment, ſans témoigner beaucoup d'état de celui qui paroiſſoit devant lui.

Il commença ſon interrogatoire. Un homme établi de Dieu-même pour être le juge des ames, ſe vit devant un Juge, hélas! bien différent; puiſqu'au lieu que M. de Saci ne cherchoit qu'à abſoudre les coupables & à les rendre innocens pour leur attirer la grace de Dieu, celui-ci au contraire ne cherchoit qu'à rendre les plus innocens coupables, & à trouver en eux, ou à inventer même des crimes, pour attirer ſur eux l'indignation du Prince. Mais quelque méchante intention qu'eût ce Magiſtrat, M. de Saci ayant un courage ferme & aſſuré tout captif qu'il étoit, ſoutint l'honneur du ſacerdoce. Il parla à un miniſtre de la juſtice, comme étant lui-même un miniſtre de Dieu. Dans toutes ſes réponſes, il n'oublia rien d'utile & de néceſſaire, & ne dit rien de ſuperflu. En écoutant les demandes de ſon Juge, il écoutoit en même tems Dieu, pour puiſer dans ſa ſageſſe infinie

la

la juſte modération des paroles qu'il a promiſe à ſes ſerviteurs, & que M. de Saci m'avoit ſouvent témoigné qu'il eſpéroit de recevoir de lui dans toutes les rencontres qui lui pourroient arriver. Auſſi lorſque cet interrogatoire fut porté devant les Miniſtres, & enſuite devant le Prince, on avoua d'un commun conſentement, que celui qui avoit répondu de la ſorte, avoit beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, & qu'il avoit ſçu compaſſer toutes ſes paroles ſelon les régles de la prudence humaine & divine.

M. le Lieutenant civil tira un papier de ſa poche, & dit à M. de Saci qu'il y avoit deux chefs pour leſquels il étoit venu chez lui : l'un, qu'il y avoit une imprimerie dans ſon logis ; l'autre, qu'il s'y faiſoit des aſſemblées qui reſſentoient la cabale. M. de Saci qui n'avoit rien perdu de ſa gravité & de ſa préſence d'eſprit, répondit ſur le champ que pour le premier chef qui regardoit l'imprimerie, il n'avoit rien à dire ; qu'il ne doutoit pas que ſes Commiſſaires n'euſſent tout viſité depuis les caves juſqu'au grenier, & ne lui euſſent fait un fidéle rapport de toutes choſes ; qu'il étoit très-aſſuré qu'ils n'avoient trouvé aucune trace d'imprimerie ; que pour le ſecond chef, qui étoit les aſſemblées & les cabales, il étoit ſi peu vrai qu'il s'en fît chez

lui, que pas un de ſes amis ne ſçavoit où il demeuroit, & que ce ne ſeroit que par lui, par ſes Archers, & par ſes Commiſſaires qu'ils l'apprendroient. Il n'y avoit point de réplique à ces réponſes. C'eſt pourquoi M. le Lieutenant civil paſſa auſſi-tôt aux papiers qu'on lui avoit pris ſur lui & dans ſa chambre, pour les inventorier. Il y avoit pluſieurs Lettres dont l'inſcription étoit, l'une à M. de Gournai, les autres à M. Deleau, les autres à M. de Saci. M. le Lieutenant civil demanda : *Qui eſt M. de Gournai ? C'eſt moi*, répondit M. de Saci. *Et M. Deleau ? C'eſt moi. Et M. de Saci ? C'eſt moi encore. Cela ſent bien la cabale*, dit M. le Lieutenant, d'un air aſſez mépriſant. M. de Saci ſans s'étonner, répondit d'un ton ferme : *Monſieur, l'état où vous me voyez maintenant juſtifie aſſez toutes les précautions que j'ai pu prendre, & me fait voir ſeulement que je n'en ai point pris d'aſſez ſûres.*

Le Juge pouſſa ſa curioſité plus loin. Il témoigna beaucoup d'empreſſement pour ſçavoir les noms des perſonnes à qui s'adreſſoient les Lettres qu'on lui avoit trouvées dans ſa poche, parce qu'il n'y avoit point de deſſus. M. de Saci qui ſçavoit parfaitement diſcerner ce qu'il devoit taire, lui dit ſans héſiter, qu'il le prioit de voir dans ces Lettres s'il y

avoit quelque choſe contre la Religion & contre l'Etat, & qu'alors il lui répondroit & lui rendroit compte de tout : mais que s'il ne s'agiſſoit que de ſon miniſtère, il le prioit très-humblement de le diſpenſer de s'expliquer davantage ; qu'il lui permît de lui dire qu'il n'avoit pas droit de lui faire ces queſtions ; qu'il le prioit de ſe ſouvenir qu'il étoit Confeſſeur, & qu'il devoit un ſecret inviolable à ceux qui lui confioient celui de leur conſcience. M. le Lieutenant civil eut quelque envie de ſe fâcher, & il dit en murmurant entre ſes dents que ce ſeroit là le moyen déluder toutes les interrogations. Mais M. de Saci qui n'étoit pas d'humeur à s'épouvanter de ſon chagrin, ni de craindre ſa colere, ſe ſoutint toujours dans ce principe & demeura ferme dans ſon ſilence.

Sageſſe ténébreuſe, vous cherchiez en vain des crimes dans une vie ſi pure & ſi innocente ! Le plus éclairé de tous les Magiſtrats n'eût rien trouvé à reprendre dans celui qui paroiſſoit alors devant vous. Hélas ! lorſque vous aurez paru devant le ſouverain Juge, qu'aurez-vous penſé de la conduite qu'il vous a plu de tenir envers ſon ſerviteur ?

Après M. de Saci, on vint me querir dans ma chambre, pour paroître devant M. le Lieutenant civil. Je me préſentai

devant lui avec un air fort gai & fort libre. Je m'aſſis ſur une chaiſe vis-àvis de lui, & une table entre deux où l'on écrivoit, & à côté de lui ſon Sécretaire. Je lui répondis fort bonnement à tout ce qu'il me demanda. Il commença par me demander s'il y avoit long-tems que j'étois avec M. de Saci. J'eus ſi grande peur qu'il ne crût que je regardois cette liaiſon avec lui comme une choſe qui me paroiſſoit fâcheuſe en cette conjoncture, que, ſans me donner le tems de compter ſcrupuleuſement les années, je lui répondis qu'il y avoit plus de trente ans. Ce fut là la ſeule fauſſeté qui m'échappa dans cette ſurpriſe, & le lendemain j'en fis bien rire M. de Saci.

Il me demanda où j'allois avec M. de Saci quand on m'avoit arrêté le matin. Je répondis que nous allions à la Meſſe à S. Paul. Sur quoi il s'écria : *Bon*, parce que M. de Saci avoit dit à S. Gervais, regardant cette bagatelle comme une choſe de grande importance. J'étois toujours fort gai. M. le Leutenant civil ſembloit ſe fâcher de ce que je lui répondois d'un air ſi libre, & me montrant un air de viſage tout en colere, il me dit d'un ton encore plus ſévere : *Sçavez-vous bien que je ſuis votre juge ?* Je fis une petite inclination de tête, & lui dis : Je le ſais, Monſieur, & c'eſt cela même qui me

donne de la joie, parce que comme je crois que vous aimez la juſtice, & que je ne me ſens coupable de rien, je n'ai aucun ſujet de craindre devant vous ; car je ſuis convaincu que toutes les perſonnes innocentes aiment les Juges qui leur reſſemblent. Il tira enſuite la clef du jardin de M. Petit qu'on avoit trouvée dans mes poches & me dit : *Reconnoiſſez-vous cette clef ?* Oui, Monſieur, je la reconnois, répondis-je, & je m'étonne qu'on me repréſente la clef d'un jardin où je vais quelquefois me promener innocemment, comme on repréſente aux meurtriers & aux aſſaſſins les armes dont ils ſe ſont ſervis pour tuer les hommes.

Voyant qu'il n'avoit pas à eſpérer de moi aucune nouvelle découverte, & l'heure du dîner le preſſant, car il étoit près de trois heures, il me fit remener dans ma chambre avec un garde, comme chacun de nos Meſſieurs en avoit un. M. le Lieutenant civil alla dîner, je crois, à l'Abbaye de S. Antoine, quoique le Colonel Molodin l'eût fort preſſé d'aller diner chez lui. Pour nous, on nous fit paſſer à tous un potage circulaire en revue ; & comme on ne penſe guéres à manger dans ces rencontres, notre dîner fut bientôt fait.

La maiſon de M. de Saci demeura en cet état pendant quinze jours, & le lieu

le plus paiſible & le plus chrétien du monde, qui étoit vraiment une Egliſe domeſtique, ſanctifiée par les ſacrifices que M. de Saci y offroit à Dieu, devint tout d'un coup non-ſeulement une priſon, mais encore un cabaret à la vue de M. de Saci, à qui les Archers venoient ſe plaindre quelquefois de ce qu'ils n'avoient point aſſez de vin, ou de ce qu'ils n'en avoient pas d'aſſez bon. Ainſi M. de Saci commençoit dès lors à ſouffrir ce que M. de S. Cyran avoit ſouffert pendant ſa priſon, où il voyoit ſouvent ſa chambre changée en taverne.

Cependant les amis de M. de Saci ſe remuerent fort pour empêcher qu'il n'allât à la Baſtille. Madame de Pompone entre autres n'omit rien de ce que devoit faire une bonne amie & une bonne couſine. Elle alla voir le Lieutenant civil & les Miniſtres. Ses ſollicitations preſſantes firent éclat; enſorte que M. le Lieutenant civil vit bien qu'il s'étoit un peu mépris, en traitant d'abord M. de Saci comme un bon Prêtre. Il lui en fit des excuſes le lendemain, lorſqu'il vint inventorier nos papiers. Il prit un air radouci, avec de petites avances de ſouris. Il ſe plaignit de lui, & de ce qu'il ne s'étoit pas mieux fait connoître. Il dit mille biens de Madame de Pompone. Il ſe piqua d'en être aſſez proche parent,

& traita de même assez obligeamment tout le monde. Il ajouta qu'il souffroit, lorsqu'il falloit faire des actions semblables, & que jamais il n'alloit à aucune maison qu'il n'en reçût lui-même plus de frayeur qu'il n'en portoit. Mais pendant ces beaux discours il alloit toujours à ses fins, ayant un désir secret, quoique néanmoins assez visible, de trouver par-tout plus de mal qu'il n'y en avoit.

Je ris encore quand je me souviens avec quelle inutilité il visita mes coffres, que l'on vint ouvrir en sa présence. Il fit bientôt fermer celui où il n'y avoit que mes guenilles & mes vieux linges. *Que n'empliſſiez-vous cela de piſtoles, Monſieur*, me dit-il? Je lui répondis que je n'avois que faire de pistoles. Un Commissaire voulut plaisanter & dit: *Monſieur aime bien mieux le ciel*, & voulut montrer quelques Livres de piété; mais M. le Lieutenant civil le fit taire tout court. Il s'arrêta davantage au coffre où étoient mes paperasses. Il crut avoir un grand chef d'accusation contre moi. J'avois écrit au bon M. Pontis mon ami ces vers que M. de Gombreville avoit faits pour lui:

Loin de la cour & de la guerre,
J'apprens à mourir en ces lieux:
Qui ne meurt long-tems sur la terre
Ne vivra jamais dans les cieux.

Ces vers étoient en gros caractéresd'or de lettres moulées ſur du vélin, & j'avois laiſſé la premiere lettre en blanc, pour l'orner à plaiſir avec quelques petites fleurs de mignature. Ainſi le mot *oin* le tint en ſuſpens, & il crut que j'avois voulu mettre, *ſoin de la cour*, &c. Mais lorſqu'il m'eut demandé ce que j'avois voulu mettre, il vit bien qu'il s'étoit trompé.

Nous fumes pendant quinze jours dans l'attente du moment fatal de faire le voyage de la Baſtille. Nous vimes pendant ce tems de grandes pauvretés dans ce Magiſtrat, & dans les robes noires, qui étoient fâchés de ne point trouver de crimes dans ceux dont ils s'étoient rendus maîtres avec tant d'éclat. Les gens d'épée & les gardes eurent plus d'humanité. La compaſſion trouva accès dans leur cœur. Un certain reſpect les ſaiſit dans cette maiſon où ils ſe voyoient, & combattant entre les ordres ſéveres qu'ils avoient reçus, & la pente naturelle qu'ils avoient à compatir à des malheureux & à reſpecter la vertu où ils la trouvoient, ils ſe laiſſerent plus aller à ce dernier côté. Auſſi bien loin d'obſerver toutes nos démarches & toutes nos paroles, ils craignoient d'approcher de trop près de nous & de ſe mêler trop dans nos entretiens. Ils nous laiſſoient

une liberté qu'on vouloit qu'ils nous ôtaſſent. Ils nous permirent de nous voir encore, de manger enſemble, & de repaître nos yeux & nos oreilles de la vue & des entretiens de ceux que nous allions bientôt perdre. Ainſi Dieu change des lions en agneaux quand il veut. Il donnoit en notre faveur de l'humanité à des ames qui n'en ſont guéres capables, tandis que des Juges ſembloient avoir dépouillé l'humanité naturelle, & mêloient leurs paſſions & leur animoſité particuliere dans l'exercice de leur charge.

Mais quoi qu'il en ſoit, il faut bénir Dieu de ce qu'il ne nous accabloit pas tout d'un coup, & de ce qu'il nous châtioit en pere, nous donnant le tems de nous préparer à ſouffrir les maux qu'il lui plaiſoit de nous envoyer, & ne les faiſant tomber ſur nous que peu & par parties. J'ai admiré cent fois de quelle maniere il adoucit les choſes, & combien de ménagemens il garde envers les ſiens, pour empêcher que les maux ne les abattent en fondant ſur eux tout d'un coup. Il les y diſpoſe par degrés, & il les leur fait enviſager quelque tems avant que de les y jetter, afin que s'y familiariſant inſenſiblement, ils n'en ayent plus tant d'horreur. Je ne dis ceci que pour moi principalement, & pour les

autres Meſſieurs qui furent pris en même tems : car pour M. de Saci, on peut dire qu'il ſouhaitoit plus la priſon qu'il ne la craignoit.

Je me ſouviens encore d'un petit entretien que j'eus à la dérobée avec lui, un moment avant que de partir pour la Baſtille. Il avoit, je ne ſai comment, reçu un billet de la Mere Angelique de S. Jean, ſa chere couſine, qui étant pénétrée juſqu'au fond du cœur de l'état où elle voyoit ſon cher couſin, que depuis long-tems elle regardoit comme ſon pere en Jeſus-Chriſt, ſurmonta néanmoins par la force de ſa foi toute la tendreſſe de la nature, & lui écrivit avec une vigueur incroyable pour lui montrer la néceſſité de ſouffrir, peſant fort ſur ce mot de Jeſus-Chriſt à l'entrée de ſes ſouffrances : *Quomodo implebuntur Scripturæ ?* Il déchira ce billet après m'en avoir fait part, mais il ne put pas en le déchirant éteindre dans ſon cœur le nouveau feu qu'il y avoit allumé ; & ſi auparavant il étoit préparé à la priſon, il étoit alors comme dans une ſainte impatience d'y entrer. On le ſatisfit bientôt après, & on vit que nos amis s'étoient trompés. Car ils nous mandoient de tous côtés que nous n'irions pas à la Baſtille ; que l'on étoit convaincu de notre innocence ; que l'on n'avoit rien trouvé en nous de ce

que l'on croyoit, & que nous n'avions rien à craindre. Et en effet on fut quelque tems en ſuſpens à la Cour, de ce qu'on feroit de nous, n'ayant pas trouvé la moindre ombre de mal pour mériter d'être menés à la Baſtille. La ſageſſe, la conduite & les réponſes de M. de Saci avoient paru telles que l'on ne pouvoit trouver à mordre; mais le Confeſſeur du Roi plein d'un zéle qui n'étoit pas ſelon la ſcience : cet homme au miniſtére duquel il convenoit ſi peu d'être du nombre de ceux dont le Prophéte dit que la bouche eſt un ſépulchre, qui ne s'ouvre que pour exhaler une odeur de mort & pour engloutir les vivans, *ſepulcrum patens eſt guttur eorum :* cet homme, dis-je, au déſeſpoir de ce qu'on différoit à ſatisfaire ſa haine implacable, alla ſe jetter aux pieds du Roi, non pour lui demander la délivrance de M. de Saci, mais pour lui repréſenter que ſi on laiſſoit aller ce priſonnier, tout ce qu'on avoit fait juſques-là avec tant de travail depuis vingt ans ſeroit inutile. Ses conſeils ſanguinaires l'emporterent ſur la douceur naturelle de ce grand Prince. Il fit tant de crieries & tant de vacarmes, par lui-même & par ſes ſatellites, qu'au lieu que d'abord tout Paris étoit indigné de la priſe d'un ſi grand homme, & en témoignoit publiquement ſa douleur, dès que

ces gens-là eurent crié *Tolle*, *Tolle*, beaucoup de monde n'osa plus parler librement à la Cour, & se contenta de dévorer en secret sa douleur, & d'étouffer ses soupirs.

Nous ne fumes pas long-tems à sentir l'effet de ces remontrances si violentes, & à devenir les victimes de celui qui s'étoit fait un point d'honneur de notre captivité. Nous vimes, en sortant de table, trois carosses entrer dans notre cour, tous bien garnis d'Archers & de Commissaires, qui vinrent en haut & prierent M. de Saci de monter seul dans un. Pour nous, on nous mit deux à deux dans les deux autres. Nous fimes ainsi le voyage avec grand éclat, & une nombreuse escorte qui attira les regards de tout le fauxbourg, chacun pensant de nous ce qu'il lui plaisoit.

Je ne m'arrête point ici à représenter ce que c'est que d'exposer ainsi un ministre des autels, & un Prêtre de cette gravité & de ce mérite à un décri si public & à une telle infamie. Elle n'a pas été particuliere à M. de Saci. Tous ceux avant lui qui ont voulu vivre dans la piété, comme il a fait, & soutenir sans rien craindre les intérêts de Dieu & de son Eglise, ont été exposés aux mêmes avantures. Chacun recevra de Dieu selon ses œuvres, tant les persécutés que les

perſécuteurs ; & l'on peut dire qu'avant le jugement de Dieu, ils reçoivent dans le monde ce qu'ils méritent : car nous ſûmes que lorſque cela fut ébruité à Paris, l'eſtime que tout le monde avoit pour M. de Saci délia les langues en ſa faveur, & l'on diſoit publiquement que c'étoit là une vexation très-injuſte, & qu'il ne convenoit qu'à celui ſur qui elle tomboit de la ſouffrir paiſiblement & ſans ſe plaindre. Quelque honneur que ce fût pour lui de ſe voir accompagné des ſiens & de toutes les perſonnes de ſa maiſon qui tenoient à gloire d'être captifs avec un tel priſonnier, j'ai ſû de lui néanmoins dans la ſuite que c'étoit là ce qui avoit été ſa plus grande douleur, & qu'il eût voulu pouvoir dire comme Jeſus-Chriſt, *Si c'eſt à moi que vous en voulez, laiſſez aller ceux-ci.*

Quand nous parumes devant M. le Gouverneur, on ſortoit de table, & le bruit étoit grand dans la Baſtille qu'on l'alloit remplir de Janſeniſtes. Je remarquai dans tous les corps de garde, que ces ſoldats ouvroient de grands yeux, comme s'attendant à voir des gens faits autrement que d'autres. M. le Gouverneur cachant ſa joie de voir ainſi peupler ſa priſon, à quoi il eſt extrêmement ſenſible, demeura ſur ſon fauteuil aſſis, & ne nous regardoit preſque pas. Nous

étions tous rangés devant lui, tête nue ; & il n'ôta pas même ſon chapeau. Il nous dit ſeulement d'un ton fort ſec, en laiſſant échapper un regard ſur nous, que la Baſtille étoit un terrible gîte, & reprenant ſon entretien avec quelques amis qui avoient dîné avec lui, il dit que ſi l'on avoit fait dans les héréſies des ſiécles paſſés ce que le Roi faiſoit alors, on en auroit été bien mieux ; & auſſi-tôt un jeune étourdi de garçon quittant M. le Gouverneur, me vint dire bruſquement : *Mais pourquoi ne croyez-vous pas que Jeſus-Chriſt eſt mort pour tout le monde ?*

Cependant on nous mena chacun dans une chambre & une tour ſéparée, de peur que nous n'euſſions quelque communication enſemble. On conduiſit M. de Saci le premier, & dès lors je le perdis de vue pour trois mois ; car on lui diſoit une Meſſe ſéparée, & dans une chapelle à part pour lui ſeul. Pour nous, nous allions à la Meſſe qui ſe diſoit dans la chapelle du commun. M. de Saci demanda la permiſſion de dire la Meſſe dans cette chapelle particuliere qui étoit dans ſon degré même, & dans la cour comme la nôtre ; mais c'étoit pour lui un tems & un lieu de dureté que celui où il étoit, & il lui ſuffiſoit de demander une choſe pour qu'on la lui refuſât. Non-

ſeulement on ne voulut pas lui permettre de dire la Meſſe, mais on ne voulut pas même qu'il communiât, ce qu'on me refuſa auſſi ; & nous fumes l'un & l'autre deux ans à la Baſtille ſans qu'on nous accordât cette grace. Dieu ſe ſert de ce qu'il lui plaît pour mettre ſes ſerviteurs en pénitence, même de la ſéparation des choſes ſaintes, laquelle étoit pour M. de Saci la plus rude de toutes les pénitences ; & il la ſouffrit humblement, ſe regardant toujours devant Dieu comme l'ayant méritée.

J'entrerois ici avec plaiſir dans le feu d'amour avec lequel M. de Saci s'offrit à Dieu dans les premiers momens de ſa priſon. Qu'on auroit de joie de pouvoir pénétrer cette humilité ſi profonde avec laquelle il s'abaiſſoit ſous la main qui le frappoit ! Mais il ne m'appartient pas d'approfondir ce cœur animé par le Saint Eſprit. Dieu voulut alors cacher ſon ſerviteur à tout le monde, afin que lui ſeul qui eſt l'auteur de ces mouvemens, les pût connoître auſſi lui ſeul. Ce fut alors qu'il répandit librement & ſans contrainte ſon ame en ſa préſence, par l'abondance de ſes larmes & la ferveur de ſes déſirs & de ſes prieres. Il m'a dit depuis, qu'il commença dès lors à ſe regarder comme étant en liberté, parce qu'il n'avoit plus de garde qui couchât

dans sa chambre, & qui fût témoin pendant le jour de tout ce qu'il faisoit & lisoit. Et lorsque je lui parlois dans la suite du refus qu'on lui avoit fait de dire la Messe & de communier, il me répondit avec une force admirable, qu'il falloit savoir se contraindre & se passer de ce qu'on trouvoit de plus consolant dans la vie; qu'on devoit se souvenir de l'état où étoient autrefois les Chrétiens, lorsqu'ils se contentoient d'assister & de participer à l'autel en esprit, ne le pouvant faire autrement; que c'étoit-là une des plus grandes parties de la pénitence, & que puisque Dieu l'y engageoit, il falloit s'y soumettre & satisfaire ainsi pour ses péchés, si on ne l'avoit pas fait jusques-là; qu'il valoit mieux sacrifier ses désirs & soi-même que le corps de Jesus-Christ, & se mortifier que de dire la Messe; que les hommes le traitoient comme ils vouloient, sans savoir ce qu'ils faisoient, mais que Dieu savoit bien ce qu'il faisoit par eux; qu'il entrevoyoit assez les choses pour se soumettre humblement à sa conduite; & qu'il étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il se fit un combat en lui-même, lorsqu'il demanda la permission de dire la Messe; tous les sentimens de pénitence le portant d'un côté à s'en abstenir; mais craignant de l'autre que s'il ne faisoit pas cette avance, on ne le

crût insensible à cette privation, & qu'on ne prît lieu de-là de le regarder comme une personne sans religion. Tels étoient les sentimens de cet humble captif pendant les premiers mois de sa captivité, & de sa plus grande solitude.

Le Gouverneur qui avoit eu d'abord tant d'indifférence pour lui, de même que le Lieutenant civil, fut surpris ensuite, ainsi que ce Magistrat, lorsqu'il comprit quel prisonnier il avoit entre les mains, par le concours d'une foule de personnes, & même de la premiere qualité, qui venoient à la Bastille demander de ses nouvelles, & le prier avec les instances les plus importunes de lui donner tous les adoucissemens qu'il pourroit lui ménager. Car on peut dire que cet état de M. de Saci fut étrangement sensible à tous ses amis, & que leur charité fut rudement éprouvée par cet accident si peu attendu. Dieu par un seul coup exerçoit la vertu de beaucoup de personnes, & sa miséricorde toujours sage, toujours divinement artificieuse, en éprouvant la vertu de M. de Saci, éprouvoit la patience de ceux avec qui il avoit vécu toute sa vie. La prison tenoit l'un resserré, & la douleur resserroit le cœur des autres. Ce leger châtiment du Pere contribuoit admirablement à l'avancement des enfans. Ils tiroient de ces peines

paſſageres un avantage ſtable, par la ſenſibilité & la ſolidité de leur charité; & par un renverſement admirable, la charité produiſoit ces deux effets bien contraires, mettant le priſonnier au large par la joie & la paix qu'il reſſentoit de ſes liens, & ſes amis à l'étroit par le ſerrement de cœur que leur cauſoit l'empriſonnement de celui qu'ils aimoient ſi tendrement. Ainſi lorſque les enfans trouvoient de quoi nourrir & augmenter leur charité, le pere trouvoit de quoi nourrir & augmenter la ſienne, de l'affliction même de ſes enfans. Il étoit plus ſenſible à leurs peines qu'à la ſienne propre, & ſa priſon lui devenoit une double grace, tant par l'humilité profonde qu'elle augmentoit en lui, que par le redoublement d'amour qu'elle produiſoit dans le cœur de tous ſes amis.

M. le Gouverneur, comme j'ai dit, étoit témoin de cette grande ſenſibilité de tous les amis de M. de Saci. Il n'en perdit néanmoins rien de ſa ſéchereſſe ordinaire, & demeura toujouts inſenſible à ſes maux. Son cœur ſavoit parfaitement bien ſe défendre de ces tendreſſes, & il étoit accoutumé de voir d'un œil ſec les larmes des affligés. Tout ce que ce grand concours d'amis produiſit en lui, fut de faire naître dans ſon eſprit de grandes craintes que quelqu'un ne trou-

vât moyen de faire tenir quelques Lettres à M. de Saci. Ainſi il crut devoir redoubler ſa vigilance ſur ce point, & exécuter tout ce que ſes défiances lui faiſoient imaginer. Et comme il avoit accoutumé de prendre beaucoup de précautions inutiles auprès de ceux qui n'aimoient pas M. de Saci, il conçut le deſſein de quelques barricades qui le rendroient plus inacceſſible. Meſſieurs les Tréſoriers généraux qui étoient alors à la Baſtille, furent ſurpris de voir qu'on leur coupât leur terraſſe, & que leurs promenades fuſſent un peu plus bornées, par des précautions ſuperflues dont on n'avoit uſé, ni à l'égard de M. Fouquet dont M. de Saci occupoit la chambre, ni à leur égard propre, & qu'on leur retranchât preſque la moitié de leur divertiſſement, par des barrieres qui fermoient tout accès à l'appartement de M. de Saci. Je ne crois point bleſſer la charité en diſant ceci, puiſque M. le Gouverneur nous dit en ſortant de priſon, que le plus grand plaiſir que nous puſſions lui faire, étoit de nous plaindre par tout de toutes ſes duretés.

Mais, mon Dieu, comment vous tempérez toujours les choſes! Dans vos châtimens mêmes, vous vous ſouvenez toujours que vous êtes pere. Quelle conſolation prépariez-vous à M. de Saci au

milieu de toutes ces sévérités, dans la personne de M. Barail ! La nouvelle q'uon vient de m'apporter de sa mort, me pousse à parler de lui. Cet homme, qui dans un lieu de dureté ne pensoit qu'à adoucir les choses, étoit comme le pere de tant de prisonniers qui étoient à la Bastille. Toute l'inhumanité la plus cruelle & la plus barbare qui l'environnoit, ne pouvoit rien sur la candeur de son ame; & il se conservoit doux & traitable parmi les personnes les plus intraitables. C'étoit en quelque sorte l'ange du Seigneur, que M. de Saci trouva tout prêt lorsqu'il entra en ce lieu. La droiture de cœur & le bon esprit de cet Officier, l'avoient élevé au dessus de toutes les fables du Jansénisme, qui faisoit tout le crime de M. de Saci. Ainsi étant là comme l'homme du Roi, il traita son prisonnier comme une personne en qui, après l'avoir bien examiné, il ne trouvoit qu'une profonde soumission, & qui avoit pour tous les ordres de Sa Majesté, au moins autant de respect qu'il en pouvoit avoir lui-même. Ainsi il mettoit sa joie à venir goûter la douceur de ses entretiens, ne trouvant rien de pareil dans ceux des autres prisonniers qu'il avoit sous sa garde. Il admiroit en M. de Saci ce fond de piété que la Bastille n'altéroit en rien. On ne savoit ce qui éclatoit le plus dans ce sage

Officier, ou ſa modération, ou ſon courage dans les périls : car il allioit la douceur d'un agneau, avec la généroſité d'un lion.

Vous, mon Dieu, qui lui aviez donné tant d'excellentes qualités, vous venez enfin de le retirer à vous après une longue pénitence. Puiſſe M. de Saci votre ſerviteur, le recevoir dans ſon ſein, & lui donner les mêmes rafraîchiſſemens après ſa mort, qu'il a reçus de lui pendant ſa vie ! Remettez devant vos yeux toutes ſes charités & ſes aumônes. Il vous a viſité lorſque vous étiez en priſon. Il a donné des habits à ceux qui n'en avoient point, des couvertures à ceux qui en manquoient, des lits à ceux qui couchoient ſur la terre nue, de la lumiere à ceux qu'on condamnoit à des ténébres perpétuelles. Enfin il a été tendre envers les miſérables : qu'il trouve en vous de la tendreſſe ! Il leur a été miſéricordieux : qu'il trouve en vous de la miſéricode ! Rendez-lui pour moi tout ce que je lui dois pour les bons offices qu'il m'a rendus. Je me jette à vos pieds, mon Dieu, afin de vous demander pour lui la paix de votre royaume, avec autant d'inſtance qu'il a travaillé ici pour me procurer du repos dans toutes les plus pénibles rencontres. Au lieu de cette maiſon de campagne qu'il m'a ſi généreuſement prêtée,

& de ces jardins dont il m'avoit rendu comme le maître, donnez-lui pour jamais votre palais éternel & votre paradis, ce jardin toujours agréable, toujours rempli de fruits & de délices. Il a pratiqué juſqu'au bout pendant toute ſa vie les régles de l'amitié la plus forte: qu'il voye en moi, d'où il eſt, une correſpondance d'amour, & qu'il n'ait pas la douleur de mon ingratitude, qui eſt de tous les vices celui qu'il haïſſoit davantage. Je ne vous dis que ceci, mon Dieu: mes yeux vous en diſent davantage. Je ſais que je ne ſuis rien, & que je ne mérite pas de vous offrir mes prieres pour un homme qui me ſurpaſſoit ſi fort en toutes ſortes de manieres. Ainſi dans cette impuiſſance où je me trouve, je m'adreſſe à votre ſerviteur M. de Saci, pour conjurer ſa tendreſſe à l'égard de ſon ami, & j'eſpére que vous ne rejetterez pas ſes prieres.

En parlant de M. Barail à qui j'ai tant d'obligation, & qui vient d'achever ſa courſe, je ne puis ne point parler de celui avec qui il étoit ſi uni, que rien n'a pu l'en ſéparer, pour demeurer ſoit à la ville, ſoit aux champs. Je veux dire l'abbé Gaillard qui a ſu prendre le bon parti, & qui ſe voyant de grands biens, les a ſacrifiés aux pauvres & aux malades. Il

n'y avoit point de maladies qu'il ne mépriſât. Lui-même aſſiſtoit ceux que d'autres n'auroient oſé regarder, & ſecouroit des cadavres animés. C'eſt la différence de ce charitable Abbé d'avec pluſieurs autres, qui à cauſe de la délicateſſe de leur eſtomac, ſe ſervent de mains étrangeres pour rendre ces ſecours aux malades, étant plus charitables de la bourſe que de la main. Je ne les blâme point; mais en excuſant leur délicateſſe j'en eſtime bien davantage la foi généreuſe de l'abbé Gaillard. Paris, quelque grand qu'il ſoit, eſt encore trop étroit pour ſes charités. Il n'y a point de province qu'il ne parcoure pour les répandre, les accompagnant & les arroſant toujours de la parole de Dieu.

Je me ſuis laiſſé aller à cette petite digreſſion au ſujet de M. Barail, qui étoit toute la conſolation de M. de Saci auquel je reviens. Tous ſes amis faiſoient pour lui tout ce qu'ils pouvoient, & pendant toutes leurs ſollicitations, il éprouvoit combien ce lui étoit une choſe heureuſe de s'être accoutumé de bonne heure à porter le joug du Seigneur, & combien une vie paſſée dans la retraite & la pénitence étoit une diſpoſition pour bien ſouffrir les maux qui peuvent ſurvenir dans la vie.

La vie de M. de Saci avoit été une

prison continuelle, & cette séparation où il étoit de tout le monde l'avoit accoutumé depuis long-tems à ne voir personne. Il avoit toute sa vie étudié la Bastille. Aussi ces barrieres que j'ai dit que l'on fit exprès pour l'empêcher de voir qui que ce soit, étoient pour lui un soin bien officieux, & une précaution bien obligeante pour la satisfaction de ses désirs. Il se seroit trouvé très mal en ce lieu, si on avoit eu la liberté de le venir voir. Ces clôtures exactes lui paroissoient plutôt des barrieres pour empêcher le monde de venir à lui que pour l'empêcher de voir le monde. Car hélas! il n'en avoit pas besoin, & toutes les portes de la Bastille auroient été ouvertes, qu'il ne seroit pas sorti pour cela du fonds de sa chambre. Il m'a dit souvent: « Si le Roi faisoit dire à quelqu'un » qu'il le veut à un tel endroit, avec » quel honneur cet homme s'y tiendroit-» il! Dieu lui-même me marque qu'il me » veut ici, ne suis-je pas trop heureux » d'y être?

Cependant M. de Saci demeuroit seul avec son garçon, sans que durant trois mois il pût obtenir d'autre grace que celle qu'il souhaitoit avec plus d'ardeur, qui étoit la délivrance de ces Messieurs qui avoient été pris avec lui. Il craignoit que leur jeunesse ne succombât à cette

epreuve;

épreuve ; mais heureuſement M. le Tellier ſachant que c'étoient les enfans de M. Thomas, Maître des Comptes à Rouen, chez qui il avoit logé lorſqae la Cour y étoit, & pour qui il avoit conçu beaucoup d'affection, il fut ravi de trouver, en la perſonne de ſes enfans, une occaſion de témoigner après ſa mort l'amitié & la reconnoiſſance qu'il vouloit toujours conſerver de ſa bonnne réception. Ainſi cette rencontre & les prieres de M. de Saci abrégeant les jours de la captivité de ces jeunes Gentilshommes, ils ne furent pas un mois ſans recevoir la liberté que M. de Saci déſiroit peut-être plus pour eux qu'ils ne la déſiroient eux-mêmes.

M. de Saci voyant ces trois Meſſieurs en repos eut la bonté de penſer à moi, & de prier qu'on parlât aux Miniſtres pour me rejoindre avec lui. Cela fut rejetté, ſans même qu'on l'écoutât. Mais M. de Saci ne ſe rebutoit pas aiſément dans les choſes qui regardoient la charité. Il fit de nouvelles inſtances, repréſentant que ſes yeux s'étoient extrêmement affoiblis, & qu'il avoit beſoin d'une perſonne pour lui faire ſes lectures de piété. On y trouva toujours de grandes difficultés, & on croyoit qu'il étoit plus aiſé d'obtenir ma liberté toute entiere, que non pas cette réunion. Et comme on

pouvoit appréhender que je n'euſſe quelque chagrin en voyant que j'étois toujours dans le même état, quoique ces jeunes Meſſieurs fuſſent libres, & que je n'avois pas comme M. de Saci la liberté de prendre l'air ſur les terraſſes, on tâcha de me conſoler en me diſant que l'on travailloit pour moi, & qu'on travailloit à obtenir ma liberté. Ma liberté, répondis-je, c'eſt d'être avec M. de Saci. Et comme on me diſoit cela au ſortir de la Meſſe, en faiſant trois ou quatre tours dans la Cour avant qu'on me renfermât, je dis à M. Barail qui me parloit, lui montrant d'un coté la porte pour ſortir de la Baſtille & de l'autre la porte pour entrer chez M. de Saci: Ouvrez-moi ces deux portes, & vous verrez à laquelle je courrai. Tout me ſera une priſon dès que je n'y verrai point M. de Saci; je ſerai libre où je le verrai.

Cependant cette réunion n'avançoit pas, & on fit ſavoir qu'il ne falloit plus l'attendre ni la demander. M. de Saci ne l'eſpéroit plus. On répondoit toujours que c'étoit une choſe inouie, que des perſonnes miſes en priſon pour une même affaire, fuſſent ainſi réunies enſemble. C'étoit là la déciſion des hommes, mais ce n'étoit pas celle de Dieu. Nul ne peut fermer quand il ouvre, comme nul ne peut ouvrir quand il ferme. Je me ſou-

viens que le 6 d'Août, jour auquel la révérende Mere Angelique étoit morte cinq ans auparavant, & pendant toute ſon octave, j'implorois de bien bon cœur ſes prieres. Vous aimiez de bon cœur M. de Saci, lui diſois-je dans ma ſimplicité, & vous aviez de la charité pour moi. Voilà un beau coup à faire, pour montrer le pouvoir que vous avez auprès de Dieu. Quatre jours après vint la Fête de S. Laurent. J'étois fort occupé ce jour-là de la cérémonie de Port-Royal des Champs, & du grand concours de peuple qui s'y faiſoit de tous les environs à la Fête de ce Saint qui y eſt honoré comme patron. Et comme ſon cher pere ſaint Sixte, pour le conſoler de la douleur que lui cauſoit leur ſéparation, lui avoit promis que dans trois jours il ſeroit réuni avec lui, je lui repréſentois combien je me tiendrois heureux, ſi par ſon moyen je pouvois obtenir la même grace, & être réuni avec M. de Saci, mon cher pere, dans trois jours.

Pendant ce tems, je ne ſais comment Dieu remua le cœur de M. Barail. Ce ſage Officier, voyant dans les viſites qu'il nous rendoit ſéparément, cette grande union & liaiſon de nos cœurs dans la ſéparation de nos corps, & le déſir violent que nous avions de nous réjoindre, il eut de la douleur que les amis euſſent

abandonné si facilement cette négociation ; & comme c'étoit un homme qui savoit parfaitement bien conduire les affaires de la Cour, il instruisit bien un homme qu'il envoya à Fontainebleau où étoit le Roi, pour parler fortement, non pas comme envoyé de sa part, mais de la part de ses amis, & de faire tant d'instance qu'il vînt enfin à bout de son affaire. Cela réussit, & Dieu se servit de ce canal pour faire enfin couler sa grace & sa miséricorde sur celui des deux prisonniers qui en étoit le plus indigne, & qui avoit peut-être par ses péchés attiré tout ce malheur sur des innocens qui ne l'avoient pas mérité.

Le 13 d'Août qui étoit le jour de l'octave de la révérende Mere Angelique, & le troisiéme d'après la Saint Laurent, un Officier vint me trouver dans ma chambre, lorsque tout étoit en désordre à cause de mes infirmités. Car j'ai admiré souvent comment Dieu laisse aller les choses aux extrémités, pour faire mieux sentir leurs fautes aux coupables & leur faire estimer davantage sa grace. J'avoue que j'étois mal, & que quelque reste de vigueur qu'eût encore l'esprit, le corps néanmoins succomboit. Je ne me connoissois plus moi-même, tant mon tempérament étoit changé. J'avois longtems disputé pour ne faire aucun remède;

mais il fallut me rendre ; & ce jour-là je m'étois fait ſaigner ; & mon ſang contre mon naturel, avoit paru ſi noir & ſi peſant, qu'il ſembloit que c'étoit de l'huile. Auſſi eſt-il vrai que j'avois eu bien du chagrin. Quoique les premiers quinze jours la Baſtille me fût fort agréable, & que je ne fiſſe que chanter des Pſeaumes dans ma chambre, je ne laiſſai pas, ſurtout pendant ſept jours, d'avoir un fond de triſteſſe ſi noire, que ſi Dieu n'avoit eu enfin pitié de moi, je crois qu'elle m'auroit conduit aux portes du déſeſpoir. Qu'à jamais ſa miſéricorde ſoit bénie !

Comme donc le jour de ma ſaignée je ne m'étois levé que ſur les onze heures, & habillé à demi, on m'apporta bientôt à dîner. Un Officier de la Baſtille ſuivoit le porte-clefs, & me demanda ſi je ne me nommois pas Fontaine. Je lui dis qu'oui, & lui demandai pourquoi. Il dit qu'il n'avoit ordre que de ſavoir cela de moi, & ſe retira. Je ne raiſonnai pas davantage la-deſſus, & me mis à table. Auſſi-tôt l'on vint encore ouvrir ma porte, & je crus que c'étoit le porte-clefs qui avoit oublié quelque choſe ; mais le même Officier le ſuivit ſans que je le viſſe, & mettant derriere moi les deux mains ſur le dos de ma chaiſe, il me dit en baiſſant la tête vers moi : *Monſieur, je viens vous querir pour aller avec M. de*

Saci. Il eſt vrai que je demeurai quelque tems comme pâmé ; & comme il ſe tenoit toujours derriere moi, je me jettai ſur lui à la renverſe. Un moment après, lorſque l'eſprit & la parole me furent revenus, je lui dis en levant les yeux pour le regarder, étant étendu ſur ma chaiſe qu'il ſoutenoit par derriere de peur que je ne tombaſſe : Monſieur, aujourd'hui vous me rendez la vie. Je quittai auſſi-tôt mon dîner. Je m'habillai, cet Officier m'obſervant toujours de peur que je ne portaſſe avec moi du papier, des plumes & de l'encre, ce qui étoit un fort grand crime, & à quoi le Gouverneur avoit donné ordre qu'on prît bien garde. Cependant j'en étois bien garni, & toutes mes poches en étoient pleines. Je mis le reſte dans mon ſac avec mon linge, & voulois le porter ; mais l'Officier me dit honnêtement que je ne priſſe pas cette peine : & qu'il me le feroit porter par le porte-clefs : mais il fut bien viſité auparavant.

L'Officier me conduiſit donc à la chambre de M. de Saci qui ne ſçavoit rien de cela, & qui ſelon toutes les nouvelles qu'on lui avoit mandées, n'avoit plus aucun ſujet de m'attendre ; car M. Barail n'avoit rien dit à perſonne de ſa négociation. Il ſe mettoit à table, & dans la ſurpriſe où il fut de me voir, il

courut vîte pour me venir embraſſer ; & l'Officier fut témoin de la joie réciproque que nous eûmes. Il nous preſſa de dîner, ce qui fut bientôt fait, & auſſitôt ſortant de table, nous nous jettâmes à terre, & fîmes de longues prieres pour témoigner à Dieu notre profonde reconnoiſſance. Ce jour & cette heure-là nous furent toujours depuis mémorables, & tous les mois réglément nous les honorions, en récitant quelques Pſeaumes que M. de Saci avoit choiſis, comme il avoit fait auſſi pour le jour & l'heure de notre priſe.

Après notre priere M. Barail vint, comme tous les jours, à deux heures, pour mener M. de Saci prendre l'air ſur la terraſſe. Comme il ne ſavoit rien, & que je n'avois été vu de perſonne, tout le monde étant à dîner lorſque j'avois traverſé la cour pour venir à la tour de M. de Saci, il fut tout ſurpris, lui qui avoit eu plus de part que perſonne à cette réunion dont nous lui étions obligés, & eut le chagrin de voir qu'elle s'étoit faite ſans qu'il en fût l'entremetteur, & ſans qu'on lui en eût dit un mot. Mais n'importe, la joie qu'il en eut l'emporta. Nous allâmes prendre l'air ſur la terraſſe, & je puis dire que dès ce moment tous mes maux ſe diſſiperent, & que je rentrai bientôt dans mon tempérament ordi-

naire. M. de Saci voulut que huit jours durant nous ne fussions occupés que de cette grace, & que nous ne nous appliquassions à autre chose, quoiqu'il eût de grands desseins dans l'esprit : mais il savoit qu'il devoit s'y disposer saintement, & que pour cela il ne falloit pas se presser, mais offrir long-tems ses travaux à Dieu.

Après cela les journées de M. de Saci furent extrêmement égales. Je puis dire que dans le travail qu'il entreprit, on ne vit jamais plus d'exactitude pour entremêler & compasser ponctuellement les tems de travail & de priere. Son esprit étoit toujours calme ; & comme il ne pouvoit être troublé que par les nouvelles qu'on lui mandoit, il n'avoit aucun empressement d'en recevoir. Il se renfermoit tout en lui-même, pour empêcher les mauvaises impressions que ce qu'on lui écrivoit pouvoit lui causer, & pour en tirer au contraire quelque profit. On lui écrivoit, par exemple, qu'un prédicateur d'une Société fameuse, en prêchant aux Filles de Sainte Marie, dans le voisinage de la Bastille, avoit parlé de plusieurs sortes de solitudes, & s'étendit fort sur une qu'il appelloit une solitude d'ignominie, où on comprit aisément ce qu'il vouloit dire. M. de Saci soutint tranquillement cette insulte, & n'en aima

pas moins ſa ſolitude, quelque ignominieuſe qu'elle parût aux yeux de ces ſuperbes.

Il reçut une autre nouvelle qui lui fit un peu plus d'impreſſion. Il m'avoua après qu'il ne me l'avoit pas voulu dire, de crainte qu'elle ne m'effrayât. Un fort grand Seigneur demandant à un Religieux de la même Société pourquoi ils tenoient M. de Saci à la Baſtille : *Pourquoi ?* dit-il, *c'eſt pour ſavoir qu'il eſt là, afin de l'y aller prendre quand on aura beſoin de lui, pour lui faire ſentir un feu plus chaud que le ſoleil.*

Je frémis en écrivant ceci. Des perſonnes qui font profeſſion de piété peuvent-elles avoir ces penſées, & les dire quand elles ſeroient aſſez malheureuſes pour les avoir, & les dire avec tant d'audace & devant des perſonnes d'un ſi grand poids ? Faites, mon Dieu, que ces grands excès ouvrent les yeux de ceux qui les ont commis, pendant que peut-être ils peuvent encore y apporter quelque reméde. Je vous en ſupplie en mon particulier de tout mon cœur, & je proſterne mon ame en votre préſence, pour attirer ſur eux un regard favorable de votre miſéricorde.

Cependant M. de Saci étoit toujours paiſible dans ſa priſon, & l'on peut dire de lui ce qui eſt dit de S. Pierre : *Petrus*

quidem ſervabatur in carcere, &c. J'admirois ſouvent lorſqu'on nous mandoit les prieres que l'on faiſoit pour lui, comment Dieu ne ſe fléchiſſoit pas. Je diſois ſouvent en moi-même ces paroles de S. Auguſtin : *Quas Deus preces audis, ſi tales non audias ?* Toute l'Ecriture ſainte nous aſſure que Dieu a toujours les oreilles attentives pour écouter les prieres des juſtes, & qu'il eſt prêt à tout moment de ſe rendre à leurs déſirs, par une eſpéce d'obéiſſance qui marque ſa magnificence dans ſa libéralité, & la plénitude de ſa bonne volonté. Mais quoique ſes yeux ſoient toujours ouverts ſur les bons & ſur les méchans, pour conſidérer les ſouffrances des uns & les perſécutions des autres, il ſembloit néanmoins avoir comme les yeux fermés & les oreilles bouchées pour ne voir ni n'entendre rien de ce qui ſe paſſoit alors. Mais ce ſerviteur de Jeſus-Chriſt devoit, comme ſon divin maître, éprouver la haine de ceux qui cherchoient à le perdre. Il devoit comme lui, malgré toute ſa ſainteté, voir multiplier le nombre des perſécuteurs. Il devoit enfin être abandonné entre leurs mains pour devenir une victime de la pénitence, en attendant le moment que la ſageſſe de Dieu avoit marqué pour ſa délivrance.

Cependant M. de Saci vivoit ſans im-

patience, ſanctifiant ſa priſon par la pureté de ſes intentions, par l'humilité de ſes ſouffrances, par la ferveur de ſes prieres, & par la ſainteté de ſes travaux. Après le dîner il montoit ſur les terraſſes : mais il n'uſoit guéres de cette liberté ; & au lieu que les autres l'étendent le plus qu'ils peuvent, à peine donnoit-il une demie heure à la promenade, & le reſte du tems il s'enfermoit dans un cabinet qui eſt ſur la terraſſe, pour s'appliquer plus librement à Dieu. N'ayant en toute ſa journée que ce ſeul tems où il fût ſeul, il étoit bien aiſe de ſe délivrer ainſi de la peine d'entretenir les gardes qui ſe promenoient toujours avec lui. Car encore qu'il y en eût fort ſouvent qui fuſſent très-honnêtes, il s'en trouva néanmoins qui étant ſecrettement inſtruits & excités par M. le Gouverneur, tendoient ſourdement des piéges à M. de Saci, ſemant adroitement des diſcours très-déſavantagenx au Roi qu'ils taxoient quelquefois d'avarice, & quelquefois d'autres défauts, pour faire tomber M. de Saci dans le filet. Je ne parle pas au hazard ni en devinant, c'eſt M. le Gouverneur lui-même qui s'eſt manifeſté, & qui s'eſt fait un mérite auprès des Miniſtres de cette ſageſſe ténébreuſe, & de cette conduite qui paroîtra toujours indigne aux honnêtes gens. Mais c'étoit

bien en vain qu'on vouloit ſurprendre M. de Saci ſur ce point : car ayant toujours eu pour le Roi un très-profond reſpect, & une affection très-tendre & très-ſincére, il étoit impoſſible qu'il ſortît de ſa bouche rien qui pût démentir ſon cœur. Ainſi M. le Gouverneur ayant été ſon tentateur, fut enſuite le témoin de ſa candeur & le prédicateur de ſon innocence, dont il rendit témoignage aux Miniſtres.

Mais M. de Saci pour éviter à l'avenir de ſemblables piéges, abrégea, comme j'ai dit, le tems de ſes entretiens avec les gardes, & ſe réduiſit à une demie heure, pendant laquelle même il ſe faiſoit lire quelque Livre, ou quelque choſe de l'Ecriture ſainte. Sur quoi je ne puis oublier que l'Officier nommé le Maſque qui l'avoit tenté ſi indignement, ne fut pas long-tems ſans porter la peine d'une malice ſi noire. Peu de jours après, un garde du corps nommé Trois-fontaines, qui avoit eu quelque démêlé avec M. de Laſalle ſon commandant, lequel enſuite l'avoit caſſé, l'attendit proche la Baſtille au retour de la revue qu'il venoit de faire de la Compagnie, dans le deſſein de lui faire inſulte. M. Barail, qui étoit fort ami de M. de Laſalle, en ayant été averti par un de ſes parens, prit une douzaine de ſes ſoldats avec le Maſque leur ſer-

gent. Celui-ci étant un peu brutal, alla avec hauteur vers Trois-fontaines, pour le prendre de haute lutte, parce qu'il ſe voyoit eſcorté d'une douzaine de ſoldats ; mais il trouva un homme furieux comme un lion, qui vint fondre impétueuſement ſur lui, & qui du premier coup qu'il lui porta, le jetta roide mort par terre. Il alla du même effort ſe ruer ſur M. Barail qui ſeul paroiſſoit, parceque cette douzaine de ſoldats voyant un homme ſi redoutable, avoient fait trois pas en arriere. Trois-fontaines ne voyant donc que M. Barail, alla à lui, dans l'eſpérance de s'en défaire comme du pauvre ſergent le Maſque ; mais il trouva en lui bien un autre homme, & Dieu encore plus que ſon adreſſe aux armes le conſerva contre ſes emportemens ; car il garda toujours un grand ſang-froid: & n'ayant qu'un petit couteau d'Officier contre une grande épée, il ne penſa qu'à parer les coups, & à ſe tenir ſur la défenſive, ſans vouloir jamais le frapper, comme il eût pu aiſément le faire pluſieurs fois, s'il avoit voulu. Le combat dura long-tems ; & cette douzaine de ſoldats eurent enfin honte de laiſſer leur Lieutenant ſeul ſans le ſecourir. Un Archer à cheval tira à Trois-fontaines un coup de piſtolet dans la cuiſſe, après lequel il ne laiſſa pas toujours de ſe battre ;

mais enfin ſon ſang ſe perdant, il quitta M. Barail à qui il n'avoit fait qu'une légere bleſſure, & chercha à ſe ſauver. On le ſuivit aux traces du ſang. On le prit entre deux matelats où il s'étoit caché, & on le mena à la Baſtille. Si Dieu qui préſide à tout avoit ſuivi le goût de M. le Gouverneur, il lui eût laiſſé un Officier dévoué aveuglément à toutes ſes duretés, & auroit plutôt pris M. Barail, comme le Gouverneur le dit cent fois avec de grands tranſports de colere. M. de Saci gémit de la mort de ce miſérable, & rendit graces à Dieu de la conſervation d'un ami qui étoit ſa conſolation dans un lieu où il n'en avoit point d'autre.

M. Barail étant homme d'eſprit, & encore plus homme de bien, M. de Saci avoit avec lui des converſations plus réglées, & approfondiſſoit le ſujet dont on parloit; mais il coupoit aſſez court avec les autres, & n'écoutoit que ce qu'ils lui rapportoient des autres priſonniers, que ſa charité lui faiſoit regarder comme ſes freres. On pouvoit bien lui fermer toute communication avec les hommes, mais on ne pouvoit pas fermer ſon cœur à la compaſſion qu'il ſentoit pour les miſérables, ni ſa main au ſoulagement de leurs maux. Ainſi il trouva encore ce nouveau moyen de ſanctifier ſa priſon, qui

fut le rafraichiſſement de ceux qui gémiſſoient dans les mêmes chaînes.

M. le Gouverneur venoit de tems en tems voir M. de Saci, & s'offroit bien obligeamment d'être ſon entremetteur, s'il le vouloit bien charger de quelque parole pour les Miniſtres. « Vous vous » accoutumez ici, lui diſoit-il, & vos » amis s'accoutument auſſi de vous y » voir. Remuez-vous. Dieu dit dans ſon » Evangile : *Aide-toi, & je t'aiderai.* » M. de Saci me regarda en riant de la citation de ce paſſage nouveau de l'Evangile, qui eſt en effet oublié dans la Traduction de Mons; & puis ſe retournant vers M. le Gouverneur, avec ſa gravité ordinaire, il lui dit qu'il n'avoit garde de faire ce tort à ſes amis, de ne pas croire qu'ils fiſſent pour lui tout ce qui leur étoit poſſible. Une autre fois il lui vint parler après avoir rendu viſite à M. de Paris (de Perefixe,) & comme il avoit rendu témoignage à ce Prélat de l'extrême douceur de M. de Saci, & de ſa grande modération, il lui avoit fait eſpérer apparemment que s'il l'entretenoit, il pourroit le réduire aiſément à la ſignature, qui étoit alors l'abrégé de toute la religion, & comme le ſceau qui diſtinguoit les catholiques d'entre les héretiques. M. de Saci l'écouta paiſiblement, & lui rendit graces de la bonté qui lui

faiſoit ſi obligeamment prendre tant de part à ſes intérêts ; que pour ce qui regardoit cette viſite, ce lui ſeroit beaucoup d'honneur ſi M. de Paris la lui faiſoit ; mais qu'il faudroit être fou pour ſe l'attirer, & s'expoſer à la néceſſité de lui faire quelque refus en face. M. le Gouverneur comprit fort bien ſa penſée. Cependant perſiſtant toujours dans ſon deſſein, ſans ſe rebuter, il lui dit qu'il ſuffiroit peut-être pour avoir ſa liberté, de promettre qu'il n'auroit jamais de commerce avec les Religieuſes de Port-Royal. M. de Saci lui répondit qu'il n'avoit point de commerce avec elles ; mais qu'il ne pouvoit s'engager à cela de parole, puiſqu'il ſembleroit que par-là il condamneroit ſes amis ; qu'il étoit réſolu de n'acheter point ſa liberté par la moindre lâcheté ; & que cent ans de Baſtille ne lui étoient rien.

J'entendois dire tout cela à M. de Saci avec une grande ſageſſe, mais en même tems avec une grande force ; car jamais je ne l'ai vu ſi intrépide que dans ce lieu-là. Dans le monde je le voyois héſiter aux moindres rencontres ; mais il témoigna alors une pieuſe magnanimité, qui faiſoit voir que le courage n'eſt jamais ſi ferme que lorſqu'il eſt ſoutenu par des principes de piété & de religion. Comme M. le Gouverneur ſe promenoit toujours

entre nous deux, au milieu de la chambre, il nous mit ſur le ſujet de ſon exactitude, ou pour mieux dire de ſon obéiſſance aveugle, & de ſon dévouement aux ordres qu'on lui donnoit. Il nous dit fort bonnement, ſans s'échauffer, que pour lui, ſi le Roi lui commandoit d'empoiſonner ſon propre pere, il n'héſiteroit pas à le faire au moment même. M. de Saci frémit à cette parole, & me regarda ſans rien dire. Après que M. le Gouverneur s'en fut allé, il me dit : « Eh bien! » Monſieur, en quelles mains ſommes-» nous ici ? Je vois bien qu'il faut tou-» jours ſe tenir prêt à la mort. » Et reprenant enſuite ſon courage accoutumé il dit : « Tout cela n'eſt rien. Priſon, » mort, empoiſonnement ; arrive tout » ce qui pourra. Il faut ſervir Dieu aux » dépens de ſa vie, comme je tâche de » le faire un peu aux dépens de ma li-» berté. On eſt heureux quand on eſt » dans l'engagement de faire ce qu'on » recommande aux Chrétiens, c'eſt-à-» dire, d'avoir toujours la mort pré-» ſente devant les yeux. On doit benir » Dieu lorſqu'il nous met dans un état » de ſouffrance le long du jour & de la » nuit. Ces diſcours, & ces entretiens » qui ne ſont pas fort agréables, doi-» vent entrer dans notre pénitence ; car » c'en eſt une, & je crois que Dieu me

» l'impoſe pour me purifier dans l'ame ;
» qui eſt tout ce que je lui ai demandé
» dans le commencement de ma priſon.
» Il faut s'humilier, ſouffrir, & dépen-
» dre de Dieu. Voilà mes trois régles
» en ce lieu, qu'il faut tâcher de garder
» avec joie & tranquillité au fond de
» l'ame. Après cela, que les hommes
» diſent & faſſent tout ce qu'ils vou-
» dront. J'eſpere que je leur pourrai dire,
» ſans rien craindre, tout le contraire de
» S. Paul, quoique peut-être dans le
» même eſprit : que toutes les perſonnes
» qui le voudront viennent me perſécu-
» ter, car je porte gravées dans l'ame la
» vie & la croix de Jeſus-Chriſt. J'ai de
» la joie d'être quelquefois réveillé par
» de ſemblables entretiens, & par les
» frayeurs qui m'arrivent de tems en
» tems. Notre religion eſt une religion
» de pratique & d'exercice de vertu, &
» non d'une contemplation oiſive des
» vérités divines qu'elle contient : *veri-*
» *tatem facientes*, dit S. Paul. L'infir-
» mité que nous portons, & le péché
» dont nous ſommes environnés a be-
» ſoin de ces leçons. »

C'étoit par ces principes de courage, accompagnés toujours d'une humilité profonde & d'une ſincere charité, que tout priſonnier qu'il étoit il ne laiſſoit pas d'agréer que nous donnaſſions quelque

ſecours à d'autres priſonniers, quoique l'événement fît voir que c'étoit beaucoup riſquer. Il s'en trouva entre autres qui étoient de Bayonne, & qui ſe nommoient du Verger. Nous crumes aiſément à cauſe du pays & de ce nom, que c'étoit quelqu'un de la famille de M. de S. Cyran. Ce ſaint Abbé nous revint alors dans l'eſprit, & on réſolut de les aſſiſter. Le mari étoit dans une baſſe-foſſe, & ſa femme étoit dans une tour en haut, qui tendoit les bras & qui faiſoit compaſſion. C'étoit pour des folies de prétendue ſorcellerie, où le maître des enfans de chœur de S. Severin étoit engagé, & on apporta de certains pigeons à la Baſtille. On écrivit d'abord à la femme pour la conſoler. Pour le mari, étant dans une baſſe-foſſe, cela étoit plus difficile. Cependant l'affection l'emporta. On avoit une piéce de cordonnet pour les rabats de M. de Saci. Son valet de chambre crut qu'il iroit juſqu'à la baſſe-foſſe. Ainſi ayant fait un trou à la cheminée, il deſcendit le cordonnet, attacha au bout un petit ſac de taffetas noir, plein de quelques balles de plomb pour donner du poids au cordonnet où l'on attacha un billet. Le pauvre homme vit ce ſachet noir avec un billet blanc ſautiller dans la cheminée, pour l'avertir par le bruit qu'il le prît; mais comme il étoit

là en qualité de ſorcier, il crut qu'on le tentoit en lui deſcendant cela par la cheminée. Ainſi au lieu de prendre promtement ce qu'on lui deſcendoit, plus il le voyoit ſauter, plus il s'en retiroit par défiance, juſqu'à ce qu'enfin le garçon voyant un Officier monter ſur la terraſſe, eut peur d'être découvert & tira promtement le petit ſac. Mais l'effort fit faire deux tours au cordonnet à une barre de fer qui traverſoit la cheminée, enſorte qu'il fallut tout rompre, & on n'en eut que la moitié. L'autre pendit dans la chambre du priſonnier, qui bien loin de la cacher par charité pour ceux qui l'avoient voulu ſervir, fut le premier à la montrer au porte-clefs & à ſe diſculper, comme n'ayant point voulu avoir part aux diableries qu'on lui avoit fait voir par la cheminée.

Cependant cela fit une groſſe affaire. On porta auſſi-tôt au Gouverneur le billet qu'on avoit ſurpris. Il en fut d'autant plus en colere, que M. de Louvois s'intéreſſoit beaucoup dans cette affaire. Il vint en effet lui-même dès ce jour-là interroger les prétendus ſorciers de la Baſtille, & dans la baſſe-foſſe de celui qui nous avoit découverts. Monſieur le Gouverneur outré contre nous, voulut uſer de fineſſe; & comme dans le billet ſurpris on promettoit le même ſecours à pa-

reille heure, il donna des ordres ſecrets à un Officier, de ſe cacher ſur la terraſſe, & quand il verroit l'homme de chambre de M. de Saci deſcendre quelque choſe, d'ouvrir vîte ſa porte; de courir deſſus, de le rouer de coups ſur l'heure, & de le jetter enſuite dans le cul d'une baſſe-foſſe. Dieu permit que nous fumes auſſi-tôt avertis de tout, & on peut juger ſi nous ne fumes pas bien ſages.

J'ai encore envîe de rire quand je me ſouviens qu'en nous promenant M. de Saci & moi, nous ne manquions pas de dire du bien du Gouverneur & de cet Officier, lorſque nous paſſions dans l'endroit où nous ſavions qu'il étoit en embuſcade, & qu'il nous entendoit ſûrement. Ce manege dura ſix ſemaines, pendant leſquelles on nous obſervoit toujours, & enfin tout cela fut diſſipé, ſans qu'on nous parlât de rien. Cet Officier voulut ſeulement plaiſanter en relevant la beauté du billet ſurpris. On laiſſa tomber cela ſans entrer en éclairciſſement. M. le Gouverneur auſſi à la premiere viſite qu'il rendit à M. de Saci, dit à mots couverts que s'il vouloit faire ſon devoir il n'y auroit point de priſonnier avec qui il ne ſe brouillât. Seulement lorſqu'on envoya peu après un priſonnier de conſéquence à la Baſtille, M. le Gouver-

neur, craignant qu'il n'eût de nouvelles liaiſons avec nous, donna ordre qu'on ne laiſſât pas monter avec nous ſur les terraſſes cet homme de chambre dont il ſe défioit beaucoup; mais M. de Saci & moi nous nous ôtâmes à nous-mêmes volontairement la liberté qu'on vouloit ôter de force à ce bon garçon qui en avoit plus beſoin que nous. Cela dura peu, & on eut quelque honte de voir dans ce petit différend une grande dureté s'oppoſer à une grande tendreſſe de charité.

Ainſi ſe paſſoit le tems de la priſon de M. de Saci, dans une grande uniformité de vie, & dans une paix qui lui faiſoit dire ſouvent que c'étoient-là les plus douces années de ſa vie. Je lui avouois auſſi de mon côté la même choſe, tant le réglement de vie qui étoit toujours la méme, nous faiſoit gouter de douceur, de tranquillité & de paix. Mais les amis de M. de Saci ne paſſoient pas ſi tranquillement les années de ſa détention. Ils le regardoient comme leur pere, & ne pouvoient s'accoutumer à ne plus voir celui qui étoit toute leur conſolation. Cette peine leur devenoit tous les jours de plus en plus ſenſible.

Tous les Meſſieurs de Port-Royal des Champs s'offrirent à Dieu pour leur cher Paſteur, & ils euſſent de bon cœur don-

né leur vie pour abréger ſa captivité. Ils n'avoient plus de joie, & la vie leur étoit devenue ennuyeuſe depuis qu'ils avoient perdu celui qui, par ſon exemple encore plus que par ſes paroles, adouciſſoit les travaux de la vie pénible & pénitente qu'ils avoient ſi volontairement embraſſée. En effet ils furent ſi pénétrés de cet empriſonnement, que, leur ferveur les pouſſant à bout, la foibleſſe de la chair ne put réſiſter à la force de l'eſprit. On les vit mourir deux à deux, trois à trois, quatre à quatre. A peine avoit-on appris la mort de l'un d'eux, qu'on étoit ſurpris d'en apprendre deux jours après une nouvelle. Cela ne finiſſoit point. Ces généreuſes victimes de la pénitence ſembloient porter envie à ceux de leurs freres qu'ils voyoient mourir avant eux, & ils avoient une ſainte émulation de s'immoler des premiers à Dieu pour leur leur cher pere. *

Ainſi mourut M. Bouilli (le 8 Avril 1668) qui ayant été Chanoine renonça à tous ſes bénéfices pour embraſſer les travaux de la pénitence, & ſacrifier ſa vie dans l'exercice de jardinier, dont il s'acquitta avec la conſolation & la joie du dedans & du dehors. Sa mort qu'on nous manda à la Baſtille me fut extrême-

* Par anticipation, il a été parlé de ces morts dans le Tome II. de ces Mémoires.

ment ſenſible. J'avois lié avec lui une très-grande amitié ; parce qu'il avoit une candeur, une affabilité & une cordialité qui me raviſſoient. Je lui demandois ſouvent, en lui voyant ſon petit juſte qui lui alloit juſqu'aux reins, & qui étoit d'un méchant droguet, où étoient ſes belles ſoutannes de ſoie, & ſi trainantes d'autrefois. Je n'ai point vu d'homme aller plus droit à Dieu ; & j'admirai qu'après avoir quitté tout ce qu'il avoit dans le monde, lorſque les incertitudes arriverent, & qu'on ne ſavoit ce que deviendroit Port-Royal, il ne voulut jamais penſer aux moyens de ſubſiſter, ni ſe réſerver, comme il diſoit, une porte de derriere ; mais s'abandonnant entiérement à Dieu pour l'avenir, il demeura ferme dans la réſolution qu'il avoit faite de n'être qu'à lui & non à ſoi-même. Il avoit une ſœur Religieuſe à S. Nicolas de Pontoiſe, & il fit pendant quelques années de grands efforts pour l'attirer à Port-Royal ; mais inutilement, parce que Madame de Humgrand qui connoiſſoit le mérite de la Religieuſe, s'oppoſa à toutes les attaques de ce frere, para tous les coups, & fruſtra ainſi cette bonne fille du bien qu'elle ſe promettoit de recevoir à Port-Royal.

M. de la Riviere étoit mort quelques jours avant M. Bouilli (le 29 Mars.) C'étoit

C'étoit un Gentilhomme de Normandie qui avoit été de la Religion. Meſſieurs ſes freres tenoient un rang conſidérable, & l'un d'eux étoit, je crois, Lieutenant de Roi à Caën. Je n'ai guéres vu d'homme qui fût plus dur à lui-même. J'ai parlé plus haut de ſes auſtérités : je n'y reviendrai point. *

Dans le mois ſuivant (le 16 Avril) mourut encore M. des Landes, très-honnête Gentilhomme de Normandie, très-pieux, très-franc, très-pénitent, qui avoit pris pour ſon partage la ſerrurerie. Il avoit mis toute gloire humaine ſous les pieds, voulant non ſeulement faire ce que faiſoient les autres artiſans, mais même être conſidéré comme l'un d'entre eux, ſans qu'on ſe ſouvînt de ce qu'il avoit été, ou de ce qu'il auroit pu être dans le monde.

En même tems (le 10 Avril) mourut encore M. Moreau, un homme qui s'étoit donné de très-bonne heure à Port-Royal, & que j'y vis en 1645 la premiere année que j'y arrivai. Il étoit Chirurgien, & avoit appris ſa profeſſion à Paris ſous M. Guillard qui étoit très-eſtimé. Il a fait un bien ineſtimable à Port-Royal, particuliérement aux pauvres ; car il fuyoit les riches, Dieu ſem-

* Voyez le Tome premier.

bloit avoir voulu lui apprendre à compatir aux miſérables par ſa propre expérience ; car il eut beſoin de ſe faire quelques inciſions à la cuiſſe. Je lui en vis faire une, & j'ai lieu de m'en ſouvenir. Dès qu'il ſe fut coupé, la douleur lui fit jetter les cizeaux en l'air ſans ſe mettre en peine où ils iroient ; & comme j'étois proche, je l'échappai belle. Il a fait quelques opérations ſur M. de Saci, & a appris de lui, auſſi-bien que les autres qui étoient préſens, le ſilence & la patience qu'un Chrétien doit garder en ces rencontres.

M. de Saint-Gilles Baudri-d'Aſſon, ne ſurvécut guéres à ces Meſſieurs. C'étoit un Gentilhomme de Poitou. Le voiſinage & la converſation de M. Hillerin, qui ſe retira en ce pays pour y faire pénitence en quittant ſa Cure, l'ébranla un peu. La ſolidité de ſon eſprit lui fit examiner quelles vues M. Hillerin pouvoit avoir eues en ce procédé ; & quittant ſon pays il vint à Port-Royal avec M. Hillerin dont il étoit comme la conquête, & qui par cette raiſon, plus que parce qu'ils étoient de même pays, lui a toujours conſervé beaucoup de tendreſſe. C'étoit un homme à tout, à la plume & au poil. Il étoit exact & ponctuel en tout ce qu'il faiſoit, & les ouvrages les plus embarraſſans & les plus épineux étoient

admirablement bien entre ſes mains. Il étoit d'une humeur extrêmement aimable. On ne pouvoit le connoître & le voir ſans l'aimer. L'oubli où il étoit entiérement de ſa nobleſſe, fit qu'il ne dédaigna pas d'apprendre le métier de menuiſier, pour rendre ſervice aux épouſes de Jeſus-Chriſt dont il ne pouvoit aſſez admirer la dignité. Il a rendu mille ſervices à cette maiſon, où il s'étoit fait bâtir un petit logis qu'on appelloit le palais Saint Gilles. Il étendoit ſa charité ſur tous ceux qu'il croyoit en avoir beſoin, & adoptoit les affaires des veuves, qui ne pouvoient trouver de termes aſſez forts lorſqu'elles me parloient à moi-même des obligations infinies qu'elles lui avoient. Il avoit un zele incroyable pour la juſtice, & n'auroit eu égard à qui que ce ſoit, s'il lui avoit vu faire quelque choſe d'injuſte. Il étoit la conſolation de M. Singlin par les voyages qu'il entreprenoit, celle de M. Arnauld par ſes Ouvrages, celle de M. de Saci par ſes entretiens, celle des Religieuſes par ſes négociations, celle de tous ſes amis par ſes bons offices; & j'oſe dire la joie des Anges par ſa pénitence: car il la portoit aux extrémités.

On peut dire qu'il s'eſt tué lui-même, & quoiqu'il fût fort grand & robuſte, auſſi-bien qu'onze freres qui étoient de

même taille, il ne laiſſa pas de venir bientôt à bout de ſe conſumer à la fleur de ſon âge. Mais il étoit extrêmement régulier dans tous les exercices de la pénitence, ne comptant pour rien ſa vie & ſa ſanté : ce qui ne lui ôtoit rien de ſon affabilité & de ſa joie. Puis-je oublier qu'un jour de Saint Antoine, ſe trouvant avec ſix autres Meſſieurs qui portoient ce nom comme lui, M. Singlin, M. Rebours, M. Arnauld, M. le Maitre, & quelques autres que j'ai oubliés, après un repas frugal, il alla ſe promener avec eux, prit ſa flute d'Allemagne qu'il touchoit admirablement bien, & joua d'un ſon ſi perçant les Cantiques ſacrés que ces ſaintes Religieuſes diſoient à l'adoration, que tout le monde dedans & dehors étoit enlevé ?

Il eut une grande envie d'aller à S. Cyran ſe faire Religieux, parce qu'il eſpéroit de trouver là encore quelque choſe de plus qu'à Port-Royal. Il fit pluſieurs avances ſur ce ſujet, & écrivit à M. l'Abbé. La ſolidité de ſon eſprit lui faiſoit voir la différence qu'il y avoit entre la maniere dont il avoit vécu juſques-là en ſervant Dieu, & celle de vivre ſous la conduite & la dépendance d'autrui en toutes choſes, juſqu'aux moindres, ſans avoir le pouvoir de diſpoſer de ſoi en rien, comme la régle de S. Benoît l'or-

donne. C'eſt pourquoi n'étant jamais content de lui-même, il ſoupiroit toujours vers ce qu'il croyoit être de plus parfait. Mais M. l'Abbé de S. Cyran approuvant ſon deſſein, crut devoir garder des meſures avec la maiſon de Port-Royal à laquelle M. de Saint Gilles ne nuiſoit pas, & où il ne ſe nuiſoit pas à lui-même. Ainſi il différa, & les circonſtances des tems firent connoître enſuite à M. de Saint Gilles, qu'il ne pourroit ſuivre ſon deſſein. Il continua donc plus que jamais ſa vie pénitente, & il redoubla ſes auſtérités juſqu'à l'empriſonnement de M. de Saci, pour qui il avoit beaucoup de reſpect & de tendreſſe. Il logeoit avec M. de Sainte Marthe & M. de Pont-chateau dans la rue Bafroi, au fauxbourg S. Antoine. Ils étoient à l'extrémité de la rue preſque à la campagne, proche l'Egliſe de Pincourt. Ce trio étoit parfaitement aſſocié, & répandoit tant d'odeur de piété que les Bourgmaiſtres de ce lieu, avec les Marguilliers de Sainte Marguerite, crurent devoir, à la Proceſſion de la Fête-Dieu, les prier de porter le dais; & nous connûmes à cette cérémonie, des fenêtres de la Baſtille où nous étions, des perſonnes que ceux qui les environnoient ne connoiſſoient gueres.

Sur quoi je me ſouviens que le jour de

cette fête, les Officiers de la Baſtille vinrent nous prendre pour monter ſur les terraſſes, & voir toute la pompe de la Proceſſion de S. Paul. On avoit mis beaucoup de boëtes ſur ces terraſſes, pour accompagner le canon qu'on tiroit lorſque le Saint Sacrement paſſoit. M. de Saci qui étoit toujours ſage crut devoir ſe retirer quand il vit mettre le feu aux poudres, & bien lui en prit auſſi-bien qu'à moi qui l'avois ſuivi dans le cabinet : car plus de deux cens mouſquets rouillés qu'on avoit pris au magazin de Titon, pour augmenter le bruit de l'artillerie, créverent tous, & répandirent de toutes parts une pluie fâcheuſe qui bleſſa quelques perſonnes de la Proceſſion, & effraya tous les autres. Nous qui n'avions rien vu, fumes ſurpris, en ſortant de ce cabinet lorſque tout fut achevé, de voir de tous côtés ſur les terraſſes les murailles & les cheminées marquées terriblement des éclats de mouſquet qui avoient été par-tout.

Mais pour revenir à M. de Saint Gilles il fut le premier qui rompit le ternaire de leur maiſon. Il s'étoit réduit à un tel état pendant la priſon de M. de Saci, auſſi-bien que les autres Meſſieurs dont j'ai parlé, qu'il ſembloit n'attendre plus que le moment de ſa délivrance, pour dire *Nunc dimittis*, & s'en aller enſuite à

Dieu. La peine de M. de Saci fut, au ſortir de ſa priſon, qu'il fut obligé de lui aller dire les derniers adieux au lit de la mort. Mais je laiſſe tant de ſaints amis dont les noms ſont écrits au Livre de vie, & dont les ames ſont dans le repos de Dieu, & je reviens à M. de Saci dans ſa priſon. Il étoit touché juſqu'au fond du cœur de tant de morts, mais en les pleurant il avoit en même tems une ſecrette joie de les voir ſi heureuſement délivrés de tant de peines, dont il ſavoit que l'on menaçoit tous les jours ceux qui lui étoient liés & unis d'affection. Tous les hommes grondoient contre eux. Il croyoit qu'à tout moment la Baſtille alloit être pleine de perſonnes de ſa connoiſſance. Dès qu'on diſoit qu'il étoit venu quelque nouveau priſonnier, il demandoit auſſi-tôt ſon nom & ſa profeſſion, pour ſavoir ſi ce n'étoit point quelqu'un de ſa connoiſſance & des amis. Ainſi les morts & les vivans lui tenoient également au cœur. Il ſe partageoit entre les uns & les autres. Il prioit pour le repos des premiers & pour la conſervation des ſeconds; & dans ces ſentimens de tendreſſe, il s'oublioit continuellement lui-même afin de ne penſer qu'aux autres.

On ne laiſſoit pas néanmoins dans ces tems de dureté d'agir pour lui, & ſes

amis s'empreſſoient de lui faire avoir quelque adouciſſement, ſur-tout Madame de Pompone, cette femme d'un courage héroïque, qui avoit donné des marques ſi ſenſibles de l'amour tendre & déſintéreſſé qu'elle avoit pour Monſieur ſon mari dans ſes diſgraces, ne l'aimant pas moins alors que dans ſa fortune, & le ſuivant gaiement dans ſes exils, pour être ſa conſolation en des tems où les autres femmes ont beſoin d'être conſolées & ſoutenues par la fermeté de leurs maris. Cette femme forte, à qui on ne peut donner aſſez de louanges, ne rougit point de paroître à la Cour comme la couſine d'un priſonnier. Elle demanda avec de grandes inſtances la permiſſion de le voir, & il eſt vrai qu'on étoit tout confus à la Cour de voir une Dame de cette qualité & de ce mérite demander comme une grande grace la liberté de grimper à une priſon. Auſſi on ne lui put réſiſter en face, ni rejetter ſa demande; mais comme les gens du monde ſont tout compoſés, & qu'ils craignent ſur-tout d'être trop indulgens quand leurs paſſions y ſont intéreſſées, on marqua dans la Lettre de cachet qui donnoit l'ordre, que cette viſite que l'on accordoit ne fût que pour une fois, & en préſence de quelque Officier.

Il eſt vrai que M. de Saci eut beau-

coup de ſatisfaction de cette viſite. Cependant quand cette joie fut paſſée, il ne pouvoit s'empêcher de dire que ces ſortes de viſites ne laiſſoient pas d'avoir quelque choſe de triſte, parce que ſe faiſant en préſence d'un Officier, on n'avoit pas la liberté de ſe dire tout ce qu'on auroit bien voulu. Il falloit uſer de périphraſes & d'énigmes. Et auſſi diſoit-il qu'on ſentoit dans ces ſortes de rencontres que les paroles n'étoient pas moins priſonnieres que les perſonnes. Néanmoins comme c'étoit là un commencement des miſéricordes de Dieu, ſa piété fit que tous les douziémes du mois, parce que cette viſite arriva le 12 Août, il en récitoit un Pſeaume d'action de graces à Dieu, ayant autant de reconnoiſſance des moindres goutes que des plus riches effuſions de cette roſée céleſte.

Tout ce que je dis de la priſon de M. de Saci ne ſont preſque que des bagatelles en comparaiſon de ce qu'il y auroit à en dire. Il faudroit pouvoir entrer dans le fonds de ſon cœur pour voir quelque choſe de grand. On en pourroit juger par ſes larmes; car quoiqu'elles lui fuſſent fort familieres dans les autres tems de ſa vie, & que tout le monde ait pu être témoin qu'il n'offroit gueres le ſacrifice à l'autel qu'il n'en répandît pour ſervir en quelque ſorte de libations, on peut aſſu-

rer qu'à la Baſtille elles étoient continuelles, principalement lorſqu'il chantoit tous les jours ſon Pſeaume d'actions de graces, ou les Fêtes & Dimanches après être revenu de la Meſſe. C'eſt alors qu'il ſe répandoit tout entier devant Dieu avec une ferveur qui m'en donnoit.

S. Paul recommande deux choſes aux fidéles, l'une qu'ils ſe ſouviennent de ſes chaînes, & l'autre qu'ils ſe ſouviennent de ſes larmes. M. de Saci pouvoit dire la même choſe. Ce n'étoit pas aſſez à ſa charité d'être comme S. Paul dans les chaînes, il répandoit bien des larmes qui combloient ſon cœur de délices, & qui ont eu la force d'éteindre enfin le feu de la guerre dans l'Egliſe, & de lui redonner la paix.

Il n'y avoit qu'une choſe qui ne lui permettoit pas de ſe raſſaſier pleinement de la douceur qu'il y trouvoit, qui étoit la mort ſpirituelle de ceux dont il déploroit l'aveuglement. Au lieu de verſer des larmes à cauſe de ſa priſon & dans le déſir d'en ſortir, comme font les autres priſonniers, il ne pleuroit que ceux qui l'y retenoient; & pour lui n'ayant point d'autre ſacrifice à faire à Dieu, puiſqu'on lui en ôtoit le moyen, il lui offroit au moins à tous momens celui des larmes que ſa piété & ſa joie lui faiſoient verſer.

Mais qui oſeroit entrer dans ce ſanctuaire, & expliquer des ſentimens que M. de Saci avoit tant de ſoin de cacher aux hommes ? S'il a eu la bonté de m'en laiſſer échapper quelque choſe dans les rencontres, c'eſt qu'en m'inſtruiſant des diſpoſitions dans leſquelles je devois ſouffrir l'état de captivité, il ſe peignoit & me faiſoit entrevoir celles où il étoit lui-même. Il recommandoit ſur-tout cette humilité profonde avec laquelle il falloit penſer alors à réparer ſes fautes, & accepter avec un eſprit de pénitence cet état où Dieu nous mettoit. Il me diſoit qu'il falloit s'humilier ſous la verge d'un Pere qui châtie dans ſa miſéricorde, afin de ne nous pas punir dans ſa colere ; qu'il y avoit d'autres priſons plus à craindre que la Baſtille, & qu'il falloit appréhender d'y tomber par le peu d'uſage que l'on auroit fait de celle qu'il nous avoit ouverte ; qu'il n'importoit pas tant qu'il nous délivrât de la nôtre, pourvû qu'il nous fit la grace de la ſouffrir bien humblement ; que ce n'étoit pas à nos peines que nous devions penſer, mais aux péchés qui les avoient attirées, & à la crainte d'y retomber, ce qu'on ne pouvoit éviter que par la grace de Dieu qui ne la donne qu'aux humbles.

Quelquefois je lui voyois des ſentimens de généroſité capables de réveiller

le courage des plus lâches. Il me disoit qu'il falloit se regarder toujours comme étant entre les mains de Dieu, & qu'après cela c'étoit une folie de rien craindre de la part des hommes; que nous ne dépendions pas de leur caprice; que nous étions assurés que Dieu régloit jusqu'aux moindres choses de ce qui nous regardoit; qu'il étoit inutile de s'inquiéter qu'une chose arrivât ou n'arrivât pas; qu'une telle personne vécût ou ne vécût pas: comme si la sagesse de Dieu ne voyoit pas tout, ou que nous eussions des lumieres dont il eût besoin; que tout étoit si bien compassé en lui & hors de lui, que nous n'avions qu'à l'adorer & à entrer dans cette harmonie merveilleuse qui se trouve dans la vie & les actions de tous les hommes, qui est le sujet de l'admiration & de l'adoration de tous les bienheureux; que la mort des bons & des méchans, la paix & la guerre, aussi-bien que le renversement ou le succès des meilleures entreprises pour son service, que tout en un mot dépendoit de lui; qu'on étoit heureux de n'avoir qu'à soufrir & à adorer Dieu en toutes choses, sans y prendre d'autre part que de le bénir aussi-bien dans les maux que dans les biens, qui souvent ne sont des maux & des biens que dans notre imagination; qu'il lui sembloit même qu'on

s'occupoit trop à offrir à Dieu ſes ſouffrances ; que tout cela n'étoit rien ; qu'elles ne méritoient pas d'être regardées en elles-mêmes, mais ſeulement en Dieu qui les vouloit ; que c'étoit là le moyen de nous élever en ſortant de notre baſſeſſe pour rentrer en Dieu ; que c'étoit de cette ſorte que les Anges ne ceſſoient point de l'adorer dans le ciel, & qu'ils n'étoient point occupés d'eux-mêmes, mais de ſes intérêts.

Il me diſoit cent choſes ſemblables de la grandeur & de la majeſté de Dieu, dont ſa foi vive lui donnoit une ſi haute idée, que ni ſa priſon, ni ſa perſonne, ni ceux qui le perſécutoient, ni le monde entier ne lui paroiſſoient rien en comparaiſon. Puis ſe rabaiſſant un peu plus à ma portée, il m'exhortoit à rendre graces à Dieu, de ce qu'il nous avoit choiſis entre tant d'autres pour nous faire ſouffrir quelque choſe pour ſa vérité, & à ne pas laiſſer perdre des occaſions ſi favorables ſans en tirer le fruit que Dieu vouloit qu'on en tirât, pour lui en devenir plus agréable. Il me diſoit même que le plus court moyen pour faire ceſſer notre captivité n'étoit point de fatiguer les hommes ; que tout cela étoit inutile ; mais de tâcher de plus en plus de plaire à Dieu, qui ſeul en avoit la clef ; que quand il nous ouvriroit, perſonne ne

pourroit fermer, comme quand il fermoit, perſonne ne pouvoit ouvrir. Sur quoi il me citoit fort ſouvent cette parole du Sage : *Cùm placuerint Domino viæ hominis, inimicos quoque ejus convertet ad pacem.* « Lorſque Dieu agréera » les voies de l'homme, il portera à la » paix ſes ennemis mêmes. » Prov. XVI. 7. Je ne ſais s'il avoit quelque preſſentiment des choſes en me citant ce paſſage : mais ſon exemple m'apprit, encore mieux que ſes paroles, cette grande vérité.

Je ne dis rien des occupations de M. de Saci dans ſa priſon. Il ne s'y tint pas oiſif. On vouloit enſevelir ſes rares talens dans cette obſcurité, & ce fut au contraire où ils trouverent un nouvel éclat. Il étoit trop bien informé des ſentimens des Saints Peres, que l'exemple de M. de Saint Cyran lui avoit rendu plus préſens. Il ſavoit que dans les priſons on devoit toujours continuer ſon œuvre tant qu'on le pouvoit, comme avoit fait S. Jean-Baptiſte, & avant lui Jérémie & Joſeph, qui enfoncés dans leurs priſons, comme dit S. Chryſoſtome, avoient continué de faire ce qu'ils faiſoient auparavant. M. de Saint Cyran étoit deſtiné de Dieu pour travailler à la conduite des ames, & les faire entrer dans la voie de la pénitence. Il y travailla plus que jamais

étant priſonnier, par des Lettres très-édifiantes que toute la vigilance de ſes gardes ne pouvoient empêcher d'être reçues très-ſûrement des perſonnes auxquelles il les adreſſoit. Un autre emploi auquel Dieu avoit deſtiné M. de Saci étoit la traduction de l'Ecriture ſainte. Il venoit d'achever celle du nouveau Teſtament lorſqu'on l'arrêta ; & on en trouva même la préface dans ſes poches le jour qu'il fut pris. Dieu ne le mit à la Baſtille que pour lui donner plus de loiſir de s'appliquer à la verſion de l'ancien Teſtament, & il paroît que c'étoit tellement pour cet Ouvrage que Dieu l'avoit placé dans ce lieu paiſible, que par un coup extraordinaire de la Providence il lui procura tous les ſecours & les Livres néceſſaires pour cela, & que l'ayant achevée & revue un ſoir après y avoir donné tous les jours un tems égal, on vint le lendemain dès le matin lui apporter l'ordre pour le tirer de la Baſtille, comme ayant fait tout ce qu'il y devoit faire.

Sa piété, ſa lumiere & ſon amour pour Dieu l'empêchoient de paſſer dans l'oiſiveté, des tems où d'autres auroient pu croire pouvoir s'y abandonner ſans ſcrupule. L'on voit préſentement dans le public, avec l'applaudiſſement de tout le monde, ce qui a été fait dans le ſecret d'un lieu obſcur, où il avoit eu pour tra-

vailler un tems qu'il lui auroit été preſque impoſſible de trouver s'il avoit été plus libre.

Ceux qui liſent les traductions de ce pieux Eccléſiaſtique ſeront peut-être bien aiſes de ſavoir ces particularités que je viens de marquer, qui leur donneront ſans doute un nouveau reſpect pour cet Ouvrage, & une nouvelle avidité pour y reſpirer cette onction de piété que ſa priſon augmenta beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Mais c'eſt principalement pour moi que j'écris & que je fais cette réflexion, ne ſachant pas ſi jamais ces Mémoires paſſeront dans les mains des autres. Je ne dois pas oublier ce que les Saints ont remarqué des Epîtres de Saint Paul, que celles qu'il a écrites dans les chaînes avoient je ne ſais quoi de plus touchant que les autres; & j'eſpére que dans la vue de la priſon de M. de Saci, Dieu donnera quelque bénédiction particuliere aux travaux qu'il y a faits. J'admirois ſouvent comme en ſortant des occupations toutes divines & ſi édifiantes dont il s'acquittoit avec une piété ſi admirable, & ayant le cœur & l'eſprit tout élevés en Dieu, il pouvoit après le dîner prêter une ame ſi noble aux foibles diſcours des Officiers qui ſe promenoient ſur la terraſſe. Car hélas! que pouvoient-ils lui dire que des nouvelles du lieu, qui

étoient toujours de grandes pauvretés ? Tantôt c'étoit M. de Vertamont que M. de Paris, qui plaidoit contre lui, avoit fait renfermer dans cette priſon, parce que ſon Avocat s'égayant dans un Factum, avoit comparé cet Archevêque avec lui-même, & rappellant ce qu'il étoit autrefois étant un petit Abbé, avoit dit, en le voyant au comble de grandeur où il étoit, & où aſſurément ſa grande ſcience ne l'avoit pas élevé, *A Domino factum eſt iſtud, & eſt mirabile in oculis noſtris.* Tantôt c'étoit Meſſieurs les Tréſoriers généraux ſur qui il y avoit quelque nouvelle hiſtoire. Quelquefois c'étoit un démêle avec M. le Gouverneur, & autres pareils faits.

M. de Saci ne laiſſoit pas néanmoins de faire de ſages réflexions ſur ce qu'on lui diſoit, & ſur toutes les miſeres où la faute d'Adam avoit réduit ſes enfans, dont on voyoit là de triſtes exemples. Il trouvoit auſſi d'un grand ſens ce que Meſſieurs les Tréſoriers s'entrediſoient fort ſouvent : « Autrefois, diſoient-ils, » nous envoyions fort facilement les » gens à la Baſtille. Nous ne ſavions en » vérité ce que nous faiſions. Nous ſe» rions maintenant plus réſervés ſi nous » nous trouvions encore dans un ſem» blable pouvoir. » Sur quoi M. de Saci me diſoit fort bien, qu'il n'étoit pas mau-

vais que ceux qui ſont en autorité ſuſſent un peu ce que c'eſt que le mal par leur propre expérience ; parce qu'aſſurément ils compâtiroient plus aux maux des autres, & ſeroient plus retenus dans leurs punitions, ſelon ce vers de Virgile :

Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

On lui parloit quelquefois des tours de ſoupleſſe de quelques femmes qui travailloient ſous main à faire mettre leurs maris à la Baſtille, & venoient enſuite en pleurant les conſoler, comme fit une Madame Cadot : mais lorſqu'enſuite le mari eut découvert la ruſe, il fit jouer le bâton, & n'épargna pas celle qui ne l'avoit pas épargné.

Mais que M. de Saci trouva d'eſprit & d'adreſſe dans un tour dont un Eccléſiaſtique ſe ſervit envers une Dame que ſes parens avoient fait mettre à la Baſtille ! Le dépit qu'elle en conçut lui fit prendre la réſolution horrible de ſe laiſſer mourir de faim, & elle l'exécutoit actuellement avec beaucoup d'opiniâtreté. Elle étoit ſourde à tout ce qu'on lui repréſentoit. Des confeſſeurs de toutes couleurs y perdoient leur rhétorique & leurs prieres. Un qui étoit un peu plus adroit que les autres vint ſans toutes leurs exhortations, & preſque ſans paroles, & lui dit ſeulement comme au hazard,

qu'il avoit vu Madame N. (qui étoit ſa plus grande ennemie ,) qu'elle lui avoit paru bien aiſe , & qu'elle ſe réjouiſſoit de ce qu'elle alloit avoir ſi promptement une ſi belle ſucceſſion. *Elle en aura menti* , s'écria-t-elle toute enflammée , *qu'on m'apporte à manger.* C'étoit tout ce qu'on vouloit.

M. de Saci fut extrêmement touché de ce qu'on lui dit du malheur d'un pauvre jeune homme, Commis chez M. Colbert. Il étoit coupable à la vérité. Pour une vingtaine de Louis il donna aux Etrangers une copie de ce qui avoit été réſolu dans le Conſeil : *Sacramentum Regis abſcondere bonum eſt.* Le Roi ſe plaignit en ſon Conſeil que les choſes ne ſe tenoient pas ſecrettes. Tous les Miniſtres furent frappés de frayeur. Chacun faiſant ſes diligences , & l'Exemt Rouſſeau allant dans la chambre de ce Commis , la premiere choſe qu'il fit fut de mettre la main ſous l'oreiller du lit , où il trouva le papier fatal. M. Colbert déſeſpéré que ce fût de ſon côté que le ſecret eût manqué , preſſa ſi vivement les choſes , qu'en deux jours on l'envoya à la potence avec ſes habits propres. Cela fit pitié à tout le monde. Le Roi lui-même qui eſt tendre en eut de la douleur , quoi qu'il eût été offenſé ; & lorſque demandant de ſes nouvelles , on lui dit qu'il avoit été pen-

du : *J'en ſuis fâché*, répondit-il, *je voulois lui donner ſa grace.* Mais M. Colbert voulut en faire un exemple, & ſa précipitation tout-à-fait extraordinaire, fit que la grace du Prince fut trop tardive & trop lente.

Nous vimes encore quelque choſe de ſemblable dans M. des Chiens, qui étoit auſſi Commis, à ce qu'on nous dit, de M. Colbert. On preſſa ſi vivement les choſes, que nous fûmes ſurpris de voir cette affaire finie en huit jours. Il eſt vrai qu'il évita la mort ; mais il fut condamné à neuf ans de galeres, cinquante mille livres aux pauvres, & le reſte de ſon bien confiſqué au Roi, à la réſerve d'une terre pour ſa famille. Lui-même étoit tout étonné de cette précipitation. *Quoi! en huit jours de tems*, diſoit-il, *être jugé, & on ne me laiſſe pas le pied en l'air ?*

Quelquefois on entretenoit M. de Saci des occupations de M. le Comte de Lorge qui étoit auſſi priſonnier. La longueur de ſa priſon l'ennuya, & ſon appréhenſion fut d'y devenir malade & incapable de tout. C'eſt pourquoi, pour s'exercer, il fit apporter un millier d'épingles que trois fois le jour il jettoit bien réglément au plancher, afin qu'elles s'écartaſſent en retombant par terre ; & il alloit enſuite les ramaſſer toutes avec tant d'exactitude

qu'il n'en manquoit pas une ſeule. Il avoit trouvé ce ſecret pour avoir de quoi ſe remuer & faire exercice dans une chambre, & n'être pas tout-à-fait oiſif.

M. de Saci prenoit plaiſir auſſi à entendre parler aux Officiers de M. Peguillin qui fut depuis le Comte de Lauzun, & il admiroit en lui l'image d'un vrai pénitent de la Cour. Cet eſprit un peu violent s'étant inſinué dans les bonnes graces du Roi, s'oublia enſuite & perdit le reſpect qu'il lui devoit, par des paroles aigres & offenſantes. Il eſt vrai néanmoins qu'il ne ſervit jamais davantage à relever la gloire du Prince qu'il offenſoit. Car le Roi, écoutant les reproches de ce ſujet ne s'emporta point, mais ſe poſſédant toujours dans ſa douceur ordinaire, ſans ſe groſſir à lui-même l'outrage fait à ſa Majeſté Royale, il alla ſeulement dire à des perſonnes, qui étoient dans une autre chambre: *Si j'avois eu une épée, je crois que je me ſerois battu avec Peguillin.* Son Conſeil jugea néanmoins à propos de faire un peu rentrer ce jeune Gentilhomme en lui-même, & de le mettre quelque tems à la Baſtille. Sa priſon fit l'effet qu'on en avoit attendu. Toute la grandeur du Roi lui revint en l'eſprit; & plus il lui paroiſſoit grand, plus auſſi ſa faute lui paroiſſoit énorme. Il étoit toujours dans le gémiſſement, toujours dans un

triſte ſilence. Il ne voyoit rien de ce qu'il voyoit : il n'entendoit rien de ce quon lui diſoit. Il ſe tenoit toujours enfoncé dans le fond de ſa chambre, & toujours occupé de ſa faute. On eut peur que cette triſteſſe profonde n'allât à quelque excès. On en avertit le Roi, qui tout auſſitôt ordonna qu'on lui fît prendre l'air ſur les terraſſes ; mais il s'y trouvoit toujours le même, & auſſi triſte que dans ſa chambre. Il ne diſoit pas un mot à l'Officier qui le promenoit ; toujours les yeux baiſſés, toujours abſorbé en lui-même ; & en ſe promenant tout penſif à grands pas, il ne lui échappoit que ces paroles : » Il faut obéir au Roi. Il faut qu'un ſujet » ſe rende ſouple. Il faut ſuivre en tout le » Roi comme un valet ſuit ſon maître. » Enfin le Roi touché lui donna ſa liberté ; mais à condition qu'il le verroit dans ſon habit négligé, & avec ſa grande barbe de Capucin, tel qu'il étoit à la Baſtille. Il eut quelque répugnance à cela ; mais y étant contraint, il alla trouver le Roi qui ne put s'empêcher de rire : ſur quoi il lui dit avec eſprit, qu'il étoit bien aiſe d'avoir donné à Sa Majeſté un petit mouvement de rire.

On entretenoit auſſi quelquefois M. de Saci de la priſon de M. Peliſſon qui étoit toujours gai, & qui écrivant au Roi lui marquoit un peu familiérement treize ou

quatorze libertés qu'il avoit à la Baſtille. Il y eut un fait mémorable en ſa priſon, & qui fit frémir M. de Saci. Il y avoit une perſonne qui lui étoit très-affectionnée, & de la même Religion que lui: car M. Peliſſon étoit huguenot, & il ne vouloit abjurer l'héréſie que lorſqu'il ſeroit ſorti de la Baſtille, de peur qu'on ne dît que c'étoit par violence. Cet homme trouva le moyen d'entrer dans la garniſon de la Baſtille, dans la vue de ſecourir ſon ami. Il contrefit le bon catholique, & l'homme de bien. Tout huguenot qu'il étoit, il communioit deux fois la ſemaine, ce qui eſt horrible, & tout cela dans la vue d'être eſtimé des Officiers, & d'être employé aux principales occaſions. Cela lui réuſſit. Il ſervit beaucoup M. Peliſſon; mais peu après, M. Barail Lieutenant ſurprit un billet, apella ce garde, qui étant découvert lui avoua tout, & lui dit que lui-même, réduit à un état ſemblable, ſeroit bien aiſe de trouver un ami fidéle. M. Barail ſe contenta de le renvoyer.

Mais toute la gravité de M. de Saci ne put l'empêcher de rire, lorſque l'Officier Lieutenant lui conta une avanture qui venoit d'arriver. La Cour ayant été avertie qu'un homme avoit des intelligences avec les ennemis, on envoya pour le prendre; & cet homme entendu, fit mettre ſon valet dans ſon lit, avec

ordre de bien contrefaire le maître. On le prend. Il met les habits de ſon maître qui s'étoit ſauvé, & on le mene à la Baſtille. Le Gouverneur lui envoya le Lieutenant pour le ſonder & le faire parler. Il alla lui dire que cet homme lui paroiſſoit bien bête. « Il vous trompe, dit le » Gouverneur. C'eſt avoir de l'eſprit que » de ſavoir paroître n'en avoir pas, & » le bien cacher. Quand il l'auroit caché » ſous la plante de ſes pieds, je l'aurois » déterré, « dit le Lieutenant qui l'obſervoit toujours : & voyant ſon parler, ſon marcher, & ſur-tout ſa maniere empêchée & peſante, il dit réſolument au Gouverneur qu'on s'étoit trompé. Il le fit avouer à cet homme qui ſe jetta à ſes pieds. On en avertit la Cour qui voulut oppoſer fineſſe à fineſſe, & dit à cet homme, qu'on ſuppoſoit toujours le maître, qu'on avoit eu de faux avis ; afin que le vrai maître ne ſe cachât plus : & le valet ſortit.

Il ne le fut pas plutôt que nous vîmes encore une choſe preſque ſemblable, d'une perſonne de qualité qui fut menée à la Baſtille, mais dont le laquais avoit permiſſion de ſortir. Son maître le voyant aſſez de ſa taille, & aſſez ſemblable à lui, conçut le deſſein de prendre pour lui-même la liberté qu'avoit ſon valet. Il ſe tint pendant huit ſemaines fort renfermé

fermé dans sa chambre, quoiqu'il fût fort libre de se promener dans la cour ; (car pour les terrasses, depuis M. de Saci, personne n'en a plus eu la liberté) & ainsi s'étant tenu long-tems inconnu, il prit un matin les habits de son valet, & ne rougit point d'être regardé comme un laquais, dans l'espérance d'une liberté temporelle. Il alla en cet équipage avec un panier que son valet avoit accoutumé de porter lorsqu'il alloit en ville ; & les gardes s'arrêtant plus aux habits qu'au visage, laissèrent sortir sans hésiter ce laquais prétendu qui n'eut garde de revenir. Le Gouverneur qui prévoyoit le décri qui arriveroit de-là pour sa prison, fut fort sévere aux soldats qui l'avoient laissé sortir. Il voulut s'aigrir contre le laquais qui étoit resté ; mais il en rougit lui-même.

Je ne sais à quoi je m'arrête ; car il n'y auroit point de fin, si je voulois rapporter tout ce que j'ai vu en ce lieu. Je ne pourrois jamais décrire ni la sévérité de ceux qui gardent les personnes, ni les subtilités de ceux qui se voient si bien gardés. C'est à qui fera pis des deux. Les uns font tout ce qu'ils peuvent pour séparer ceux qu'ils tiennent de la compagnie des hommes, & pour les empêcher, tout vivans qu'ils sont, d'avoir aucun commerce avec les vivans ; les

autres au contraire ſe roidiſſent contre leurs intentions, & mettent tout en uſage, par des adreſſes ſurprenantes, pour montrer qu'ils ne ſont pas encore morts, ni réſolus à s'enſévelir dans l'oubli. Tout cela faiſoit dire à M. de Saci, qu'on faiſoit voyager de jeunes gens dans des pays étrangers pour leur former l'eſprit; mais qu'aſſurément un petit voyage de ſix mois à la Baſtille leur ſerviroit beaucoup plus qu'un voyage de ſix ans.

Nous avons vu auſſi dans ce lieu reluire plus d'une fois des marques de la providence de Dieu toujours ſage, toujours étendue juſqu'aux moindres des créatures. Nous vimes un jour un coin de muraille, au pied de laquelle les ſoldats goûtoient en repos la douceur du ſoleil, être en quelque façon ſoutenue par une main inviſible, & attendre pour tomber qu'une vingtaine de ſoldats qui auroient été écraſés, fuſſent promptement appellés aux portes, pour faire honneur à quelqu'un qui entroit.

Je frémis encore en me ſouvenant de ce que je vis de mes yeux. Il y avoit ſur la terraſſe un endroit qui menaçoit ruine, mais que l'on négligeoit toujours depuis bien du tems. Un jour lorſque nous étions ſur la terraſſe, & que M. de Saci, après s'être un peu promené, ſe fut retiré à l'ordinaire dans le cabinet, je m'ar-

rêtai quelque tems à regarder les priſonniers dans la cour jouer à la boule. J'étois appuyé tranquillement ſur la muraille de la terraſſe, & tout d'un coup je vis & entendis les pierres de taille de ſix ou huit toiſes de gros mur, faire un bruit perçant, ſe délier toutes, décimenter à une demie toiſe de moi, & emporter une muraille d'appui, le pavé de la terraſſe, les creneaux & les premieres voutes, & répandre dans toute la cour une pluie de plus de 300 tombereaux de pierre. Ce qu'on admira, c'eſt que tout le monde qui jouoit dans la cour, ou regardoit jouer, au nombre d'environ cinquante, eût été infailliblement écraſé s'il fut demeuré à ce jeu de boule, qui étoit juſte au deſſous de ces pierres qui tomberent; mais un fantaſque qui perdoit, dit aux autres qui le gagnoient, qu'il ne vouloit plus jouer là, parce qu'ils connoiſſoient mieux les tours qu'il falloit prendre, & qu'il vouloit jouer de l'autre côté, dans le petit ruiſſeau pratiqué avec le pavé pour l'écoulement des eaux. Il n'eut pas plutôt commencé la partie, tout le monde regardant, que la muraille tomba de l'autre côté, & leur donna le tems à tous de ſe ſauver vîte au bruit que firent les premiers qui s'en apperçurent, & qui fut ſuivi d'un grand ſilence. Perſonne ne fut bleſſé. Seulement un Maître des requêtes

descendant de chez un prisonnier qu'il venoit de voir, fut si surpris du bruit qu'il entendoit au haut & le long du degré où il étoit, qu'en étant saisi il mourut chez lui quelque tems après.

Mais pendant que je parle de quelques particularités de la Bastille, peu à peu s'approche le moment auquel Dieu avoit résolu d'en tirer M. de Saci ; quoiqu'il pensât fort peu à sa délivrance, & que toutes les régles de la sagesse le forçassent d'avouer qu'il n'y voyoit aucun jour. Mais les pensées de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Il vit l'état & la disposition de son prisonnier. Il fut touché de sa soumission ; & sans qu'il eût la moindre pensée de la liberté, l'humilité avec laquelle il souffroit sa captivité, demandoit pour lui ce qu'il ne demandoit pas. Il avoit bien raison de me citer souvent ce que dit S. Chrysostôme, que l'affliction des persones qui souffrent jette devant Dieu une voix qui s'éleve jusqu'à son trône. Dieu étant enfin satisfait de la longue pénitence de son serviteur, qui n'avoit point d'autre pensée que d'attendre paisiblement la mort dans ces lieux tristes, méditoit de l'en tirer avec éclat, & le regardant d'un œil de paix, il résolut de la lui donner, & en même tems à son Eglise. Il voulut en le tirant de captivité, en tirer en même tems cette sainte

mere, qui gémiſſoit ſans aucune eſpérance d'un ſi prompt ſecours. Il méditoit de faire éclater ſa puiſſance, & de ſignaler les reſſorts infinis de ſa ſageſſe, en forçant à conclure la paix ceux qui n'attendoient à toute heure que le moment de terminer enfin une longue guerre par une entiere & promte défaite de tous ceux qui leur étoient en butte. Il ſe préparoit à nouer une ſecrette intelligence entre les deux puiſſances ſouveraines, celle de l'Egliſe & celle de l'Etat, afin qu'après avoir été ſi long-tems unies pour affliger ceux qui, comme M. de Saci, ſoutenoient la vérité combattue dans ſon Egliſe, elles fuſſent enfin plus ſaintement unies pour les protéger. Il ſe propoſa d'ouvrir les yeux à ceux à qui la paſſion ne les avoit pas encore tout-à-fait fermés, & de ne tenir cachés les ſecrets de ſes conſeils qu'à ceux que leur aveuglement opiniâtre auroit portés à les combattre : en un mot, de faire que le Pape & le Roi fuſſent contens de M. de Saci & de ſes amis, & ouvriſſent à ce captif des portes de fer, que ceux qui abuſoient de leur autorité ſacrée tenoient fermées depuis ſi long-tems.

Mais, mon Dieu, eſt-ce une loi ſtable de votre ſainte providence, que lorſque vous êtes ſur le point de faire

éclater les plus grands ouvrages de votre miſéricorde, vous les faſſiez précéder par les plus grandes marques de votre colere ; & que lorſque vous méditez une paix prochaine, vous faſſiez ſoulever auparavant la guerre la plus allumée, afin de faire mieux connoître votre doigt, & admirer votre ſecrette puiſſance, en faiſant ſortir tout d'un coup le calme des plus grandes tempêtes, & commandant par un ordre ſoudain aux vents de la mer de faire taire leurs fureurs ?

J'ai parlé ailleurs de l'horrible Requête de M. l'Archevêque d'Ambrun. Il ne faiſoit que prêter ſon nom à des calomniateurs qui avoient le malheur d'être trop accrédités, & qui ne ſe ſervoient de leur crédit, ô mon Dieu, que pour déshonorer vos ſerviteurs. On ſe faiſoit un mérite de les inquiéter. *Non mihi conceditur unus angulus eremi, tantùm placet ut hinc recedam*, pouvoient-ils dire avec S. Jerôme. On ne pouvoit ſouffrir en place un Eccléſiaſtique de piété ou quelque homme de mérite. Tous leurs bénéfices étoient au pillage. Toutes les villes du royaume devinrent fameuſes par leur banniſſement. *Quæ gens ſpolia noſtra non hæreditavit ?* diſoit fort bien l'un d'entre eux. Il ne ſe trouvoit perſonne qui osât

parler en faveur de ceux que l'on perſécutoit ſi injuſtement. On n'avoit pas la liberté de les plaindre. On ne gémiſſoit de leurs maux qu'en ſecret. Un ſoupir en leur faveur qui auroit éclaté, fût devenu un crime. Une infinité de perſonnes qui avoient encore la même bonne volonté pour eux, évitoient de la montrer, tant ils craignoient pour leur établiſſement & pour leur fortune. C'étoit peu que toutes les plumes fuſſent aiguiſées & envenimées contre eux, les tribunaux étoient obſédés, & les lieux les plus ſacrés de la juſtice rougiſſoient des Arrêts injuſtes qu'on y prononçoit.

M. l'Archevêque d'Ambrun s'applaudiſſoit en ſecret de ce bon effet de ſa Requête. Tant de calomnies qu'il avoit publiées ſi hardiment devant un grand prince, & avec tant de véhémence, étoient comme un épouvantail qui faiſoit peur aux plus hardis. Perſonne n'oſoit paroître pour s'expoſer à réfuter tant de menſonges. Il ſembloit que l'on voyoit encore un fier Goliath, venir avec un attirail effrayant jetter la terreur dans le camp d'Iſraël. Mais vous, mon Dieu, qui prenez plaiſir à réſiſter aux ſuperbes, vous ſutes arrêter bientôt ces vains applaudiſſemens, pour faire retourner tous les traits de la médiſance contre celui-là même qui les lan-

çoit, & pour ſurprendre les faux ſages dans leur ſageſſe ténébreuſe. Vous aviez en reſerve, dans quelque lieu inconnu, un David, comme une fléche perçante dans votre carquois. Il ne craignit pas d'entrer en combat contre ce géant terrible, d'en venir aux mains contre ce formidable athléte, & de prendre pour témoin de ce fameux duel le prince même à qui ce Prélat emporté avoit préſenté ſa Requête.

Malheureux aveuglement des hommes paſſionnés ! Ils ont ſur les yeux un bandeau qui les voile, & qui les empêche de prévoir le ſuccès de leur paſſion. M. d'Ambrun ne pouvoit rendre un plus grand ſervice à M. Arnauld que de l'obliger ainſi à ſe juſtifier devant le Roi même en préſence de qui il l'accuſoit. Il lui faiſoit donc, contre ſon intention, un très-grand plaiſir, & préparoit de loin un chemin à la paix, par la voie du monde qui y étoit la plus oppoſée. Car auſſi-tôt que M. Arnauld, ce défenſeur intrépide de la vérité, qui avoit depuis long-tems accoutumé ſes mains à la guerre & ſa plume à réfuter les calomnies, ſe vit engagé en ſoutenant la vérité à ſe ſoutenir auſſi lui-même, il préſenta au Roi une Requête pleine de feu, mais d'un feu bien différent de celui de ſon adverſaire, & bat-

tit en ruine celle de ce redoutable ennemi, attirant la risée de tout le monde sur les chimeres ridicules dont son Ouvrage étoit plein. Vous secourutes alors visiblement votre serviteur, ô mon Dieu; & votre Esprit soutint admirablement son Ecrit. On vit toute la Cour étonnée; & tous ceux qui la rempliſſoient s'entre-regardoient, ne comprenant pas ce coup de hardieſſe d'un homme dont on ne l'auroit jamais attendu. Cette cauſe étoit ſi déplorée, & l'innocence étoit ſi fort aux abois, qu'on ne pouvoit même ſe perſuader en le voyant, qu'il lui fût reſté encore tant de fermeté pour ſe défendre. Cette généreuſe liberté donnant envie à tout le monde de voir comment un homme que l'on croyoit abîmé s'y prendroit pour ſe juſtifier dans l'eſprit d'un prince, qui juſques-là avoit été un peu prévenu par toute l'adreſſe & le vacarme des ennemis de ce pieux Docteur; & la vérité entrant inſenſiblement dans les eſprits à meſure qu'on liſoit cet Ouvrage, on commença à regarder M. Arnauld d'un autre œil. On ne le conſidéra plus que comme l'honneur & l'ornement de l'Egliſe Gallicane, qui étoit la mere de ce pieux Docteur; & on ne ſe le figura plus comme un ennemi de l'Egliſe & de l'Etat, dans la juſte appréhenſion de

tomber dans la confuſion dont le pauvre Prélat faiſeur de Requête étoit couvert alors, & dans la crainte de paſſer pour viſionnaire comme lui.

Le Roi lui-même fut touché, & ſe porta aiſément à changer ſon indignation en douceur. Il ſe vit dégagé avec plaiſir de la fâcheuſe néceſſité d'uſer de violence envers des gens de bien, qu'on lui avoit repréſentés juſqu'alors comme coupables. Mettant au-deſſus de ſes grandes qualités celle d'être le pere commun de ſes ſujets, il eut pour ces perſonnes des ſentimens de tendreſſe d'autant plus grands, qu'ils étoient plus foibles, & avoient plus de beſoin du ſecours de ſa protection, n'ayant eu juſques-là, ni appui, ni crédit, ni même de retraite où ils puſſent eſpérer d'être en repos, tout le monde ayant la liberté de les déchirer. Ils ſembloient en cet état ne pas mériter les regards d'un grand Roi qui, ſans ce fonds de bonté & d'équité qui lui eſt ſi naturel, après tant de calomnies dont on l'avoit prévenu, auroit rejetté les requêtes & le nom même de ces perſonnes ſi odieuſes. Mais ſa prudence à qui rien n'échappe, ne perdit rien de ce qui lui fut repréſenté dans la Requête de M. Arnauld. Ce grand Prince admira la ſageſſe, la force & l'éloquence de ce

Docteur, qui ne pouvoit lui demander juſtice ſans ſe faire honneur à lui-même, & ſans mêler des marques de ſa vigueur ſacerdotale parmi celles de ſa douleur & de ſon affliction. Plein de reſpect & de révérence pour Sa Majeſté, il ne faiſoit ſentir la force de ſon éloquence qu'à ceux qui l'ayant attaqué l'avoient obligé de ſe défendre; & il leur donna ſujet de ſe repentir de cette entrepriſe, par laquelle ils avoient engagé au combat un homme qui alloit triompher d'eux.

Ce Prince dont Dieu tenoit le cœur entre ſes mains, & qui commençoit de le tourner à la douceur, fit attention ſur ce que M. Arnauld dit ſi généreuſement & ſi chrétiennement à la fin de ſa Requête. Car la tendreſſe de ſa compaſſion ne lui permettant pas d'oublier ſon cher neveu M. de Saci qui étoit à la Baſtille, il ne craignit pas de proteſter de l'innocence de ce captif, devant celui-là même qui le tenoit en priſon, & de tenter, n'étant armé que de ſa plume, d'enlever comme les dépouilles du plus puiſſant Roi de l'Europe. Il fit voir que ſa charité qui étoit ſincere, & qui n'avoit rien de feint, le rendoit moins ſenſible à ſon état qu'il ne l'étoit à celui des autres, & que cette vie cachée & miſérable en appa-

tence qu'il menoit, le touchoit moins que l'empriſonnement d'un Eccléſiaſtique avec lequel il avoit paſſé pluſieurs années. Car voici de quelle maniere il parle de M. de Saci, & comment il finit ſa Requête :

» Il y en a, Sire, qui ſont encore » plus dignes que nous d'être les objets » de votre bonté, & qui ont moins » mérité le traitement qu'on leur fait » ſouffrir. Dieu le voit, & Votre Maje- » ſté comprend aſſez ce que nous vou- » drions dire : le reſpect nous empêche » de nous expliquer davantage. Mais » nous n'en eſpérons pas moins qu'Elle » écoutera les priéres mêmes que nous » n'oſons lui faire, à l'exemple de Dieu » qui ſe plaît à prévenir nos vœux, & » à nous donner au-delà de ce que nous » lui demandons.

Tel étoit l'état des choſes enſuite de la Requête de M. Arnauld, & les plus ſages de ſes amis voyant les choſes ſi ébranlées, crurent qu'il étoit important de ne pas paſſer inutilement un moment ſi favorable. Mais ſur-tout Madame de Longueville, & Mademoiſelle de Vertus ſa bonne amie & ſa fidéle compagne, commencerent à croire qu'après un ſi long ſilence, il étoit tems de remuer.

Ces Dames, après la priſe de M. de Saci, avoient conçu un nouveau mépris

du monde, & un désir plus fervent que jamais de s'abandonner à la pénitence. Elevées au-dessus du monde dont elles n'avoient plus ni les sentimens, ni le langage, ni les actions, elles ne trouvoient plus d'autre consolation sur la terre que de prendre part aux maux de l'Eglise, de protéger ceux qui la soutenoient, & de coopérer de tout leur pouvoir à l'établissement de la vérité. Elles ne parloient qu'avec larmes des excès de ceux qui la combattoient, & des souffrances de ceux qui la défendoient, partageant avec leur sainte mere tous ses maux & toutes ses peines. Elles savoient régler leur grand zéle par une sagesse qui n'étoit pas moins grande; & ne craignant rien pour elles-mêmes de tout ce qui leur pouvoit arriver de la part du monde, elles craignoient, avec une sage circonspection, jusqu'aux moindres démarches dans les affaires de l'Eglise & des serviteurs de Dieu. Ainsi brûlant de charité pour M. de Saci, elles n'en donnoient au dehors que les marques nécessaires, par des visites au Gouverneur de la Bastille, que leur sagesse rendoit plus rares que leur charité ne l'eût désiré.

Voyant donc quelque changement dans les affaires, elles s'entretenoient souvent entre elles, pour voir s'il n'y

auroit point quelque moyen de pouſſer plus loin de ſi heureux commencemens. Etant tout récemment aſſurées de l'équité du Roi, elles concertoient s'il n'y auroit point quelque voie pour lui faire achever les choſes. Car leur bon ſens leur faiſoit aiſément comprendre qu'il n'y avoit que la puiſſance de ce Prince, qui pût donner aux choſes tout le branle qu'elles ſouhaitoient. Elles jettoient donc les yeux de toutes parts pour voir s'il n'y auroit point quelqu'un qui lui pût parler dans une conjoncture ſi favorable.

M. de Gondrin, archevêque de Sens, touché de la piété de ces Dames, leur alloit ſouvent rendre viſite. Il étoit édifié de plus en plus de tout ce qu'il voyoit en elles. Il admiroit que des perſonnes de qualité fuſſent pauvres dans de grands biens, humbles dans les grands honneurs, ſolitaires au milieu d'une grande ville, tranquilles dans l'action, & jamais oiſives dans le repos même. Il voyoit un fameux hôtel changé en Egliſe domeſtique. Au lieu des cris de diſſolution qui y ſont ſi ordinaires, il y régnoit un grand ſilence, & une tranquille pſalmodie. Au lieu d'y louer les Grands par une baſſe flaterie, on n'y louoit que Dieu. Auſſi l'eſtime qu'il faiſoit de ces Dames ne pouvoit pas aller plus loin. Comme ce ſage Prélat avoit

beaucoup d'accès à la Cour & y brilloit par ſon eſprit, ces Dames délibérerent entre elles ſi on ne pouvoit point lui propoſer de parler au Roi ; & ne voyant perſonne qui pût mieux ménager une négociation ſi importante, elles hazarderent de lui en gliſſer quelques mots. Auſſi-tôt il prit feu. Il témoigna être réſolu à tout faire, & à dire ce qu'elles jugeroient à propos. Le cœur de ces Dames commença à s'échauffer, & recourant d'abord à la priere, ſur quoi elles s'appuyoient plus que ſur leur induſtrie, elles ne déſeſpérerent pas que ce qu'elles avoient conçu entre elles ne pût s'achever. Elles trembloient néanmoins auſſi-tôt qu'elles jettoient les yeux du côté de Rome qui pouvoit tout arrêter. D'ailleurs une Société qui avoit de grands bras, pour atteindre par tout & pour troubler tout de près & de loin, les épouvantoit. Un Archevêque de Paris, puiſſant & qui s'étoit ſi fort commis, augmentoit les difficultés, & elles concluoient preſque entre elles que leurs projets n'étoient que des projets en idée, auxquels plus on penſoit, moins on trouvoit d'apparence.

Mais leur grande confiance en Dieu venant au ſecours, ne leur faiſoit plus rien trouver d'impoſſible. Elles dirent donc à M. de Sens, que s'il y avoit

quelque choſe à faire, il falloit commencer par s'aſſurer du ſecret du Roi. Ainſi elles étoient comme la lumiere des Evêques mêmes. Elles les conduiſoient comme par la main. Elles leur montroient tous les pas qu'ils devoient faire, & leur mettoient les paroles dans la bouche.

M. de Sens qui avoit de rares talens réuſſit admirablement dès ſa premiere viſite. Il repréſenta vivement au Roi que l'entrepriſe dont il lui parloit lui ſeroit auſſi glorieuſe qu'aucune autre action qu'il eût faite pendant tout le cours de ſon régne : mais il lui fit entrevoir adroitement que la condition eſſentielle, pour qu'elle réuſsît, étoit le ſecret. Il s'inſinua adroitement dans l'eſprit de ce grand Prince, & admira de plus en plus les grandes qualités que Dieu avoit verſées dans ſon ame. Il vit que lorſqu'on le laiſſoit à lui-même, ſans l'importuner par des ſollicitations étrangeres, il ſe portoit au bien. Il entra doucement dans ſon cœur. Il lui fit reconnoître qu'il y avoit bien de l'animoſité dans ces conteſtations dont on troubloit ſi ſouvent ſon repos. Il l'aſſura de la docilité de ceux qu'on lui dépeignoit comme des opiniâtres. Il lui promit que s'il vouloit lui faire l'honneur de le croire, en peu de jours il ne ſeroit plus parlé de

cette héréſie dans ſon royaume ; que Sa Majeſté comprendroit ſans peine que, comme il y a des loups qui tâchent de ſe couvrir de la peau de brebis pour ſe faire aimer, il y avoit auſſi des brebis qu'on tâchoit de couvrir de la peau de loup pour en donner de l'horreur. Il le conjura de refuſer un peu de tems ſon ame royale au bruit importun des grenouilles, qui pénétroient juſques dans le ſanctuaire de ſon cœur, pour prêter tranquillement l'oreille à des diſcours de paix, où ſon grand cœur le portoit aſſez lui-même.

M. de Sens rendit compte lui-même exactement à ces Dames de ſa négociation. Elles trouverent les choſes dans une aſſez bonne ſituation pour avoir lieu d'en donner des nouvelles à M. de Sàci. Elles lui écrivirent qu'elles travailloient à conſtruire un petit édifice de paix ; mais qu'elles craignoient toujours qu'on ne le renversât par terre ; ce qui arriveroit ſans doute ſi Dieu, à qui elles ne faiſoient que prêter leur main & leur langue, ne s'en mêloit lui-même. Elles donnerent ainſi les premieres nouvelles de la paix future à celui qui en devoit recevoir les principaux fruits, qui y avoit le plus travaillé par ſes ſouffrances, pour qui particulierement elle ſe faiſoit, & pour qui ces Dames s'employoient avec plus de zéle.

J'avoue que j'étois bien aiſe d'apprendre de ſi bonnes nouvelles, & que j'avois plus d'impatience de ſavoir la ſuite de ces négociations que n'en avoit M. de Saci, qui tenoit toujours ſon ame libre & tranquille, attendant avec paix tout ce qu'il plairoit à Dieu. Pour moi, j'y allois plus groſſiérement, & je puis dire avec vérité qu'ayant été à la Baſtille deux ans & trois mois, ſans que le tems me parût long, parce que j'avois pris ma réſolution, & que je faiſois fond d'y demeurer toute ma vie; dès que j'entrevis que je pourrois bien en ſortir, jamais le tems ne me dura ſi fort que les trois derniers mois de la négociation de cette paix; & je comptois tous les jours & toutes les heures. Il faut qu'il y ait en cela quelque choſe de naturel que je ne m'amuſe point à démêler. Mais cela m'a parfaitement bien fait comprendre combien étoit malin l'artifice du Cardinal de Richelieu, qui, pour tourmenter ceux qu'il avoit condamnés à une priſon perpétuelle, comme le Maréchal de Baſſompiere dont nous avions alors la chambre à la Baſtille, leur envoyoit de tems en tems des émiſſaires pour leur donner de fauſſes eſpérances, afin que lorſqu'elles manqueroient, leur priſon leur causât une douleur toute nouvelle, & que leur

courte joie ſe changeât en un redoublement de triſteſſe.

Pendant cette négociation de M. de Sens auprès du Roi, Madame de Longueville & Mademoiſelle de Vertus tenoient les yeux & les mains levés au ciel, & ſe tenoient fortes des prieres des ſaintes ames. Cette princeſſe faiſoit de ſon côté tout ce qu'il falloit faire. Elle envoyoit courier ſur courier. L'un n'étoit pas plutôt venu, qu'on en dépêchoit un autre. On envoyoit en même tems à M. l'Evêque d'Alet, qui étoit d'un grand poids dans cette affaire. Enfin on n'omettoit rien de tout ce qui étoit néceſſaire pour ménager cette négociation.

J'admirois la providence de Dieu à l'égard de ſes ſerviteurs. Lorſque ces humbles perſécutés n'avoient que leur plume pour ſe défendre devant les hommes, & leurs larmes & leurs prieres pour ſe ſoutenir devant Dieu, il leur ſuſcitoit des amis pleins de zéle. Des gens cachés qui n'avoient ni mains ni pieds pour agir, trouvoient en ces perſonnes des négociateurs vigoureux qui agiſſoient ſans rien craindre, & qui ſe rendoient hautement les protecteurs de la cauſe la plus juſte du monde, & en même tems la plus abandonnée; qui voloient de toutes parts par les aîles de leur charité,

& faiſoient voir que la vérité, quoiqu'attaquée par tant d'ennemis, n'étoit pas encore néantmoins vaincue; qu'elle ſavoit ſe procurer des défenſeurs intrépides; qu'elle ſe contentoit du petit nombre de ceux qui la ſoutenoient; qu'il ne lui falloit que peu de perſonnes pour la faire triompher avec éclat d'une multitude d'ennemis, & qu'il étoit même de ſa gloire que peu de gens s'employaſſent pour elle, de peur que l'on n'attribuât la victoire aux hommes plutôt qu'à elle-même.

Mais pendant que ces perſonnes ſi déſintéreſſées agiſſoient de leur côté avec tant de zéle pour la vérité, puis-je m'empêcher de vous demander, à vous qui étiez ſi pleins de fureur contre ceux qui en étoient les défenſeurs, ce que vous faiſiez alors? A quoi penſiez-vous? A quoi penſoient tous vos partiſans? Auriez-vous ſouffert les penſées d'accommodement, vous qui vous forgez toujours des chimeres à combattre, & qui faiſant de véritables plaies à l'Egliſe, en feignez d'imaginaires pour avoir l'honneur d'y apporter le remede? Qui donc a lié vos bras pendant que d'autres agiſſoient? La même puiſſance qui vous a liés pour lors, auroit pu vous retenir d'abord, & elle vous liera de nouveau quand elle voudra. Vous êtes à plaindre qu'elle ne le

veuille pas, & qu'après avoir ſuſpendu pour quelque tems vos violences, elle vous laiſſe encore dans une miſérable liberté de perſécuter les gens de bien, & que vous mettiez votre gloire en ce qui devroit plutôt être votre confuſion. Son doigt qui ſe fait reſpecter ſur le rivage de la mer, & qui avec un peu de ſable arrête le ſoulévement de ſes flots, arrête ici la fureur de vos tempêtes par une femme qui vous enleve le fruit de tout ce que vous avez fait depuis tant d'années, arrache de vos mains impitoyables ceux que vous reteniez captifs, & procure tout d'un coup une paix que vous déteſterez, & que vous aurez peine à comprendre lors même que vous la verrez.

Car enfin le moment de la délivrance de M. de Saci étant arrivé, la paix de l'Egliſe fut conclue. L'équité d'un grand Prince rendit la joie à l'Egliſe, & donna enfin à cette mere déſolée moyen de reſpirer. Il vit avec joie qu'il n'y avoit point d'héréſie à craindre dans ceux contre qui on lui avoit donné tant d'ombrages. Sa lumiere pénétrante avoit, comme un ſoleil, diſſipé les brouillards. Enfin ceux qui juſques-là avoient été condamnés & renfermés dans des priſons ou des retraites obſcures, parurent devant lui & virent dans la ſérénité de ſon viſage ce

que c'eſt qu'un grand Roi, quand on le laiſſe à lui-même, & qu'on ne s'étudie pas à le prévenir par des calomnies adroitement concertées. Le changement qui ſe fit dans ſa conduite, lui fit auſſi-tôt appercevoir le changement de preſque tous les eſprits, qui lui témoignoient leur joie, leur eſtime & leur reconnoiſſance de cette nouvelle paix, comme d'une des choſes de ſon régne qui lui faiſoit plus d'honneur. On en éterniſa la mémoire par une médaille gravée à ce ſujet, dont je conſerve l'eſtampe; & toute la France retentit de cris de joie à la nouvelle ſi agréablement ſurprenante de cette paix. La délivrance de M. de Saci en fut comme le ſceau. Paris vit libre dans l'enceinte de ſes murailles, un homme qui avant ſa priſon n'oſoit paroître. Celui qu'auparavant des gens ſans honneur euſſent voulu faire condamner au dernier ſupplice, étoit vu par-tout avec l'applaudiſſement de tout le monde. Ce fut la veille de la Touſſaints en 1668 que M. de Saci ſortit de la Baſtille. M. de Pompone, ſon cher couſin, lui apporta, ſur les dix heures du matin, l'ordre où je ne fus pas oublié. J'avoue ma foibleſſe: j'avois ſi grande peur que ſon grand nom n'obſcurcît le mien, que j'avois bien prié qu'en ſervant l'un on eût ſoin auſſi d'y joindre l'autre. Un an dans la Baſtille

avec M. de Saci ne m'étoit rien, mais un jour ſans lui m'eût duré cent ans.

Après avoir rendu ſes reſpects à M. le Gouverneur, il monta en caroſſe, & alla d'abord à Notre-Dame, rendre graces à Dieu de cette délivrance. M. de Pompone le mena enſuite chez M. l'Archevêque (de Perefixe) pour lui témoigner ſa reconnoiſſance d'une grace où dans le fonds il n'avoit aucune part. Mais n'importe, il falloit faire cette démarche. M. l'Archevêque diſſimulant l'affront qu'il avoit reçu par le ſecret de toutes ces négociations, contrefit l'honnête & le doucereux. Il ne put néanmoins oublier ſa chanſon ordinaire, qui étoit la ſignature. Il en parla à M. de Saci comme d'un piége où il l'attendoit véritablement, & qui malgré tout ce qui s'étoit fait, le retiendroit entre ſes mains. Mais M. de Sens dont la lumiere avoit tout prévu, avoit paré le coup, en donnant à M. de Saci un petit canonicat de S. Julien, dans ſon Dioceſe. Ainſi M. de Saci dit qu'ayant un bénéfice dans l'Archevêché de Sens, il avoit ſatisfait cet Archevêque.

M. de Paris dit très-obligeamment à M. de Saci, qu'il lui accordoit la grace qu'il lui demandoit, de le mener lui-même au Louvre & le préſenter au Roi, pour lui faire ſon remercîment. Il ſe paſſa

néanmoins quelque tems, parce que Sa Majesté n'y étoit pas. Mais dès que le Roi fut de retour, ils allerent tous trois au Louvre, M. de Paris, M. de Saci, & M. de Pompone. M. de Saci dit au Roi que dans l'impuissance où il se trouvoit de lui témoigner sa reconnoissance, ce lui étoit un grand bonheur que M. de Paris voulût venir à son secours. Il lui protesta qu'il n'auroit jamais espéré sa liberté sous un Roi moins sage, & qui auroit eu moins d'équité & de pénétration; & il l'assura qu'il employeroit sa liberté & sa vie à prier Dieu pour sa prospérité.

Le Roi écouta son compliment fort tranquillement. Il lui dit ensuite qu'il avoit bien de la joie que les choses fussent tournées de telle sorte, qu'il pût à l'avenir lui donner des marques de l'estime qu'il faisoit de sa vertu & de son mérite qui ne lui étoit pas inconnu. On se sépara, & le Roi lui faisant quelque inclination de tête avec un visage fort ouvert, se tourna ensuite vers M. de Pompone, & lui dit en riant: *Hé bien! vous voilà bien aise?*

Lorsque M. de Saci sortant de prison eut vu M. l'Archevêque, M. de Pompone le mena à l'hôtel de Longueville. Je fus témoin de la joie qu'eut cette admirable Princesse de voir enfin l'heureux succès de tant de mesures si sagement

prises,

priſes, ſi ſecrétement conduites, & ſoutenues par les prieres ſi ferventes & ſi perſévérantes de tant de ſaintes ames. Elle regarda M. de Saci comme un nouveau Jonas, qui ſortoit de la baleine où il étoit entré pour faire ceſſer la tempête. Elle lui fit ſes complimens & reçut les ſiens. Le cœur aſſurément parloit de part & d'autre plus que la bouche.

Rendez, ô mon Dieu, au centuple à votre ſervante tout ce qu'elle a fait alors pour votre gloire, pour l'intérêt de votre Egliſe, & pour vos très-humbles ſerviteurs. Elle s'étoit préparée de loin à ce grand ouvrage, en retirant dans ſon hôtel ceux qui ſoutenoient votre vérité. Elle cachoit ſous ſes ailes ceux que l'on cherchoit de toutes parts pour les prendre. La gloire de ſon nom étoit comme un bouclier qui paroit tous les traits qu'on s'efforçoit de lancer ſur eux. On ſe doutoit que ſon hôtel étoit leur retraite. Le reſpect néanmoins retenoit les plus effrontés, qui, malgré tous les mouvemens de leur animoſité, étoient forcés à n'oſer toucher à un ſi ſaint azile, & à laiſſer en ſûreté ceux que Dieu protégeoit à l'abri de ſa ſervante. Vous, mon Dieu, qui ſavez que j'ai eu part à la charité de cette Princeſſe, & qu'elle m'a ſouffert dans ſon hôtel, rendez-lui en la récompenſe. Vous avez témoigné au-

trefois combien ce zéle vous plaiſoit, lorſqu'un grand Seigneur eut ſoin de vos ſerviteurs perſécutés, & vous avez voulu que cette action fût écrite à ſa gloire dans vos Livres ſaints. (3. Rois XVIII. 13.) Vous avez ſans doute écrit celle de cette Princeſſe dans le ciel où je la regarde préſentement avec un profond reſpect, & vous réſervez à votre grand jour à la combler de la gloire qu'elle a ſi juſtement méritée pour ſes bonnes œuvres. Les hommes s'en ſont irrités : les pécheurs en ont grincé les dents contre elle ; mais leur animoſité n'a ſervi qu'à aiguiſer ſon zéle, & à la rendre plus ardente à ſoutenir votre cauſe. Elle a ſouffert paiſiblement les opprobres des ſuperbes. Elle a ſu ce qu'on diſoit d'elle par mépris, & qu'on ne rougiſſoit pas de l'appeller la honte & l'ignominie de la famille royale. Vous ferez voir, Seigneur, qu'elle en a été en ſon tems l'ornement & la gloire, & S. Louis ſans doute n'a pas rougi d'elle dans le ciel, & n'a pas trouvé qu'elle dégénérât de ſon ſang & de la ſainteté de ſa tige.

Je ne dis rien de Mademoiſelle de Vertus qui étoit avec Madame de Longueville. Toutes les paroles me manquent pour un tel ſujet. On n'a jamais vu d'amie plus ſage & plus chrétienne, qui raſſemblât dans elle plus de qualités,

pour rendre à des affligés les ſecours qu'ils ne pouvoient eſpérer que d'elle. La vigueur de ſa foi lui fermoit les yeux pour ne plus connoître le rang qu'elle pouvoit tenir dans le monde ; & dans les rencontres elle ne dédaignoit pas de s'abaiſſer juſqu'aux perſonnes les plus viles, conſultant plus ſon cœur conduit & animé par la charité, que toutes les conſidérations humaines. On peut dire qu'elle avoit été l'ame de la négociation de cette paix, & que Dieu ſe ſervoit d'elle pour agir, ou plutôt pour faire agir les autres avec tant de juſteſſe, qu'il ne ſe fît point de fauſſe démarche. M. de Saci a toujours ſu eſtimer les bons offices qu'elle lui avoit rendus dans cette rencontre, & lui en témoigner ſa juſte reconnoiſſance.

Dès qu'il eut rendu à ces deux Dames ce qu'il leur devoit, & qu'il ſe vit un peu paiſible dans ſa chambre, ſon premier ſoin fut d'écrire à M. l'Archevêque de Sens, pour faire rejaillir ſur lui la reconnoiſſance de ſa nouvelle liberté, dont on peut dire qu'après Dieu il lui étoit redevable. M. de Saci lui ayant donc écrit d'abord une Lettre, où ſon cœur parloit & exprimoit tous ſes ſentimens de gratitude, le Prélat eut la bonté de lui répondre pour lui témoigner combien il avoit été touché de ſa Lettre. Il lui dit qu'il

s'eſtimoit heureux d'avoir eu cette occaſion de lui rendre ſervice, & de lui faire paroître combien il honoroit ſa vertu & ſon mérite; qu'il remercieroit Dieu lui-même toute ſa vie de la lui avoir donnée; que s'il croyoit que ce petit ſervice l'engageât à lui donner quelque part à ſes bonnes prieres & à ſes bonnes graces, il les lui demandoit de tout ſon cœur, & qu'il le prioit de regarder la nouvelle liaiſon que faiſoit entre eux deux le titre eccléſiaſtique qu'il lui avoit donné pour le tirer de l'embarras de la ſignature au Dioceſe de Paris, comme un engagement néceſſaire d'avoir pour lui une charité qui eût quelque choſe de particulier; qu'il en ſentoit une pour lui ſi grande, qu'il ſouhaitoit d'être aſſez heureux pour pouvoir faire encore quelque choſe de plus conſidérable pour ſon ſervice.

M. de Sens étant venu bien peu après à Paris, dans l'impatience de voir de ſes yeux les fruits de la paix qu'il avoit procurée, M. de Saci ne manqua pas de lui aller encore témoigner de vive voix ſa parfaite reconnoiſſance. On admira néanmoins dans cette rencontre combien il étoit éloigné de la flatterie envers tout le monde, & envers ceux mêmes à qui il avoit le plus d'obligation. Car M. de Sens, après les premiers complimens,

ayant fait tomber le discours sur la conduite de son Diocese, & particuliérement sur celle qu'il tenoit à l'égard de ses Ecclésiastiques, M. de Saci qui n'ignoroit pas que quelques-uns trouvoient que M. de Sens les traitoit quelquefois avec un peu de hauteur, lui parla de telle sorte de la modestie & de l'humilité que doit avoir un Evêque, que M. de Sens en fut extraordinairement touché. Il s'en sentit même si fort effrayé, que lorsqu'il fut de retour à son Diocese, il écrivit à M. de Saci pour le prier de lui marquer par écrit quelque chose de ce qu'il lui avoit dit dans son dernier entretien. M. de Saci lui fit aussi-tôt cette réponse :

[MONSEIGNEUR, Vous me témoignez désirer que je vous marque par écrit quelque chose de ce que j'avois eu l'honneur de vous dire il y a quelque tems. Je le fais pour vous obéir, non sans peine; ces deux vertus, si je les avois, me devant donner de la honte d'en oser parler devant vous, puisque c'en est même une partie, de les avoir plutôt dans le cœur que dans la bouche, & d'y porter les autres plus par nos actions que par nos paroles.

Jesus-Christ nous apprend lui-même dans l'Evangile combien ces deux vertus, l'humilité & la modération, sont

eſſentielles à un Evêque, lorſque répondant à S. Jean & à S. Jacques qui vouloient s'élever au-deſſus de tous les autres Apôtres, il leur dit que les Princes des nations dominent ſur leurs ſujets, mais que dans l'Egliſe, celui qui ſera le plus grand par ſa dignité doit s'eſtimer le dernier & le ſerviteur de tous, *erit omnium ſervus.*

C'eſt le titre que S. Auguſtin s'eſt donné à lui-même; que S. Gregoire le Grand a pris de lui; que le Pape à ſon imitation retient encore, en s'appellant *ſerviteur des ſerviteurs de Dieu.* Ce titre eſt fondé ſur l'Evangile, dans lequel Jeſus-Chriſt ayant établi la ſouveraine dignité de S. Pierre, de ſes ſucceſſeurs, & celle des Evêques qui ſont les ſucceſſeurs des Apôtres, a établi la ſouveraine humilité qui la doit accompagner. Car il étoit impoſſible qu'un Dieu humble ne demandât des miniſtres qui fuſſent humbles comme lui; puiſqu'il les appelle au ſacerdoce pour leur ſalut & non pour leur condamnation, & que le ſalut n'eſt que pour les humbles.

Il ne faut donc pas ſéparer ce que Dieu a joint, ni déſirer la royale Prêtriſe de Jeſus-Chriſt ſans l'humilité de cœur qu'il demande à ceux qui y ſont appellés, puiſque S. Auguſtin, par une terrible expreſſion, appelle cela imiter Simon le

magicien, qui aima, dit-il, la puiſſance & l'autorité des Apôtres, ſans avoir l'humilité & la patience avec laquelle ils exerçoient un ſi divin miniſtere. C'eſt pourquoi S. Paul a mis entre les qualités eſſentielles que doit avoir un Evêque, qu'il ſoit modeſte, *modeſtum*. On s'imagine quelquefois que la modeſtie ſoit la vertu d'une femme qui a de la piété & de la ſageſſe, ou même des vierges conſacrées à Dieu; & cependant S. Paul la marque comme une qualité néceſſaire à ceux qui ſont les Princes de l'Egliſe, & qui ſont rois de la royauté de Jeſus-Chriſt même. Il veut qu'ils ſoient intrépides comme des lions, & en même tems doux comme des agneaux, ſelon que Jeſus-Chriſt l'a commandé aux Apôtres. Et c'eſt cette douceur là même qui fait leur force, parce qu'elle les aſſujettit au Fils de Dieu, qui les tenant dans ſa main, les fait entrer dans ſa toute-puiſſance, par cette foi à qui rien n'eſt impoſſible, & leur fait dire avec S. Paul, qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. Nous voyons auſſi que S. Ignace allant à Rome, chargé de chaînes pour y ſouffrir le martyre, dit d'un Evêque qui étoit venu au-devant de lui, qu'il avoit reconnu à ſa modération qu'il avoit été appellé de Dieu à cette charge, & qu'il pouvoit plus toucher les ames par ſon

ſilence, que les autres par leurs paroles.

L'humilité eſt proprement dans le cœur, & regarde principalement Dieu devant lequel elle reconnoît que nous ne ſommes que péché, & que nous tomberions à tous momens ſi ſa main toute-puiſſante ne nous ſoutenoit. Mais la douceur & la modeſtie paroiſſent au dehors, & elles ſont comme la bonne odeur de l'humilité, qui ſe répand du fond du cœur dans les actions, dans tout le réglement extérieur du Chrétien, lorſqu'il fait tout, comme dit S. Paul, pour la gloire de Dieu, & pour l'édification de ſes freres. Cette modération dans une perſonne élevée en dignité, paroît à l'égard de ſes domeſtiques, à l'égard de tous ceux qui ont affaire à lui, depuis le premier juſqu'au dernier, & principalement à l'égard de ſes Eccléſiaſtiques, dont il reſpecte la dignité, quoiqu'elle ſoit ſoumiſe à la ſienne.

Mais ſi un Evêque eſt touché particuliérement de Dieu, & de la maniere en laquelle il eſt entré en ſa charge, ou dont il a exercé un miniſtere qui doit être tout de charité, de ſainteté & d'humilité, il ſentira encore une obligation & une affection particuliere à s'humilier devant tous les hommes, & encore plus à traiter avec douceur & avec reſpect ſes Eccléſiaſtiques, & principalement ceux

qu'il juge avoir quelque zéle & quelque piété pour s'acquitter de leur charge. Il conſidérera alors que ſi leur dignité eſt beaucoup au-deſſous de la ſienne, c'eſt pour cela même qu'il ſe doit mettre au-deſſous d'eux devant Dieu, qui ne juge pas des perſonnes par le rang où ils paroiſſent dans l'Egliſe, mais par la ſainteté avec laquelle ils le ſoutiennent, & qui redemandera plus à ceux qui ont plus reçu; parce que comme leur exemple eſt très-puiſſant pour perſuader le bien quand il eſt bon, il eſt auſſi très-contagieux pour inſpirer le mal quand il eſt mauvais.

C'eſt auſſi ce qui doit conſoler un Prélat, qui déſire ſincérement de réparer tout ce qui a pu déplaire à Dieu dans la conduite de ſa vie ou dans l'exercice de ſa charge. Car ſa douceur & ſon humilité feront une très-grande impreſſion ſur ſes Eccléſiaſtiques & ſur ſon peuple : ce qui pourra l'aider beaucoup à réparer le paſſé; parce que, ſelon S. Gregoire, la principale inſtruction du Paſteur eſt l'exemple de ſa vie, & que les inférieurs rougiſſent d'être ſuperbes, lorſque ceux qui les conduiſent ſont vraiment humbles. C'eſt pourquoi nous devons ſouvent dire au Fils de Dieu avec S. Auguſtin : *Domine Jeſu, qui & verbo & exemplo præcipis nobis humilitatem &*

manſuetudinem cordis, da quod jubes & jube quod vis. Je ſuis, &c.]

M. de Saci, après les complimens de M. l'Archevêque de Sens, auteur de la paix & de ſa liberté, reçut preſque auſſi-tôt après une Lettre d'un autre Evêque pour qui il n'avoit pas moins de vénération, & qui étoit véritablement la perle des Evêques de ſon tems, & l'admiration de toute la France. C'étoit M. d'Alet, dont toute la terre a connu le mérite & la ſainteté. Auſſi-tôt qu'il eut appris ſa ſortie de la Baſtille, il ſe hâta de lui en témoigner ſa joie. Il lui écrivit un billet très-obligeant, où il lui dit que Dieu lui ayant donné tant d'eſtime pour ſa perſonne, il ne ſe pouvoit pas faire qu'il ne prît beaucoup de part à la nouvelle liberté qu'il lui donnoit par un coup admirable de ſa providence; que c'étoit dans cette vue qu'elle lui devoit être bien plus chere, puiſque l'on étoit contraint d'avouer que les hommes n'y avoient aucune part; qu'il pouvoit lui dire que ſi l'amour de la vérité l'avoit fait ſouffrir, cette même vérité auſſi toute ſeule l'avoit délivré d'une maniere qui étoit même plus avantageuſe à l'Egliſe qu'à lui-même; que c'étoit une choſe digne d'admiration, & qui demandoit une reconnoiſſance infinie, que ceux qui avoient plus d'oppoſition à la paix, fuſſent ainſi chan-

gés tout d'un coup, & euſſent donné les mains au triomphe de la vérité; qu'on pouvoit appeller cela un ouvrage de la puiſſance & de la miſéricorde de Dieu, qui en un moment avoit produit des effets qui étonnoient tout le monde; qu'il avoit néanmoins le mérite qu'il auroit pu acquérir dans une longue priſon & dans une privation de toutes ſortes de conſolations, puiſque Dieu avoit vu dans ſon cœur la réſolution où il avoit été, & qu'il lui avoit témoignée à lui-même, en lui écrivant qu'il étoit réſolu de paſſer toute ſa vie dans cet état d'humiliation; qu'en voyant une ſi grande protection de Dieu ſur lui, & des marques ſi évidentes de l'amour qu'il lui portoit, il oſoit lui demander part à ſes prieres & à ſes ſacrifices, afin d'obtenir la lumiere & la force qui lui étoient néceſſaires pour faire un ſaint uſage de la paix qu'il recevoit, en même tems que lui ſa liberté; & qu'il pût réparer par ſa fidélité dans le ſervice de Dieu ſes infidélités paſſées; qu'il le ſupplioit d'être perſuadé qu'il le porteroit toujours dans ſon cœur, toutes les fois qu'il ſe préſenteroit au ſaint Autel.

M. de Saci ne recevoit pas de moindres congratulations, ni de moindres marques de joie, d'eſtime & d'affection de toutes les perſonnes les plus conſidé-

rables de la Cour. M. le Tellier entre autres lui témoigna une affection particuliere ; & il lui en avoit fait reſſentir des preuves pendant toute ſa priſon, où il lui avoit obtenu tous les adouciſſemens poſſibles. Notre réunion ayant été ſon ouvrage ſeul, il s'en ſouvenoit fort bien, & il avoua à M. de Saci qu'il lui avoit fallu uſer de beaucoup d'adreſſe, & qu'il n'avoit pu éviter que M. de Paris ne lui en fît des plaintes. Il voyoit donc M. de Saci avec beaucoup de joie dans cette liberté, qu'il lui auroit procurée bien plutôt s'il en avoit été le maître, mais à laquelle néanmoins il lui avoit fait trouver bon d'apporter quelque délai, pour achever la paix de l'Egliſe. Il lui faiſoit ſouvent de grands offres de ſervice, & il ſe ſervoit de perſonnes qui lui étoient intimes, & entre autres de M. l'Evêque d'Autun, leur ami commun, pour le ſonder, & pour ſavoir s'il ne déſireroit pas, ou au moins s'il n'accepteroit pas quelque bénéfice, en cas qu'on le lui fit tomber entre les mains.

M. de Saci voyoit qu'une ſeule parole & un ſimple conſentement pouvoient en un moment le rendre riche. Des Eccléſiaſtiques avares ou ambitieux n'auroient pas manqué à cette occaſion de faire de nouveaux projets d'établiſſement & de fortune ; mais M. de Saci toujours déſin-

téreſſé, toujours le même dans ce nouveau changement, découvrit tout d'un coup ce piége adroit. Il rejetta ſans héſiter cette tentation du démon, & demeura toujours content dans ſon état. Riche par ſa modération, il trouva dans l'humble mais ferme refus des bénéfices, le plus grand de tous les bénéfices. Pouvant tout obtenir il ne déſiroit rien qu'un état frugal & honnête, entre la pauvreté & les richeſſes. Plus on lui faiſoit d'offres, plus il ſe reſſerroit dans les bornes étroites du ſeul néceſſaire, où il demeura toujours.

J'avoue que j'admirai cette égalité d'eſprit dans ce ſaint homme; & lorſque je m'entretenois avec lui en particulier de ces grandes offres de bénéfices, il me diſoit, en ſouriant, ce vers de Virgile: *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum.*

» Je ſai, diſoit-il, combien il eſt difficile
» d'être heureux & humble tout enſem-
» ble. Les proſpérités conſidérables, &
» qui font paſſer d'un état pénible & hu-
» miliant à un autre tout oppoſé, plein
» de gloire & de joie, laiſſent d'ordi-
» naire en l'ame un ſecret plaiſir qui la
» remplit toute; & lors même que l'on
» en rend à Dieu ſes actions de graces,
» il eſt à craindre qu'une ſecrete vanité
» n'étouffe une partie de la reconnoiſ-
» ſance qu'on lui doit, & qu'on ne s'é-

» blouiſſe au milieu des applaudiſſemens
» que l'on reçoit de tout le monde. »

M. de Saci connut cet écueil & l'évita. Il ſe dépouilla de lui-même dans cette nouvelle liberté, & il en renvoya toute la gloire à celui ſeul à qui elle appartenoit légitimement. Il avoit peine qu'on lui parlât de ſa priſon & de ſa liberté, & me prioit même de n'en point parler, & de contribuer à étouffer tout cela. « Nimi-
» tons point, me diſoit-il, ceux qui re-
» viennent d'un grand voyage qu'ils ont
» fait, & qui ne parlent plus enſuite à
» tout le monde que de ce qu'ils ont vu,
» & des pays qu'ils ont parcourus. Met-
» tons tout cela en oubli. Gémiſſons
» plutôt de n'avoir pas autant béni Dieu
» de cette affliction, que nous étions obli-
» gés de le faire. » Il adoroit continuellement cette main inviſible, qui lui avoit ouvert les portes de fer & les gonds d'airain. C'étoit cette main qu'il vouloit qu'on adorât ; c'étoit d'elle ſeule qu'il vouloit que tout le monde fût occupé.

Je ne puis oublier qu'en voyant ſouvent M. le Chancelier le Tellier, qui lui témoignoit toute ſorte de bonté, & qui ne cherchoit que l'occaſion de lui en donner de bonnes preuves, M. de Saci dans toutes ces ouvertures étant à la porte des graces, ne penſa jamais à lui-même, comme j'ai dit ; mais il avoit tou-

jours dans l'esprit, la prison & les chers captifs qu'il y avoit laissés. Comme sa liberté lui faisoit paroître leur état plus pénible, il n'étoit occupé que d'eux, & tâchoit d'employer en leur faveur tout le crédit qu'il avoit auprès de ce premier Ministre. Il lui représenta avec toute sa tendresse, qu'il seroit bon de tems en tems, vers les grandes fêtes, que des personnes de la fidélité desquelles le Roi seroit assuré, allassent à la Bastille voir ce qui s'y passe, comme cela se pratiquoit dans toutes les autres prisons, & qu'ainsi on ne laissât pas dans un éternel oubli de pauvres misérables, dont on ne savoit pas au bout d'une douzaine d'années la cause pour laquelle on les avoit fait prisonniers. Je ne dis ceci que pour faire voir la tendresse de M. de Saci, & qu'étant hors d'affaire il n'imita point cet Officier de Pharaon, qui étant libre oublia Joseph; mais que rentrant de cœur mille fois dans le lieu d'où Dieu venoit de le délivrer, il ne voulut user de son crédit auprès des Grands, que pour le soulagement de ceux qui y étoient encore.

Je ne rapporte de M. de Saci & de sa sortie de la Bastille, que ce qui se passa aux yeux des hommes; mais il faudroit des yeux bien pénétrans pour percer dans ce qui se passa entre Dieu & lui. Quoiqu'il ne le perdît point de vue en

tout ce qu'il faiſoit au dehors, ce qui étoit caché étoit ſans comparaiſon plus ſaint. Mais, comme j'ai dit, quel autre que Dieu peut ſavoir ces mouvemens intérieurs, cette humilité, & ce fonds de reconnoiſſance qu'il a conſervé de cette grace pendant toute ſa vie? Combien me la recommmandoit-il à moi-même, quoiqu'en cela comme en beaucoup d'autres choſes j'aye été un diſciple bien infidéle? C'eſt néanmoins ce qui me fit prendre alors un plan de vie pour le reſte de mes jours. Je fis la réſolution, pour perpétuer ma gratitude, de me faire une eſpéce de Baſtille en me tenant auſſi reſſerré dans ma retraite, que ſi j'avois des grilles & des barreaux qui m'y renfermaſſent. Je prie Dieu qu'il m'y rende toujours fidéle; que je ne ſorte jamais, & ne faſſe jamais non plus de viſite qu'à la Baſtille, & que cette eſpéce de priſon lui plaiſe d'autant plus qu'elle eſt toute volontaire. M. de Saci avoit régulierement quelques jours du mois, où il récitoit quelques Pſeaumes proportionnés à la grace qu'il avoit reçue, afin de témoigner ainſi à Dieu ſa réconnoiſſance. Le 26 du mois qui fut le jour de notre entrée à la Baſtille, le 13 qui fut celui de notre réunion, le 12 où il avoit eu la liberté de voir quelques amis & d'en recevoir, *miſericordiæ ini-*

tium ſtillans in eum, (2. Mac. VIII. 27.) eurent chacun leurs Pſeaumes. Après cela il eſt inutile de dire combien le dernier jour du mois, qui fut celui de ſa délivrance, lui fut célébre. Tous ces jours ſe paſſoient en actions de graces qui n'étoient point paſſageres, mais qui ont duré toute ſa vie.

Il n'étoit pas de ces ames ingrates qui oublient aiſément les faveurs qu'elles ont reçues, ou qui ne les reconnoiſſent qu'en partie, & ſeulement celles qui ſont le plus de leur goût. Le jour de ſon empriſonnement lui étoit auſſi célébre que celui de ſa ſortie. Il avoit dans le fond du cœur une vraie reconnoiſſance envers Dieu de ce qu'il l'avoit ſoutenu dans cet état d'affliction ; de ce que tant de ſerrures & de barres n'avoient point fermé la porte à ſes miſéricordes ordinaires ; de ce qu'au milieu de ſes ennemis il l'avoit fortifié de ſa main toute-puiſſante ; de ce que, comme parle l'Ecriture, il ne l'avoit point abandonné dans ſes chaînes ; & enfin de ce qu'il l'avoit ſi divinement délivré de cet état, par la voie la plus glorieuſe du monde, & la plus convenable à ſon déſir, qui étoit celle de la paix, qui lui venoit de la part de ceux de qui il l'auroit dû moins attendre.

C'eſt dans ces ſentimens qu'il reçut ſa délivrance, ne l'ayant jamais attendue

des hommes, & comprenant qu'il n'y avoit que Dieu qui la lui pût procurer. Il fut récompensé de sa grande foi, & l'ayant refusée lorsqu'on la lui offrit au dépens de la vérité, il la trouva plus glorieusement sans avoir fait la moindre démarche, ni la moindre brêche à son innocence. Ayant honoré Dieu jusques dans les soldats qui le resserroient & dans les gardes qui l'accompagnoient partout, Dieu ensuite le rendit honorable à tout le monde. S'étant abbaissé lui-même sous sa main puissante dans les humiliations où ses ennemis le réduisoient, Dieu l'éleva ensuite au dessus de ces mêmes ennemis, qui gémissoient eux seuls de la liberté d'un homme qui donnoit de la joie à toute la France. Il semble qu'ils étoient eux-mêmes dans la prison dont M. de Saci sortoit, & que la confusion dont ils l'avoient voulu couvrir, retomboit sur eux. Après avoir si malheureusement triomphé de lui pour un tems, il triompha d'eux à son tour d'une maniere plus glorieuse & plus chrétienne. Ils souffroient les mêmes déchiremens qu'ils avoient tâché de lui faire souffrir à lui-même. Ils virent toute leur sagesse renversée, & ils purent alors reconnoître que rien ne peut tenir contre les desseins de Dieu, & que ce qu'on bâtit sans cela n'est bâti que sur le sable.

On ne peut ſe laſſer d'admirer que M. de Saci, tout priſonnier qu'il étoit, faiſoit concourir Rome & la France pour une paix qui lui rendit la liberté ; que ſes ennemis ſi puiſſans à Rome & en France, étoient comme priſonniers eux-mêmes, & avoient les mains & les pieds liés pour ne pas s'oppoſer à la délivrance de celui qu'ils tenoient ſi injuſtement dans les chaînes. Ce ſont là les miracles inviſibles dont M. de Saci rendit graces à Dieu toute ſa vie. Tous les gens de bien ſe joignirent à lui pour en témoigner leur gratitude. Il eut de la joie qu'on vît en ſa perſonne d'une maniere ſi éclatante, que c'étoit Dieu qui étoit le maître de toutes les avantures des hommes ; qu'il tenoit entre ſes mains les clefs de la vie & de la mort, des priſons & de la liberté, & qu'il le tiroit lui ſeul de la puiſſance de ſes ennemis viſibles, comme cet humble défenſeur de ſa grace avoit ſoutenu toute ſa vie que lui ſeul pouvoit tirer les ames de la puiſſance des ennemis inviſibles, & de la captivité du démon. Je vois bien que je m'étens beaucoup ; mais c'eſt pour moi que j'écris ceci, & je ne m'ennuie pas dans le ſouvenir d'un vrai miracle où j'eus tant de part.

Puis-je auſſi ne pas admirer le tems où cette paix arriva ? On venoit tout récem-

ment de tenter M. de Saci, & de lui promettre ſa délivrance, s'il vouloit ſigner. Mais avec quelle force rejetta-t-il cette tentation où le démon avoit trouvé le ſecret de lui parler par ſon Evêque, proteſtant au contraire au Gouverneur que cent ans de Baſtille ne lui étoient rien s'il falloit bleſſer ſa conſcience pour en ſortir! Je l'ai vu, & j'y étois préſent. Il fit cette déclaration vigoureuſe lorſqu'elle pouvoit lui appeſantir ſes chaînes & lui cauſer mille déſagrémens. Car cet agneau toûjours ſi doux, toujours ſi moderé, ſe ſentoit alors un cœur de lion. Il diſoit avec ſa douceur ordinaire des choſes ſi fermes & d'une telle réſolution, qu'il ſemble qu'on les auroit pu attendre des eſprits les plus zélés, qui ſe ſeroient laiſſés aller à toute la véhémence de leur feu. Dieu ſans doute lui mit, & ce courage dans le cœur, & cette fermeté dans la bouche; & ce fut après cette déclaration vigoureuſe & ſi ſincere, qu'il commença à remuer inviſiblement les eſprits, pour les porter à la paix. Dès que ce fidéle ſerviteur eut témoigné qu'il étoit très-content de paſſer le reſte de ſes jours à la Baſtille, Dieu commença auſſi-tôt à travailler pour l'en tirer. Il envoya ſon ange pour arrêter la ſentence que cet humble captif avoit prononcée contre lui-même; & quelque glorieuſe

liberté qu'il lui ait procurée bientôt après ſur la terre, il ne laiſſera pas de le récompenſer dans le ciel, autant que s'il étoit mort en effet dans la priſon, ſelonqu'il étoit réſolu de le faire; comme il eſt à craindre qu'il ne rende à ceux qui l'y avoient fait mettre & qui ſe réjouiſſoient ſi fort de ſa détention, ce qu'ils auroient mérité s'ils l'y avoient retenu juſqu'à ſa mort.

La joie que Dieu répandoit dans le cœur de tous les amis de M. de Saci, par une délivrance ſi miraculeuſe, les porta à vouloir tour à tour lui faire un feſtin de réjouiſſance. & nul jour ne ſe paſſoit ſans que quelqu'un d'eux lui donnât ces marques d'amitié. Par tout où il étoit il ſe faiſoit un grand concours de monde, qui ne pouvoit ſe raſſaſier de voir un homme qui leur avoit été ſi long-tems caché, & écouter une voix qui avoit été ſi long-tems dans le ſilence. M. de Saci ne refuſoit aucun de ceux à qui il avoit ſujet de croire que Dieu mettoit cette penſée & ce déſir dans le cœur. Dans toutes ces réjouiſſances où j'avois l'honneur de l'accompagner, il gardoit toujours ſon air ordinaire, toujours doux & paiſible, mais toujours grave & ſérieux, ſans ſe laiſſer emporter à la joie dont on voyoit une effuſion ſur le viſage de tous les autres.

Vous, mon Dieu, qui ſondez les cœurs & les reins, & qui voyez en ſecret ce qu'il y a de plus ſecret, quelles peines, quelles larmes, quels gémiſſemens voyiez-vous dans le cœur de M. de Saci, d'être ainſi obligé, en ſortant de la plus grande tranquillité du monde qu'il goûtoit en paix dans la priſon, de ſe voir dans toutes ces viſites ! Et combien de fois vous témoigna-t-il qu'il préféroit l'obſcurité de la Baſtille à toutes ces manifeſtations de Paris ! Il regarda ce tems qui lui parut long, comme un tems auquel il ne vivoit pas pour lui-même, mais pour ſes amis ; & il n'étoit alors occupé que de rentrer dans les fonctions de ſon ſacerdoce, qui lui avoient été interdites depuis deux ans & demi. Tout ce qui retardoit ce bien lui paroiſſoit un grand mal ; & en recouvrant ſa liberté d'entre les mains de ſes ennemis, il ſoupiroit dans le déſir de la recouvrer d'entre les mains de ſes amis.

Il faut ici que je reconnoiſſe à ma confuſion, qu'il y avoit une grande différence entre les penſées de M. de Saci & les miennes, & que la petiteſſe de mon ſens n'avoit guéres de rapport avec la gravité de ſa ſageſſe. J'admirois alors ſa conduite, & je l'admire encore tous les jours lorſque je la rappelle à ma mémoire. Ceux qui le retenoient en priſon ſa-

voient e prendre par ſon ſenſible, pendant ce tems d'humiliation, en lui défendant l'autel : c'étoit là ce qui le déchiroit le plus à la Baſtille. Auſſi Dieu ſait qu'il ne fit aucune priere à perſonne, & qu'il ne dit pas un mot, ni la moindre parole, afin de ſortir de cettte obſcure priſon ; au lieu que pendant tout le tems de ſa détention il ne pouvoit ſe laſſer de faire prier M. l'Archevêque ; qu'il lui permît de célébrer les ſaints myſtéres, ou au moins d'en approcher.

Moi donc qui voyois le déſir ardent dont il bruloit depuis tant de tems, je crus bonnement qu'étant ſorti de la Baſtille la veille de la Touſſaint, il ne manqueroit pas dès le matin du lendemain de ſolemniſer cette grande fête, & d'étancher cette longue ſoif qu'il avoit de participer au corps de Jeſus-Chriſt, en qui les deux Egliſes du ciel & de la terre ſe réuniſſent comme dans leur centre. Sa longue priſon me parut une préparation admirable, & plus que ſuffiſante pour aller ſans crainte offrir purement à l'autel cet agneau ſans tache, auquel il s'étoit mille fois offert en ſacrifice pendant ſa détention, & je puis dire hardiment en holocauſte ; puiſque ſes ennemis, comme on le lui rapporta, ne parloient pas moins que de le faire condamner au feu. Cependant ce ſaint homme

n'eut garde de ſe contenter de cette préparation. Il étoit trop humble ; & le concours de ſes amis le porta à ajouter une privation volontaire à une privation forcée ; & loin de ſe plaindre d'une ſi longne privation de l'autel, il la continua encore quelques mois, juſqu'à ce qu'il ſe vît hors de ce flux & reflux continuel de perſonnes, & qu'il fût même hors de Paris, dans une tranquillité parfaite, pour commencer à lui offrir le ſolemnel ſacrifice d'actions de graces qu'il lui devoit de ſa délivrance.

Qu'on juge par cette ſeule action du profond reſpect qu'il avoit pour nos redoutables myſtéres. Il eſt vrai que je ſouhaiterois de faire paſſer dans tous les autres l'édification que cette conduite me cauſa alors. Je voudrois de tout mon cœur que tout le monde le fût, & particuliérement les perſonnes qui ayant tant de foibleſſes, ne laiſſent pas d'approcher fort familiérement de Jeſus-Chriſt. Qu'on faſſe réflexion à ce que je viens de dire : M. de Saci avoit ſoupiré deux ans & demi vers nos ſaints myſtéres, dont on le privoit très-injuſtement. Dans ſa délivrance de la Baſtille, il regarde comme ſa plus grande liberté celle de pouvoir ſe rapprocher de l'autel. Ce ſaint Prêtre néanmoins ne ſe preſſe pas de le faire. Il ſuſpend encore volontaire-

ment

ment cette ſainte impatience dont il brûloit pour un tel bonheur, parce que la vue de ſes amis ne lui laiſſoit pas autant de tranquillité d'eſprit qu'il en déſiroit pour une action ſi ſainte.

Pour moi, j'avoue que de toute la vie de M. de Saci, cette rencontre eſt celle qui m'a appris plus ſenſiblement combien il faut de pureté pour l'autel, & avec quelle ſainteté il s'y préparoit. Il ne faiſoit rien en cela avec une habitude fade & inſipide. Il n'y avoit aucune conſidération humaine qui pût prévaloir ſur ſon eſprit, lorſqu'il pouvoit ſeulement ſe défier le moins du monde qu'il n'étoit pas dans toute la pureté où il devoit être pour des myſtéres dont l'idée l'occupoit tant. J'ai eu bien des preuves de ce que je dis, & j'ai toujours remarqué, que lorſqu'étant à Port-Royal on venoit lui demander ce qu'il lui plairoit de faire par rapport à la ſainte Meſſe, afin qu'on pût prendre des meſures pour Meſſieurs les Eccléſiaſtiques, il prioit toujours que l'on attendit, pour ſavoir ſa dévotion, le matin quand on viendroit l'éveiller.

Après donc qu'il eut été quelque tems à Pompone, & qu'il eut recommencé à dire la Meſſe, il s'en retourna à Paris, où il demeura quelque tems. Il ne crut pas devoir retourner d'abord à Port-

Royal des Champs, où toute ſon inclination le portoit. Il différa quelques années, & lorſqu'il vit les choſes plus paiſibles, il y fut, non pas pour une viſite paſſagere, comme il avoit fait depuis ſa délivrance, mais pour y demeurer toujours dans l'amour du ſilence & de la retraite. Mais parlons d'autres choſes.

Il ne faut pas s'étonner ſi M. Arnauld ayant eu tant de part à la paix de l'Egliſe, & y ayant donné les premieres ouvertures, par la généreuſe Requête qu'il fit préſenter au Roi pour répondre à celle de M. d'Ambrun, il fut auſſi un de ceux qui en reçurent plus particulierement le fruit. Son premier ſoin fut d'en aller remercier le Roi, comme avoit fait M. de Saci. Ce grand prince voulut bien recevoir ſes complimens. Il ne crut pas qu'il fût indigne de Sa Majeſté de tenir ſes regards attentifs ſur un petit homme dont tout ſon royaume parloit, & qui étant caché dans un grenier ne laiſſoit pas de faire trembler tout une Société formidable. Il écouta paiſiblement une bouche ſi long-tems fermée aux hommes, & que lui ſeul pouvoit ouvrir. Il lui donna mille témoignages de ſon eſtime & de ſa bienveillance; & lorſque M. Arnauld voulut lui faire des excuſes des paroles un peu fortes qui pouvoient lui échapper dans ſes Ecrits,

il eut la bonté de l'arrêter là. Il ne put ſouffrir qu'il s'humiliât d'une choſe qui méritoit plutôt des louanges.

Il ne faut pas s'étonner ſi, lorſque cette paix fut faite, & que M. Arnauld eut la liberté de paroître ſur le pavé de Paris, comme le reſte des hommes, il ſe fit auſſi-tôt un grand concours de perſonnes qui venoient de loin voir un homme qui étoit connu par-tout par ſes Ouvrages, mais dont le viſage n'étoit connu que de très-peu de monde. On s'empreſſoit de toutes parts, & on venoit même des provinces les plus éloignées voir celui qu'on ne connoiſſoit que par ſes Livres, comme dit S. Jérôme, *Ut eum quem ex libro noverant, coram quoque viderent.* Ceux qui paſſoient pour des maîtres en Iſraël, & que l'on écoutoit avec admiration, ſe faiſoient une joie & une gloire de venir entendre la ſageſſe de cet homme, & de ſe rendre ſes diſciples, aimant mieux ſans comparaiſon être les humbles auditeurs de ſes diſcours, que de voir les autres écouter ce qu'ils leur diſoient. Ainſi un homme qui un peu auparavant fuyoit de tous côtés pour ne ſe point laiſſer voir, voyoit une multitude de perſonnes au contraire venir à lui de tous côtés pour déterrer un tréſor qui avoit été ſi long-tems caché ; & ſelon l'expreſſion de S. Jerôme, en parlant de

ceux qui alloient à Rome exprès pour y voir le célébre Tite-Live, on voyoit une eſpéce de miracle lorſque des perſonnes arrivant de loin dans cette ville qui ſurprend d'abord tous ceux qui la voient, cherchoient néanmoins dans Paris autre choſe que Paris. En effet on étoit charmé de trouver dans les paroles de M. Arnauld quelque choſe de plus vif que dans ſes Livres.

Cet humble Docteur voyoit ce concours avec ſa ſimplicité ordinaire. Les brillantes lumieres qui ſortoient de lui & qui éblouiſſoient les autres, ne l'élouiſſoient pas lui-même. Il étoit dans le firmament de l'Egliſe comme une étoile toujours brillante, & toutes les vapeurs de la vanité ne pouvoient en ternir l'éclat, comme toutes les noires fumées de la calomnie n'avoient pû l'obſcurcir. Ce qu'on admiroit le plus alors en M. Arnauld & en ſes autres amis, dans la douceur de cette paix nouvelle, fut de voir que la charité de ces ames ſaintes, leur amour & leur zéle pour la vérité fuſſent toujours les mêmes, & qu'au lieu de craindre les traitemens pénibles dont ils ne faiſoient que de ſortir, ou de ſentir quelque affoibliſſement dans leur ferveur, ils travaillerent au contraire avec un nouveau zéle à éclaircir par d'excellens Ecrits la doctrine de l'Egliſe,

ſans craindre que ce fût une nouvelle ſource de querelles.

Pouvoient-ils mieux faire voir que par cette conduite, qu'ils avoient renoncé à toutes les vues humaines, & effacé de leur cœur toutes les craintes du monde, comme tous les déſirs en étoient bannis? Leur charité ne demandoit qu'à ſouffrir, & à offrir à Dieu leur vie auſſi-bien que leur plume. D'un côté, ils ſacrifioient leurs veilles pour combattre les erreurs par d'admirables Ecrits, qui ſortoient de la pureté & de la plénitude de leurs cœurs : de l'autre, ils étoient diſpoſés à ſouffrir pour la vérité qu'ils aimoient; & étant victorieux dans leurs Livres de tout ce qui s'oppoſoit à eux, ils ne refuſoient pas d'être vaincus, comme il eſt dit dans l'Apocalypſe que les témoins de la vérité doivent l'être par la bête qui leur fera la guerre : *Et vincet illos & occidet eos.* Quelques excuſes que M. Arnauld eût faites au Roi lorſqu'il eut l'honneur de lui faire ſon compliment, de la force qui paroiſſoit quelquefois dans ſes Ecrits, il n'avoit pas oublié cette admirable maxime de S. Jerôme, qui pour excuſer auſſi le feu de ſes Ecrits & l'auſtérité de ſon ſtyle, dit nettement ces paroles remarquables : *Nihil ſic placet, niſi quod in ſe habet mordacis aliquid veritatis.*

Ainſi ce pieux Docteur toujours uni-

forme, toujours ſemblable à lui-même, auſſi-bien après que devant la paix, ne déshonora jamais ſa fermeté par le moindre affoibliſſement, non plus que ſes lumieres par aucun mélange de ténébres. Il étoit très-diſpoſé à garder la paix avec tout le monde; mais nonobſtant ſon inclination à la concorde, il étoit incapable de conſentir aux nouvelles erreurs du ſiécle, ni à ceux qui forment des monſtres dans la doctrine de l'Egliſe, & qui s'étant forgé des idoles dans leur cerveau, veulent les faire recevoir avec honneur par les autres. Il ne pouvoit être étonné, dans ces rencontres, par la violence des hommes appuyés de l'autorité des Grands. Il ne préféroit point ſes intérêts particuliers à l'utilité de l'Egliſe. En embraſſant ou rejettant une doctrine, il n'avoit jamais d'égard aux perſonnes, mais à la vérité toute pure & à la Tradition. C'eſt pourquoi lorſque dans la pureté de cette conduite il ſe voyoit expoſé aux perſécutions, il les ſouffroit paiſiblement, ſans appréhender jamais le moins du monde ni la perte de ſes biens, ni l'empriſonnement même de ſa perſonne.

Mais hélas! la joie que cauſa la paix de l'Egliſe ne dura guéres. Lorſque tout le monde la regardoit avec admiration comme un des événemens les plus glorieux du ſiécle, d'autres la voyoient

avec des yeux bien différens. Il ſemble que Dieu avoit pris plaiſir à montrer qu'il étoit le maître des cœurs, & que lorſque ſes ſerviteurs étoient aſſez purifiés devant ſes yeux, pour lui être agréables, il ſavoit porter à la paix ceux qui leur étoient le plus oppoſés. Mais après avoir montré ſa puiſſance, & en avoir tiré l'effet qu'il vouloit, il permit que les choſes repriſſent bientôt leur train ordinaire. Ainſi des gens mal intentionnés ayant peine à ſouffrir que ces Meſſieurs paruſſent librement dans Paris, firent bientot, par leurs ſifflemens ſecrets & leurs cabales ouvertes, que les choſes rentraſſent dans leur premiere confuſion. Cette heureuſe intelligence commença à ſe déconcerter. La paix commença à chanceler. Les bonnes intentions de ceux qui l'avoient faite commencerent à ſe ralentir. Ceux qui y avoient le plus contribué s'éloignerent de la Cour. Les perſonnes qui en avoient le plus goûté le fruit, s'apperçurent qu'on ſe laſſoit d'eux, & qu'on s'expliquoit aſſez clairement dans les viſites qu'ils rendoient.

Je ne rapporterai point ici de quelle maniere le démon, cet ennemi irréconciliable de la paix, s'y prit pour rompre cet ouvrage qui lui déplaiſoit ſi fort, auſſi-bien qu'à ceux qui lui ſervoient depuis ſi long-tems de miniſtres & d'in-

ſtrumens, & que David décrit en un mot, lorſqu'il dit d'eux, *Et viam pacis mon cognoverunt.* Il faut laiſſer cela dans les ſecrets de Dieu qui fera tout paroître quelque jour, lorſque ſon heure ſera venue. Tout ce qu'on peut dire en un mot, eſt que ſi M. l'Archevêque de Sens ſe fit beaucoup d'honneur par la négociation de cette paix qui ſe termina ſi glorieuſement, il ne s'en fit pas moins par ce qui arrêta le cours de ſa négociation. *

Il eſt trop heureux que Dieu l'ait choiſi pour cet ouvrage, comme un vaſe utile à ſa gloire & à la paix de ſon Egliſe. Il a fait voir qu'il étoit vraiment un ange de paix. Sa vie auroit été bien employée, quand elle n'auroit ſervi qu'à cette ſeule œuvre. Il a montré que ſa charité vraiment Epiſcopale ne ſe renfermoit pas dans le cercle de ſon Diocèſe qui lui paroiſſoit trop étroit, mais qu'elle embraſſoit toute l'Egliſe. Sa gloire conſiſte à avoir ſervi ſi avantageuſement à l'ouvrage auquel Dieu l'avoit deſtiné. Mais ce n'étoit pas pour lui un moindre bonheur, enſuite d'une action ſi louable, de tomber dans la diſgrace de la Cour pour avoir fait ſon devoir ; & ceux qui ont

* M. Fontaine parle, ſans doute, du ſoufflet que M. de Gondrin donna à Madame de Monteſpan ſa niece, qu'il trouva dans les appartemens du Roi, en lui diſant, *Que faites vous ici?*

tant aimé les troubles, ne peuvent être assez confus en eux-mêmes, lorsqu'ils verront avec quelque attention, de quels artifices le démon s'est servi pour leur redonner ce quils souhaitoient, & pour rompre une paix qui leur étoit insupportable.

Cependant ces persécuteurs injustes, trouvant peu à peu des inventions pour brouiller de nouveau les choses, & pour détruire la paix qui avoit été faite sans leur participation, firent voir quelque chose de semblable à ce que fait une eau long-tems retenue, lorsque ne pouvant plus être contrainte & grossissant de plus en plus, elle rompt enfin les digues, & se répand avec d'autant plus de violence qu'elle avoit été plus resserrée. Ils ne parloient plus que comme d'hérétiques, de ceux à la piété desquels tout le monde venoit de rendre un si glorieux témoignage. Comme M. Arnauld étoit celui qui leur étoit le plus en bute, ils prirent la résolution de se rendre les maîtres de sa personne, pour l'être de sa plume. Mais ce sage Docteur à qui une longue expérience n'avoit que trop fait connoître à quelles gens il avoit affaire, ne se laissa pas endormir par la douceur de la paix & de sa nouvelle liberté. Il observoit toutes les démarches de ses ennnemis. Il sut toutes les cabales

que l'on formoit contre lui ; & jugeant fort ſagement de l'avenir par le paſſé, il crut auſſi devoir avoir recours à ſon refuge ordinaire, c'eſt-à-dire à la retraite. * Voici de quelle maniere il en parle lui-même dans ſon teſtament qui eſt entre les mains de tout le monde :

» .... Quelque touché intérieure-
» ment que je fuſſe de l'état déplorable
» où l'Egliſe de France ſe trouvoit ré-
» duite par le phantôme du Janſéniſme ;
» depuis même cette paix qui s'eſt ſi mal
» obſervée d'un côté, j'ai attendu en ſi-
» lence que vous-même, mon Dieu,
» apportaſſiez quelque reméde à ces
» maux ; & vous ſavez que je n'ai eu au-
» cune part à ce qui a paru en public, qui
» y ait pu avoir rapport. Ainſi ma con-
» ſcience ne me reproche point d'avoir
» rien fait par imprudence, ou par un zéle
» mal réglé, qui ait pu donner occaſion
» de me faire regarder comme un chef
» de parti, dont on devoit obſerver tou-
» tes les démarches.

» Et néanmoins n'ayant pu éviter
» qu'on n'eût de moi un ſoupçon ſi mal
» fondé ; étant d'ailleurs percé de douleur
» de voir tant de maux auxquels j'appré-
» hendois que ce ne fût prendre quelque
» part, ſi je voyois ceux qui les cauſent

* M. Arnauld ſe retira dans les Pays-Bas en 1679. vers le mois de Juillet.

» ſans leur en rien témoigner, je me ſuis
» réſolu de me ſouſtraire à la vue du
» monde pour n'être plus expoſé aux
» traits de la médiſance & de l'envie, ni
» obligé de diſſimuler mes ſentimens ſur
» ce que ſouffroit l'Egliſe.

» C'eſt l'état, mon Sauveur, où je
» ſuis depuis trois mois; & où vous me
» faites la grace de me faire jouir d'une
» profonde paix, ſans remords pour le
» paſſé au regard des choſes ſur leſquel-
» les on m'a accablé d'injures & de ca-
» lomnies, ſans ennui pour le préſent,
» & ſans inquiétude pour l'avenir. J'y
» attends dans une entiere tranquillité,
» par la confiance que j'ai en votre mi-
» ſéricorde, tout ce qu'il vous plaira
» ordonner de moi. Je ſuis aſſez avancé
» en âge pour croire que cette retraite
» pourra bien être le dernier acte de ma
» vie; & n'ayant guéres pour amis que
» des perſonnes qui ſont à vous, & qui
» tâchent de vous ſervir, il m'eſt plus
» rude de penſer que j'en pourrai être
» ſéparé dans le tems que l'on ſe diſ-
» poſe à paroître devant vous, où je
» pourrois avoir plus beſoin de leur
» aſſiſtance. Mais daignez, ô mon cher
» Jeſus, accepter le ſacrifice de cette
» privation que je vous offre par avance
» de tout mon cœur. Dites à mon ame
» que vous êtes ſon Dieu & ſon Sau-

» veur, & qu'ayant par votre grace » quitté tout pour vous, vous me tien- » drez lieu de tout en quelque état que » je me trouve.

On voit dans ces paroles de M. Arnault quelles furent les raiſons de ſa retraite, & dans quelles diſpoſitions de cœur il s'y réduiſit. Je ne puis oublier dans quelle conſternation furent reduits tous les gens de bien, lorſqu'ils apprirent que M. Arnauld s'étoit retiré pour devenir inviſible. Tout le monde en avoit de la douleur: ſes amis, parce qu'ils ſe voyoient privés par-là de la conſolation de le voir; & ſes ennemis, parce qu'ils voyoient échapper de leurs mains une perſonne dont ils auroient été bien aiſes d'être les maîtres. On vit le monde partagé en différens ſentimens. Les uns malgré toute leur douleur diſoient que c'étoit une ſageſſe; que M. Arnauld étoit depuis tant d'années en bute à des gens puiſſans, qu'il faiſoit bien de ſe mettre à l'abri de leur violence; que c'étoit des perſonnes qui ne vouloient point de paix; que celle qui depuis peu avoit été ſi glorieuſement faite, avoit été très-mal obſervée, & qu'on devoit tout craindre de perſonnes à qui les calomnies ne coûtoient rien, & qui pouvoient donner contre lui des ombrages à un grand Prince; que s'ils l'avoient toujours fait paſſer

pour un chef de parti, ſi dans leurs médiſances mal concertées ils avoient voulu établir que lorſqu'il n'étoit encore qu'un enfant, ſelon la ſupputation des années, il s'étoit trouvé à Bourg-fontaine à une aſſemblée de Déiſtes, où il avoit promis de travailler par des moyens cachés à ruiner les myſtères de notre Religion, faiſant ainſi ſouvenir de la fable du loup, qui accuſoit l'agneau d'avoir mal parlé de lui lorſqu'il n'étoit pas encore né; s'ils avoient publié cette impoſture horrible que dans un ſabbat il avoit fait une harangue dont le diable avoit été ravi; s'ils avoient fait cent ſuppoſitions honteuſes de cette ſorte, comme ils ont fait encore depuis celle du faux Arnauld, qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes: on pouvoit aiſément croire qu'ils en inventeroient quelqu'une enfin, qui comme un tourbillon, emporteroit ce pieux Docteur, & l'enleveroit à ſes amis d'une maniere fâcheuſe, qu'il étoit ſage de prévenir.

Mais les autres qui diſſimuloient le dépit qu'ils avoient de cette retraite tâchoient de décrier M. Arnauld. Ils diſoient qu'il s'étoit laiſſé aller à une terreur panique; & qu'il étoit vraiment du nombre de ceux dont le S. Eſprit dit par les Prophétes, qu'ils fuient ſans que perſonne les pourſuive.

C'eſt ainſi, mon Dieu, qu'on jugeoit de cette action de votre ſerviteur. Ainſi s'éclipſa cet admirable homme, laiſſant le déplaiſir aux uns de ne plus jouir de la joie de ſa vûe & de la douceur de ſes entretiens; & aux autres celui de ne pouvoir plus obſerver ſes démarches, d'être dans l'impuiſſance d'avoir le moindre fondement pour concerter de nouvelles calomnies, ou de ne pouvoir en recueillir le fruit, en jettant dans une priſon celui qui s'étoit ſouſtrait à leurs violences.

Cependant, mon Dieu, votre ſerviteur ſe retira comme Abraham, ſans ſavoir où il alloit, réſolu à tout, & diſpoſé à mourir comme il a fait, dans la retraite, ſans avoir la conſolation de rendre les derniers ſoupirs entre les mains de ſes amis, & de recevoir d'eux en ces derniers momens les ſecours qui ſont néceſſaires.

M. Arnauld qui avoit le meilleur cœur du monde n'étoit pas inſenſible. Il ſavoit, ô mon Dieu, quel ſacrifice il vous faiſoit, & que ce ſacrifice vous étoit d'autant plus agréable, qu'il lui étoit plus douloureux. Les déchiremens de ſon cœur étoient comme autant de témoignages ſanglans qu'il vous donnoit de ſon amour & de ſon inviolable fidélité. S'il vouloit ſe conſerver à ce prix,

c'étoit moins pour ménager ſa perſonne ; que pour ſe conſerver à votre Egliſe dont il préferoit les intérêts aux ſiens propres, & la tendreſſe qu'il avoit pour elle, à toute la tendreſſe qu'il ſentoit pour ſes amis & pour ſes proches. Il vouloit lui conſerver ſa plume libre juſqu'à la mort, & faire voir à ceux qui oſeroient faire quelque nouvel attentat contre elle, qu'elle avoit encore un défenſeur intrépide, qui pour être caché, ne laiſſoit pas de prendre autant de part à tous ſes maux, qu'il avoit fait tout le reſte de ſa vie.

Mais par un même coup Dieu exerçoit la patience de ce fidéle ſerviteur, & encore plus celle de beaucoup d'autres perſonnes, à qui ſa priſon volontaire fit la même plaie que la priſon forcée de M. de Saci avoit faite quelques années auparavant. Car je ne plains pas ce ſaint Docteur dans cette retraite qui le rendoit ſi inconnu, ou plutôt ſi inviſible aux hommes. Quelque obſcure qu'elle fût, il y avoit porté avec lui toutes ſes lumieres ; & quand le ſoleil s'éclipſe à nos yeux, ce n'eſt point lui qui perd de ſes rayons, c'eſt nous qui ſommes à plaindre, parce que nous nous en trouvons privés. Je plaindrois les Grands du monde, ſi par quelque tourbillon imprévu ils ſe trouvoient tout d'un coup

obligés de chercher leur ſûreté dans quelque retraite cachée. Ces ſpectres & ces phantômes, qui ne ſeroient plus que l'ombre d'eux-mêmes, qui ayant été grands dans le monde ne ſeroient plus rien, qui ſurvivroient en quelque ſorte à eux-mêmes; qui ne ſe ſouviendroient de leur premier état que pour déplorer leur état préſent; ces jouets malheureux de la fortune, qui verroient leur éclat & leurs richeſſes changées en pauvreté & en obſcurité, qui auroient peine à ſe reconnoître en ſe comparant à eux-mêmes, qui ayant été auparavant la terreur des hommes, ſeroient enſuite expoſés aux inſultes, ou, ce qui peut-être ſeroit encore plus ſenſible, à la domination de ceux qu'ils dominoient ſi impérieuſement dans le monde; j'avoue dis-je, que je plaindrois ces perſonnes.

Mais un M. Arnauld qui portoit partout avec lui le tréſor de ſa piété & de ſa ſcience, tréſor que perſonne ne lui pouvoit enlever; que Dieu accompagnoit dans tous ces changemens de lieux, je croirois lui faire un grand tort de le trouver malheureux en cet état. Si je pouvois entrer dans le ſanctuaire de ſon cœur, & voir les mouvemens de cette charité lumineuſe & brûlante avec laquelle il s'eſt mille fois offert à Dieu dans cette cache, où il prenoit plaiſir

à ſe regarder, où il ſavoit que le Pere céleſte qui voit ce qu'il y a de plus ſecret, ne le perdoit jamais de vue, pourrois-je ſoutenir avec la foibleſſe de mes yeux les merveilles que je découvrirois ? Ce qui me touche le plus eſt l'admirable conduite que Dieu a tenue ſur ce fidéle ſerviteur, en voulant qu'après avoir été dans ſa jeuneſſe le prédicateur de la pénitence, il le fût encore dans ſa vieilleſſe, par l'exemple de ſa vie, à laquelle la providence de Dieu l'engageoit. Dieu ne veût pas que ſes plus fidéles ſerviteurs, & ceux qu'il aime davantage, ſortent de ce monde pour aller à lui, ſans être auparavant purifiés par la pénitence. C'eſt une voie que j'ai vû qu'il a gardée envers tous les hommes admirables que j'ai eu le bonheur de connoître, à qui il a ménagé avant la mort des pénitences très-ſenſibles, & qui étoient particulieres & proportionnées à chacun d'eux. Je ſuis épouvanté de la profondeur de ſa ſageſſe, lorſque je repaſſe tout cela dans mon eſprit.

C'eſt par l'effet de cette conduite que Dieu garde ſi inviolablement, que M. Arnauld s'eſt purifié avant que de paroître devant lui. Il voyoit l'accablement de tant de viſites qu'il ne pouvoit éviter, & qui l'empêchoient malgré lui de jouir autant de Dieu que ſon grand

amour l'auroit ſouhaité. Qui peut douter que dans ce flux & reflux continuel de tant de perſonnes, il ne s'attache inſenſiblement quelque pouſſiere au cœur des hommes les plus ſaints, comme le remarque admirablement S. Leon Pape ? *Neceſſe eſt de mundano pulvere etiam religioſa corda ſordeſcere.*

Ainſi Dieu qui eſt toujours juſte, parce qu'il eſt toujours Dieu, & qui exerce ſa juſtice par un droit auſſi perpétuel que l'eſt celui de ſon être, fait ſans doute une grande miſéricorde à ſes ſerviteurs, & traite avec une bonté bien favorable un homme auſſi ſaint que l'étoit M. Arnauld, lorſqu'avant que de l'appeller à lui, il lui tend la main pour l'arracher comme par force du milieu du monde, où ſa charité ſeule le retenoit. Il préfere l'avantage d'un de ſes élus à celui que le monde pouvoit tirer de ſes entretiens. Il lui donne du tems pour ſe purifier dans la retraite, & pour eſſuyer cette poudre de deſſus ſon cœur, afin de lui rendre tout ſon éclat, n'ayant plus rien qui le ternît.

Je vous honore, grand ſerviteur de Dieu, & je vous conjure par cette ardente charité que vous avez toujours eue pour ceux que vous avez honorés de votre amitié, de jetter quelques regards ſur moi du haut du ciel pour m'attirer

après vous ; afin qu'au moins de loin je coure après la bonne odeur dont vous avez rempli l'Egliſe. J'honore de loin votre précieux corps en quelqu'endroit qu'il puiſſe être, & je m'eſtimerois heureux de toucher à la pouſſiere qui le couvre. Heureuſe terre qui le poſſédez, & malheureuſe celle-ci qui ne le poſſéde pas ! Dieu le conſerve quelque part où il ſoit, comme il vous a conſervé lorſque vous viviez. Il ne ſe contente pas de vous avoir caché à nous pendant votre vie, il vous cache encore après votre mort.

Mais après que Dieu vous a couronné en ſecret, il vous couronnera enfin à la vue de tout le monde, & votre corps paroîtra avec cette brillante gloire que Dieu a promiſe à ceux qui inſtruiront les autres. Oui M. Arnauld paroîtra éclatant de gloire à la vue de ceux qui l'auront aimé généreuſement, de ceux qui l'auront aimé lâchement, & enfin de ceux qui ne l'auront pas aimé. Les uns rendront graces à Dieu de la gloire dont il l'aura environné; les autres porteront la confuſion d'avoir rougi ici de ſe déclarer ſes amis ; & les derniers, ſurpris de voir dans cette élevation celui qu'ils prenoient à tâche de déshonorer ſur la terre, déploreront trop tard leur aveuglement, qui les empêchoit d'ouvrir les yeux à ſa vertu, & aux pures

vérités qu'il a ſi clairement développées.

Que ceux qui peuvent craindre un tel malheur préviennent cette confuſion. Qu'ils renoncent à leur haine ſi invétérée. Qu'ils aiment enfin, & qu'ils admirent un ſi ſavant Docteur, qui a fait voir avec tant d'édification que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit fouillé dans l'hiſtoire de l'Egliſe, & pénétré dans la conduite qu'il avoit plu à Dieu de tenir ſur ſes Saints, qui avoient prêché ſa loi & établi ſa doctrine. Il avoit encore eu plus de ſoin de former ſa vie ſur leur vie, que ſa ſcience ſur leur ſcience. En voyant ce qu'ils enſeignoient, il conſidéroit ce qu'ils avoient fait, & faiſoit attention à ce qu'ils avoient ſouffert. Ainſi bien loin d'être ſurpris de voir s'élever contre lui les paſſions des hommes, il reconnoiſſoit en cela au contraire la conformité qu'il vouloit avoir en toutes choſes avec ceux qu'il regardoit comme ſes maîtres, & il ne s'étonnoit pas que le diſciple fût traité comme le monde les avoit traités. C'eſt pourquoi il béniſſoit ceux qui l'outrageoient & qui le perſécutoient, parce qu'ils le rendoient ſemblable à ceux qu'il regardoit comme ſes modeles; & il ne croyoit vraiment être leur diſciple, non plus que celui de Jeſus-Chriſt, qu'en tombant dans la haine & la diſgrace des hommes.

Si donc la poſtérité s'étonne qu'un homme ſi illuſtre en toutes manieres, d'une famille diſtinguée dans le monde & dans l'Egliſe, d'une piété qui étoit comme héréditaire à ſa famille, d'une érudition qui ne lui laiſſoit rien d'inconnu dans les ſciences humaines & divines, d'une éloquence qui charmoit les amis de la vérité par ſa douceur, & qui réduiſoit au ſilence ſes ennemis par ſa force, d'un raiſonnement auquel rien ne réſiſtoit, d'un travail ſi infatigable qu'on auroit peine à lire tout ce qu'il a compoſé, a pu néanmoins déplaire au monde, comme il a fait ; qu'il s'étonne de même comment les Athanaſes, les Chryſoſtômes, & tant d'autres ne lui ont pu plaire !

O prodige de nos jours ! Qui vous admirera autant que vous avez mérité de l'être ? On s'eſt empreſſé de graver votre image ſur le marbre & ſur le bronze. Les plus habiles ouvriers ont épuiſé tout leur art pour rendre juſqu'aux moindres de vos linéamens. Je vous ai vu même après votre mort reſpirer encore dans vos buſtes, & parler en quelque ſorte à ceux à qui l'amour & le reſpect tenoient les yeux arrêtés ſur votre viſage. Les plumes ſavantes ſe ſont employées à vous louer. Mais vous paroîtrez toujours plus grand dans vos Ou-

vrages que dans tous les éloges que l'on peut faire de vous. Rien ne vous fera mieux connoître que vos Ecrits propres. C'eſt là que vous avez parfaitement gravé votre image, & que vous avez repréſenté, comme dans un miroir vivant, vos admirables qualités. On ſaura, en vous liſant, quel a été votre amour & votre zéle pour la vérité catholique, pour la vraie ſcience de la Religion, pour la doctrine & la tradition des Peres, pour la correction des abus, & pour la diſcipline de l'Egliſe; & on verra reluire dans vos Ecrits les merveilleux dons de la grace, qui vous ont rendu un des plus grands ornemens de l'Egliſe Gallicane. Votre mémoire ſera toujours très-heureuſe, très-ſainte & très-vénérable dans l'Egliſe, qui a eu la conſolation dans ſa vieilleſſe où Dieu vous a fait naître, de voir comme raſſemblés & unis en vous l'eſprit & la lumiere des anciens Docteurs, afin que vous fuſſiez expoſé comme un grand ſpectacle aux ſiécles à venir, & que la ſolidité de votre doctrine, la ſainteté de vos ſentimens, l'humilité de votre cœur, l'ardeur de votre piété & la diſcrétion de votre zéle ſerviſſent dans ce dernier âge à effacer les faux luſtres des fauſſes vertus, des fauſſes dévotions, des fauſſes prudences, des faux zéles, des fauſſes lumieres & des fauſſes doc-

trines qui ſe formeront dans la corruption des derniers tems, ſoit par l'ignorance aveugle & préſomptueuſe des hérétiques, ſoit par le refroidiſſement de la charité des enfans & des miniſtres de l'Egliſe catholique. On admirera la ſcience auſſi-bien que la ſainteté que vous avez reçues de Dieu dans les bois & dans les rochers de votre ſolitude, qui vous ont rendu comme un tréſor vivant de toute la ſcience eccléſiaſtique, comme un homme de Dieu, comme un Théologien dont le jugement étoit plus exact que celui des autres Théologiens de votre tems, & comme un pieux & ſaint Ecrivain, par la bouche duquel la vérité même ſemble rendre ſes oracles.

Je ne ſais où je me laiſſe emporter : & qui pourroit ſe retenir en parlant de M. Arnauld ? Cependant je préviens le tems de ſa mort. Il ſemble que je le regarde comme mort dès qu'il s'eſt ſouſtrait à nous. O cruauté ! Il s'eſt trouvé des perſonnes aſſez dures pour blâmer cette retraite, comme ſi ç'eût été une fuite honteuſe. Ceux mêmes qui en étoient la premiere cauſe étoient les premiers à la condamner. C'étoit eux-mêmes qui devoient s'accuſer d'avoir tant attriſté ce ſaint Docteur, d'avoir compté tous ſes pas, obſervé toutes ſes démarches, épié toutes les viſites qu'il faiſoit ou qu'on

lui rendoit. D'une part toute ſon inclination le retenoit, de l'autre toute ſa raiſon le chaſſoit; & lorſqu'enfin il préféra ſa raiſon à ſon inclination; lorſque par un ſeul coup il fit à Dieu tant de différens ſacrifices; lorſque les moins ſenſibles devoient plaindre un homme de ſon mérite, réduit dans un tel état, des ames baſſes n'ont à la bouche que des inſultes & des plaintes ameres. Ils blâment M. Arnauld lorſqu'il prend le ſage parti de ſervir Dieu paiſiblement dans la retraite & dans le ſilence, ne voyant pas qu'il étoit autant de l'humilité que de la prudence chrétienne de ſe ſouſtraire à la violence des perſonnes emportées, qui font gloire de mépriſer toutes les loix pour ſatisfaire leur vengeance. Ils s'érigent en rois & en ſouverains. Ils veulent ôter aux ſujets d'un Prince légitime la moindre liberté qu'on puiſſe leur laiſſer, qui eſt celle de ſe cacher. Ils ſe plaignent d'avoir affaire à des inviſibles, diſent-ils, & inſultent d'une maniere honteuſe à des Saints qu'ils réduiſent eux-mêmes à chercher ces retraites obſcures.

Que mon ame n'entre jamais dans le conſeil de ces orgueilleux, qui ont condamné ſi lâchement un ſi grand homme. Pour vous, ſaint Docteur, qui, inviſible au monde, marchez ſi fidélement devant Dieu, vous ſavez quel reſpect j'ai toujours

toujours eu pour vous dans ces états où l'orgueil des hommes vous réduiſoit. J'ai eu autrefois le bonheur d'être avec vous dans ces maiſons inconnues, & j'ai vu avec joie préſent à mes yeux un tréſor caché au reſte des hommes. Ma douleur eſt de n'avoir pas été digne de vous accompagner juſqu'au bout, & de n'avoir pu vous ſuivre dans votre derniere retraite. J'en bénis le lieu ſans le connoître, & je prie Dieu de bénir les perſonnes qui vous y ont rendu les derniers ſervices, auſſi-bien que les autres qui vous ont ſouvent ouvert leurs maiſons dans vos retraites précédentes, où je vous accompagnois, & qui vous cachoient encore plus dans leur cœur que dans leurs logis. J'aurois préféré à toutes les couronnes du monde le bien d'être attaché par un nœud indiſſoluble à votre perſonne.

Et vous, mon Dieu, pour finir enfin ce ſujet que j'ai peine à quitter, en comblant de gloire votre ſerviteur, comblez ſes ennemis de vos graces. Rendez-leur le bien pour le mal. S'ils ont obligé un ſi ſaint homme à ſe bannir de ſa patrie, qu'eux-mêmes ne ſoient pas bannis de votre celeſte cité. S'ils n'ont pas eu pitié d'un homme de ce mérite, qui devenoit étranger dans des pays qu'il ne connoiſſoit pas, ayez pitié d'eux, &

qu'ils ne ſoient pas étrangers & exilés à l'egard de leur éternelle patrie. Vous qui avez mis votre ſerviteur le grand Arnauld à l'abri de ſes ennemis viſibles & inviſibles, convertiſſez ceux qui l'ont haï & perſécuté. Qu'ils ne ſouffrent point ce qu'ils ont fait ſouffrir aux autres, & que votre grace ſoit plus abondante que leur malice. Faites-la leur connoître, mais ne les puniſſez pas dans votre fureur. Faites-leur comprendre quels châtimens ils méritent, mais retenez votre bras. Ne les frappez pas, mais qu'épouvantés de leurs injuſtices paſſées, ils courent dans le ſein de votre miſéricorde qui les attend à pénitence, & qu'ils penſent à ſe punir eux-mêmes. Détruiſez ce tréſor de colere qu'ils ſe ſont amaſſé depuis tant de tems. Qu'ils n'ayent plus perſonne ſur qui leur zéle amer s'exerce, & qu'ils l'emploient plus utilement contre eux-mêmes. Qu'ils ne ſortent pas de la vie, avant que de ſortir de leur emportement. Qu'ils ſe renoncent eux-mêmes, afin que vous ne les renonciez pas; & qu'ils ſe condamnent pour n'être pas condamnés de vous.

Je m'arrache de ce ſujet où j'ai prévenu le tems. Car M. Arnauld, pour être caché, n'étoit pas mort pour cela, comme je pourrois le faire voir ſi Dieu me donnoit aſſez de vie. Il ſurvécut de dix

ans entiers à M. de Saci ſon neveu, ſur qui tout le poids des affaires retomba lorſque M. Arnauld fut éclipſé.

Je crois avoir dit qu'étant ſorti de la Baſtille, après avoir fait quelque ſéjour à Paris, il quitta tout pour ſe retirer à Port-Royal des champs où on le déſiroit beaucoup, & où toute ſon inclination le portoit. Il vit néanmoins ſes amis partagés ſur cela, & j'avoue que je fus du nombre de ceux qui lui repréſenterent qu'il s'expoſoit trop, & qu'il ſe mettoit en état de ne pouvoir plus aſſiſter ces ſaintes filles. Vous, Monſieur, à Port-Royal! lui diſois-je: & tous les mois vous viendrez à Paris donner huit jours à vos amis? Faites tout le contraire. Soyez à Paris, & allez tous les mois donner huit jours aux Religieuſes de Port-Royal. Vous vous tirerez ainſi d'affaire, & vous vous conſerverez la liberté d'aller toujours autant que vous voudrez à Port-Royal; au lieu que vous y établiſſant, il vous viendra un ordre d'en décamper, & il ne vous ſera plus libre enſuite d'y faire quelques voyages. Cela arriva effectivement de cette ſorte quatre ou cinq ans après; mais pour lors l'inclination la plus forte l'emporta. M. de Saci alla à Port-Royal, & moi avec lui; mais les fréquens voyages qu'il me falloit faire à Paris pour regler les impreſ-

ſions, me firent prendre avec ſon agrément la réſolution de demeurer à Paris chez M. Rouland ſon imprimeur. C'eſt là qu'il vouloit bien venir loger toutes les fois qu'il venoit à Paris. Auparavant, lorſque ni lui ni moi n'y avions point de demeure fixe, il ſe logeoit au Palais chez l'admirable M. Fournier, Chapelain de la Sainte Chapelle, qui logeoit avec lui le ſaint vieillard M. Thibouſt. Celui-ci étoit du Diocèſe d'Evreux. Une juſte reconnoiſſance voudroit que je diſſe ici beaucoup de bien de ces deux pieux Eccléſiaſtiques; mais j'avoue que de bonne foi je ne ſais par où m'y prendre, tant je me trouve ébloui d'une infinité de choſes qui ſe préſentent à mon eſprit.

M. Fournier avoit un oncle qui étoit maître de la muſique du Roi, j'ai oublié ſon nom; mais quoique bon muſicien, il étoit encore meilleur chrétien & meilleur Eccléſiaſtique. Je ne l'ai pas connu par moi-même; mais tout ce que m'a dit de lui M. Fournier, & les diverſes fondations qu'il avoit faites, m'ont fait juger que c'étoit un grand homme de bien. Ce fut de lui que M. Fournier eut les deux chapelles qu'il avoit, une de la Sainte Chapelle & une de S. Ouen, que l'on deſſervoit à S. Michel dans le Palais. Elles étoient chacune de mille livres de revenu. M. Fournier prit avec

lui Madame ſa mere, qui étoit une vraie ſainte, amie au-delà de ce qu'on peut croire, du jeûne, de la priere, de la pénitence, & ſur-tout de la pauvreté. M. Fournier m'a ſouvent parlé d'elle. Il avoit fait en vers françois un petit abrégé de ſa vie, qu'il fit imprimer, & mettre à l'endroit de ſon logis où elle étoit morte.

Je rapporte ceci de cette veuve, comme S. Paul loue, en écrivant à Timothée, la piété de ſon ayeule & celle de ſa mere, pour faire voir que la piété étoit auſſi héréditaire à ce pieux Eccléſiaſtique, qu'elle l'étoit à ce diſciple de S. Paul. M. Thibouſt s'étant retiré chez lui, il l'honoroit comme ſon pere, & menoit avec lui une vie tout-à-fait édifiante. M. Fournier étoit l'exemple de la Sainte Chapelle, comme M. Thibouſt l'étoit de S. Thomas du Louvre dont il étoit Chanoine, & où il alloit tous les matins du Palais, quelque tems qu'il fit. On peut dire que cette Egliſe de S. Thomas avoit beſoin d'un homme de cettepiété, pour la rétalir dansleſpirituel & le temporel: car l'un & l'autre y étoient bien bas. On fut ſurpris de voir chanter avec modeſtie l'office divin dans cette Egliſe, & d'y reſpirer un air de piété qui n'avoit pas coutume d'y être. Les prébendes qui avant lui alloient à

peine à vingt écus, monterent par ſes ſoins à plus de quatre cent livres; enſorte que dans la perſécution à laquelle ce ſaint homme eut beaucoup de part, ſon canonicat parut aſſez bon à quelque Prêtre avare, pour l'envier. On conçut le lâche deſſein d'en chaſſer celui-là même, qui l'avoit rendu ſi conſidérable. On s'efforça de l'en dépouiller par une uſurpation qui ne pouvoit que faire horreur aux gens de bien.

Ce ſaint vieillard auſſi éloigné de l'avarice que ſon concurrent en étoit pénétré, crut devoir en cette rencontre diſputer plus fort les intérêts de l'Egliſe que les ſiens propres. Il n'eut qu'à paroître devant les juges pour gagner ſa cauſe; & ne pouvant ignorer ſon mérite, ils auroient rougi de lui donner quelque atteinte par leur Arrêt, & de favoriſer les prétentions injuſtes d'un ſi indigne compétiteur. Ce ſage Eccléſiaſtique ſe voyant donc enfin paiſible poſſeſſeur de ſon bénéfice, voulut faire voir à tout Paris, que ce n'étoit point l'avarice qui l'avoit fait agir, en s'y maintenant contre un perſécuteur ſi avide; car tout étant pacifié, il choiſit avec ſoin un très-honnête jeune homme, lui remit ſon canonicat entre les mains, le mit en poſſeſſion, & ainſi tout nud ſe ſauva du naufrage du monde, & ſe retira à Port-Royal des champs

pour y terminer auſſi ſaintement ſa vie qu'il l'avoit commencée, & conduite ſi avant.* Ces ſaintes Religieuſes le reçurent avec beaucoup de joie, & avec tous les témoignages extérieurs de l'eſtime qu'elles en avoient conçue. Auſſi qui n'auroit eſtimé ce ſage vieillard, qui renouvelloit tous les jours la vigueur de ſon âge dans le dépériſſement de ſon corps? Toutes les forces lui manquoient dans ſa vieilleſſe décrépite, & il ne laiſſoit pas en ſe faiſant ſoutenir, d'aller à l'autel ſacrifier à Dieu mille fois ſa vie en lui ſacrifiant ſon Fils. Il paſſoit le reſte du jour dans les prieres & dans la récitation ordinaire du Pſeautier.

Sage vieillard, que vous en confondez d'autres par votre exemple, en leur faiſant voir que leurs défauts ne viennent pas de l'âge, mais d'eux-mêmes! Qu'ils rougiſſent en vous voyant devant Dieu, & comparant leur molleſſe avec vos abſtinences ſi uniformes, eux qui n'ont preſque plus la force de vivre, & qui n'en ont que trop pour les excès du vin; qui ne peuvent par foibleſſe mettre un pied devant l'autre, & qui entaſſent les viandes l'une ſur l'autre; qui ſont chancelans lorſqu'il faut marcher, & qui dans leurs débauches s'emporteroient preſque aux

* Il y eſt mort le 3. Mars 1688. âgé de 91. ans.

danſes. Aveugles, ils ne craignent pas la mort qui eſt ſi proche, parce qu'ils ſont déja morts dans l'ame, & perdus avant que de venir enfin à leur derniere perte.

Mais je reviens à M. Fournier, qui logeoit chez lui ce ſaint vieillard; dont il prenoit & ſuivoit tous les conſeils. Il n'étoit pas du nombre de ces bénéficiers qui ne penſent qu'à dévorer dans la joie le revenu de leur bénéfice, ou, ce qui eſt peut-être encore pis, à les ménager avec une ſordide avarice, pour théſauriſer. Etant bien logé chez lui, il pouvoit avec ſes deux mille livres, bien venant, vivre en riche Chanoine; mais il avoit horreur de cette vie, & prenoit la frugalité pour ſon partage. Son application infatigable à exercer la charité lui fit prendre la réſolution de faire de ſa maiſon un hoſpice, où les Eccléſiaſtiques & tous les gens de bien qui venoient à Paris ſans y avoir de retraite, alloient ſans héſiter comme de plein droit. Pour mieux s'acquitter de l'hoſpitalité, M. Thibouſt s'étoit retiré dans un grenier; & M. Fournier ſur les montées, dans un petit cabinet, qui étant quarré, laiſſoit avec bien de la peine un eſpace libre pour un lit court & étroit. Etant ainſi retranchés M. Fournier laiſſoit trois chambres libres pour les ſurvenans, qu'il recevoit très-honnêtement, & ſans peine ni murmure.

Ce que j'admire le plus dans ce ſaint homme, c'eſt qu'une vie ſi édifiante qui auroit pu en éblouir beaucoup d'autres, ne le ſatisfaiſoit pas encore. La délicateſſe de ſa conſcience lui donnoit de la peine à cauſe de ſes deux bénéfices, dont l'un tout ſeul auroit pu le nourrir. Il ſe rappelloit là-deſſus la regle de l'Egliſe, qu'il ne prenoit pas la liberté d'éluder ni d'interpréter à ſa mode. Ainſi tout pénétré de ſes peines il venoit ſouvent à M. Singlin, le priant de le décharger d'un de ſes bénéfices, & de lui nommer quelqu'un entre les mains de qui il pût ſe démettre. M. Singlin qui avoit ſouverainement la ſageſſe en partage, voyant une volonté ſi pleine, dont l'exécution ne dépendoit que d'un mot, crut que Dieu regardoit déja M. Fournier comme dépouillé d'un bénéfice; & ſachant à quoi ce ſage Eccléſiaſtique employoit ſon revenu, il ſe trouva dans une étrange irréſolution pour prononcer, & prenoit toujours du tems pour voir plus clair dans cette affaire.

Pendant ce tems-là les peines de M. Fourniers croiſſoient. Tout ce qu'on lui diſoit pour le conſoler, de la régularité de ſa vie & du ſage emploi de ſon revenu, étoit au contraire ce qui le tourmentoit davantage. *Plus je tâche de vivre eccléſiaſtiquement*, diſoit-il, *& plus mon*

exemple nuit à l'Egliſe. Pendant que l'on balançoit ainſi, & qu'on tenoit les choſes en ſuſpens, M. Singlin mourut, & M. de Saci bientôt après fut mis à la Baſtille. M. Fournier crut ne devoir pas ſe remuer dans ces fâcheux tems ; mais auſſi-tôt que M. de Saci fut hors de priſon, il le vint trouver, lui dit l'état des choſes, & tout ce qu'il avoit repréſenté à M. Singlin, le priant de décider. M. de Saci qui peſoit tout, comme M. Singlin, crut devoir prendre du tems avant que de déterminer M. Fournier, ou de lui nommer quelqu'un pour ſon bénéfice.

Mais M. Fournier, quoiqu'il n'eût guéres moins de reſpect pour M. de Saci qu'il en avoit eu pour M. Singlin, eut un peu plus de peine à ſouffrir ce retardement. Je ne ſais ſi c'eſt qu'il s'ennuyoit de voir qu'on temporiſoit depuis ſi longtems, ou ſi ſes ſcrupules ſur ſes deux bénéfices lui faiſoient plus de peine que jamais : il venoit ſouvent témoigner à M. de Saci des empreſſemens extraordinaires, de ſorte que celui-ci avoit peine à ſe défendre de ſes pourſuites ſi vigoureuſes. Ce qui rendoit M. Fournier plus ardent dans ſes empreſſemens, étoit le ſecret déſir qu'il avoit, & la ſecrette eſpérance dont il ſe flatoit, que M. de Saci, dont il voyoit les affaires un peu embarraſſées depuis la déroute de Port-Royal,

voudroit bien accepter un de ces bénéfices pour lui-même. Il m'en découvrit quelque chose ; & je pris la liberté d'en dire un mot à M. de Saci. Il me répondit qu'il avoit assez entrevu cela ; mais qu'il avoit cru devoir, en rejettant cette offre, se conserver la liberté de donner aux autres en ce cas les avis qu'il leur croyoit nécessaires. Ainsi après que M. Fournier l'eut long-tems pressé là-dessus, M. de Saci qui se voyoit si vivement sollicité, & qui vouloit une bonne fois mettre fin aux vues que M. Fournier avoit sur lui, demanda en dernier ressort s'il le croyoit obligé à lui nommer une personne pour lui résigner un des bénéfices qu'il vouloit quitter. M. Fournier lui dit qu'il savoit assez sa pensée là-dessus, sans qu'il eût besoin de s'expliquer davantage. M. de Saci lui nomma donc M. le Tourneux, & aussi-tôt M. Fournier l'alla trouver pour faire ce qu'il méditoit depuis si longt-tems.

Quelque exemplaire que fût cette démission, & quelque édifiante qu'elle fût, il ne laissa pas de se trouver des personnes qui plaignirent ce pieux Ecclésiastique, de ce qu'on l'avoit dépouillé d'un bien dont il faisoit un si saint usage. Lui-même dans la suite m'a témoigné, non pas qu'il regrettoit ce qu'il avoit fait, mais qu'il n'avoit pas la consolation qu'il

s'étoit promiſe, ayant eſpéré que celui à qui il réſigneroit ſon bénéfice, ſe joindroit avec lui & M. Thibouſt, pour mener enſemble une vie eccléſiaſtique.

Cela en effet auroit été aſſez doux, & un ternaire de cette ſorte auroit eu sûrement Dieu au milieu de lui : mais M. le Tourneux n'étoit pas né pour cette vie de Chanoine. C'etoit un eſprit de feu toujours dans l'action, d'une élévation qui par un ſaint orgueil, comme parlent les Peres, le mettoit au-deſſus de tout, n'ayant rien, & ne deſirant rien. Il n'avoit point de baſſeſſe fade pour ceux qui lui donnoient; &, ſelon qu'il nous parloit, il auroit été bien fâché qu'on eût cru qu'il avoit de grandes obligations à M. Fournier pour ſon bénéfice; en ſorte que ceux qui n'entendoient pas ſon langage, & qui ne pénétroient pas bien le fond de ſon cœur, me diſoient qu'ils craignoient qu'on n'eût dépouillé un honnête homme, pour revêtir un ingrat. Mais ce rare génie n'avoit point du tout ce vice. Il ſuivoit, en parlant ainſi, l'éminence de ſes penſées, & le ſentiment de ſon cœur, où il n'étoit pas aiſé d'atteindre.

Ce pieux Eccléſiaſtique étoit de Rouen en Normandie, où il avoit long-tems paru avec éclat. Ses prédications lui attiroient un grand nombre d'auditeurs qui

admiroient ſes diſcours éloquens, tout pleins de la force de la vérité; en ſorte qu'une année qu'il étoit à Paris, quelqu'un l'ayant pouſſé à faire quelque choſe ſur un ſujet * que Meſſieurs de l'Académie avoient propoſé pour le prix de l'éloquence, un jour ſeulement avant qu'on en dût juger, il ſe rendit, & fit en un moment un diſcours d'une telle force, que les Docteurs & les Examinateurs en furent enlevés, & lui adjugerent le prix ſans héſiter. Ce Prédicateur rempliſſoit donc tout Rouen du bruit de ſon nom, comme M. du Foſſé qui l'avoit ſouvent ouï, me l'a témoigné. Enfin, ce qui eſt peu ordinaire à ces grands eſprits, après avoir long-tems prêché les autres, il penſa tout de bon à ſe prêcher auſſi lui-même. Il s'appliqua toutes les vérités qu'il leur avoit dites. Celles qui regardoient ſa vocation au ſacerdoce l'embarraſſoient davantage; & comparant tout ce qu'il avoit vû à ce ſujet dans les Peres avec ce qu'il avoit fait, le peu de proportion qu'il y trouvoit le porta à ſe condamner lui-même, comme un uſurpateur du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, auquel il s'étoit pouſſé de lui-même avec aſſez d'inconſidération, ſans ſe mettre beaucoup en peine ſi c'étoit Dieu qui

* C'étoit ſur ces paroles: *Que ſert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd ſon ame?*

l'appelloit, comme c'étoit le Pere qui avoit appellé ſon Fils.

Il commença donc par avoir une grande horreur de lui-même. Il fut aſſez ſage pour ne pas ſe diſſimuler ſon état, ni pour l'excuſer par des raiſons vaines. Plus il ſe conſidéroit devant Dieu, plus il étoit convaincu de ſa faute; & cet homme que tout le monde admiroit, avoit peine à ſe ſouffrir lui-même. Sa crainte croiſſoit de plus en plus, & n'y pouvant plus réſiſter, comme il connoiſſoit la ſolidité de M. du Foſſé & des amis avec leſquels il avoit tant de liaiſon, il lui déchargea ſon cœur, lui découvrit ſes peines, & lui dit qu'il ne voyoit guéres que lui dont il pût eſpérer quelque reméde, par le moyen de ſes amis, s'il vouloit bien lui donner accès auprès d'eux, lorſqu'il ſeroit retourné à Paris.

M. du Foſſé étoit trop chrétien pour ne pas tendre les bras à un tel homme, qui dans une telle extrémité venoit ſe jetter dans ſon ſein pour en recevoir du ſecours. Non ſeulement il lui promit de parler pour lui favorablement à ſes amis; mais comme il le vit dans la réſolution de quitter tout, & de ſortir d'un Vicariat de campagne où il ſubſiſtoit aſſez pauvrement; après quoi n'exerçant plus aucune fonction eccléſiaſtique, il ne pouvoit être que dénué de tout, & char-

gé de ſa ſeule piété & de ſa ſcience, il lui offrit ſa maiſon à Paris, où il vint effectivement ſe retirer.

M. le Tourneux jugeant encore plus par la facilité & l'honnêteté de M. du Foſſé, que c'étoit Dieu qui étoit l'auteur de ſon deſſein, ſe rendit auſſi-tôt à ſa voix, quitta la ſoutane avec joie, & par conſéquent toutes les fonctions ſacrées, & ſe réduiſit à l'habit gris & à une vie très-pénitente. Je l'ai vu, mon Dieu, dans ſon état d'humiliation; & en rendant une viſite à M. du Foſſé, à ſon retour de Normandie, lorſque je parcourois avec lui les appartemens de ſon nouveau logis, j'entrevis dans un coin de galetas un petit homme rechigné, mal fait d'habit & de mine; & comme je ne le connoiſſois pas, je lui fis un fort petit ſalut. J'avoue que je me ſuis ſouvent reproché cela devant Dieu, & que je me ſuis accuſé de juger des choſes d'une maniere bien animale, & ſeulement ſur le rapport de mes ſens, ſans rien pénétrer des tréſors de graces qui étoient cachés ſous un extérieur ſi abaiſſé & ſi avili.

Cependant M. le Tourneux ſouffroit avec patience ce que les hommes penſoient de lui. Il n'étoit occupé dans ſon état d'humiliation, que du déſir de ſatisfaire à Dieu pour ſa faute, & de ré-

parer l'attentat qu'il avoit fait en uſurpant ſi témérairement ſon ſacerdoce. Il lui rendoit grace de ce qu'il lui avoit ouvert les yeux de bonne heure. Il n'ignoroit pas avec quelle promptitude Dieu qui eſt ſi patient envers les autres, avoit puni des Prêtres qui poroient à ſon autel un feu étranger, ſans ſouffrir impunis preſque un moment ceux qui commettoient ce crime. Nadab & Abiu n'avoient pas plutôt péché, qu'ils furent punis par un feu qui ſortit de ſa face, & qui n'attendoit que le moment de leur crime pour les dévorer.

Ainſi dans la vue de ces terribles jugemens, M. le Tourneux admiroit ſa miſéricorde de Dieu ſur lui. Bien loin de trouver rien de pénible dans ſon humiliation & dans ſa pénitence, il adoroit ſa bonté qui lui accordoit le loiſir de la faire, qui lui donnoit la lumiere pour reconnoître ſes égaremens, & qui le ſoutenoit de ſa force pour le remetrre dans la voie. Avec quelle joie enſeveliſſoit-il ſes rares talens dans la pouſſiere de ſa retraite! Avec quelle conſolation intérieure cette voix qui étoit auparavant une éclatante trompette, ſe voyoit-elle réduite au ſilence, pour n'avoir pas aſſez attendu que Dieu lui-même déliât ſa langue pour parler aux hommes! La douleur d'avoir abuſé de ſes dons le poſ-

ſédoit tout. Il trouvoit très-juſte que Dieu lui en ôtât l'uſage pour le punir deſon ingrate témérité. J'avoue que ces grands exemples me font trembler pour moi, en voyant dans ces modeles édifians avec quelle circonſpection Dieu veut être ſervi de nous. Quoi ! des Prêtres ſont obligés de ſe dégrader ; & ni le privilege de leurs fonctions ſacrées, ni l'onction ſacerdotale qu'ils ont reçue ne les diſpenſent pas d'entrer dans la voie de la pénitence pour punir ce qu'ils n'avoient fait que par une précipitation inconſidérée & par inadvertance, ſelon leur bonne inclination, & entrant dans ce rang d'honneur plutôt par ignorance que par malice : que devons-nous donc attendre nous autres, ſi nous gâtons le ſervice que nous rendons à Dieu par quelque légereté indiſcrete, & par un manque d'attention & de reſpect ?

Pendant que cet humble pénitent vivoit de la ſorte, M. du Foſſé, ſelon la parole qu'il lui en avoit donnée, parloit à M. de Saci en ſa faveur., & ſe tuoit de lui en dire mille biens. M. de Saci, ſelon ſa coutume, l'écouta fort froidement. M. du Foſſé qui étoit glacé du froid de M. de Saci, crut pour lors s'en devoir tenir là, ſans paſſer outre. En une viſite il s'expliqua, & pria M. de Saci de vouloir bien ſe charger de la

conduite de ſon pénitent. M. de Saci qui de lui-même étoit éloigné de cela, & qui de plus avoit appris de M. de S. Cyran & de M. Singlin à ne ſe plus engager aiſément à conduire perſonne, & encore plus particulierement les Prêtres, refuſa M. du Foſſé, & le pria de s'adreſſer pour cela à quelqu'autre de ſes amis. Mais la charité qui eſt patiente & qui ne ſe rebute pas, fit que M. du Foſſé ſe roidit contre tous les refus de M. de Saci. Il revint ſi ſouvent à la charge, & lui dit tant de particularités ſi édifiantes de M. le Tourneux, que, malgré toutes ſes répugnances, il agréa qu'il le vînt trouver. Il eſt vrai qu'il fut ſurpris de voir d'un côté tant de mérite, & de l'autre une humilité ſi profonde; & peſant mûrement devant Dieu toutes choſes, il ne fut pas long-tems à lui tendre la main pour le tirer de cette place, où il s'étoit volontairement réduit, & l'élever dans les premieres d'où il s'étoit retiré. Il rendit à Dieu un ſerviteur fidéle, à la chaire un prédicateur éclairé, à ſes autels un digne miniſtre, aux ames un paſteur vigilant, & à ſon Egliſe un ouvrier zélé.

M. le Tourneux ſortant de la pouſſiere de ſa retraite, parut tout d'un coup avec éclat dans Paris. Il ſemble que Dieu prenoit plaiſir à élever en honneur un

homme qui s'étoit ſi ſagement humilié devant lui. On étoit ſi occupé par-tout de ſon grand mérite, qu'on ne parloit que de lui. M. de Saci qui n'ignoroit pas ce que peut l'envie, la craignoit pour M. le Tourneux, & lui conſeilla de ſe produire moins dans la prédication, & de ſe réſerver à ſervir les ames en particulier, ce qu'il feroit avec moins de bruit & plus d'utilité. M. le Tourneux étoit aſſez porté à cela de lui-même, & voyoit bien que c'étoit le parti le plus sûr : mais le moyen d'en venir à bout ? Il falloit pour cela rompre avec une infinité de gens dont il étoit impoſſible de ſe défendre. Ainſi il ne put éviter un Carême qu'on lui demanda pour S. Benoît. Le concours prodigieux qui ſe fit de toutes les perſonnes de condition, & les applaudiſſemens qu'on lui donnoit, irriterent plus que jamais ſes envieux, & on le chicana en tout ce qu'on put dans ſes prédications & dans ſes livres, dont on arrêta la vente, & que l'on défendit de continuer d'imprimer *.

Mais il ſemble que Dieu ſuſcita un autre Archevêque en ſa faveur, pour le

* M. Fontaine parle de l'Année Chrêtienne, qu'on fit mettre à Rome dans *l'Index*, à cauſe qu'on y avoit mis l'Ordinaire de la Meſſe en françois, & dont le Roi fit arrêter le débit à la priere du Nonce.

délivrer des vexations de M. l'Archevêque de Paris. Ce fut M. de Rouen, qui croyant avoir un droit tacite acquis sur lui, à cause de sa naissance, voulut l'avoir dans son diocèse, & lui donna pour cela le Prieuré de Villers. Dieu ménagea ainsi d'une maniere admirable l'esprit de M. de Rouen, qui sans pénétrer toutes les vues de la Providence, pensoit seulement à s'attacher un homme de mérite, pour se servir de lui dans le besoin. Mais les secrets ressorts de la Providence conduisirent les choses à ce point, afin de donner quelque tems à son serviteur pour s'appliquer à lui seul dans la solitude, & pour y mener une vie très-pénitente avant sa mort qui étoit proche, quoique sa grande jeunesse empêchât personne d'y penser.

Ses envieux le critiquoient en toute maniere. Ils trouverent à gloser de ce qu'ayant obtenu ce Prieuré de douze cens livres, il ne se défaisoit pas de sa Chapelle de S. Ouen. Ils disoient qu'il imitoit bien mal celui de qui il tenoit ce bénéfice, & qu'après avoir eu un exemple si rare, si pressant & si extraordinaire de désintéressement, il en profitoit bien peu.

Cela paroissoit assez plausible, & montre en même tems combien il faut être

réſervé à juger des gens de bien. Car les choſes étoient bien changées pour la collation de ces bénéfices qui dépendent de la nomination du Roi. M. le Tourneux ne fut pas ſi heureux que l'avoit été M. Fournier, qui fut le dernier qui trouva grace, & qui obtint la permiſſion d'une démiſſion en faveur d'un autre, *in favorem*, comme ils diſent : le Roi & ſon Conſeil de conſcience n'en voulant plus recevoir que de pures & de ſimples.

M. le Tourneux tenta pluſieurs fois d'obtenir cette permiſſion, & de ſe démettre de ſa Chapelle en faveur d'un ami. Il en ſollicita fort M. le Chancelier ; car il a eu de grands accès auprès de trois Chanceliers, d'Aligre, le Tellier, & Boucherat, ayant eu auſſi de grandes liaiſons avec M. de Harlai, depuis Plénipotentiaire à la paix générale en 1697. Mais on lui diſoit toujours que ce n'étoit point là le tems de faire cette derniere tentative. Ainſi M. le Tourneux attendoit toujours, parce que d'un côté il vouloit ſe défaire de ce bénéfice, & que de l'autre auſſi il croyoit devoir prendre garde qu'il ne tombât pas dans de mauvaiſes mains. Il ſe contenta d'en employer le revenu à l'éducation de quelques jeunes hommes qu'il prit avec lui dans ſon Prieuré, pour les former pour l'Egliſe, & avec qui il mena

juſqu'à la mort une vie très-pénitente & très-auſtere.

Car helas ! Dieu l'enleva très-promtement à ſes amis. Il ſe trouva obligé de faire un voyage à Paris, pour parler à M. l'Archevêque de ſon Livre de *l'Année Chrétienne*. Il le vit le ſoir, & reçut de lui beaucoup de marques d'eſtime, comme diſent les uns, & beaucoup de rebufades, comme diſent les autres. Le lendemain matin en s'habillant, un laquais qui lui venoit parler de la part d'un ami, ouvrit la porte. M. le Tourneux le regarda, & au moment même en mettant un bas il mourut. * Sa mort ne fut ſurprenante que pour nous, car pour lui il y avoit long-tems qu'il s'y attendoit; & le ſoir d'auparavant il diſoit à M. Joſſet, qui imprimoit pour lui : « Priez Dieu que je vive en» core aſſez pour achever *l'Année Chré*» *tienne*. » Tous ſes amis furent dans les larmes, & comprirent la perte que faiſoit l'Egliſe; & il n'y eut que ſes envieux qui en eurent de la joie. Leur animoſité ne put finir à ſa mort même : ils voulurent l'étendre juſques ſur ſon corps mort. Une Dame de piété de ſes amies ayant innocemment porté ſon corps à Port-Royal des champs, cela fit de

* Le 23 Novembre 1686. âgé de 47 ans.

groſſes affaires. Mais Dieu conduiſoit tout. Il avoit remué le cœur de cette Dame, & il arrêta le bras de ces lâches perſécuteurs. Ce cœur humble & pur, nonobſtant tous leurs murmures, repoſe paiſiblement avec une troupe de chaſtes vierges.

Lorſque je conſidére le ſoin que Dieu a témoigné prendre de raſſembler en ce ſaint lieu les cœurs de tant de perſonnes de piété, & qu'il a fait même pour cela une eſpece de miracle à l'égard de quelques-unes, je ne puis que je ne trouve heureux ceux que Dieu a jugé dignes de cette grace : ce qui mettroit aiſément un ardent deſir en moi, que mon cœur après ma mort fût où il a tojuours été pendant ma vie. Mais je me rends à la ſecrete diſpoſition de Dieu, qui m'ayant éloigné de ce ſaint & ſacré déſert pendant ma vie, m'avertit par-là que je ſuis indigne d'y avoir une partie de moi-même après ma mort. Sa ſainte volonté ſoit faite.

M. Herſan, intime ami de M. le Tourneux, auſſi-bien que de tous les amis de la vérité, qui n'avoit jamais accepté de bénéfice, voulut bien néanmoins recevoir le Prieuré de M. le Tourneux, pour ſe ſouvenir de ſon ami, & continuer après ſa mort l'éducation ſon ouvrage &

de ces jeunes hommes que M. le Tourneux formoit pour l'Egliſe *. On ne pouvoit guéres avoir de dévotion qui fût plus agréable à Dieu & plus utile à l'Egliſe, que de travailler ainſi à élever la jeuneſſe.

M. le Tourneux avoit été d'autant plus cher à M. de Saci, qu'il ſe déchargeoit ſur lui de pluſieurs perſonnes qu'il dirigeoit, & qu'avec ce ſecours il étoit moins obligé de venir les voir à Paris. Il faiſoit auſſi fonds ſur lui pour la revue de ſes travaux, & j'étois fort occupé à les lui porter lorſque je les avois reçus, avant que de les donner aux Imprimeurs. Car ce qui a peut-être été de plus admirable dans les Ouvrages de M. de Saci, étoit cette humilité profonde, qui faiſoit que par-tout il ſe défioit de lui-même, & que dans les choſes les plus claires, il ne pouvoit s'en tenir à ſon ſeul avis. Tout le monde a mille & mille fois admiré le ſoin qu'il prenoit de conſulter les autres dans ce qu'il faiſoit; & quand les ſavans lui manquoient, il aimoit mieux prendre le ſentiment de ceux qui étoient infiniment au-deſſous de lui, que de rien faire ſans avis, & ſans l'avoir fait exa-

* M. Louail a été un de ceux que M. le Tourneux avoit élevés, & avec qui il diſoit l'Office de jour & de nuit, ſe levant à deux heures après minuit.

miner

miner avant que de le faire paroître.

Mon Dieu, qui voyez quels ſont mes tremblemens en écrivant ceci, je reconnois tout couvert de confuſion devant vous, que j'ai mal copié en ce point un ſi ſaint homme, qui copioit lui-même admirablement les ſaints Docteurs. J'avoue que je ne puis que trembler en voyant les fautes où je ſuis tombé, pour n'avoir pas eu cette humble & cette ſage défiance de moi-même, & pour n'avoir pas conſulté la lumiere des perſonnes qui étoient bien plus éclairées que moi. Que vos miſéricordes me couvrent de toutes parts, ô mon Dieu, comme d'un bouclier; & que votre bonté infinie me mette ſur ce ſujet, auſſi-bien que ſur beaucoup d'autres, à couvert de votre juſtice. Si je vis, je parlerai plus clairement. *

La perte de M. le Tourneux qui étoit grande, me fait auſſi ſouvenir de celle de M. Varet † ſur qui on avoit fondé de grandes eſpérances, quoiqu'arrivée longtems auparavant. On eut raiſon de s'en affliger : car on n'a guéres vu d'Eccle-

* Il parle ſans doute de ſes Traductions de ſaint Chryſoſtôme, & de la faute qu'il fit par inadvertence, de faire dire à ce ſaint Docteur qu'il y a deux perſonnes en Jeſus-Chriſt.

† Il mourut le premier Août 1676. âgé de 44 ans. Il eſt l'auteur de la *Relation de la paix de Clément IX.* en deux volumes.

ſiaſtique qui fût plus ſage dans une ſi grande jeuneſſe, & qui eût plus toutes les vertus ſacerdotales, avant même que d'être Prêtre. M. de Sens (Gondrin) l'avoit fait ſon Grand-Vicaire; ce qu'il n'avoit accepté qu'à condition qu'il ne recevroit à cette occaſion aucun revenu, qui eſt ce que preſque tous les autres recherchent. On peut juger de lui par cela ſeul; & quelle fut à cette mort, l'affliction de M. de Saci, qui n'avoit pour objet de ſes tendreſſes ſur la terre que l'Egliſe, & la joie de laiſſer après lui des perſonnes qui la ſerviſſent.

Je ne puis oublier la douleur qu'eut encore M. de Saci, vers ce tems-là, c'eſt-à-dire en 1676. à la mort de M. d'Epinoi. Son cœur en fut ſenſiblement touché, auſſi-bien que celui de tous les autres amis. M. de Saci avoit toujours eu une affection très-particuliere pour lui, depuis plus de vingt ans qu'il s'étoit venu retirer tout jeune à Port-Royal des champs. La ſainteté de Madame de Saint Ange, dont il étoit fils, le lui rendit extrêmement conſidérable; & les rapports qu'il voyoit entre cette pieuſe mere & ſa mere propre, faiſoient qu'il aimoit le fils avec beaucoup de tendreſſe. Car étant veuve elle quitta ſes enfans, les ayant laiſſés en bonnes mains, pour ſe retirer à Port-Royal des champs, com-

me Madame le Maître, quelques années auparavant, s'y étoit retirée. Elle ne compta pour rien une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres que jusques-là elle avoit menée dans le monde, comme avoit fait avant elle la mere de M. de Saci; mais toutes deux ne penserent qu'à se débarrasser de leurs affaires dans le monde, pour aller vivre avec une entiere liberté d'esprit dans ce monastere, où elles n'étoient plus occupées qu'à offrir à Dieu leurs enfans.

Il est vrai que Madame de S. Ange en fut arrachée ensuite par violence. Elle fut compriſe dans cette douzaine de Religieuses d'élite qu'on enleva de cette maison pour les disperser ailleurs, afin que la dureté des personnes chez qui on les mettoit prisonnieres, leur ôtât peu à peu leur fermeté, & que le reste des Religieuses de Port-Royal n'ayant plus avec elles ces fermes colonnes, s'affoiblissent insensiblement, & se rendissent aux persuasions des fausses Meres qu'on avoit intruses à la place des véritables, & aux pressantes sollicitations de ces loups couverts de la peau d'agneau, qui dans leur faux zéle ne cherchoient qu'à dévorer le troupeau de Jesus-Christ.

Madame de S. Ange fut rappellée avec les autres, après avoir été inébranlable dans le lieu de sa prison. Elle conserva sa

fermeté juſqu'à ſa mort, qui arriva dans le fort de la perſécution, ſans que la privation du ſaint Viatique qu'on eut la dureté de lui refuſer, l'affoiblît, ou que la menace de n'être point enterrée en terre ſainte, l'étonnât. *Jeſus-Chriſt a bien été enterré dans un jardin*, répondit-elle.

J'avoue que cette admirable veuve me charme. J'ai eu le bonheur de la voir long-tems avant qu'elle fût Religieuſe. Nous lui ſommes redevables de beaucoup de Lettres que M. de S. Cyran lui a écrites du bois de Vincennes. Je ne ſais ſi c'eſt de lui qu'elle avoit ſucé le lait de la dévotion à l'Ange gardien; mais elle l'avoit au ſouverain dégré, & elle nous l'imprima à tous, en nous donnant à chacun une petite figure d'un Ange d'argent, pour la pendre à notre col. M. de Saci fit cette priere, que je ne ſais ſi je n'ai pas déja rapportée : *Angele ſancte Patris ſummi, qui ſemper adoras*, &c.

On peut dire que la gravité de cette admirable femme, comme diſoit ſainte Paule de ſainte Melanie, & S. Jerôme de la veuve Paule, on peut dire, dis-je, que la gravité de cette ſainte femme imprima du reſpect pour elle aux vierges mêmes avec qui elle ſe retira; & qu'elles comprirent que l'ordre des veuves dans l'Egliſe étoit auſſi un état très-excellent. Sur quoi je me ſouviens d'une parole remar-

quable de M. Singlin, ce ſage & admirable Directeur, qui ſavoit tout peſer mûrement au poids du ſanctuaire, & qui étoit ſi équitable en toutes choſes. M. le Maître avoit traduit & extrait des ſaints Peres un fort beau recueil touchant l'excellence de la virginité, pour les Religieuſes de Port-Royal : « Tout ſe fait, » lui dit M. Singlin, & je crains que » tant de bonnes veuves qui ſont dans » cette maiſon, n'en ayent de la jalou» ſie, ou qu'elles ne croient qu'on a » moins d'affection pour elles, ou qu'on » fait peu d'eſtime de leur état. » C'eſt pourquoi il le pria de travailler à cela, & de faire quelque beau recueil ſur l'excellence des veuves vraiment chrétiennes, & lui dit qu'il recevroit gaiement ce préſent, dont il ne ſeroit pas avare à ceux qui en pourroient profiter. Il le ſupplia de s'appliquer particulierement dans ce recueil à chercher dans l'antiquité quelques endroits favorables, où les ſaints Peres fiſſent voir que ces ſortes de veuves chrétiennes devoient ſervir comme de meres aux vierges, & que celles-ci ſe devoient trouver heureuſes de les avoir dans leur compagnie, pour être aſſiſtées de leurs ſoins & ſoutenues de leur conſeil, comme ayant plus d'expérience dans les choſes temporelles que les vierges n'en pouvoient avoir. C'eſt

ce que pouvoit faire admirablement Madame de S. Ange, qui avoit été ſi longtems à la Cour ſans rien prendre de l'air qu'on y reſpire, & ſans rien perdre de ſa vertu : de ſorte que la Reine Mere la reſpecta. Lorſqu'elle fut enlevée de Port-Royal avec les autres, elle la fit retirer à Chaillot, & recommanda à Madame de la Fayette, qui en étoit ſupérieure, de la traiter avec toute ſorte douceur & d'humanité : ce qu'elle fit généreuſement, bien différente en cela des ſupérieures des autres maiſons où furent diſperſées les autres Religieuſes. *

Madame de S. Ange étant d'une ſi digne vertu, on peut juger ſi ſon fils fut chéri de tout Port-Royal. Elle auroit ſouhaité que ſes deux enfans euſſent choiſi pour eux le même partage qu'elle prenoit pour elle, qui étoit celui de la piété ; mais elle adora en tremblant les jugemens de Dieu, qui, nonobſtant toutes ſes peines, toutes ſes larmes, tous ſes gémiſſemens, toutes ſes remontrances, tous ſes bons exemples, tous les ſoins d'une ſage éducation, où elle intéreſſoit les premieres perſonnes de l'Egliſe,

* Voyez dans le recueil imprimé des *Relations de Port-Royal*, un Mémoire de M. d'Andilly touchant Madame de S. Ange, appellée en Religion *Sœur Anne Eugenie*, & la relation de ſa captivité faite par elle même.

ſembloit avoir le même deſſein qu'il a eu dans tous les ſiécles ſur tant d'autres freres, de prendre le cadet & de laiſſer l'aîné.

Cette mere ſi tendre qui ne laiſſoit pas d'aimer ſon aîné, n'en eut pas la même conſolation que de ſon cadet qui ſe donna ſérieuſement à Dieu, & qui témoigna d'abord la ſolidité de ce déſir par le refus généreux & opiniâtre qu'il fit d'un bénéfice d'un revenu très-conſidérable, & au milieu de Paris; lequel étant à ſimple tonſure, etoit envié de toutes les perſonnes de condition. Le refus de cette Abbaye & de quelques mariages, où la tendreſſe de quelques meres qui connoiſſoient ſon mérite tâcha de l'envelopper par les manieres du monde les plus engageantes, donna tant de joie à ſa mere qui l'enfantoit tous les jours à Dieu par ſes prieres, qu'elle ne ſe laſſoit point de le recommander très-particuliérement à M. d'Andilly & à ces autres Meſſieurs de Port-Royal. Toutes ſes Lettres n'étoient que pour prier qu'on eût ſoin de lui; & comme tout Port-Royal avoit tant d'obligation à cette vertueuſe Dame, dont la piété avoit toujours été très-uniforme, il ne faut pas douter que tout le dedans & le dehors ne s'intéreſſât fort dans tout ce qui regardoit M. d'Epinoi.

La Mere Angelique entre autres avoit

pour lui une tendreſſe qui ne ſe peut aſſez comprendre. Elle ſe chageoit du ſoin de lui écrire, de faire toutes ſes commiſſions; en un mot elle portoit ſa condeſcendance & ſa charité pour lui juſqu'au plus haut point qu'on pouvoit la porter; & juſqu'au dernier ſoupir, puiſqu'on peut dire qu'elle eſt morte preſque en nommant ſon nom, & recommandant d'une voix ferme à ſa chere mere qui fondoit en larmes aux pieds de ſon lit, de lui dire de ſa part qu'il eût courage & que Dieu l'aideroit; ce quelle lui avoit toujours fait eſpérer pendant qu'elle vivoit, lui parlant toujours comme à une perſonne, qui, Dieu aidant, (ce ſont ces termes (ſeroit avec elle en paradis.

Tant de raiſons portoient M. de Saci à lier une grande amitié avec lui. Elle étoit telle, que lorſqu'il venoit à Paris, il ne vouloit point prendre de logement ailleurs que dans ſa maiſon, où j'ai eu l'honneur de loger auſſi très-ſouvent en y accompgnant M. de Saci. Car les affaires de Port-Royal ayant obligé ce jeune Gentilhomme d'en ſortir comme les autres, il ſe retira en divers lieux de Paris & de la campagne, & la Providence le rappella enfin à Port-Royal un peu avant qu'il tombât malade: car il n'y avoit que quelques mois qu'il s'y étoit retiré, lorſqu'il fut ſaiſi de la maladie dont il mou-

rut. Il ſe crut obligé de ſe faire tranſporter à Paris, & ce fut là que M. de Saci vint lui rendre tous les ſecours poſſibles. Il le viſitoit avec une aſſiduité très-exacte; & le conſolant dans ces derniers momens juſqu'au dernier ſoupir, il le ſoutint même après ſa mort. Car comme il vit quelques perſonnes douter, ſi pendant ſa vie, & en mourant, & dans les diſpoſitions teſtamentaires, il s'étoit aſſez acquitté de ſes devoirs, M. de Saci répondit avec une fermeté qui venoit d'un grand fond de confiance pour cet ami qu'il connoiſſoit bien, qu'on ne devoit point ſe mettre en peine de M. d'Epinoi: ce qu'il dit d'un ton qui faiſoit bien voir qu'il ſavoit des choſes ſi particulieres de cet ami mort, que ſi on les avoit connues, on auroit eu du reſpect & de la vénération pour ſa piété.

Auſſi ne faut-il pas douter que le fond de charité, que la Mere Angelique, que ſa ſainte Mere, que bien d'autres perſonnes avoient pour lui, n'ait agi & ne les ait portées à ſolliciter la bonté de Dieu dans le ciel de le conſerver au milieu de tant d'agitations, qui ont paru dans les dernieres années de ſa vie, & de le tirer bientôt à lui. Car c'étoit beaucoup d'être dans le cœur de la Mere Angelique, comme y étoit M. d'Epinoi; & l pouvoit avoir part à ce qu'elle dit à ſes

ſaintes filles en mourant : *Priez Dieu qu'il me mette en ſon ſaint paradis. Quand je ſerai là, je ferai bien vos affaires.* Il mourut d'une dyſſenterie, âgé de 45 ans, le 12 Septembre 1676.

Mais en parlant d'un ami de M. de Saci qui mourut cette année, puis-je oublier la mort d'une autre perſonne qui lui étoit auſſi très-intime, qui arriva cette même année, je veux dire M. le Marquis de Sevigné, de l'une des plus nobles maiſons de Bretagne ? Il avoit paſſé une grande partie de ſa vie en divers emplois conſidérables dans les guerres d'Allemagne & d'Italie, où il avoit couru mille & mille périls, dont Dieu qui avoit ſur lui des regards favorables pour l'avenir, le tira toujours par des eſpeces de miracles. On vit au milieu des emportemens de la guerre, quelque ſemence de cette bonté qui devoit un jour éclater en lui. S'étant trouvé à la priſe d'une ville, il rencontra après le combat une petite fille de trois à quatre ans, que ſes parens, morts ou mis en fuite, avoient abandonnée ſur un fumier. Ce triſte objet frappa ſon cœur. Il fut touché d'un mouvement de miſéricorde, qui étoit déja un effet de celle de Dieu ſur lui. Il prit lui-même cet enfant dans ſon manteau, & réſolut d'en avoir ſoin toute ſa vie ; ce qu'il exécuta fidélement ; & depuis

cette fille s'étant fait Religieuſe, il a toujours payé ſa penſion à ſon Monaſtère. M. de Sevigné s'engagea enſuite dans le mariage, ayant trouvé un parti très-avantageux; je parle ſelon le monde : car les grands biens dont il ſe vit maître lui cauſerent des périls ſans comparaiſon plus dangereux pour l'ame, que ceux dont Dieu l'avoit ſauvé dans les armes n'auroient été pour le corps.

Etant devenu veuf, Dieu fit luire un rayon de vérité dans ſon ame; & comprenant tout d'un coup le néant du monde, de ces richeſſes, de ſa nobleſſe & de ſes emplois, il réſolut d'y renoncer & d'embraſſer une vie retirée. Il choiſit Port-Royal de Paris, où il fit bâtir un logis fort propre, dans lequel M. de Saci & moi avons eu un appartement. Sa vie retirée & les entretiens de M. Singlin & de la Mere Angelique le firent entrer en de grands ſentimens de pénitence, que M. de Saci cultiva. Enſuite ſon repos lui fit mieux connoître la laideur de ſa vie tumultueuſe, & pour en mieux réparer les fautes, il voulut employer tout ſon bien en aumônes, dont quelques-unes, & aſſez conſidérables, ont paſſé par mes mains : & je puis dire que je m'en ſuis quelquefois ſenti. Que Dieu qui ne laiſſe pas un verre d'eau ſans récompenſe, lui en tienne compte en ſon paradis !

Il ne voulut pas quitter ſon caroſſe, parce qu'il le regardoit comme étant moins à lui qu'à ſes amis, au ſervice deſquels il l'avoit entiérement ſacrifié. On le voyoit fréquemment dans la route de Port-Royal de Paris à Port-Royal des champs. Lorſqu'il n'y eut plus guéres que M. de Saci qui s'en ſervoit, il vit que M. de Saci avoit peine que pour lui on fît la dépenſe de l'entretien d'un caroſſe; ainſi ſa charité trouva un milieu, qui fut de ſe défaire de ſes ſix chevaux & de ſon cocher, & de faire prix avec un homme de lui donner deux voyages par ſemaine, avec un cocher propre & deux bons chevaux, moyennant ſix cens livres par an. Il avoit cependant retenu le corps du carroſſe. On ménageoit toujours ces deux jours de la ſemaine pour les viſites de M. de Saci: car pour M. de Sevigné, il ſortoit peu, à moins que ce ne fût pour mener M. de Saci promener. Il ſe contentoit d'aller prendre l'air au jardin des Capucins qui ſont proche de-là. Il n'y avoit qu'une incommodité, qui eſt qu'allant là avec ſon paraſol, de peur du mal de tête, les petits enfans qui n'étoient pas accoutumés à voir un homme ainſi coëffé, le ſuivoient avec quelques cris déſagréables: ſur quoi il démanda à M. de Saci, s'il ne feroit pas bien de ſe faire ſuivre de ſon valet de chambre pour bat-

tre régulièrement la mesure lorsque ces enfans commenceroient leur musique, & pour leur faire changer de ton. Il est vrai que ce cas de conscience fit rire M. de Saci, & que M. Sevigné comprit que le meilleur seroit de ne point battre si dévotement ces enfans, qui ne feroient que s'irriter davantage par un traitement qu'ils n'attendoient pas.

M. de Sevigné demeura ainsi ferme dans sa solitude de Paris, ne rendant guéres d'autres visites qu'au Révérend Pere Dom de Loron Chartreux. Mais lorsque l'on fit la transmigration des Religieuses de Paris à Port-Royal des champs, M. de Sevigné n'hésita point. Il voulut aussi-tôt les suivre. Toute sa maison qu'il s'etoit rendue avec tant de dépenses si propre, si commode & si agréable, n'eut pas la force de le retenir. On ne vit jamais un si grand détachement de toutes les choses de ce monde, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul & aux personnes qui le servoient fidélement.

Dieu le récompensa d'avoir pour lui voulu plus d'une fois quitter sa maison. Il semble que la nouvelle solitude de ce saint désert lui inspira de nouveaux sentimens pour la pénitence, la voyant si bien pratiquer devant ses yeux par toutes sortes de personnes. Il se regarda lui seul comme un grand champ de

bataille, où il entreprit de remporter à l'avenir autant de victoires sur son ennemi, qu'il en avoit été terrassé de fois. Il l'attaqua par son plus grand défaut, qui étoit un certain air impérieux, que lui avoit donné sa noblesse & son commandement dans les armées, & qui s'étoit nourri dans ses grands biens. Il voulut vivre dans la dépendance, avec la soumission d'un enfant, se faisant régler jusqu'aux moindres choses, & prescrire toutes ses obligations, qui étoient pour l'ordinaire de transcrire les Traductions de M. de Saci. Ayant toujours jusques-là assez aimé la délicatesse dans son vivre, il cultiva l'abstinence & la mortification dans le manger. Il n'est pas croyable combien il gourmanda l'avarice, donnant toute sa vaisselle d'argent dont jusques-là il ne s'étoit point défait.

Mais ce qu'on admira le plus, fut la douceur qu'on lui vit avoir pour ses domestiques : il leur avoit été toujours extrêmement dur & fâcheux. Cependant à force de se combattre, il devint si bon envers ses domestiques que ses infirmités l'obligerent de garder, qu'il les servoit presqu'autant lui-même qu'il en étoit servi.

Je laisse M. de Sevigné qui mourut entre les bras de M. de Saci * avec la mê-

* Le 16 Mars 1677. dans la soixante-sixiéme année de son âge.

me piété qu'il avoit vécu, pour paſſer à d'autres de ſes amis, dont la vie & la mort me rempliſſent d'admiration. J'avoue que je voudrois bien parler de M. le Duc & de Madame la Ducheſſe de Liancourt *; mais ce grand objet m'épouvante, & je crains qu'une main auſſi foible que la mienne ne le gâte en le touchant. Cependant quel moyen de ne rien dire de deux perſonnes qui ont eu une amitié ſi tendre pour M. de Saci, qui lui en ont donné tant de marques pendant leur vie, & qui à leur mort lui ont laiſſé mille livres de rente viagere, dont il a toujours été bien payé juſqu'à la ſienne!

M. de Liancourt eſt de ces hommes qu'on peut dire avoir été ſanctifiés par la ſainteté de leurs femmes. Car lorſqu'il vivoit en grand Seigneur, & qu'il trouvoit dans ſes grands biens de quoi ſatisfaire tous ſes plaiſirs, cette admirable femme laiſſoit doucement paſſer la premiere impétuoſité de ſes feux, ſans ſe plaindre jamais, non pas même de ce qui eſt le plus ſenſible à une femme. Elle enduroit les infidélités de ſon mari ſans témoigner en rien ſavoir. Cela redoubla extrêmement le reſpect que M. de Liancourt avoit pour elle. On le vit un jour: car

* Meſſire Roger du Pleſſis duc de Liancourt. Jeanne de Schomberg ſon épouſe.

Madame s'étant fait apporter les comptes de ſon Intendant, elle vit ſur les parties du tailleur une robe de chambre d'une magnificence extraordinaire, & telle qu'elle-même n'en avoit point eu de ſemblable, dont Monſieur ſon mari avoit fait préſent à une Demoiſelle qu'il voyoit. Elle ne dit pas un ſeul mot, & ayant enſuite parlé de ces comptes, M. de Liancourrt fit venir l'Intendant, & lui demanda ſi cette robe de chambre avoit été miſe ſur ſes parties. Il lui dit qu'oui. Il en témoigna un très-ſenſible regret, & eut un chagrin mortel de ce que ſa femme avoit ce dégoût. Il admira plus que jamais ſa modération; & inſenſiblement ſon exemple & ſa priere continuelle agiſſant ſur ſon cœur, il ſe dégoûta de ſa vie paſſée, & conçut le deſſein d'en mener à l'avenir une plus réglée qui pût cauſer autant de joie à ſa chere épouſe, qu'il lui avoit cauſé de douleur & fait répandre de larmes.

Cette admirable Dame toute tranſportée hors d'elle en voyant ce changement ſi déſiré, crut devoir ménager ſagement une conjoncture ſi favorable; & ne s'abandonnant pas de telle ſorte à la joie pour le préſent qu'elle ne craignît pour l'avenir, elle appliqua tous ſes ſoins à faire tomber Monſieur ſon mari en de bonnes mains; & à lui chercher un hom-

me qui sût tellement compatir à sa foiblesse, qu'il n'oubliât pas ce qui étoit dû à Dieu, de peur que ce nouvel édifice qu'on méditoit de bâtir n'étant fondé que sur le sable, & non pas sur la terre ferme, ne fût pas de longue durée. Elle en trouva en effet un tel qu'il lui falloit. Je ne sais pas qui il étoit; & ce n'étoit pas assûrément un de ces Messieurs de Port-Royal: mais il est aisé de juger que c'étoit une personne fort éclairée & fort sage, par les avis qu'il donna à ce Seigneur pénitent, pour le réglement de sa personne & de sa famille, pour la réparation du passé & pour la conduite de l'avenir. Comme ces avis me sont tombés entre les mains, j'y trouve tant d'édification, que je veux bien les rapporter ici.

Avis généraux pour un Seigneur de qualité.

VOus êtes homme; vous êtes pécheur; vous êtes chrétien; vous êtes marié; vous êtes pere de famille; vous êtes grand Seigneur.

Comme homme créé à l'image de Dieu, vous êtes obligé absolument d'aimer Dieu, qui vous a fait ce que vous êtes & vous a tiré du néant par sa pure

bonté ; & comme il vous a fait pour lui, vous ne devez vivre que pour lui, même dans vos récréations innocentes, dans le boire, le manger & le repos.

Vous devez dépendre de ſa providence & de ſes ordres, y être totalement ſoumis ſans aucune réſerve, & lui dire ſouvent, *In manibus tuis ſortes meæ.* Comme vous êtes dans une abſolue indigence de lui dans tous les momens de votre vie, ſoit pour la conſerver, ſoit pour agir, vous devez le prier très ſouvent, & vous ſouvenir fréquemment de ces paroles, *Oportet ſemper orare & non deficere.* Voilà ce que vous devez principalement à Dieu comme ſa créature, avec action de grace journaliere de ce qu'il a fait le monde pour vous & vous pour lui.

Voyons maintenant ce que vous lui devez comme étant formé à ſon image & à ſa reſſemblance. Il eſt très-clair que vous êtes obligé de lui reſſembler, & d'imiter ce qui eſt imitable en lui, & ſur-tout ce qu'il vous recommande plus particuliérement, ſa ſainteté & ſa miſéricorde : ſa ſainteté, en vous ſéparant de tout le monde préſent, & vous en détachant autant que vous pouvez, n'aimant rien que Dieu, ou pour Dieu : ſa miſéricorde, dans toutes vos œuvres corporelles, ou ſpirituelles de charité. Et voici

celles qui me ſemblent vous être plus proportionnées pour la pratique. La viſite des pauvres, au moins une fois la ſemaine; ne ſe contentant pas de leur donner l'aumône, mais les conſolant & même les inſtruiſant : procurer les accommodemens & les réconciliations entre les perſonnes qu'on connoît particulierement, qui ſont en diviſion : donner au moins une fois la ſemaine à dîner aux pauvres, dans un lieu ſéparé; leur rendre quelques ſervices comme à Jeſus-Chriſt dont ils ſont les membres. Nous ne dédaignerions pas de le ſervir lui-même, s'il étoit encore viſiblement ſur la terre; ne dédaignons pas de le ſervir en ceux dont il a dit, que ce qui leur eſt fait eſt fait à lui-même. Nous ne ſommes pas de meilleure maiſon que Saint Louis. Les autres œuvres de charité ſeront marquées dans la ſuite.

Les obligations comme pécheurs. Vous devez tous les jours vous reconnoître, au moins une fois le matin, dépouillé de tout bien véritable en Adam & en vous-même, aſſujetti à tout mal, incapable de recouvrer par vos forces les biens tendans à la vie éternelle, & de vous délivrer des maux qui vous en éloignent; enfin abſolument indigne d'être délivré de ces profondes miſeres; en ſorte que votre recours ſoit uniquement à Dieu

par les mérites de Jeſus-Chriſt qui a dit ; *Perſonne ne peut venir à mon Pere, ſinon par moi ;* & comme dit S. Pierre, *Il n'y a point de ſalut en aucun autre*, c'eſt-à-dire, nulle délivrance du mal de la coulpe, & même de la peine, nulle donation des biens ſpirituels, qui ſeuls nous rendent dignes des éternels, que par les ſeuls mérites de cet unique Rédempteur : ce qui vous oblige à l'invoquer ardemment contre les mauvaiſes inclinations que vous reſſentez les plus vives en diſant, *Quis me liberabit ?* Et encore, *Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Chriſti.*

Les obligations comme chrétien. Vous avez fait vos vœux au batême. Vous y avez renoncé au démon & vous y avez accepté Jeſus-Chriſt pour votre légitime Seigneur, en quittant l'infâme ſervitude de ſon ennemi mortel, qui eſt auſſi le vôtre. Ainſi vous avez dû & devez le reſte de vos jours être un fidéle eſclave de Jeſus-Chriſt. Vous avez renoncé aux œuvres de ſatan, qui ſont tous les péchés dont il eſt le maître & le pere, *omnis qui peccat ex diabolo eſt*, pour adhérer aux œuvres de Jeſus-Chriſt, & imiter dans votre condition tout ce que vous pouvez de ſes ſaintes vertus ; & il faut pour cela regarder tous les matins, non-ſeulement

le mal que vous avez à éviter, auquel vous avez renoncé au batême, mais encore le bien que vous pouvez faire pour imiter Jesus-Christ, faisant tout pour la gloire de son Pere, comme vous l'avez promis dans le même sacrement, lorsque votre parrain a dit pour vous, *Credo*, &c. Vous avez renoncé aux pompes du démon, qui sont les dépenses superflues tant en votre personne qu'en votre train, vos maisons & tout ce qui les accompagne. C'est pourquoi vous devez toujours gémir du passé à cet égard, aussi-bien que des autres péchés; & en même tems que vous avez renoncé à ces pompes que le démon suggere aux hommes, vous devez embrasser les humiliations de Jesus-Christ auxquelles vous devez avoir une parfaite adhérence. Vous êtes entré dans l'obligation exprimée par ces paroles de l'Apôtre, *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.* Quand serons-nous tels? Tendons courageusement à l'être, sans nous désespérer de ce que nous ne le sommes pas encore.

Obligations comme marié. J'ai peu de choses à vous dire sur ce sujet, Dieu vous ayant donné une très-vertueuse femme, qui a noblement contribué à vous retirer de la voie large de perdition. Vous l'aimez; mais souvenez-vous, s'il vous

plaît, que S. Paul enſeigne à l'aimer comme Jeſus-Chriſt a aimé l'Egliſe, qu'il a acquiſe par ſon ſang, afin qu'elle fût ſon épouſe, qu'il a ſanctifiée par les mérites de ſon ſang adorable répandu pour la poſſéder. Elle a ſervi à votre ſalut; contribuez au ſien, & ne l'écoutez pas quand elle a trop ſoin de vous dans les choſes non néceſſaires. Elle le fait par bonté & par tendreſſe, mais ſoyez au-deſſus de cela. Parlez ſouvent de Dieu enſemble. Liſez des choſes ſaintes enſemble. Priez notre Seigneur enſemble.

Obligations comme pere de famille. Vous avez des domeſtiques. Je ne vous propoſerai à leur égard que des motifs chrétiens & divins, dont Dieu par ſa miſéricorde vous a rendu ſuſceptible. On ne parle point aſſez de Dieu aux domeſtiques. Il faudroit qu'on le fît ſolidement, au moins une fois la ſemaine. Vous le pouvez à Liancourt par le Pere Deſmares. Vous le pourrez à Paris par M. de la Chaiſe, ou autre. Vous le pourrez ici par M. de Gonſſaiſeville, ou par un des autres. Madame pourra leur dire ſur quoi elle jugera à propos qu'ils ſe préparent. Il faut leur bien faire employer le tems. Les ordres en ſont beaux, mais il y a peu d'exécution. Pour y tenir la main, après avoir diſcerné vos gens depuis que j'ai eu l'honneur de vous ſervir, je ne

vois que M. Gaultier, & M. Poncet que je devois mettre le premier, qui vous y puiſſent utilement ſervir. Il y a trop de bonté en M. de la Ferriere pour régir des pages & des laquais, & les contenir tout le jour. Vous pouvez lui laiſſer l'extérieur pour les envoyer, pour les reprendre & les corriger, & donner à M. Poncet le ſoin de leur faire employer leur tems. Ils s'écrieront un peu au commencement, mais dans peu ils s'accoutumeront à bien faire.

Le ſieur Gaultier doit être, ce me ſemble, autoriſé pour reprendre tous les autres, & avoir ordre d'avertir Madame de tous les déſordres; enſorte que chacun ſache que vous l'autoriſez pour les reprendre en eſprit de charité, & que vous lui commandez de vous avertir ou Madame de leurs manquemens; enſorte que vous vous fâcherez contre lui s'il y manque. Il faut commander & faire enſorte qu'on ne manque point aux prieres du matin & du ſoir. Commandez devant tous à M. Gaultier de vous dire ceux qui y manqueront, pour en uſer comme vous jugerez à propos. Il faut leur défendre abſolument le cabaret, excepté à ceux qui ont leur argent à dépenſer; & commandez à tous qu'ils vous avertiſſent, ou Madame, quand quelqu'un y ſera allé. Il faut défendre tout jurement très-ex-

preſſément, avec menace de chaſſer celui qui aura juré le nom de Dieu deux ou trois fois, & pour la premiere de le mettre vingt-quatre heures en priſon, chargeant toujours le petit homme d'y veiller. Il faut autant interdire les paroles déshonnêtes que les juremens. Il faut défendre les diviſions, les noiſes, avec menace de chaſſer les humeurs de diſcorde & les querelleuſes, commandant qu'on ſe reconcilie dès le même jour, & que Madame ſoit avertie, ou vous-même, s'il y a quelqu'un qui demeure irréconciliable.

Vous êtes ſeigneur de pluſieurs terres conſiderables, & ſur-tout de deux où vous réſidez le plus ſouvent, Liancourt, & la Roche-guyon. Vous devez abſolument faire veiller ſur les déſordres publics de blaſphême, de fréquentation de cabaret durant la Grand' Meſſe & les Vêpres, aux Fêtes & Dimanches, les diſſenſions & les procès. Pour les deux premiers articles, faites veiller M. Poncet comme le petit homme, & rendez-les eſpions de vos maiſons, avec d'autres qu'ils jugeront à propos, & vous en ferez bientôt punir quelques-uns ſelon les loix, pour faire trembler les autres. Pour les deux derniers articles vous en avez bien du ſoin; mais il faudroit y aſſiſter quelque tems vous-même, quelque peine

peines que vous y ayez. Vous vous mettez en colere, mais les choſes ſe font; & Dieu vous fera la grace qu'à la fin vous ne vous mettrez plus en colere, & que tout ſe fera. J'ai peine que M. le Maire étant ſoudiacre & chanoine s'applique à cette fonction, quoiqu'il s'en acquitte dignement. Cela mérite d'être peſé, & pour vous & pour lui, ſurtout à cauſe que vous lui en donnez récompenſe: ce qui n'eſt point permis aux Eccléſiaſtiques. Il faut encore veiller ſur des déſordres de veilleries de la Rocheguyon, où les filles s'aſſemblent les ſoirs après ſouper, pour travailler enſemble. Les garçons y viennent & y font des inſolences.

J'ai oublié en parlant des obligations comme chrétien, de parler des tableaux. Je ne crois pas qu'on les puiſſe garder en conſcience. Il y en a pour un trop grand prix, & le cri des pauvres contre vous, qui ſont privés d'un grand ſecours qu'ils en recevroient, vous eſt entiérement à craindre; car les Peres d'une voix commune nous obligent à donner le ſuperflu. J'avoue que le néceſſaire de votre condition eſt bien plus étendu, même ſelon Dieu, que celui d'un autre; mais je ne crois pas qu'on puiſſe l'étendre juſqu'à avoir des tableaux de quatre-vingts mille livres, ſans uſer de la doctrine de la pro-

habilité de ces docteurs graves, qui ſont à votre commandement quand il vous plaira de les conſulter. Vous devez donc, à mon avis, promettre à Dieu entre nos mains, puis l'écrire & le ſigner, que vous les vendrez; même avec perte, entre ici & Pâques, ou ſix mois au plus tard. Vous me direz que vous y perdrez trop; & moi je vous réponds qu'en différant vous ne gagnerez pas davantage, & que cette eſpérance d'en avoir plus dans un autre tems, ne ſervira que de prétexte pour les conſerver, & pour nourrir la cupidité. Ceux qui ont commis des choſes illicites doivent, ſelon les Peres, particuliérement S. Gregoire, s'abſtenir des licites, à plus forte raiſon de celles que les innocens ne peuvent innocemment garder, au moins ſelon ma penſée. Vous pouvez en conſerver quelques-uns pour votre divertiſſement innocent: mais qu'ils ne ſoient pas de grand prix. Quand vous en conſerverez juſqu'à la valeur de mille écus, ou de deux mille, ne ſera-ce pas aſſez? L'uſage du prix du reſte pourra être employé au payement de quelques dettes, ou à la récompenſe de quelques vieux ſerviteurs, ou à tous les deux enſemble. De quelque maniere que ce ſoit, ce ſera toujours l'intérêt des pauvres.

J'ai oublié auſſi en parlant des obliga-

tions comme Seigneur, de vous dire que je crains qu'on n'afferme des terres trop haut, d'où procedent, à mon avis, tant d'insolvabilités des fermiers, qui ne payent pas & qui se ruinent. Je vois d'épouvantables sommes qui vous sont dûes, comme de quatre vingts-dix mille livres, sans grande espérance d'en être jamais payé. J'aimerois mieux un moindre bien plus assuré, qu'un grand revenu apparent & non réel.

Avis particuliers.

QUE si des avis généraux que je viens de vous donner, vous voulez que je descende plus dans le particulier, pour vous aider dans les sentimens de pénitence que Dieu vous donne, voici quelques pratiques de piété qu'il me semble que vous pouvez faire.

La premiere sera d'employer le matin une demie-heure à la priere, à savoir, un quart d'heure à rendre ses devoirs à Dieu, & l'autre quart d'heure à méditer un chapitre ou une partie d'un chapitre de l'Evangile, en s'appliquant avec réflexion les vérités qui vous toucheront davantage, ou qui vous seront les plus propres dans la pratique, demandant instamment à Dieu la grace d'en faire un bon usage dans le jour présent. La priere

consistera, après s'être mis en la présence de Dieu, & lui avoir demandé son S. Esprit au nom de son Fils, à l'adorer comme notre Souverain, auquel nous sommes par la création, la conservation & la redemption, nous soumettant absolument à lui sans réserve, & nous abandonnant totalement & irrévocablement à sa conduite; à le remercier de tous les biens de la nature & de la grace, communs & particuliers, s'arrêtant sur ceux qui nous touchent davantage, & nous excitant nous-mêmes à aimer ce bienfaicteur universel; à lui offrir, & nous mêmes, & tout l'usage de nous-mêmes & du monde présent dans la journée présente, & lui demandant pardon de tous nos péchés en général & des plus grands en détail, qui consistent en deux ou trois especes; nous humiliant profondément de tant d'ingratitudes prodigieuses; avouant ce que nous avons mérité.; le béniſſant de ce qu'il nous a attendus à pénitence, & demandant pour l'avenir, que où le péché a été si abondant, la grace vienne à se répandre avec surabondance pour la gloire de Dieu, & tout cela par Jesus-Christ Notre Seigneur: à demander à Dieu la grace de renoncer à nous-mêmes, de porter notre croix tous les jours, & de le servir en l'imitant. Il faut, dis-je, demander de renoncer à nous-mêmes,

particuliérement à l'orgueil, à l'impatience, à toute cupidité de crainte au regard de la Cour, à l'attache à la vie préſente, aux vaines complaiſances en nous-mêmes, & à tout ce qui peut contribuer à notre propre gloire. Il faut demander de porter nos croix ordinaires par amour envers Dieu, & pour faire pénitence, vous abandonnant à Dieu pour toutes les extraordinaires qu'il lui plaira de vous envoyer. Il faut demander d'imiter notre Seigneur Jeſus-Chriſt en toutes ſes vertus, particuliérement en ſa charité envers Dieu ſon Pere & le prochain, même envers ſes ennemis; dans ſon humilité au regard des humiliations; dans ſa patience, ſon détachement du monde préſent & des choſes du monde, le ſaint uſage qu'il a fait des créatures néceſſaires à la vie, & enfin ſon déſir de la vie éternelle & de ſon retour à Dieu ſon Pere. Ces cinq actes que je viens de marquer ici ne ſont que pour donner ouverture. On les fera en ſubſtance & dans l'ordre qu'on voudra & qu'on pourra, ſans aucun ſcrupule.

La ſeconde pratique de pénitence ſera de faire une lecture ſolide d'une demie-heure, de S. Auguſtin, ou de S. Bernard, ou de S. Gregoire, ou de S. Chryſoſtôme, ſur des matieres morales. Il ſera bon de relire l'eſprit & la vie de

S. Bernard traduite par ces Meſſieurs ; les Lettres de M. de S. Cyran, M. de Geneve dans ſon Introduction, ſes quatre derniers Livres de l'amour de Dieu, Grenade, les Lettres d'Avila.

La troiſiéme ſera de réciter les Pſeaumes pénitentiaux & les Litanies des Saints chaque jour ouvrable ; & en la place, les jours de Fêtes & de Dimanches, on récitera le Bréviaire ſans s'arrêter aux répons & aux antiennes, ni aux leçons qu'on aura peine à trouver. On lira auſſi l'Epitre & l'Evangile, & l'oraiſon du jour. On conſeille d'avoir un miſſel pour lire, en eſprit d'oraiſon, la Meſſe, en même tems que le Prêtre la célébre.

La quatriéme ſera d'entendre la Meſſe.

La cinquiéme pénitence ſera de dire un *Miſerere* avec *Pater* & *Ave*, les bras tendus & à genoux, pour demander miſéricorde, puis baiſer la terre avec ce même deſſein auſſi. Le ſoir les complies quand on le pourra.

La ſixiéme pénitence ſera de continuer de faire ce qu'on a accoutumé, le Vendredi & le Samedi.

La ſeptiéme ſera de lire le ſoir quelques Sentences de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, avant que de s'endormir.

Lorſque l'on ſera malade, on ſera diſpenſé de toutes les pénitences extérieu-

res, & on ſe contentera des Pſeaumes de la pénitence, & d'offrir ſon mal à Dieu. On conſeille d'unir toutes les pénitences qu'on fera, à celles du Sauveur, en s'humiliant de ce qu'on en mérite tant, & que l'on en fait ſi peu. On conſeille encore de ne point laiſſer paſſer une heure ſans lui demander ſon amour, la grace de déſirer & d'aſpirer ſincérement à la vie éternelle, & d'eſtimer tout le monde comme du fumier, à l'imitation de S. Paul, pour gagner Jeſus-Chriſt.

Pour le ſervice des pauvres dont j'ai parlé, il eſt bien important de n'y pas manquer. Rien n'attire davantage la miſéricorde de Dieu que les actions de charité & d'humilité tout enſemble. On exhorte à prier tous les jours inſtamment pour la paix de l'Egliſe, tant pour ſes enfans perſécutés que pour ſes enfans perſécutans, demandant force pour les premiers, & lumiere pour les autres.

On conjure qu'on ne ſe décourage point pour ſentir des répugnances, ni des mouvemens d'ennui, ni même des chutes. Le premier degré de la pénitence, eſt de ſe ſouffrir ſoi-même. Quand on eſt tombé il faut ou ſe relever, ou prier qu'on nous releve. Ainſi quand notre ame a fait une chute ſpirituelle, il faut nous en humilier, demander pardon à Dieu, & puis nous confier doucement

en ſa miſéricorde, & nous remettre au train de la vertu, en nous encourageant.

On conſeille la communion tous les huit ou quinze jours; mais quand il arrive quelque emportement conſidérable contre les domeſtiques ou autres, & que cela a été la veille, il eſt à propos de s'en priver avec une profonde humiliation & douleur d'être privé de ſon ſouverain bien. Il eſt auſſi à propos de lire la veille de la communion un chapitre, ou partie d'un chapitre du quatriéme Livre de l'Imitation, où il n'eſt parlé que de la communion, pour s'exciter au déſir de cette viande céleſte, & s'y préparer avec un reſpect infini. Il ſeroit auſſi à propos d'avoir moins joué la veille, & de le faire encore moins le jour. Retranchons-nous peu à peu & par amour. Faiſons-nous quelquefois lire en nous promenant quelques hiſtoires divertiſſantes; mais néanmoins quand la mélancolie abbat, prenons tout à la bonne foi ce petit divertiſſement.

Quand on voudra écrire de tems en tems un mot à celui qui donne ces avis, il ſe donnera l'honneur de répondre dans la ſimplicité, & s'il ne profite pas, il ne nuira pas, Dieu aidant; & peut-être que Dieu bénira ſes réponſes pour relever le courage abbatu. Préparez-vous à la tentation. Celui qui eſt avec vous eſt plus

puiſſant que celui qui eſt dans le monde. Il l'a vaincu au déſert & à ſa croix, pour nous mériter la grace de le vaincre. Vous aurez des angoiſſes ſur la terre, dit notre-Seigneur. Anathême au découragement.]

Madame de Liancourt ayant vu ces avis, quelque beaux & ſolides qu'ils lui paruſſent, comme elle ne vouloit rien omettre pour M. le Duc dans une choſe de cette importance, elle n'eut point de repos qu'elle ne les eût communiqués à ces Meſſieurs de Port-Royal. Elle appuya un peu ſur la récitation du Bréviaire & des Pſeaumes. Elle craignit que cela n'ennuyât un peu Monſieur, & elle leur dit aſſez plaiſamment, que récitant ſon Bréviaire quelques jours auparavant, l'Eccléſiaſtique qui le diſoit tout haut afin qu'il récitât après lui, étant à cette antienne où il y a neuf *Alleluia*, il dit *Alleluia*. Monſieur répondit *Alleluia*. L'autre dit encore deux ou trois fois *Alleluia*. Monſieur ne répondant plus rien, l'Eccléſiaſtique lui dit, comme dans un ſaint zéle, que le ſervice divin ſe dit très-exactement. *Monſieur, il faut encore dire* ALLELUIA, *il y en aura neuf*. Monſieur s'ennuyant un peu de cette exactitude, lui dit d'un air un peu chagrin : *Hé! Monſieur, que n'entrez-vous tout d'un coup en matiere ?*

Ces Meſſieurs crurent qu'il falloit prendre garde à tout cela, comme avoit fait auſſi ſagement celui qui avoit donné les avis, en marquant qu'on ne s'arrêtât ni aux répons ni aux antiennes. Ainſi ayant examiné exactement les choſes, M. Arnauld fut chargé d'en mettre par écrit le réſultat, & c'eſt ſur ſon original même que j'écris ceci.

[On a vu les avis qui ont été donnés à la perſonne pour ſa conduite; & comme on les a trouvés fort ſolides & fort chrétiens, principalement en ce qui regarde les domeſtiques, je mettrai enſuite le réglement écrit de la main de la Mere Iſabelle-Agnès le Feron. On n'a rien à y ajouter, & tout ce qu'on déſire, c'eſt que ces regles & ces inſtructions ſoient auſſi fidélement pratiquées qu'elles ſont ſaintes en elles-mêmes. On peut ſeulement y ajouter quelques avis particuliers à cette perſonne, qui ne ſeront néanmoins que la confirmation de ceux qu'on lui a donnés.

Il doit avoir ſoin de ne laiſſer aucun jour ſans faire au moins un quart d'heure (M. Arnauld mit ici de ſa propre main ces deux mots, *moitié au matin & autant après dîner*) de méditation, pour ſe remplir de Dieu, & ſe fortifier dans le deſſein qu'il a de le ſervir & de lui conſacrer toutes ſes actions; en quoi ce n'eſt

pas tant l'eſprit & la penſée, que le cœur & l'amour qui doivent agir. Quand il récitera les Pſeaumes, il doit prendre garde de ne le point faire à la hâte, & comme pour ſe décharger de ſa tâche, mais en goûtant ce qu'il dit, & en s'occupant de ce qui l'aura touché davantage. C'eſt pourquoi il ſera peut-être bon, que lorſqu'il dira les ſept Pſeaumes de la pénitence, il les ſépare en ſept divers tems, afin que n'en diſant qu'un à la fois, il y puiſſe faire attention; ou bien qu'il prenne un tems déterminé, comme d'un quart d'heure, pour dire des Pſeaumes, ſans ſe déterminer à aucun nombre; afin qu'il n'ait pas ſujet de ſe hâter, mais qu'il en récite ou moins ou plus, ſelon que ſa dévotion le portera à s'arrêter davantage à ce qui élevera plus ſon eſprit à Dieu.

Les infirmités le rendant incapable de beaucoup de pénitence extérieure, il faut qu'il prenne les infirmités même en eſprit de pénitence. Mais pour cela il eſt néceſſaire qu'il les ſouffre en patience, & s'il le pouvoit même, avec quelque ſorte de joie ſpirituelle, dans la vue que c'eſt une marque de la bonté de Dieu, de nous châtier en ce monde, & de ne nous pas châtier en l'autre. Et c'eſt ce qui l'oblige de retrancher autant qu'il lui eſt poſſible les petites plaintes qu'il fait

de ſes maux ; car s'il ſe reconnoît pécheur & grand pécheur, il doit conſidérer que méritant d'autres châtimens bien plus rigoureux, il ne ſe peut plaindre dans ſes maux ſans murmurer contre Dieu, qui les lui envoie par un effet de ſa miſéricorde, plutôt que de ſa juſtice, puiſque c'eſt pour le purifier de ſes péchés, & lui donner moyen de racheter par des peines temporelles les peines éternelles qu'il a tant de fois méritées. Il aura donc un ſoin particulier de garder le ſilence en ces rencontres, & de n'y point chercher de ſoulagement avec impatience & chagrin, mais avec humilité & réſignation à la volonté de Dieu, & d'avoir toujours dans l'eſprit qu'il n'y a rien qui lui puiſſe tant ſervir, pour engager Dieu de lui pardonner ſes péchés, que de pardonner aux hommes ceux qu'ils auront commis contre lui. Mais pour le bien faire, il faut même qu'il en parle le moins qu'il pourra ; car la ſatisfaction que l'on ſent à dire qu'un tel nous a fait une injure, mais que nous lui pardonnons, nous fait perdre ſouvent la plus grande partie du fruit que nous aurions pu recevoir de notre pardon.

Il doit auſſi prendre garde à l'inclination qu'il a de parler de ſes fautes indifféremment devant tout le monde. Il peut y avoir en cela de l'amour propre, qui

aime à ſe décharger, & il lui ſera meilleur d'en parler plus à Dieu, & moins aux hommes, & de travailler davantage à ſe corriger qu'à s'excuſer.

Ce qu'on lui a déja repréſenté touchant le ſoin de ſes domeſtiques eſt très-important. Il doit éviter ſurtout deux extrémités. L'une de les trop tolérer dans les fautes qu'ils commettent contre Dieu, l'autre de ne les reprendre que par colere & par paſſion, & quelquefois pour des fautes de peu d'importance & qui ne regardent que ſa perſonne, & de parler de leurs défauts devant les autres, ce qui ne fait que les aigrir ; au lieu de leur en parler à eux-mêmes : ce qui les pourroit toucher. Etant fort impatient & fort promt de ſon naturel, il doit prendre garde de ne rien réſoudre dans ſa premiere chaleur, mais attendre que ſon eſprit ſoit remis, afin d'en juger mieux, après avoir invoqué la grace de Dieu.

L'un des principaux devoirs d'un chrétien étant de bien employer le tems, il doit prendre garde, autant qu'il pourra, de s'occuper à de bonnes choſes ; comme lorſqu'il eſt dans ſes terres, à ſoulager les pauvres, à appaiſer les querelles, à accommoder les procès & les différends. Mais il faut pour cela qu'il ſoit plus modéré & plus capable d'écouter tranquillement & ſans s'emporter des

propoſitions injuſtes, que l'on entend ſouvent dans les procès. N'étant pas capable de ſe paſſer de tout divertiſſement, il faut au moins qu'il ait ſoin de n'en point prendre qui lui puiſſent réveiller ſes anciennes paſſions, & qu'il évite auſſi dans ſes entretiens de trop parler des diſputes du tems, à moins qu'il ne fût avec des perſonnes dont il pût eſpérer inſtruction & édification. Cet avis eſt de très-grande conſéquence, & on fait beaucoup de fautes ſous prétexte de ce zéle, qui empêchent que Dieu ne béniſſe autant qu'il feroit l'amour qu'on a pour la vérité. Si on eſt fidéle à pratiquer cet avis, il faut eſpérer que Dieu donnera lumiere & force pour entrer en d'autres plus importans, mais qui demandent une grande diſpoſition à ſuivre Dieu & à le préférer à toutes choſes.

Il ne faut pas s'étonner ſi M. de Liancourt entrant dans ces ſentimens de pénitence aimoit tendrement ceux qui pouvoient le conduire avec tant de ſageſſe dans la voie du ſalut, & s'il prenoit tant de plaiſir à venir voir les ſolitaires de Port-Royal des champs, qu'il regardoit comme autant de perſonnes qui s'étoient entiérement conſacrées à la pénitence. Il ſe fit bâtir un petit appartement dans ce déſert, & il le préféroit à toutes ſes belles terres.

L'extrême cordialité qu'il témoignoit pour tous ces Meſſieurs me rend encore aujourd'hui ſa mémoire vénérable. Je m'occupe de lui avec plaiſir devant Dieu qui lui a fait tant de graces, quoique je ne les connoiſſe que très-imparfaitement, & que je n'en puiſſe guéres juger par le peu que j'en ai vu à l'extérieur, lorſque les malignités des tems ne lui avoient pas encore ôté la liberté d'aller à Port-Royal des champs. Tout le monde généralement y étoit édifié de ſon extrême civilité. Il ſaluoit la moindre perſonne qu'il rencontroit dans ſon chemin. Le Vacher lui paroiſſoit vénérable. Il ouvroit les yeux, & le regardoit fixement en le ſaluant; & il faiſoit rire ceux qui l'accompagnoient, en leur demandant ſi ce n'étoit point de ces Meſſieurs. Il croyoit toujours qu'il y avoit quelque pénitent de conſidération, caché ſous le vil extérieur dont il ne ſe couvroit que pour mieux ſe déguiſer.

On a ſu ce qu'il a ſouffert de la part des faux zélés. Rien n'a été plus public. On lui a fait un grand crime de ce qu'il faiſoit élever Mademoiſelle de la Rocheguyon, ſa petite-fille, à Port-Royal de Paris. On ſait ce qu'il a eu à ſouffrir pour ſe déclarer généreuſement l'ami de ceux qu'on perſécutoit ſur le ridicule phantôme du Janſéniſme. On aura peine à croire

dans les siécles à venir, que la folie des hommes ait été si loin que d'oser lui refuser à sa paroisse * l'absolution à Pâques, comme à un fauteur d'héresie, voulant la lui faire acheter par des lâchetés indignes d'un homme d'honneur & de conscience, tel qu'il étoit. On a vu ce scandale dans tout Paris, & on a vu avec indignation jusqu'où un zéle peu sage étoit capable de porter des têtes mal faites, qui, comme disoit ce Seigneur, étoient peu propres à conduire des hommes, & à qui à peine il auroit voulu confier la conduite de ses poules d'Indé. Mais cette ame vraiment généreuse, & qui avoit bâti sur la pierre ferme, vit sans s'étonner tous ces vents & toutes ces tempêtes, & il témoigna encore plus d'amour à ceux à qui on vouloit qu'il renonçât. Ce fut à cette occasion que M. Arnauld fit d'abord une premiere & ensuite une seconde Lettre à un Seigneur de la Cour. J'en ai parlé plus haut aussi-bien que de la fameuse Censure que la Sorbonne fit de la seconde Lettre.

Cette persécution si injuste & si violente lia une plus grande amitié que jamais entre M. de Liancourt & M. Arnauld. Ils avoient de la douleur réciproquement de se voir maltraités l'un pour

* C'étoit S. Sulpice.

l'autre. M. Arnauld ſouffroit de voir M. de Liancourt perſécuté, & celui-ci de voir M. Arnauld chaſſé de Sorbonne, pour avoir entrepris ſa défenſe. L'un voyoit avec douleur l'ornement de la paroiſſe rejetté de la communion des fidéles, & l'autre voyoit avec beaucoup de regret la gloire de la Sorbonne & l'ornement de ſon corps, rejetté honteuſement de la ſociété des Docteurs.

Ce Seigneur ne put guéres depuis aller à Port-Royal. Mais M. Arnaud étoit comme l'entremetteur & le lien qui lui répondoit de l'affection de cette ſainte maiſon, qu'il ne pouvoit plus honorer de ſes viſites, & qui recevoit les aſſurances de la tendreſſe qu'il conſervoit toujours pour des perſonnes qu'il regardoit, diſoit-il, comme confirmées en grace. Il donnoit toujours chez lui des marques de ſon amitié & de ſon eſtime à l'égard de ces Meſſieurs; & qui que ce fût quilui rendît viſite, ſi quelqu'un parloit mal d'eux en ſa préſence, il lui fermoit auſſi-tôt la bouche.

Un jeune Evêque lui dit un jour qu'il avoit envie de l'inſtruire & de le catéchiſer, pour le détacher d'avec ces Meſſieurs, dont il diſoit que la doctrine étoit mauvaiſe & dangereuſe. M. de Liancourt plaignant ſa jeuneſſe, lui répondit avec modération, comme on le lui recommandoit toujours: *Monſieur, je ne vous*

conſeille pas de me rendre trop ſavant; car je commencerois par vous montrer que vous feriez mieux d'aller réſider dans votre Dioècſe.

Une Dame qui n'avoit pas la modeſtie de Madame de Liancourt, dit à M. de Liancourt que Madame ſon épouſe voyoit des gens dont le conſeil étoit bien préjudiciable à ſes Demoiſelles ſuivantes qui étoient toutes flétries, n'ayant point de rouge. Elle ajouta d'un air goguenard, qu'elle avoit feuilleté toute la Bible, & qu'elle y avoit trouvé l'hiſtoire de Suzanne qui autoriſoit cela. M. de Liancourt lui répondit froidement: *Si vous voulez bien tomber dans ce qui arriva à Suzanne, vous pouvez uſer de ce dont elle uſa alors.* Elle eut la bouche fermée.

Lorſque M. Arnauld ſe fut retiré & devenu inviſible, Monſieur & Madame de Liancourt jetterent les yeux ſur M. de Saci. Il alloit ſouvent leur rendre viſite. Madame venoit auſſi ſouvent le voir, & ne pouvoit aſſez admirer la petiteſſe du logis où il étoit. *Petite maiſon*, s'écrioit-elle, *que tu renfermes de grandes choſes!*

Je ne ſache plus rien de ces deux admirables perſonnes. Seulement je puis dire qu'ayant toujours admiré leur vie, je n'ai pas moins admiré leur mort; car ils n'ont guéres ſurvécu l'un à l'autre, & s'étant aimés ſi tendrement pendant leur

vie, ils n'ont pu même ſe ſéparer en mourant.

Monſieur étant tombé dans des infirmités plus grandes qu'à l'ordinaire, Madame redoubla ſes peines, ſes ſoins & ſes veilles; de ſorte que ſes aſſiduités lui cauſerent à elle-même la maladie dont elle mourut. Cependant que fit-elle? Et a-t-on jamais porté l'amour conjugal auſſi loin qu'elle a fait? Etant toute détachée d'elle-même, elle ne penſa qu'à cacher ſa maladie à ſon époux; & elle ſe la cachoit auſſi à elle-même, pour ne s'occuper que de celle de ſon mari, qui lui étoit plus ſenſible que la ſienne. Elle alloit le voir réguliérement tous les jours, comme ſi elle ſe fût le mieux portée du monde. Elle tâchoit de lui faire porter doucement ſes infirmités. Elle l'exhortoit, elle l'animoit, elle le fortifioit. Elle affectoit dans ſes paroles une joie qu'elle n'avoit pas dans le cœur. Etant toute pâle des approches de la mort qui la talonnoit, toute conſommée d'une maladie où il n'y avoit plus de reméde, ſur-tout dans un âge aſſez avancé, toute tremblante du peu de force qui lui reſtoit, & ne pouvant preſque ſe ſoutenir, elle ne penſoit point néanmoins à ſon état, & ne ſongeoit pas même qu'elle fût malade. Hors l'application qu'elle donnoit à ſon ſalut & au ſoin de paroître bien-

tôt devant Dieu, du reſte elle ſe levoit toute moribonde pour aller dans la chambre de ſon mari. Juſqu'au jour même de ſa mort, dans la crainte qu'il ne fût effrayé de cette ſéparation qu'elle ſentoit être très-proche, elle s'efforça encore de ſe lever pour lui aller dire les derniers adieux, mais ſans qu'il ſe doutât de l'affliction qui le menaçoit de ſi près.

Ainſi après avoir rendu à M. le Duc durant ſa vie ce qu'elle lui devoit, & preſque juſqu'aux derniers ſoupirs, elle ſe remit au lit, & ferma enſuite les yeux à tout le reſte, pour ne plus penſer qu'à rendre ſon ame entre les mains de Dieu, & aller préparer la place à ſon cher époux, qu'elle prévoyoit bien la devoir ſuivre de bien près. * Car on ne lui put pas long-tems celer cette mort, quelque précaution qu'on pût prendre, juſqu'à ne point chanter en enlevant le corps. Le tems augmenta de plus en plus ſes ſoupçons. Il fit tant de queſtions & ſi preſſantes, qu'enfin on ne lui put cacher plus long-tems les choſes, & que l'on fut contraint de l'inſtruire de ſon malheur. Dès qu'il vit ſes ſoupçons trop bien fondés, & qu'il fut aſſuré de la mort de ſa chere épouſe, il ne penſa plus qu'à la ſuivre. Toujours Madame de Lian-

* Elle mourut le 14 Juin 1674.

court lui revenoit dans l'eſprit, ſon bon cœur, ſa modération, ſa ſageſſe, ſes prieres, ſes bons exemples, ſes ſoins charitables, ſes tendreſſes, mille choſes tout à la fois ſe repréſenterent à ſa mémoire, qui ne ſervirent qu'à lui groſſir la perte qu'il avoit faite, & à le rendre de plus en plus inconſolable.

Ainſi ſe voyant privé d'un ſi grand ſecours, la vie lui devint ennuyeuſe. Il ne voulut plus lui ſurvivre, & toute l'horreur de la mort, qui paroît ſi affreuſe à ces perſonnes de qualité, ne put arrêter l'impatience de ſes déſirs. Se laiſſant donc aller à la triſteſſe, l'eſpace de peu de ſemaines le joignit avec celle dont il ne pouvoit ſe voir ſéparé. * Que Dieu les comble de bénédictions l'un & l'autre dans ſon paradis, & qu'il y reléve en gloire ceux qui étant éclairés de ſa lumiere, & ſoutenus de la force de ſa grace, ont mis tout leur honneur à s'humilier profondément en ſa préſence! Ils ſont heureux de n'avoir pas attendu à ces derniers momens à racheter leurs péchés par leurs aumônes, & de l'avoir fait de bonne heure, autant que leur revenu le pouvoit ſouffrir.

Ce qui m'a paru admirable, eſt cette peine qu'ils avoient à agir contre les fer-

* Il mourut le premier Août 1674.

miers, pour être payés. M. de Liancourt nous disoit bonnement que son seul fermier de Liancourt étoit en arriere de plus de quatre-vingts mille livres. Cette seule conduite si chrétienne, & si conforme à l'Ecriture, peut faire juger de la retenue de M. de Liancourt. On trouveroit peu de communautés, même des plus réglées, où on eût tant de charité & de patience pour ceux qui leur seroient redevables, & où l'on ne mît au contraire la piété à se faire payer avec une cruelle exactitude.

Qu'ils vous benissent à jamais dans le ciel, mon Dieu, de ce que par votre miséricorde vous les avez délivrés du piége de l'avarice, qui enveloppe presque tous les hommes, & principalement les personnes de la Cour, qui remettent toutes leurs charités à la mort, & qui ne donnent de leurs biens à Dieu que lorsqu'ils ne peuvent plus les retenir, & qu'ils leur échappent malgré eux. Ils quittent leurs vices & leurs biens en même tems; ou plutôt ils ne quittent ni les vices, ni les biens, puisqu'ils y ont toujours le cœur attaché, lors même que la mort luer arrache ce qu'ils aiment.

Loin de nous, mon Dieu, l'erreur de ces personnes aveugles, qui croient quitter le péché à leur mort, eux qui continueroient encore de pécher, s'ils le pou-

voient, & qui accumulent pendant leur vie offenſe ſur offenſe, dans la fauſſe eſpérance de racheter l'effroyable maſſe de leurs iniquités par quelque petite aumône à la mort, s'aſſurant d'être ſauvés, non parce qu'ils ſont vertueux, mais parce qu'ils ſont riches; comme ſi Dieu avoit égard à l'argent & non à la vie des hommes, & qu'il fût ſemblable à ces juges corrompus qui ſe laiſſent gagner par l'or.

Vous avez préſervé M. de Liancourt de ce double piége; & je ſouhaite que ſon exemple ouvre les yeux à quelques perſonnes de ſa qualité. Il s'eſt retiré du péché de bonne heure, & a travaillé ſans délai à racheter ſes fautes par ſes aumônes. Il a vu ſa maladie, il s'eſt hâté d'y remédier. Il a connu ſes plaies, & ſans attendre la pourriture & la gangréne, il a eu ſoin de les guérir lorſqu'elles étoient encore toutes fraîches; étant perſuadé que votre miſéricorde n'eſt guéres pour ceux qui péchent effrontément dans la penſée de racheter leurs péchés en rendant les derniers ſoupirs; mais plutôt pour ceux que l'ignorance, ou le penchant de la jeuneſſe, ou la fragilite humaine ont jettés dans les péchés & qui reviennent de cet état funeſte, comme ces malades qui ont quelque tems perdu l'eſprit, & qui ſortent enfin de leur égarement & retournent dans leur bon ſens.

Il y a cependant cette différence, que ces derniers n'ont que de la joie de leur guériſon, au lieu que la joie des autres eſt mêlée de confuſion & de honte, parce que les uns ne doivent imputer leur état qu'à la maladie, & que les autres le doivent imputer à eux-mêmes & à leur propre corruption.

Que ceci ſoit dit en paſſant, en reconnoiſſance de la grace que Dieu a faite à M. de Liancourt, qui a avoué que le Livre *de la Fréquente Communion* lui avoit été d'une très-grande utilité, & qui, dans le reſſentiment qu'il en avoit, a toujours eu une tendreſſe particuliere pour M. Arnauld qui en étoit l'auteur. Il le prioit de venir ſouvent chez lui dans ſon hôtel de Paris, & dans ſa maiſon de Liancourt, où il prenoit plaiſir de lui ſervir de belles carpes de ſes canaux qu'il appelloit ordinairement des monſtres, qu'il ne ſervoit pas indifféremment à toutes ſortes de perſonnes, mais qu'il faiſoit conſerver avec un très-grand ſoin pour les amis choiſis pour qui il avoit une particuliere conſidération.

Il ſe plaiſoit extrêmement dans l'entretien de ce ſaint Docteur, & ouvrant ſon cœur à des amis qui avoient ſa confiance, il leur avouoit qu'il ne comprenoit pas avec quelle généroſité, voyant dans l'Egliſe le progrès funeſte de quelques erreurs,

reurs, il s'étoit ſoulevé comme un lion pour les combattre, ſans néanmoins perdre ſa douceur d'agneau. Il admiroit qu'il ne s'arrêtât point à conſidérer à quoi l'expoſeroit ſon zéle, en attaquant des erreurs avancées par des perſonnes puiſſantes, & ſoutenues par toute l'autorité de la Cour. Il ne pouvoit douter que ce ne fût Dieu même qui étoit l'auteur de ſa réſolution, puiſque, comme Joſeph, il s'expoſoit à paſſer pour criminel par cette ſeule raiſon qu'il n'auroit pas voulu le devenir. Il admiroit que la foi & la fidélité de M. Arnauld lui fiſſent fermer les yeux à tout, n'uſant d'aucune prévoyance humaine, ne penſant qu'à faire ce qu'il devoit, & laiſſant à Dieu toutes les ſuites. Tout cela paroiſſoit grand à M. de Liancourt, de voir un homme qui ne s'occupoit d'abord qu'à s'armer dans le cœur contre tous les maux qui lui pouvoient arriver, & qu'il continuât de les mépriſer pendant toute ſa vie, ſans que ſa patience ſe laſsât des premiers, ou qu'elle en craignît de nouveaux. Enfin il ne pouvoit aſſez admirer que quelque ami qu'il fût de la paix, il fût attentif à éviter les complaiſances lâches, & les tempéramens qu'il eût paru pouvoir ſuivre ſans s'expoſer à aucun reproche devant les hommes. En effet la ſimplicité de M. Arnaulu a toujours été la grande marque

de ſa vertu ; & il a fait voir que lorſqu'il s'agit de defendre la doctrine catholique que des novateurs veulent obſcurcir, on ne ſauroit guéres le faire, ſi l'on n'a cette ſimplicité chrétienne dans l'eſprit & dans le cœur.

Mais puis-je oublier le plaiſant entretien, où ce bon Seigneur ferma la bouche à M. Arnauld, tout ſavant qu'il étoit ? On parloit de la philoſophie de M. Deſcartes, qui étoit alors l'entretien de toutes les compagnies. M. Arnauld qui avoit un eſprit univerſel, & qui étoit entré dans le ſyſtême de M. Deſcartes ſur les bêtes, ſoutenoit, que ce n'étoient que des horloges, & que quand elles crioient ce n'étoit qu'une roue d'horloge qui faiſoit du bruit. M. de Liancourt lui dit : » J'ai là bas deux chiens » qui tournent la broche chacun leur » jour. L'un s'en trouvant embarraſſé, » ſe cacha lorſqu'on l'alloit prendre, & » on eut recours à ſon camarade pour » tourner au lieu de lui. Le camarade » cria, & fit ſigne de ſa queue qu'on le » ſuivît. Il alla dénicher l'autre dans le » grenier & le houſpilla. Sont-ce-là des » horloges ? » dit-il à M. Arnauld, qui trouva cela ſi plaiſant, qu'il ne put faire autre choſe que d'en rire.

Je ne dis rien davantage de M. de Liancourt. Je laiſſe ſeulement à juger

quelle douleur M. de Saci qui étoit fort tendre, reſſentit à la mort de deux perſonnes qui ſe ſuivirent de ſi près, & qui lui avoient donné l'un & l'autre des marques ſi effectives de leur amitié. Il avoit quelque tems auparavant ſenti une douleur auſſi ſenſible à la mort de Madame la princeſſe de Conti, dont je crois avoir déja parlé. Mais je ne laiſſerai pas d'en dire un mot, parce que je me ſens tout enlevé, lorſque je rappelle à ma mémoire la piété de cette princeſſe. Auſſi M. de Saci en faiſoit-il un tel état, que lui qui n'étoit pas flatteur, crut néanmoins devoir, dans les Explications de la Bible, rapporter, en parlant du ſoin que l'on devoit avoir de ſecourir les pauvres dans les néceſſités publiques, le zéle que témoigna en ce point cette admirable princeſſe. Car ayant un collier de perles d'une admirable beauté & d'un très-grand prix, dès qu'elle fut informée de la miſere des pauvres, jugeant ce filet de perles ſuperflu, elle en fit un ſacrifice pour les ſecourir. Il eſt vrai qu'en le donnant & le regardant pour la derniere fois, elle jetta un petit ſoupir ; mais ſa foi l'étouffa bientôt, & demeura victorieuſe de la nature. Une ſeule action qui coûta moins à une femme de l'Evangile, ſera racontée dans la ſuite de tous les ſiécles : celle-ci ne le mériteroit guéres moins.

Mais ſi la terre l'oublie, elle ſera écrite éternellement dans le ciel, à la gloire de cette princeſſe, & à la confuſion de pluſieurs Dames, qui n'ont ni le même détachement de leurs vaines ſuperfluités, ni le même zéle de ſecourir Jeſus-Chriſt dans les pauvres.

La mort de cette Dame fut d'autant plus ſenſible à M. de Saci, que c'étoit une grande perte pour l'Egliſe en général, mais ſans comparaiſon beaucoup plus grande en particulier pour les princes ſes enfans.

Cette princeſſe & M. le prince de Conti ſon époux ſe diſputoient à l'envi à qui des deux ſerviroit Dieu avec le plus de ferveur. Ils n'eurent point de plus grande paſſion l'un & l'autre que de lui conſacrer les enfans qui naîtroient de leur mariage; mais Dieu éprouva la fidelité de cette princeſſe par le promt enlevement de ſon époux, qu'il avoit purifié par une exacte pénitence de dix ans, pendant leſquels il avoit ſuivi les conſeils de M. l'Evêque d'Alet, le plus ſaint prélat qui fût alors, & avoit donné à l'Egliſe une joie d'autant plus grande, qu'il eſt plus rare de voir un prince vraiment pénitent. La princeſſe ſe voyant ſeule chargée de l'éducation des princes ſes enfans, s'y appliqua avec un ſoin incompréhenſible, & n'omit rien de tout

ce qui pouvoit contribuer à les élever chrétiennement, mettant auprès deux des perſonnes d'une très-grande piété & d'une expérience conſommée.

Pour ce qui regarde ſa perſonne en particulier, ayant perdu un époux qu'elle aimoit ſi tendrement, & ne voyant plus que ſes enfans qu'elle pût aimer dans le monde; ſa dignité qui lui avoit toujours paru pénible, lui devint plus que jamais inſupportable. Elle penſa plus à devenir princeſſe par ſa vive foi, qu'elle ne l'avoit été par ſon alliance; & elle eut dans l'eſprit d'autres lis, qui paſſent de beaucoup la beauté de ceux dont elle ſe voyoit honorée. Elle ne regarda plus ce nom de princeſſe que comme un nom embarraſſant qui la fatiguoit. Elle ne vit que des ſujets d'appréhenſion & de crainte dans un état où nous ne voyons que des ſujets d'admiration; & ſe dépouillant devant Dieu de cette dignité, elle rougiſſoit devant Jeſus-Chriſt pauvre, de ce comble d'honneur où il l'avoit élevée; & faiſoit ainſi ſervir à l'humilité un nom dont tant d'autres abuſent pour la vanité & pour l'orgueil.

Ainſi ſon cœur toujours humble, toujours abaiſſé devant Dieu, fit voir qu'il n'y a point de condition qui puiſſe nuire à ceux qui veulent ſincérement ſervir Dieu. Voyant en elle deux qualités dif-

férentes, celle de princeſſe & celle de veuve, elle aima mieux cette derniere que l'autre, & elle s'étudia plus à vivre en veuve qu'en princeſſe. Elle crut que ſon époux étant mort, ſon cœur ne devoit plus être diviſé. Elle ne vouloit pas qu'il brûlât d'un autre amour que de celui de Dieu. Elle empêcha qu'un feu étranger, c'eſt-à-dire, celui de l'amour du monde, y eût la moindre place. Ainſi elle fit de ſon cœur un autel où elle ſe ſacrifioit toute à Dieu, n'aimant que pour lui ſes enfans mêmes. Elle uſa de ſes biens pour les pauvres: elle n'étoit riche que pour eux, étant pauvre pour elle-même. Sa foi lui faiſoit enviſager dans la religion de Jeſus-Chriſt de plus grandes richeſſes, mais hélas! inconnues aux yeux des hommes charnels: & ſi en ſupportant ſon rang elle ſouffroit qu'on la traitât quelquefois ſelon que ſa qualité le demandoit, ce n'étoit que parce qu'elle ſe ſouvenoit qu'elle étoit encore mere, & que les princes ſes enfans l'obligeoient à garder quelques meſures. Ce furent auſſi eux qui la retinrent dans le monde, & qui l'empêcherent de ſe donner à Dieu avec une entiere liberté. Tous ſes déſirs l'y portoient, mais ſes engagemens la retenoient; & ce feu divin qui la brûloit lui faiſoit ſentir en même tems qu'elle n'étoit pas tout-à-fait maîtreſſe d'elle-mê-

me, & qu'elle devoit plus ſacrifier ſa liberté à ſes enfans, que ſa perſonne à Dieu, qui les lui avoit donnés. Elle eut le courage de renoncer à ſa propre ſatisfaction pour acquérir ſes enfans à Jeſus-Chriſt, dans l'amour duquel elle vouloit de tout ſon cœur qu'ils fuſſent élevés.

On n'a guéres vu de perſonne qui fût plus circonſpecte dans ſes paroles. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'on dît rien devant elle, même en riant, qui s'éloignât le moins du monde de la vérité. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les perſonnes qui tiennent un ſemblable rang dans le monde, euſſent la même averſion du menſonge & de la médiſance. Elle n'en pouvoit ſouffrir la moindre ombre, ni même les railleries & les mocqueries qui peuvent porter quelque préjudice à l'honneur d'autrui. Elle ſavoit que plus ſon rang étoit conſidérable, plus elle étoit obligée de prendre garde à ce qu'elle diſoit, & de ne pas faire ſervir ſon autorité à donner du poids à des calomnies. Elle n'avoit garde de croire, comme font tant d'autres perſonnes de cette élévation, qu'elle fût maîtreſſe de l'honneur de ceux qui étoient au-deſſous d'elle, & qu'elle ne fût pas obligée de reſtituer leur réputation, ſi jamais elle la leur raviſſoit par un trait de langue. Si elle avoit offenſé en ce point quelque perſonne, elle n'au-

roit pas rougi de lui témoigner combien elle en étoit fâchée, & d'effacer dans l'esprit de ceux qui l'approchoient, par des paroles avantageuses, les mauvaises impressions qu'ils pourroient avoir conçues. C'est pourquoi étant si éloignée par elle-même de la médisance, il ne faut pas s'étonner qu'elle eût tant d'aversion de celles qu'on eût pu avancer devant elle. Elle les arrêtoit tout d'un coup par un visage triste & sévére, selon le commandement de l'Ecriture. (Prov. XXV. 23.)

Tant de vertus qui lui firent rendre avec une application si chrétienne ce qu'elle devoit à Dieu, à l'Eglise, à son mari, à ses enfans, à son prochain & aux pauvres, furent couronnées par une mort très-sainte, où elle donna encore des marques de sa tendresse pour ses enfans, & de son grand détachement pour ce qui ne regardoit que sa personne.

J'ai marqué les égards qu'eut Madame de Liancourt pour son mari jusqu'au jour qu'elle mourut. Il se trouva quelque chose d'assez semblable en cette princesse à l'égard de ses enfans. Car Messieurs les princes l'étant venu voir la veille de sa mort, après les premiers complimens de condoléance, comme leur extrême enfance n'étoit pas capable de comprendre la grandeur de la perte qu'il alloient faire,

ils revinrent bientôt aux amuſemens de leur âge, & jouerent enſemble courant avec chaleur l'un après l'autre. Le bruit qu'ils faiſoient fit craindre avec raiſon à tous ceux qui étoient là préſens, que Madame n'en fût incommodée ; & par le zéle de ſon repos, ils prirent la liberté de vouloir faire taire Meſſieurs les princes. Mais cette bonne mere, quoique toute mourante, leur défendit de le faire. *Laiſſez, laiſſez-les*, dit-elle ; *c'eſt l'heure de leur divertiſſement, il eſt juſte qie ces pauvres enfans jouent.*

Ainſi mourut cette admirable princeſſe, par une mort bien promte à la vérité pour Meſſieurs les princes, mais qu'on pouvoit ſans crainte appeller mûre pour elle-même. Ce fut un grand ſujet de douleur à M. de Saci, qui avoit grande part dans l'éducation de Meſſieurs les princes. Elle avoit prié qu'on leur donnât pour précepteur M. Lancelot, homme d'une piété conſommée, qui s'étant donné de bonne heure à Dieu, avoit fortement embraſſé la pénitence. Dans les premieres ferveurs de la retraite de M. le Maître, il lui prêtoit réſolument le collet, & le vouloit ſuivre d'un pas égal. Depuis, comme on reconnut ſon vrai talent pour l'éducation des enfans, on l'y appliqua. Après s'être ſanctifié long-tems dans cet emploi où il avoit

donné de grandes marques de ſa ſuffiſance & de ſon travail dans les lettres, enfin on mit entre ſes mains les princes de Conti. Il demandoit ſouvent les avis de M. de Saci, qui vit avec joie ſes heureux ſuccès dans cet emploi. Il le pria même de lui envoyer par écrit la conduite qu'il tenoit avec Meſſieurs ſes éléves, afin qu'elle ſervît de modéle pour l'inſtruction de quelques autres enfans dont il prenoit de loin quelques ſoins. Voici ce que M. Lancelot lui écrivit.

[MONSIEUR, Je n'ai encore pu depuis notre arrivée à l'Iſle Adam, me donner l'honneur de vous écrire pour vous préſenter mes très-humbles reſpects, parce que je voulois les accompagner de ce que vous m'aviez demandé; & à peine ai-je encore pu y ſatisfaire. Il eſt vrai que l'embarras où l'on a été les premiers jours, & le tems qu'il a fallu donner à l'Egliſe durant l'octave du S. Sacrement, en ont été en partie cauſe; mais je vous avoue que ce qui m'a le plus arrêté, eſt de voir que vous me demandez la maniere dont je me conduis auprès de Meſſieurs de Conti, pour en faire l'application à d'autres. Car encore que l'on puiſſe donner quelques régles générales pour la conduite de la jeuneſſe qu'on éleve d'une maniere com-

mune dans un collége ou ailleurs, la conduite néanmoins des enfans de condition qu'on éleve dans le particulier étant plus exacte, & même plus parfaite, lorſque c'eſt dans une famille plus réglée, doit être en quelque ſorte toute ſpécifique pour chaque enfant.

Ce que je vous puis donc marquer pour vous obéir, Monſieur, eſt que ſi un homme bien appellé à cet emploi, que le premier perſonnage de ces derniers tems appelloit un emploi de pénitence & de charité, conſidere les maximes de S. Gregoire qui nous apprennent que la conduite de la moindre ame a quelque choſe de plus grand & de plus difficile que celle de tout le monde, il n'aura plus de peine à concevoir quelle eſt l'importance de ſon emploi, & la vigilance qu'il doit y apporter. On pourroit auſſi lui dire ce que Quintilien, quoique payen, a reconnu; que la premiere choſe qu'un précepteur doit faire, eſt de ſe conſidérer comme un pere à l'égard de ſes écoliers. Ce qu'il montre encore dans un autre endroit devoir être auſſi réciproque de la part des écoliers: *Diſcipulos iterum moneo*, dit-il, *ut præceptores ſuos ament.*

Voilà, Monſieur, quels ont été les ſentimens de l'antiquité ſur ce ſujet, & c'eſt ce qui a fait dire au plus grand con-

quérant ſiui fut jamais, qu'il s'eſtimoit plus obligé à ſon précepteur qu'au Roi ſon pere. C'eſt ce qui avoit porté le grand Théodoſe à relever ſi fort l'emploi d'Arſene, & à vouloir que les Princes ſes enfans euſſent tant de déférence à ſon égard. L'auteur que j'ai cité ajoute que cette piété, ainſi qu'il l'appelle, ſert extrêmement aux enfans pour leur avancement dans leurs études; & elle eſt encore plus avantageuſe pour les mœurs, puiſque, ſelon S. Ambroiſe, rien n'eſt plus puiſſant que l'eſtime que l'on a d'un maître, pour exciter les enfans à s'avancer dans la vertu.

Je n'étends pas ceci: on nous accuſeroit peut-être d'y avoir des vues. On eſt dans un tems délicat pour ce qui regarde Dieu & ſes ſerviteurs. On ſe croit même plus ſage que l'antiquité. On ſe perſuade qu'ils ne ſavoient pas vivre, & que ce qu'ils ont pratiqué n'eſt plus de ſaiſon. Perſonne ne ſait mieux que vous, Monſieur, combien ce principe a renverſé de choſes dans la conduite des ames. On ne peut pas nier auſſi qu'il n'ait rendu celle des enfans incomparament plus difficile; & on ne doit pas douter que ce ne ſoit un artifice du démon, puiſqu'après cela il y en a ſi peu qui réuſſiſſent, & qui ſe ſauvent du naufrage; au lieu que l'on les conſer-

veroit preſque tous, comme diſoit autrefois feu M. de S. Cyran, ſi la bonne éducation étoit bien établie. Mais il ſera toujours preſque impoſſible d'inſpirer aux enfans cette bonne diſpoſition envers leurs maîtres, qui deviendroit en eux une ſource de bonheur, tant que l'on tiendra dans l'aviliſſement un emploi duquel dépendent preſque les plus grands biens de l'Etat & de l'Egliſe, & qui eſt ſi difficile, que l'on trouvera plutôt des gens pour toutes les autres bonnes œuvres que pour celles-là.

Il ne faut pourtant pas que les précepteurs ſe découragent : au contraire il faut qu'ils redoublent leur zéle, qu'ils augmentent en eux cette charité de pere, & qu'ils s'eſtiment heureux de ſacrifier leurs travaux, leurs intérêts & leur vie pour ces petits que Dieu leur a confiés. Ils ſont d'autant plus dignes de compaſſion, qu'ils ne peuvent encore connoître le bien qu'on leur procure : en quoi, diſoit M. de S. Cyran, ils ne ſont que la figure de nos plus grandes ingratitudes envers Dieu. Un précepteur qui ne ſera pas dans cette diſpoſition ne ſera jamais rien. S'il y eſt au contraire, il ſentira bientôt, dit un Pere, que la grace n'eſt pas moins forte à opérer que la nature ; & cet amour lui fera trouver plus d'inventions pour ſervir utilement ſes

écoliers, que tous les avis qu'on pourroit lui donner.

Pour ce qui regarde Meſſeigneurs en particulier, voici, Monſieur l'ordre que je garde, qui n'eſt pas ſi ſtable qu'on ne le change quelquefois; mais qui eſt ſi peu de choſe que j'aurois honte que l'on voulût le prendre pour modele. Comme ils ſont fort jeunes & d'une complexion foible, on les laiſſe dormir autant qu'ils le peuvent; mais dès qu'ils ſont éveillés, ſans les laiſſer rendormir, on les leve, de peur qu'ils ne badinent dans leur lit. Ainſi quoique l'heure du coucher ſoit marquée, celle du lever ne l'eſt pas. Il va bien à une heure de différence, c'eſt-à-dire, à ſix ou ſept heures ou environ. Dès qu'ils ſont levés, ils prient Dieu, & enſuite pendant qu'on les habille ils déjeûnent, & on leur lit l'hiſtoire. Ils vont enſuite chez Madame lui donner le bon jour, où ils ſont quelquefois quelque tems à faire leur petite cour. Je leur fais faire après, quatre ou cinq tours de jardin, ou monter même les montagnes pour les fortifier & les mettre en belle humeur: après quoi nous venons étudier.

Il eſt toujours près de neuf heures quand on entre à l'étude, que l'on commence par une petite priere & que l'on finit de même. Après cela ils ſont quinze ou vingt lignes de Bongars. Rien n'eſt

mieux pour les enfans de condition, que de les accoutumer au latin des auteurs de ce tems, auſſi-bien qu'à celui des anciens qui eſt fort pur & fort propre à cela. Je le prens phraſe à phraſe. Je leur en dis le françois mot à mot, & ils me le rediſent en latin. S'ils font quelque faute, je la leur fais voir; & s'ils ſe ſervent d'un mot qui ne ſoit pas propre, je leur en fais mettre un autre, & je le rejette toujours juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé celui de l'auteur ou un équivalent. S'ils manquent à attraper ſon tour ou ſa liaiſon, ils font la tranſition par une autre particule & donnent un autre tour par le relatif, par le participe, &c. Ainſi ils s'exercent ſans peine dans la pureté du latin, & au lieu d'un mot ils en apprennent quelquefois trois ou quatre.

M. de la Roche-ſur-yon qui n'a que ſept ans, & qui ne ſait pas écrire, ne laiſſe pas de faire la même choſe par cœur avec M. ſon frere; & après que cette phraſe a été faite de la ſorte, je la dicte, & la laiſſe écrire toute entiere, pour ſe l'imprimer davantage, & je lui en fais remarquer la briéveté, en quoi cet auteur a excellé, & puis nous paſſons à une autre phraſe. Cela dure près d'une heure, parce qu'ils font application de ces phraſes à d'autres ſujets: après quoi

je leur fais apprendre par cœur le latin de Bongars, afin que cela s'imprime dans leur esprit, & leur serve d'ouverture pour d'autres leçons.

Ensuite ils écrivent un exemple, & ils appellent cela se délasser, quoique l'exercice précédent se faisant de vive voix leur soit aussi un divertissement. Le petit sur-tout y prend grand plaisir. Après l'exemple, M. de Conti apprend quinze ou vingt vers de Virgile : car on ne le contraint point. Quand il est en bonne humeur, il en apprend trente, & s'y plaît fort. Monsieur son frere n'en apprend que sept ou huit, mais il les apprend avec tant de plaisir, qu'il les déclame avec un petit geste qui nous fait rire. Il commence toujours au même endroit que M. le prince de Conti, & nous reprenons les autres dans certains jours qu'il prend médecine, car le cadet a beaucoup plus de santé. Le Virgile fait, M. de Conti explique deux chapitres de Tite-Live. Il en est au sixiéme Livre, & il l'explique fort bien, sans aucune aide du françois, & sans l'avoir prévu auparavant ; & M. de la Roche-sur-yon explique une demie page de Justin. En leur faisant voir leur auteur, on marque sur un papier les mots & les phrases difficiles, ou les expressions remarquables dont on peut avoir besoin

pour parler latin, & les ſoirs ils les répétent en ſe couchant.

Nous n'allons pas tous les jours à la Meſſe, mais ſeulement les Jeudis, les Samedis, ou lorſqu'il arrive quelque fête de dévotion, ou enfin ſelon que Meſſeigneurs le déſirent; car on eſt bien aiſe de donner lieu au S. Eſprit d'agir ſur leur petit cœur, & que leur dévotion ne ne ſoit pas forcée; & alors on eſt obligé de prendre quelque choſe ſur le tems de l'étude, qui va ordinairement à trois heures le matin & à deux heures & demie après diner. Mais tout cela ſe fait preſque en ſe divertiſſant, parce qu'ils ne travaillent jamais ſeuls, & qu'ils ne cherchent preſque jamais rien dans les Livres. On eſt leur dictionnaire vivant, leur régle, leur commentaire: tout ſe fait par la parole.

Avant le dîner les princes ont ordinairement une demie heure pour ſe divertir. On l'emploie ou à faire des armes, ayant un maître qui vient pour cela de deux jours l'un, ou à aller à l'eſcarpolette, pour leur dreſſer le corps, ou à les faire promener dans le jardin. On dîne réglément à midi. Meſſeigneurs ſe divertiſſent juſqu'à trois heures & demie qu'ils font collation, pour commencer enſuite l'étude qui dure juſqu'à ſix heures. Mais on prend ſur leur divertiſſement le tems

du maître à danſer, qui vient tous les jours entre une & deux; car encore qu'ils n'apprennent pas des danſes figurées, & qu'il n'y ait point de violon, ils ont néanmoins un des meilleurs maîtres de Paris, pour leur apprendre à bien marcher, à faire la révérence, à bien porter le corps, & pour leur dénouer les bras & les jambes. Enfin on n'oublie rien de ce qui peut ſervir à former un honnête homme.

Vous avez ſû combien on a remué de choſes ſur cet article de la danſe: combien Monſieur le Prince eut à parler, & comme l'affaire fut portée au Roi. Mais Madame de Conti, de qui le don ſemble être la ſageſſe dont parle l'Ecriture, qui diſpoſe toutes choſes dans la douceur, ne laiſſa pas de tenir ferme juſqu'à la fin & de réſiſter à tout: & juſqu'à préſent elle a toujours remporté tout ce qu'elle a voulu; ſa vertu ayant été cauſe que le Roi a toujours conſidéré, & j'oſe dire même, reſpecté Son Alteſſe.

Sur les quatre heures on commence à entrer à l'étude. L'on prend premiérement l'hiſtoire, qui dure trois quarts d'heure. C'eſt une des choſes que M. Trouillas fait le mieux, quand il y eſt, ſe répandant particuliérement ſur la morale & la politique. En ſon abſence je me jette plus ſur l'hiſtoire ancienne, parce

que ſi Meſſeigneurs ne l'apprennent préſentement, ils ne la ſauront jamais. Ils ont déja lu Joſeph, Hérodote, & une partie de Xénophon. Monſeigneur de Conti ne ſçait pas ſeulement le canevas de ces hiſtoires : il ſait encore raiſonner deſſus, à quoi on l'accoutume particuliérement. Il ſait encore accorder ce qu'il y a dans l'hiſtoire profane avec l'hiſtoire ſainte, & rendre raiſon de ſon opinion, en quoi une perſonne de mérite l'admiroit encore ce matin.

Après l'hiſtoire, on commence le latin en ſuivant le même ordre que j'ai marqué, ſinon qu'on fait moins de chaque choſe, parce qu'il y a moins de tems : mais on ménage toujours un bon quart d'heure pour les divertir avant le ſouper qui ſe fait avant ſept heures, après quoi ils ont leur récréation juſqu'au coucher. En hiver Meſſeigneurs ſe retirent à neuf heures, & en été à neuf heures & demie. On leur fait faire la priere qui eſt courte : puis on leur demande leurs phraſes pendant qu'ils ſe déshabillent. Les Samedis ils diſent quatre ou cinq cens vers de Virgile pour leur ſemaine. Ils en ſont à la fin du ſecond Livre de l'Eneïde. Après cela Monſeigneur de Conti fait quelque petite Lettre latine de ſa façon, ou quelque dialogue. Le reſte du tems on leur apprend quel-

que choſe de chronologie, d'arithmétique ; & on fait de même l'après dîner.

Meſſeigneurs ſortent ordinairement tous les jours, quand le tems le permet, ſoit à la campagne, ſoit à Paris. Ils vont de deux jours l'un en viſites ; afin de les former & les accoutumer à voir le monde ; mais ce ſont des viſites choiſies, qui ne ſont que chez des perſonnes ſages & de mérite. Les autres jours ils ſe divertiſſent dans le jardin. Ils vont à la promenade, quand on eſt à la campagne. Leurs Alteſſes montent tous les jours à cheval, & donnent ce tems-là au divertiſſement de la chaſſe, pour ſe fortifier le corps. Quand il fait chaud, on commence l'étude plutôt, & on remet le divertiſſement enſuite. Comme ils ont ſuffiſamment de tems chaque jour pour ſe divertir, on ne leur donne point d'ordinaire d'autre congé. Cela les entretiendroit dans une certaine oiſiveté, où ni eux ni ceux qui les ont avec eux ne ſauroient que faire pour attraper la fin de la journée. Ils ont néanmoins certains jours qui leur tiennent lieu de cela, comme lorſqu'on va à S. Germain, ou qu'il arrive quelque choſe d'extraordinaire. On ne leur plaint pas ces petites ſatisfactions ; mais on eſt bien aiſe qu'ils ne ſoient pas dans une certaine vie, ou badine ou oiſive, capable de les dérégler.

Les fêtes même qui ne ſont pas ſolemnelles, on les fait un peu étudier ; & après la Meſſe & Vêpres, ils ont ſeulement quelques heures de récréation ou de promenade : car pour la chaſſe on n'en parle point ces jours-là. On change même la matiere de l'étude. M. de Conti explique Sévére Sulpice. Monſieur ſon frere explique quelques hymnes ou quelques homélies des Peres. Car on les rompt dans toute ſorte de latin ; mais on ſe ſert adroitement de leurs diſpoſitions pour les faire venir où l'on veut, & leur donner quelque lecture qu'on leur croit utile, ſur laquelle on leur dit quelque choſe.

Les Dimanches & les grandes fêtes on eſt fort aſſidu à la Meſſe de paroiſſe ; & avant que d'y aller on n'a que le tems de leur expliquer l'Epître & l'Evangile. Les Dimanches après Vêpres, on leur fait le cathéchiſme ; en quoi on a plus en vue de leur expliquer les myſteres & les vérités de notre Religion d'une maniere proportionnée à leur âge, & qu'ils puiſſent s'appliquer pour régler leurs petites mœurs, que de leur faire apprendre des leçons par cœur ; & comme cela ſe fait d'une maniere familiere, cet exercice leur plaît : & c'eſt une choſe peut-être qui leur eſt la plus avantageuſe.

Voilà, Monſieur, ce que vous m'avez demandé ; mais tout cet ordre ne ſe-

roit rien s'il n'étoit animé & ſoutenu par la piété & la ſageſſe de Madame, ſur qui Dieu verſe toujours beaucoup de bénédictions. Car elle a ce don qui eſt ſi rare en ce tems-ci, d'une fermeté, je ne dirai pas Romaine, mais vraiment chrétienne; & elle a cet avantage que tout le monde eſtime, mais que peu poſſedent, de joindre l'autorité à la douceur, de ſe faire craindre ſans bruit, & aimer ſans affectation. Quoiqu'elle ait beaucoup de tendreſſe pour les princes ſes enfans, jamais néanmoins elle ne le leur témoigne par des careſſes baſſes & trop familieres; & elle ne peut ſouffrir qu'on les épargne dans les fautes qui regardent les mœurs: de quoi je pourrois vous donner un exemple ſignalé & tout récent, où elle a été plus forte toute ſeule, que toute ſa maiſon & ſon Confeſſeur même.

Comme Son Alteſſe eſt entiérement perſuadée de cette maxime des Saints, que les enfans ſe doivent plus inſtruire par le bon exemple que par les paroles, *magis exemplis quàm verbis*, dit un Pere de l'Egliſe, auſſi elle ne croiroit rien faire ſi tout ne conſpiroit au bien de Meſſeigneurs, qu'elle regarde comme ſon unique affaire. Elle ne ſe contente pas de les édifier par ſa conduite, qui leur eſt une leçon continuelle de ſageſſe, de dou-

ceur, de mépris du monde, du reſpect que l'on doit au choſes de Dieu, du ſoin que l'on doit avoir de ſon domeſtique, & d'une charité preſque infinie envers les pauvres : elle veut encore qu'il n'y ait rien en toute ſa maiſon qui lui puiſſe imprimer quelques images contraires à la vie toute chrétienne, dans laquelle elle tâche de les faire élever. Ainſi je ne m'étonne pas que l'on compare quelquefois Son Alteſſe à la Reine Blanche, dans le ſoin qu'elle eut du Roi ſon fils. Cette princeſſe aſſurément va plus loin par ſes lumieres, & par ſon exactitude dans l'éducation de Meſſeigneurs ſes enfans, qui ont l'honneur d'être du ſang royal de ce grand Saint.

Son Alteſſe ne néglige rien de ce qui peut ſervir à former l'extérieur de Meſſeigneurs les princes, & à les élever dans les ſciences; mais elle croit que ce n'eſt pas le capital, & que les peres & meres ſe peuvent perdre devant Dieu en rendant leurs enfans fort honnêtes gens devant le monde, parce qu'ils n'auront pas eu autant de ſoin de les rendre bons chrétiens, qui étoit leur unique néceſſaire; mais qu'ils ſe ſeront contentés de les envoyer dans la pouſſiere d'une claſſe & les déſordres d'un collége, ou de leur procurer une éducation dans le particulier toute profane & toute mondaine. Son

Alteſſe fait que la plus grande aſſurance du ſalut a toujours été la conſervation de l'innocence, & qu'à cauſe de cela il n'y a point de ruſe dont le démon ne ſe ſerve pour la ravir aux jeunes gens. C'eſt pourquoi elle pratique l'avis de S. Auguſtin, qui dit que notre vigilance ne doit pas être moindre que celle de cet ennemi de notre ſalut. Comme Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il nous ſuit par-tout, & qu'il n'y a point de lieu où il ne nous dreſſe des embûches; auſſi elle veut que Meſſeigneurs ayent toujours quelque ange viſible auprès d'eux, ſoit de jour, ſoit de nuit, ſoit à la chambre, ſoit à l'Egliſe, ſoit dans les divertiſſemens, ſoit dans les viſites, & enfin juſques dans les néceſſités les plus ſecretes.

Je m'étendrois, Monſieur, à vous faire voir que cette vigilance a été dans l'antiquité en uſage, & qu'elle eſt un des plus grands points de l'éducation des enfans, ſi je n'avois déja été trop long, & ſi l'exemple de Madame n'étoit pas ſeul plus puiſſant que tout ce que je pourrois dire pour appuyer cette conduite.

Le ſoin qu'apporte Son Alteſſe à choiſir les perſonnes qui ont l'honneur d'être auprès de Meſſeigneurs ſes enfans, eſt encore au-deſſus de tout ce qu'on en peut dire. Car que n'a-t-elle pas fait pour en chercher? Et où n'iroit-elle pas pour en trouver,

trouver, ſur-tout reconnoiſſant de plus en plus qu'il n'y a pas de place ſi difficile à remplir dans les différens emplois de la vie ? Je ne dis rien de ceux qui ont quelque rang auprès de Leurs Alteſſes. Je dirai ſeulement que pour les valets de chambre, elle n'en a pas pris qu'ils n'euſſent été formés & éprouvés auparavant dans la maiſon, & dont elle ne fût très-ſûre ; & que pour les valets de pied, je l'ai vue plus d'une fois apporter plus de précaution pour en donner un à Meſſeigneurs, quoiqu'ils ne ſoient que pour le ſervice extérieur, & qu'ils n'approchent preſque point de la perſonne des princes, que beaucoup d'Evêques n'en apportent pour donner un Prêtre à l'Egliſe.

Cette comparaiſon m'échappe, Monſieur ; mais quelque vigilance que l'on ait pour Meſſeigneurs, Madame & moi, & vous encore plus que nous tous, ſavez aſſez que ſi Dieu lui-même ne bâtit & ne garde la maiſon, en vain travaillent ceux qui bâtiſſent & qui veillent. C'eſt pourquoi j'eſpere qu'après vous avoir rendu ce petit compte de Meſſeigneurs les princes, vous ne trouverez pas mauvais que je les recommande à vos priéres, afin de les offrir ſouvent à Dieu, & de ſeconder ainſi les pieuſes intentions d'une princeſſe vraiment chrétienne, &

les petits travaux d'une perſonne qui ſent vivement ſon impuiſſance pour l'emploi où vous l'avez miſe, & qui a toujours mis ſon bonheur & ſa gloire à être du fond du cœur, &c. CLAUDE LANCELOT.].

On voit dans cette Lettre autant de coups de maître qu'il y a d'articles. Tout y découvre la conduite d'un homme conſommé en ſageſſe & en expérience, qui ne propoſoit pas des idées en l'air, ni de vaines ſpéculations, mais qui exécutoit très-ponctuellement les régles qu'il s'étoit une fois preſcrites. On peut juger de ce qu'on devoit attendre d'une éducation ſi chrétienne.

Mais la mort de Madame la princeſſe de Conti changea les choſes, & leur donna bientôt une autre face. Il faut adorer les jugemens de Dieu qui voyoit combien la vie d'une telle mere étoit néceſſaire aux enfans, & qui ne laiſſa pas de la retirer pour couronner ſes mérites. Le démon n'eut garde de perdre cette conjoncture, & de ne pas ruiner une éducation dont il appréhendoit les ſuites. Il commença à attaquer M. Lancelot, prévoyant bien que tant qu'il ſeroit dans ce poſte, il ne pouvoit rien gagner ſur Meſſeigneurs les princes. Il indiſpoſa les eſprits contre lui. Il fit murmurer contre ſa conduite, & il fit tant enfin qu'on l'o-

bligea à ſe retirer d'auprès de Leurs Altelles. Il céda à cette tempête, avec joie à la vérité pour ſon regard particulier, mais en même tems avec une douleur profonde pour le regard des jeunes princes, qu'il laiſſoit comme de petits oiſeaux qui n'avoient pas encore de plumes, & qui avoient beſoin d'être réchauffés ſous l'aile de la mere.

Il abandonna donc tout à Dieu qui voyoit avec quelle injuſtice on ruinoit tous ſes travaux. Il ſe retira dans l'Abbaye de S. Cyran, où il ne ceſſa point d'offrir à Dieu pour ces princes ſes vœux & ſes prieres, & bientôt après ſes ſacrifices : car au bout d'un an M. l'Abbé qui ſavoit ſon mérite, & qui le regardoit comme le meilleur appui qui après lui pouvoit ſoutenir ſa maiſon, n'héſita point, lui qui dans ces ſortes d'affaires n'avoit pas coutume de ſe preſſer, de lui faire faire profeſſion, & de l'élever au ſacerdoce. La ſuite fit bien voir combien cet Abbé étoit éclairé dans le diſcernement des eſprits : car ceux qui après ſa mort prirent à tâche de détruire tout le bien de cette Abbaye, s'apperçurent tout d'nn coup qu'ils n'en viendroient jamais à bout, tant qu'ils y laiſſeroient un Religieux d'une fermeté auſſi intrépide. C'eſt pourquoi le même eſprit ennemi de tout bien qui l'avoit fait chaſſer

d'auprès de Meſſeigneurs les Princes ; le fit chaſſer encore de cette maiſon, & reléguer par une Lettre de cachet à Quimper en Bretagne, où il a édifié tout le monde par un long banniſſement, & où il eſt mort (en Avril 1695) dans une grande odeur de piété. Dieu a voulu récompenſer ainſi ſes travaux d'une maniere qui paroiſſoit pénible au ſens humain, mais qui n'eſt regardée que comme précieuſe & honorable par ceux qui, comme ce Religieux & ce pieux Prêtre, ſavent juger des choſes ſelon la Foi. Que ſon ame goûte éternellement la paix du ciel, & que ſa mémoire ſur la terre ſoit dans l'honneur qui lui eſt dû : que de la gloire dont Dieu l'a revêtu, il jette des regards favorables ſur ceux qu'il a honorés de ſon amitié pendant ſa vie : qu'il ſe ſouvienne maintenant lui-même à mon égard de cette parole de l'Ecriture, qu'il me pria autrefois de lui tranſcrire au ſujet de M. de S. Cyran, qui l'avoit beaucoup aimé dès ſa plus grande jeuneſſe : *Beati ſunt qui te viderunt, & in amicitia tua decorati ſunt.*

Pour Meſſeigneurs les Princes, ceux qui ne jugent des choſes que par la Foi, les pleurerent. On voyoit dans eux les plus beaux commencemens du monde : on ne pouvoit plus que s'en promettre

de grandes eſpérances. Les étincelles brilloient déja ; & ſi quelques années euſſent pu donner le tems de fomenter encore ces petits feux naiſſans, on auroit pu voir quelque choſe de fort ſurprenant. Mais, comme j'ai dit, le démon qui ſait ce qu'il y a à appréhender d'un Prince établi dans une piété exemplaire, qui craint & ſert vraiment Dieu, fit ce qu'il put pour effacer de ces ames tendres les impreſſions ſi ſaintes que l'on avoit tâché d'y graver. On ne put s'oppoſer à ſes efforts. Il ne reſta à ceux qui aiment Dieu & ſon Egliſe, qu'à adorer les jugemens de Dieu qui avoit ôté à ces enfans un pere ſi chrétien & une mere ſi pieuſe, dans un âge où ils leur étoient ſi néceſſaires, ſans leur laiſſer perſonne qui pût leur tenir cette place.

La mort de Madame la Princeſſe de Conti n'auroit pas eu des ſuites ſi fâcheuſes pour Meſſeigneurs ſes enfans, ſi ces Princes avoient été aſſez âgés pour prendre une réſolution ferme de ſe ſoutenir, & pour prier ceux qui avoient autoriré ſur eux, de leur permettre de rendre à Monſieur leur pere & à Madame leur mere, le reſpect qu'ils leur devoient, en ne s'éloignant pas ſitôt de leurs ſentimens, & en ne témoignant pas publiquement qu'ils mépriſoient la conduite qu'ils avoient tenue ſur eux,

& les inſtructions ſaintes qu'ils leur avoient données. S'ils euſſent été aſſez avancés en âge pour repréſenter cela avec ſoumiſſion à ceux qui leur faiſoient quelques contraintes, & qu'ils euſſent ainſi donné des marques de tendreſſe & d'affection pour ceux qui les avoient mis au monde, peut-être que l'on y auroit eu égard, & qu'on n'auroit pas voulu leur faire une violence que l'on auroit cru leur déplaire : au moins une obéiſſance forcée auroit en quelque ſorte excuſé beaucoup de choſes, s'ils avoient fait tout ce qui leur étoit poſſible pour éviter les engagemens contraires, & pour faire voir qu'ils leur étoient déſagréables. Mais hélas ! ils n'avoient pas cette force, & les plus ſages craignoient qu'ils ne ſe laiſſaſſent aller trop facilement, & qu'ils ne ſe rendiſſent même avec joie à la conduite toute nouvelle qu'on vouloit tenir ſur eux. C'eſt pourquoi ils jugeoient aſſez qu'à l'avenir il ſeroit difficile d'aider ceux qui ne s'aidoient pas eux-mêmes ; & qu'en diſcontinuant de vivre auſſi chrétiennement qu'ils avoient fait, ils deſcendroient peu à peu dans des relâchemens où il ſeroit inutile de les vouloir ſecourir.

M. de Saci, qui étoit touché juſqu'au cœur de tant de travaux ruinés, n'a

jamais perdu ces Princes de vue. Il a prié Dieu que ce nouvel état où ils étoient, ſi différent du premier, leur fit peine, & les fit rentrer en eux-mêmes, en ſe ſouvenant de ceux qui leur avoient donné la vie & l'éducation chrétienne. C'étoit dans ces rencontres qu'il admiroit lui-même & qu'il faiſoit admirer aux autres, combien Dieu eſt incompréhenſible dans la conduite qu'il tient ſur les hommes, & combien ſont aveugles ceux qui ne voient point quelle eſt ſa miſéricorde & ſa juſtice.

La mort de Madame de Conti me fait ſouvenir de celle de Madame de Longueville qui arriva peu d'années enſuite, c'eſt-à-dire, en 1679 le 15 Avril. Cette pieuſe Princeſſe, qui, depuis vingt-ſept ans, avoit réjoui l'Egliſe de la terre & du ciel par la ſolidité de ſa converſion, eut le bonheur de mourir comme elle avoit vécu depuis tant d'années, c'eſt-à-dire, dans de grands ſentimens de pénitence. Sa plus grande paſſion auroit été, d'abord qu'elle ſe ſentit touchée de Dieu, de ſe retirer dans un Monaſtere, pour ne plus penſer qu'à y pleurer ſa vie paſſée ; mais les engagemens de Monſieur ſon mari & de Meſſieurs ſes enfans ne lui permirent pas. Il fallut donc ſe borner à faire ſouvent des retraites dans des Monaſteres, où

tout le monde étoit édifié de voir en elle une piété ſans déguiſement, une modeſtie ſans affectation, & une pénitence ſans artifice, dont elle donnoit l'exemple à celles qui en faiſoient profeſſion, & qui ſouvent trouvoient quelque choſe à imiter dans cette vertueuſe Dame, quoique ce ne fût pas-là ſa penſée, étant perſuadée au contraire juſques dans le fond de ſon cœur, que c'étoit beaucoup pour elle de pouvoir ſuivre de loin des épouſes de Jeſus-Chriſt.

Dieu a des conduites différentes ſur chacun de ſes élus. Il attire les uns dans la ſolitude : il laiſſe les autres dans le monde. Il fait voir cela dans ces deux amies, Madame de Longueville & Mademoiſelle de Vertus, qu'il avoit unies depuis tant d'années, qu'il ſépare néanmoins l'une d'avec l'autre, appellant l'une dans la retraite *, & laiſſant l'autre dans le monde.

Il n'y a que celui qui étoit l'auteur de cette ſéparation, qui ſache le douloureux ſacrifice que l'une & l'autre lui firent dans cette rencontre, mais elles

* Mademoiſelle de Vertus ſe retira à Port-Royal où elle eſt morte après vingt un ans de retraite. Ses infirmités l'empêcherent d'y prendre l'habit de Religieuſe.

avoient toutes deux beaucoup de vertu, & elles ſavoient que la véritable piété conſiſte à ſuivre Dieu par-tout où il lui plaît de nous conduire, à ne rien faire que par ſes ordres, & à compter les amitiés les plus ſaintes au nombre des choſes qu'il faut quitter pour aller à lui. Car Mademoiſelle de Vertus avoit de ſon côté quelque douleur qu'une Dame pour qui elle avoit infiniment de conſidération, & qu'elle préféroit à tout, excepté Dieu, ne pût la ſuivre dans la réſolution qu'elle prenoit de ſe cacher pour le reſte de ſes jours dans un Monaſtere, où elle devenoit, ſelon ſaint Paulin, *exul civium & civis effecta ſanctorum.* Madame de Longueville de ſa part lui portoit une ſainte envie, & ſe fût trouvée mille fois heureuſe, s'il eût plu à Dieu de rompre tout d'un coup les liens qui la mettoient dans l'impuiſſance de ſe retirer.

Mais enfin le capital n'eſt pas de quitter extérieurement le monde, quoique cela ſoit bien lorſqu'on le peut : le tout eſt de s'éloigner de ſon eſprit & de ſes manieres d'agir. Un habit religieux peut être inutile, & un habit du monde peut-être innocent. Madame de Longueville trouvoit même beaucoup plus de peines & d'humiliations dans le monde qu'elle n'en eût trouvé dans la Reli-

gion, & ſa maiſon lui tenoit plus lieu de pénitence que les Monaſteres les plus réformés ; puiſqu'il étoit aiſé qu'elle y trouvât à ſouffrir davantage, & qu'elle y eût plus de ſujet de mortifier ſes paſſions & la délicateſſe de ſon eſprit. Le repos, la douceur, la gloire de la profeſſion religieuſe ſont ſouvent dangereuſes aux perſonnes de qualité, & flattent bien davantage leurs infirmités & leur orgueil naturel. Le monde au contraire avec ſes contradictions & ſes mépris, leur eſt bien plus utile, & plus propre pour expier leurs péchés par une douceur humble & perſévérante qui eſt la vraie pénitence. Elles peuvent ainſi ſe purifier davantage & ſatisfaire plus à Dieu en un jour, que dans la Religion pendant des mois entiers ; lorſque, comme Madame de Longueville, elles ne ſont pas en danger d'être affoiblies dans le monde par l'attrait des choſes qui s'y rencontrent, & de s'y laiſſer amollir par ſes fauſſes douceurs.

C'eſt pourquoi M. de Saci qui étoit l'intime ami de Madame de Longueville auſſi-bien que Mademoiſelle de Vertus, me diſoit ſouvent que notre ſiécle étoit heureux d'avoir une Princeſſe de cette dévotion, qui montrât aux perſonnes de qualité qui ſont dans le monde, de quelle maniere elles y

doivent vivre pour s'acquitter de leurs obligations, ſans y conſidérer, ni leur contentement, ni leurs peines, & pour accorder ce qu'elles doivent à Dieu avec ce qu'elles doivent au monde. Il admiroit en ce point la ſageſſe de Madame de Longueville, qui gardoit en tout un milieu & un tempérament ſi juſte juſques dans les moindres choſes, & qui voyoit tout d'un coup ce qu'elle devoit donner au monde en ce qui étoit des habits & des modes, ayant pour régle principale le ſoin d'y faire paroître la modeſtie & la retenue : car l'Ecriture l'ordonne aux femmes chrétiennes, de quelque qualité qu'elles puiſſent être.

Ainſi par ſon exemples elle s'oppoſoit humblement au luxe & à la molleſſe du tems, & ſur-tout à la vie délicieuſe des veuves de ſa qualité, qu'elle regardoit comme mortes, ſelon S. Paul. Que ſi le monde fait mauvais gré à ces perſonnes, & s'il ne veut pas les laiſſer vivre de cette ſorte, elles ſont bien de laiſſer vivre le monde comme il lui plaît, & elles doivent ſupporter humblement ſes mépris & ſes reproches, les prenant pour une partie de leur pénitence & pour une marque qu'elles ſont à Dieu; puiſque ſi elles ſuivoient le monde, le monde aimeroit ce qui eſt de lui.

Pour Madame de Longueville elle:

s'appliqua toute aux ſoins des pauvres & à la conſtruction des temples. Elle prodigua ſes revenus en charités, & devint comme pauvre au milieu de ſes grands biens, prenant de ſon néceſſaire même pour ſatisfaire ſon avidité inſatiable de donner, ſans que néanmoins les pauvres qu'elle aſſiſtoit, ni les temples qu'elle bâtiſſoit puſſent rougir d'un bien qu'elle prodiguoit, puiſqu'il n'y avoit rien que de très-pur, rien qui eût été ravi, ou même exigé avec trop de rigueur.

Il y avoit long-tems qu'elle étoit accoutumée à ces ſaintes profuſions; & dès ſa premiere converſion, elle donnoit à des œuvres de piété ce qui lui reſtoit de bien, après avoir ſatisfait aux reſtitutions auxquelles l'obligeoit la part qu'elle avoit priſe à la guerre civile. Ainſi elle ne vivoit plus pour elle-même, mais pour Dieu & pour ſon Egliſe, à laquelle il y avoit long-tems qu'elle avoit donné les plus tendres de ſes penſées.

Car quelque magnifiques louanges qu'on ait pû lui donner après ſa mort, on peut dire que la principale eſt le zéle qu'elle a témoigné pour l'Egliſe, & ſa charité envers tous ceux qui la défendoient, & qui par une ſainte liberté s'expoſoient à la violence de ceux qui

s'en déclaroient les perſécuteurs. Quoiqu'elle vît par la pénétration de ſon eſprit qui n'ignoroit rien, qu'elle n'auroit que des mépris à attendre de cette conduite, elle ne laiſſa pas de retenir chez elle, comme faiſoit autrefois ſainte Melanie, ſelon le témoignage de ſaint Paulin, ceux que l'on chaſſoit de toutes parts. Son hôtel étoit l'aſyle de ceux à qui tout le reſte de la France ſembloit fermé.

Elle y mettoit à l'abri des violences ceux qui étoient ſur le point d'y ſuccomber. Elle cachoit encore plus dans ſon cœur que dans ſon hôtel ceux à qui il ſembloit qu'il n'y avoit que les priſons qui fuſſent ouvertes; & elle ne craignoit point, par ſes charités, d'attirer ſur elle une partie de la haine que l'on avoit conçue contre ceux qu'elle protégeoit. Elle ne rougiſſoit point de leurs opprobres. Elle paroiſſoit ſans crainte devant ceux qu'elle ſavoit ne l'eſtimer pas beaucoup par cet endroit. Sa gravité ſi ſainte & ſi uniforme faiſoit plutôt rougir ceux qui lui avoient voulu faire un crime de ce qu'elle regardoit comme ſa gloire. C'étoit aſſez aux plus violens de la voir, pour ſupprimer tout d'un coup ce qu'ils avoient dans le cœur. Sa préſence arrêtoit les plus emportés. Elle leur imprimoit du reſpect pour elle; &

les plus grands ennemis n'oſoient lever les yeux pour l'enviſager.

C'eſt ainſi que ſa charité toujours douce, toujours humble, toujours amie de la pénitence & du ſilence, trouvoit le moyen de témoigner ſon zéle à Dieu pour les intérêts de ſon Egliſe, en ſoutenant de tout ſon pouvoir ceux qui s'expoſoient pour la défendre.

Mais que le monde ait traité, comme il lui a plu, ſa grandeur humaine, Dieu eſt maintenant la récompenſe de ſes vertus ſi chrétiennes. Il lui ouvre ſon ſein, comme elle a ouvert des entrailles de charité à ſes ſerviteurs. Que Jeſus-Chriſt qui fait de ſi grandes promeſſes à ceux qui le reçoivent, ou dans la perſonne de ſes pauvres qui ſont ſans logement, ou dans celle de ſes miniſtres qui ſont ſans retraite, lui rende à la vue des Anges & de ſon Pere celeſte ce qu'elle a fait ſi long-tems dans un ſi grand ſecret, pour ménager la ſûreté de ſes bonnes œuvres, encore plus que celle des perſonnes envers qui elle les exerçoit. Avec quels yeux aura-t-elle vû dans le ciel l'admirable M. de Bernieres dont Dieu s'étoit ſervi ſi avantageuſement dans la Normandie, comme je l'ai déja dit ci-devant, pour fomenter & nourrir les premiers feux de ſa converſion ? Et quelles actions de

graces ce ſaint homme, en la voyant, aura-t-il rendues à Dieu qui avoit mis lui-même la main à l'édifice pour l'affermir & l'achever, puiſque ſans ſon ſecours tout ſeroit tombé par terre ?

Je ne ſais comment la mort de cette perſonne me fait ici ſouvenir de M. de Bernieres. Qui ſait ſi ce n'eſt pas la grande part que M. de Bernieres a eue à la converſion de Madame de Longueville, qui a ſi fort irrité le démon & ſes émiſſaires contre lui ? La rage qu'il avoit de la ſolidité de ce changement, les ſuites qu'il en appréhendoit, la crainte où il étoit que ce ſaint homme, par ſon exemple, par ſa franchiſe, par ſon affabilité, par ſa cordialité, par ſa ſimplicité, ne gagnât encore beaucoup d'ames à Dieu, lui fit mettre tout en uſage pour l'écarter de Paris, & le reléguer à Iſſoudun. Il y finit ſa courſe & alla ſe rejoindre avec ſon épouſe qu'il avoit tellement gagnée à Dieu, & qu'il avoit engagée à porter la piété & la pénitence ſi loin, qne la révérende Mere Angelique, que l'on ne trompoit guéres, l'ayant vue, ne put s'empêcher d'en parler avec beaucoup d'eſtime.

M. de Bernieres qui le ſut, dit que c'étoit là ſa louange la plus avantageuſe que ſa femme pût recevoir, & que ce

témoignage ſi favorable les obligeoit tous deux à s'humilier, en rendant graces à celui qui avoit fait cette bonne œuvre en eux; qu'il ne ſépareroit pas la grace de ſa femme de la ſienne, puiſque le ſacrement de mariage & le lien tout particulier d'un déſir tout nouveau de ſe conſacrer à Dieu, faiſoient qu'il pouvoit dire plus que jamais qu'ils n'étoient qu'un dans une même chair, & que rien ne pouvoit ſéparer ce que Dieu avoit uni en tant de manieres; qu'il ne ſouhaitoit plus qu'une choſe, qui étoit que leur union dans la piété paſsât juſqu'à leurs enfans, & qu'ilsfuſſe nt encore plus à Dieu qu'ils n'y étoient eux-mêmes, en quelque maniere qu'il lui plairoit & en quelque profeſſion qu'il voudroit; qu'il connoiſſoit mieux que jamais le néant du monde, & le peu de gens qui marchent dans la voie de l'Evangile.

C'eſt ce qui lui donna une ſi grande ardeur d'amour pour M. de Bagnols. Ils étoient d'une humeur différente à la vérité. L'un étoit plein de feu, & l'autre étoit la douceur même: mais ils s'accordoient en une infinité de choſes. Tous deux prêterent l'oreille à la voix de la vérité qui ſe faiſoit entendre à eux. Tous deux furent fidéles à Dieu qui les appelloit. Tous deux profiterent des grands exemples de vertu que Dieu fit paroître

en leur tems. Tous deux ſe défirent de leurs charges de Maître des Requêtes. Tous deux pratiquerent la pénitence. Tous deux aimerent, ſervirent & protégerent ceux qui la faiſoient. Tous deux furent prodigues de leurs biens aux pauvres. Tous deux ayant perdu leurs femmes un peu après s'être donnés à Dieu, n'eurent pas de plus grand déſir que de les ſuivre; & mirent dans le peu qui leur reſtoit de vie leur principale occupation à l'éducation de leurs enfans, M. de Bagnols ayant eu pour ce ſujet la maiſon des Troux, & M. de Bernieres celle du Chênet.

La mort de Madame de Longueville qui m'a donné lieu de parler encore de M. de Bernieres, fit bientôt voir quelle étoit la conſidération qui avoit long-tems fait garder quelques meſures à ceux qui n'aimoient pas Port-Royal, & qui les avoit empêchés de pouſſer les choſes aux dernieres violences. En effet on ne différa pas plus d'un mois à agir.

Je me ſouviens qu'alors M. de Saci & moi ménagions beaucoup notre union à Port-Royal des champs s où M. de Saci étoit venu s'établir trois ou quatre ans après ſa Baſtille, pendant que je demeurois à Paris, ou du moins près de Paris, pour veiller à ſes impreſſions.

Il m'écrivoit ſur ce ſujet beaucoup de

Lettres. La paix qu'il goûtoit dans cette bienheureuſe retraite, lui faiſoit ſouhaiter que j'y euſſe part, parce qu'il m'avoit toujours honoré d'une affection particuliere. Tout l'hiver de cette année 1679 s'étoit paſſé dans ce commerce de Lettres. J'avois toujours peine ſur cet établiſſement, parce que je n'y voyois rien de ſtable. Je fus dans cette ſuſpenſion pendant tout l'hiver juſqu'à Pâques, qui étoit le tems que M. de Saci avoit marqué pour une derniere déciſion. A Pâques il me pria de différer encore quelques ſemaines, juſqu'à ce que l'affluence des viſites fût paſſée. Mon jour enfin m'étant marqué, j'allai très-réſolu de demeurer là, ſi on le jugeoit à propos, foulant aux pieds toutes les raiſons contraires. Dieu ſait avec quelle ſimplicité je m'offrois à lui pendant ce voyage, ne voulant que ſa gloire & ſa volonté auſſitôt qu'il me l'auroit fait connoître. Lorſque j'arrivai là, & qu'entrant dans l'Egliſe j'adorai le ſaint Sacrement, je m'offris à Dieu comme une cire molle, pour obéir à tout ce qu'il m'ordonneroit par ſon ſerviteur. Mais lorſqu'il m'eut fait entrer dans ſon cabinet, & qu'il m'eut témoigné mille amitiés, je fus bien ſurpris, dès que je commençai à entrer en matiere ſur mon affaire, & que je lui demandai ce que j'allois devenir, d'ap-

prendre que tout cela avoit été décidé d'une maniere à laquelle on ne s'attendoit pas. *Vous ſavez*, me dit-il, *le voyage que M. de Paris* (de Harlai) *vient de faire ici, & les ordres qu'il nous a donnés de nous retirer* *. Je lui répondis la larme à l'œil, que je n'en ſavois rien, mais que je l'avois toujours craint.

Auſſi-tôt, bien éloigné de penſer encore à venir me retirer avec lui à Port-Royal, je penſai au contraire en moi-même à ménager cette occaſion, & à faire tous mes efforts pour qu'il vînt ſe retirer avec moi à S. Mandé où je demeurois. Mais je ne me preſſai pas de lui faire cette ouverture. J'aimai mieux me répandre ſur la douleur que je reſſentois de ce nouvel ordre, qui alloit cauſer une ſéparation ſi ſenſible. Il me répondit avec une humilité qui venoit du fond du cœur, qu'il y avoit du plaiſir à témoigner à Dieu qu'on reconnoiſſoit qu'on n'eſt rien & qu'il n'a pas beſoin de nous ; que Dieu ſait bien conduire ſes plus grands ouvrages par les hommes, ſans avoir beſoin de ces hommes qu'il y employoit;

* Le 17. Mai 1679, M. de Halai alla à Port-Royal des champs, d'où il fit ſortir toutes les penſionnaires & les poſtulantes, chaſſa les novices, après les avoir dépouillées de leur habit de Religion, fit défenſes d'en recevoir dans la ſuite, écarta les ſolitaires, & chaſſa tous les Confeſſeurs.

qu'il étoit heureux de ce que Dieu lui ouvroit une porte pour la retraite qu'il avoit toujours dans le cœur, quoiqu'il eût peine à faire cette démarche par lui-même ; qu'il étoit bon qu'après avoir travaillé pour les autres, il entrât dans un état où il n'eût plus qu'à penſer à Dieu & à ſoi, avant que de paroître devant lui ; qu'il avoit toujours eſpéré de lui cette miſéricorde, & qu'il ſe l'étoit preſque promiſe en jettant les yeux ſur M. de S. Cyran, ſur M. Singlin, ſur M. Rebours, ſur M. Dumont, & ſur d'autres que Dieu avoit éloignés de Port-Royal, où ils avoient tant travaillé, afin qu'ils ſe diſpoſaſſent mieux à la mort dans leur retraite ; que c'étoit dans cette vue & avec cette joie qu'il avoit reçu l'ordre que M. de Paris venoit de lui donner ; qu'il ſe trouveroit extrêmement honoré, ſi Dieu envoyoit un Ange pour lui dire qu'il ſe retirât de Port-Royal ; qu'au lieu d'un Ange il lui avoit envoyé M. de Paris, en qui il honoroit Dieu même ; comme lorſque les Rois envoient des Lettres de cachet par quelque valet de pied, c'eſt le Roi lui-même que l'on honore & à qui on obéit, & non à ce valet de pied qui apporte l'ordre.

Il me dit beaucoup de choſes ſemblables qui me le faiſoient admirer de plus en plus, & je tombai enſuite ſur le dé-

ſir que je roulois en moi-même, qu'il me fît l'honneur de venir avec moi à S. Mandé pour s'y retirer. Je lui avouai qu'ayant pris une ſi grande maiſon, où il y avoit une chapelle fort propre & fort commode, avec permiſſion d'y dire la Meſſe, je l'avois eu en vue, parce que je me défiois toujours des choſes, & que j'appréhendois quelque renverſement. Il m'écouta paiſiblement, & conſidéroit avec beaucoup d'attention ce que je lui diſois, & je remarquois qu'il entroit aſſez dans mes propoſitions. Mais il ne fut pas maître des choſes, & on le pouſſa avec taht de force de choiſir Pompone pour ſa demeure, qu'il ne put y réſiſters. Comme il prévit qu'étant là il y auroit beaucoup de perſonnes qui ſouhaiteroient le voir, & qu'ainſi ſa retraite & celle des perſonnes qui ſeroient avec lui en ſeroit beaucoup troublée, il prit de grandes meſures d'abord pour empêcher qu'on ne le vînt viſiter. Il me fit l'honneur d'agréer que j'y fiſſe un petit tour; & je me ſouviens que comme il n'étoit là que depuis quelque tems, & par conſéquent encore dans le déſordre, je lui dis dans ma premiere ſurpriſe : Hé ! Monſieur, ceci n'a pas tout-à-fait l'air de vos autres logemens. » Je ſuis fort bien, me » répondit-il ; ſi l'on ne prend garde à » ſoi, l'on s'accoutume inſenſiblement

» à être trop à ſon aiſe. Au commence-
» ment j'étois dans un petit cabinet au-
» près de M. Arnauld, on me donna en-
» ſuite une petite chambre dans un gre-
» nier; peu à peu mes logemens ſe ſont
» agrandis & embellis, *ab initio non*
» *fuit ſic.*

Je ne dirai rien de particulier de ce que faiſoit M. de Saci à Pompone. Tout le public a ſu quelles y étoient ſes occupations, & on voyoit de tems en tems ſortir de ce lieu quelque nouveau volume de la Bible, à l'éclairciſſement de laquelle il avoit ſacrifié ce qui lui reſtoit de vie. Ainſi lorſque les hommes arrachoient M. de Saci à Port-Royal des champs, & ôtoient à ces ſaintes filles la pâture ſpirituelle que leur donnoit ce ſaint homme, la ſageſſe de Dieu, toujours admirable, trouva le moyen de leur faire continuer ce ſecours qu'il leur rendoit. Ses travaux qui le ſanctifioient lui-même, & qui ſanctifioient toute la France, étoient les ſaintes délices de ces ames religieuſes. Elles y trouvoient tout l'eſprit de leur pere qui ſe dépeignoit par-tout, & il leur ſembloit lire moins ſes Ouvrages que l'entendre parler lui-même, tant ſes Ouvrages étoient ſemblables à ſon eſprit, & la main s'accordoit avec ſon cœur.

Comme la vue de ces ſaintes filles

étoit ce qui l'encourageoit plus particulierement à ce travail, ces ames pieuſes regardoient auſſi les Ouvrages de M. de Saci comme un bien auquel elles avoient un droit particulier. Elles regardoient ces Livres qui leur venoient de tems en tems, comme autant de moyens que trouvoit leur Auteur d'ajouter toujours de loin de nouveaux ornemens à l'édifice ſpirituel, à la conſtruction duquel il s'étoit toujours appliqué avec tant de ſoin. Après leur avoir donné pendant pluſieurs années l'exemple d'une ſainte vie, il leur donnoit enſuite le ſecours de ces ſaintes inſtructions, dans leſquelles il avoit le bonheur de trouver des ames dociles, qui ſe rendoient comme des copies vivantes des originaux qu'il leur traçoit.

J'avoue que j'ai admiré cent fois, qu'en un tems où toutes les bouches étoient muettes, & où perſonne n'oſoit plus faire paroître aucun Ecrit, M. de Saci eût ſeul cette liberté. On le pouvoit bien chaſſer de Port-Royal, & l'éloigner de ces Religieuſes qu'il y conduiſoit, comme s'il eût été capable de leur inſinuer des maximes dangereuſes, mais en même tems on ſouffroit qu'il publiât ſes Ecrits. Ceux mêmes qui lui interdiſoient la conduite des Religieuſes, les recevoient avec applaudiſſement; & s'ils ne

les liſoient, ils en faiſoient au moins le ſemblant, & s'en faiſoient un mérite. Dieu ſembloit leur inſpirer dans le fond du cœur du reſpect pour cet Ouvrage. Ils s'étonnoient eux-mêmes de leur facilité à le ſouffrir, & ne comprenoient pas comment ils donnoient la main à la publication de ces Livres.

Faudroit-il de plus grandes marques pour faire voir que ce travail étoit dans l'ordre de Dieu, & qu'il y répandoit ſes bénédictions de plus en plus ? On a reconnu par la lecture de ces beaux Ouvrages, avec quelle lumiere S. Jerôme, dont M. de Saci imitoit les travaux, avoit dit à une perſonne qu'il invitoit de venir auprès de lui, qu'il étoit difficile d'entrer dans le ſanctuaire de l'Ecriture, ſi quelqu'un ne nous y conduiſoit par la main. Ce Livre pour la plûpart du monde, étoit un Livre fermé & ſcellé, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. On pouvoit le préſenter a lire, mais on répondoit : Je ne le puis, il eſt ſcellé. Combien aujourd'hui, s'écrie S. Jerôme, croient ſavoir l'Ecriture, & n'ont qu'un Livre cacheté ? Sur quoi ce ſaint Docteur rapporte l'exemple de l'Eunuque des Actes. Qui étoit plus docile que lui, dit ce Pere, ou plus affectionné à l'Ecriture ? Il vient des extrémités du monde, quitte une Cour royale, aime ſi fort

les

les Livres ſaints, que dans ſon char même il s'en occupe. Cependant les liſant, les méditant, les honorant, il ne comprenoit pas qui étoit celui dont elles parloient uniquement; & il dit à Philippe, qui lui demandoit s'il comprenoit ce qu'il liſoit : *Comment le puis-je, ſi quelqu'un ne me l'apprend ?* Il ſemble, ſelon l'expreſſion du même Pere, que M. de Saci fût ſuſcité de Dieu dans notre ſiécle pour être cet homme, & qu'il ait reçu la clef de cette porte orientale dont parle Ezéchiel, par où nous vient la véritable lumiére, pour entrer dans ce ſacré temple, & pour découvrir les voiles qui couvrent de toutes parts l'ancien Teſtament. Que ce ſiécle rende graces à Dieu, de ce qu'un ſi ſaint Prêtre a cru ſa vie bien employée à aider les hommes en ce point, pour leur faire recueillir ſans peine ces fruits ſacrés dont la racine vivante eſt dans le ciel, ſelon l'expreſſion de S. Jerôme.

La douleur que ce ſaint homme avoit en remerciant Dieu des lumiéres qu'il faiſoit briller dans ſon eſprit, étoit qu'elles ne fuſſent pas les mêmes dans les autres. Son amour pour le prochain lui faiſoit ſouhaiter que tous fuſſent auſſi éclairés que lui. C'eſt ce qui lui donnoit cette eſpece d'inſatiabilité de faire tant de préſens de ſes Livres aux perſonnes des pro-

vinces éloignées, qui y manquoient d'inſtruction. Sa dévotion avoit toujours été de procurer des Livres de piété à ceux à qui ils pouvoient être utiles. Il recommandoit cette pratique aux amis qui le conſultoient touchant les charités qu'ils pouvoient faire; & il déſiroit ſurtout qu'on procurât des Livres aux pauvres Eccléſiaſtiques de la campagne, qui n'en pouvoient avoir faute d'argent. » On eſt homme avant que d'être ſavant, » diſoit-il avec ſa gaieté ordinaire. Il » faut vivre avant que d'étudier. On a » beſoin d'acheter de quoi entretenir cet- » te miſérable vie, & on ne peut avoir » les ſecours dont on a beſoin pour ac- » quérir une ſcience, qui eſt cependant » néceſſaire; car il faut, ſans comparai- » ſon, préférer ce qui regarde l'ame, à » ce qui ne regarde que le corps.

C'eſt dans ce deſſein que dans la derniere viſite que j'eus l'honneur de lui rendre, il m'offrit de ſa Bibliotheque tous les Livres dont je pouvois avoir beſoin, & qu'il vouloit bien me dire que ſa penſée étoit en mourant de la laiſſer à M. du Foſſé, afin que, ſans la démembrer, il en aſſiſtât ceux qui pouvoient utilement s'en ſervir, & qu'il eût ſoin en mourant de la laiſſer de même après lui à une perſonne qui en uſât de la même ſorte, contribuant ainſi après ſa

mort à l'édification de l'Egliſe, qui étoit ſon plus grand déſir.

Il paſſa donc dans cette eſpece d'exil quatre ou cinq ans, travaillant toujours ſur l'Ecriture, & croiſſant toujours dans l'amour de l'humilité, comme on peut voir dans ſes Livres, que c'eſt ſur cette vertu & ſur celle de la charité, que roule tout ce qu'il dit. Je me ſouviens que pendant ces viſites que je lui rendois, il arriva une fois de furieux tonnerres, qui épouvanterent tout ce qu'il y avoit de gens dans la maiſon. M. de Saci, toujours tranquille, ſe repréſentant dans l'eſprit d'autres tonnerres bien plus terribles, prit ce moment pour nous dire, que la moindre penſée d'orgueil étoit plus à craindre que tous les éclats de tonnerres. Il réduiſoit toute l'humilité chrétienne aux ſentimens qu'il avoit exprimés dans ces vers :

Se mépriſer ſoi-même & mépriſer le monde,
Ne mépriſer perſonne & ſouffrir le mépris,
Ce ſont les quatre effets d'une vertu ſans prix,
Qui ſur Dieu ſeulement toute ſa gloire fonde.

M. de Saci étant à Pompone avoit peu d'entretiens les aprèes-dinés, qui puſſent le délaſſer de l'application qui étoit continuelle durant la matinée. Il tomba l'été de l'année 1683 dans une fiévre quarte qui allarma étrangement tous ſes amis.

Lorſqu'il en eut eu ſix ou ſept accès, tout le monde opina au Quinquina ; & comme M. Denis étoit en vogue pour en ſavoir bien compoſer les priſes, on jetta les yeux ſur lui, & on lui en parla. Il dit fort réſolument qu'il le guériroit, & qu'on eût ſoin ſeulement de le faire venir promtement à Paris : ce qu'on fit. Je n'eus pas le bien de l'avoir au logis, parce que comme bien du monde l'accompagnoit, il n'y auroit pas eu aſſez de place. Il alla deſcendre à l'hôtel de Bonair, où l'on prit la réſolution de ne le laiſſer voir à perſonne. Je me préſentai auſſi, & on me refuſa de même ; ce qui parut un peu dur à quelques-uns. Pour moi je n'en témoignai rien, & louai ſeulement la bonne intention des gens. La fiévre ceſſa, comme M. Denis l'avoit dit ; & je me ſouviens que M. Barail me dit que ſi l'on n'y prenoit bien garde, cette fiévre ainſi arrêtée joueroit un mauvais tour.

Cependant nous nous laiſſions tous aller à la joie de cette guériſon précipitée ; & on ramena M. de Saci en triomphe à Pompone, comme arraché d'entre les bras de la mort, qui ne perdoit point de vue néanmoins ſa proie prochaine. Lorſqu'il fut de retour à Pompone, il ne fut pas long-tems ſans me faire l'honneur de m'écrire, pour me

dire qu'il ſeroit bien aiſe de me voir, & qu'il avoit une affaire qu'il vouloit me communiquer. M'ayant marqué le jour, je ne manquai pas de m'y rendre. Il faut avouer que la maniere ſi obligeante dont il me reçut, ne s'effacera jamais de ma mémoire. On peut dire que m'ayant fait l'honneur de m'aimer depuis que j'eus l'honneur de le connoître, il m'aima juſqu'à la fin. Car hélas! nous ne ſavions pas ni l'un ni l'autre, qu'il n'avoit preſque plus que huit jours à vivre.

Dès qu'il me vit entrer dans ſa chambre, il courut à moi pour m'embraſſer, & moi j'avançai & me jettai à ſes pieds pour lui demander ſa bénédiction. Il me tint embraſſé long-tems. Lorſque l'un & l'autre nous verſions des larmes, il me parla le premier, ce que le reſpect me faiſoit attendre. *Hé bien! Monſieur*, me dit-il, *on vous a donc traité comme les autres?* comme pour me faire excuſe, de ce qu'on ne me l'avoit pas laiſſé voir à Paris; au lieu qu'il lui ſembloit qu'on auroit dû faire un peu plus de diſtinction d'une perſonne qui étoit ſi particuliérement à lui. Je lui répondis que, quelque ſenſible que cela m'eût été, je ſavois toujours néanmoins préférer ſon repos à ma ſatisfaction; & que dans cette vue je n'avois qu'à louer les bonnes intentions des perſonnes qui l'appro-

choient ; que ſa ſanté m'étoit ſi précieuſe, que je me croyois très-obligé à ceux qui témoignoient en avoir de ſi grands ſoins. Ainſi j'excuſai le premier ceux qu'il ſe mettoit en peine d'accuſer lui-même. Il ne laiſſa pas de me témoigner que cela lui avoit fait beaucoup de peine, auſſi-bien que le refus que l'on avoit fait à quelques autres perſonnes, comme à M. de Bournonville, qui l'étoit venu voir avec Madame ſa fille. Il me dit qu'il lui avoit écrit pour lui en demander pardon, qu'il en étoit très-fâché, & qu'il prenoit ſur lui toute cette faute, parce qu'il ſavoit qu'on étoit aſſez porté à la faire retomber ſur d'autres perſonnes, qu'il avoit ainſi la bonté de tirer d'affaire. Il me témoigna auſſi qu'il avoit eu de la peine que M. le Docteur Roulland *, ne lui eût pas parlé, & il approuvoit le petit reſſentiment qu'il en témoignoit. Il me dit auſſi qu'il lui en avoit fait des excuſes, & qu'il l'avoit très-humblement ſupplié qu'une choſe qui étoit ainſi arrivée par ſurpriſe, & dans un état de foibleſſe, où on dépend de beaucoup de perſonnes, n'altérât rien de l'amitié qu'il lui avoit juſques-là ſi obligeamment témoignée en toutes rencontres, dont il lui rendoit de très-humbles actions de

* Thomas Roulland, qui eſt mort Prévôt de l'Egliſe de Reims.

graces, & dont il ne perdroit jamais le ſouvenir. Qui pourroit ne pas excuſer une perſonne innocente, qui prend ainſi ſur ſoi les fautes des autres?

Après que nous eûmes fini ce ſujet, il vint à celui pour lequel il m'avoit mandé. Il me dit qu'il y avoit trois ſemaines que toute la Cour paſſant par Pompone, beaucoup de perſonnes, entre autres Meſſieurs de Montauſier & Peliſſon, lui avoient fait l'honneur de le venir voir. Il ajouta que ce dernier lui avoit propoſé un deſſein; qu'il avoit fa't avec ſoin un gros volume des paſſages des Peres, qui combattoient les héréti-ques & leur ſchiſme d'avec l'Egliſe; qu'il cherchoit quelqu'un pour les traduire, & qu'il le prioit de vouloir bien l'aider en cela. M. de Saci dit que tout d'un coup il avoit jetté les yeux ſur moi, mais qu'il n'avoit voulu rien engager ſans me parler; que M. Peliſſon attendoit ſa réponſe, mais qu'il ne pouvoit la lui faire qu'auparavant il n'eût ſu la mienne. Je lui répondis qu'il me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même; qu'il ſavoit ſi j'étois capable de cet Ouvrage dont il me parloit; que s'il me jugeoit aſſez fort pour cela, j'étois tout prêt de faire ce qu'il lui plairoit. Il m'en témoigna beaucoup de joie, & me dit même que ſi je voulois être inconnu, il ſe

chargeroit d'envoyer lui-même prendre ces papiers chez M. Peliſſon, qui les avoit mis par ordre dans une caſſette. Je lui dis que cela ſeroit encore mieux; & après pluſieurs choſes ſur les auteurs dont cet Ouvrage étoit tiré, il gliſſa que M. Peliſſon lui avoit dit qu'il ne ſeroit point ingrat envers le traducteur; qu'il étoit maître des penſions; que c'étoit lui qui les payoit: & que l'intérêt qu'il prenoit à cet Ouvrage, ſeroit qu'aſſurément la penſion dûe au traducteur ne ſeroit point oubliée. M. de Saci ajouta, qu'il avoit d'autant plus de joie de cela, que j'avois depuis peu ma ſœur auprès de moi, & que ce ſecours nous mettroit l'un & l'autre plus au large. Dès qu'il eut dit cela: « Oh! Monſieur, lui » dis-je, pour l'Ouvrage je le ferai, puiſ» que vous le jugez à propos; mais pour » la penſion, je vous prie de ne m'en » point parler. J'ai trop réſolu dans tous » les Ouvrages que je pourrois faire à » l'avenir de ne recevoir jamais un dou» ble. Ma ſœur ne m'embarraſſe point, » Dieu merci. » Il me regardoit lorſque je diſois cela, & quand j'eus ceſſé de parler, il me dit que c'étoit dans la crainte que je n'euſſe beſoin de ce ſecours qu'il me faiſoit cette propoſition; que puiſque cela n'étoit point, il ne croyoit pas à propos que je me commiſſe en me

faiſant connoître ainſi. Cela finit l'affaire; & après avoir fait quelque tems reflexion ſur ce que je venois de dire, il alla querir ſur ſa table quelques papiers pour me les montrer; & en ſe levant promtement de deſſus ſon fauteuil, il s'écria en diſant d'une voix ni haute ni baſſe: *Oh! que vous êtes heu....!* Il n'acheva pas la derniere ſyllabe. Nous nous mîmes enſuite ſur le ſujet de l'Ecriture, qui étoit ſon Ouvrage ordinaire, pour l'impreſſion duquel il prenoit toutes les meſures avec moi; & après avoir dit là-deſſus pluſieurs choſes, il m'échappa de lui marquer l'eſtime que quelques perſonnes que je lui nommai, avoient témoignée du dernier Ouvrage qui avoit paru de lui.

O mon Dieu! que ne puis-je me ſouvenir aſſez de ce que ce ſaint homme me répondit ſur ce ſujet, & des ſentimens d'humilité & de tremblement qu'il avoit continuellement pour les choſes mêmes que tout le monde admiroit tant! » Je ne m'étonne pas beaucoup, me dit-» il, que bien des gens aiment ces tra-» ductions & ces explications. Je crains » que ce ne ſoit parce qu'elles ſont dans » un tel état qu'ils peuvent les enten-» dre ſans peine, & que leur curioſité » y peut être ſatisfaite à peu de frais. » Une des principales raiſons qui les

» porte à rechercher ces Livres, eſt » qu'ils n'y voient plus les difficultés » qu'ils trouvoient auparavant dans l'E- » criture. Ils ſouffrent bien de n'en pas » comprendre les vérités & les myſteres; » mais ils ne peuvent ſouffrir le langage » obſcur & embaraſſé dont le Saint Eſ- » prit ſe ſert pour les leur propoſer, s'ils » n'ont une foi, une crainte de Dieu & » une ſoumiſſion qui n'eſt pas ſi com- » mune : de ſorte qu'ils ſont bien aiſes » de trouver dans mes traductions une » nouvelle clarté, qui les délivre des té- » nébres qui étoient auparavant ſi fâ- » cheuſes & ſi pénibles à leur orgueil » & à leur curioſité, que le Saint Eſprit » n'a pas voulu flatter, mais combattre » & guérir par ſes paroles.

» Que ſais-je, ajouta-t-il, ſi je ne fais » rien en cela contre les deſſeins de » Dieu ? J'aî tâché d'ôter de l'Ecriture » ſainte l'obſcurité & la rudeſſe ; & Dieu » juſqu'ici a voulu que ſa parole fût en- » veloppée d'obſcurités. N'ai-je donc pas » ſujet de craindre que ce ne ſoit réſiſter » aux deſſeins du Saint Eſprit que de » donner, comme j'ai tâché de faire, » une verſion claire, & peut-tre aſſez » exacte par rapport à la pureté du lan- » gage ? Je ſais bien que je n'ai affecté, » ni les agrémens, ni les curioſités qu'on » aime dans le monde, & qu'on pourroit

» rechercher dans l'Académie Françoiſe.
» Dieu m'eſt témoin combien ces ajuſte-
» mens m'ont toujours été en horreur ;
» mais je ne puis me diſſimuler à moi-
» même, que j'ai tâché de rendre le
» langage de l'Écriture clair, pur, &
» conforme aux regles de la grammaire ;
» & qui peut m'aſſurer que ce ne ſoit
» pas là une méthode différente de celle
» qu'il a plu au Saint Eſprit de choiſir ;
» & que je ne ſois répréhenſible en le
» faiſant parler autrement qu'il n'a eu
» deſſein de parler par les auteurs cano-
» niques, & d'une maniere différente de
» celle qui a été ſuivie par ceux qui ont
» traduit l'Ecriture ſainte avant moi ?
» N'aurai-je donc pas ſujet de trembler,
» ſi le Saint Eſprit s'étant éloigné juſ-
» qu'ici des préceptes de la grammaire,
» & les ayant ſi viſiblement mépriſés,
» je prends la liberté maintenant de le
» réduire à ces préceptes, & de les lui
» faire garder en parlant aux hommes ?
» Je vois dans l'Écriture que le feu qui
» ne venoit pas du ſanctuaire étoit pro-
» fane & étranger, quoiqu'il pût être
» plus clair & plus beau que celui du
» ſanctuaire. Ne pourrois-je pas craindre
» de même que les manieres d'exprimer
» les oracles de Dieu, qui ne ſeroient
» pas conformes aux ſiennes, ne duſ-
» ſent être regardées comme profanes,

» ou opposés à ses desseins & au respect » qu'on lui doit ?

Je l'interrompis, & pris la liberté de lui dire : Mais faut-il donc, Monsieur, rejetter la pureté & même l'élegance du langage, lorsque l'Ecriture la souffre, que la forme de ses discous n'en est point altérée, qu'il n'y a rien de hardi ni de recherché, & qu'elle est toujours modeste & comme naturelle ? » Non, me » répondit-il, mais on a sujet de crain» dre de ne pas se tenir assez dans les » bornes, & de changer quelquefois l'or» dre du Saint Esprit. Car si on donnoit » à l'Ecriture un tour & un ajustement » sensible que Dieu n'a pas voulu qu'elle » eût, on rabaisseroit son langage, on » le rendroit humain, & on défigure» roit l'Ecriture en la voulant rendre » plus belle & plus agréable aux hom» mes. Croyez-moi, Monsieur, s'écria» t-il, comme il n'y a rien de si grand » dans l'Eglise, il n'y a rien aussi de si » dangereux que de traduire ou d'expli» quer publiquement l'Ecriture, & d'ê» tre l'interprète du Saint Esprit & le » ministre de sa parole. Il faut pour cela » bien plus de lumieres que pour les tra» ductions des Peres, comme on doit » incomparablement plus d'honneur, de » respect & de révérence à la parole de » Dieu qu'à celle des hommes. Je vois

» de quoi l'Ecriture menace ceux qui
» ajoutent quelque choſe à la parole de
» Dieu. Je ſais que cette hardieſſe paroît
» d'elle-même peu religieuſe & peu chré-
» tienne ; cependant combien y a-t-il
» d'endroits où l'on ſe voit preſque né-
» ceſſité de le faire pour les éclaircir ! Or
» ne doit-on pas craindre, en les vou-
» lant éclaircir, de mêler l'eau avec le
» vin, contre la parole du Prophéte,
» c'eſt-à-dire, la foibleſſe de l'homme
» avec la force de Dieu & de ſes myſ-
» teres ? Enfin je tremble quand je con-
» ſidére que le Saint Eſprit a voulu que
» l'Ecriture, telle qu'elle a été dans les
» mains des fidéles, fût juſqu'ici, en
» pluſieurs Livres, remplie de mauvais
» mots, de mauvaiſes phraſes, & quel-
» quefois de diſcours qui paroiſſent con-
» fus & embaraſſés, de ſorte qu'on a
» toujours eu de la peine à les entendre
» & à les démêler. On y rencontre aſſez
» ſouvent des fautes contre la gram-
» maire, & contre les regles du langage
» des hommes. Ai-je bien fait, lorſque
» j'ai eu deſſein au contraire d'éviter tou-
» tes ces fautes apparentes, qui peuvent
» dégoûter bien des eſprits ; & de ren-
» dre ma traduction la plus nette & la
» plus intelligible que j'ai pu ? Il ne ſuf-
» fit pas de penſer faire le bien, ſi on ne
» le fait effectivement. Je ne ſais ſi c'eſt

» un bien que de s'éloigner du ſtyle que
» Dieu a choiſi en parlant aux hommes,
» pour des raiſons très-hautes & très-
» dignes de lui. »

M. de Saci demeura là quelque tems dans le ſilence ; pendant lequel je voyois bien qu'il parloit plus à Dieu qu'à moi, & j'admirois cependant en tout ce qu'il venoit de me dire, combien ſa profonde humilité étoit ingénieuſe pour lui fournir des ſujets de s'abaiſſer toujours de plus en plus. Je compris alors que c'étoit par un effet de ces ſentimens ſi humbles, que ni tous les avantages de ſon eſprit, ni toutes ſes lumieres ſi pures, ni cette eſtime que tout le monde avoit pour ſes Ouvrages, ni la vénération que toutes les perſonnes de piété avoient pour lui, ne pouvoient l'empêcher de ſe regarder continuellement devant Dieu, comme n'ayant rien à lui, ni de lui-même qui ne fût mauvais, & qu'il ne tremblât juſques dans les occupations les plus ſaintes & les plus divines où il paſſoit toute ſa vie. Lui qui craignoit juſqu'aux plus petites apparences du mal, pouvoit-il être en paix, lorſqu'il croyoit avoir ſujet de craindre de s'oppoſer à la conduite de Dieu, de réſiſter au S. Eſprit, de combattre le deſſein de Jeſus-Chriſt, & de contredire directement ſa ſageſſe ? Il ne faut que connoître M. de Saci pour juger

dans quelles frayeurs il a été toute ſa vie au ſujet de ſes Ouvrages. Dieu ſait balancer divinement les choſes, & donner à ceux de ſes ſerviteurs qu'il a honorés de ſes plus grands dons, des contrepoids, ou viſibles de la part des hommes, ou inviſibles dans eux-mêmes, pour les empêcher de s'en élever.

Comme ce ſilence de M. de Saci duroit toujours, je me hazardai de le rompre en lui repréſentant les ſentimens bien oppoſés de ſes amis, dont il avoit toujours eu la vertu encore plus que la dignité en une ſinguliere vénération. Je lui repréſentai la ſainteté de M. d'Alet, qui l'avoit tant exhorté à ce travail, auſſi-bien que pluſieurs autres d'entre Meſſieurs les Evêques; que M. Singlin qui peſoit ſi bien les choſes, n'avoit pas cru qu'il pût refuſer de ſe rendre à leurs déſirs. « Ce n'eſt, me répondit-il, que par » ces engagemens-là que j'ai entrepris » cet Ouvrage; & comment y aurois-je » penſé autrement? Mais cela ne m'ôte » pas la crainte dans laquelle j'ai ſujet » d'être.

» J'avois beau dire mes peines, ajou» ta-t-il; on ne m'écoutoit point. Tout » ce que je diſois de mon incapacité pa» roiſſoit à M. d'Alet un langage d'humi» lité dont les plus habiles peuvent uſer, » & qui ne paſſe pour l'ordinaire que

» pour un compliment ſpirituel. Ainſi il » ne recevoit point mes excuſes. Si j'a- » vois pu l'entretenir de vive voix, j'au- » rois pu appuyer davantage mes rai- » ſons, après leſquelles il ne m'auroit » peut-être plus preſſé, ſe ſoumettant » plutôt à la vérité qu'il auroit reconnue, » que de vouloir me ſoumettre abſolu- » ment à ſon autorité. Je ſais qu'il a » agréé les Livres que je lui ai envoyés, » & qu'un grand nombre de perſonnes » ont témoigné en être édifiés. »

Oh ! pour cela, lui dis-je en l'interrompant, cela eſt très-vrai. Vous ne pouvez peut-être pas comprendre juſqu'où va l'édification que tout le monde généralement en retire. » Oui, me dit- » il; mais il ne faut pas ſe tromper dans » cette belle penſée d'édifier les ames. » Il y a grande différence entre conten- » ter & édifier. Il eſt certain que l'on » contente les hommes en leur parlant » avec quelque élégance; mais on ne » les édifie pas toujours en cette manie- » re. On ne ſauroit les édifier ſi Dieu » même ne le fait avec ceux qui travail- » lent. Et qui ſait ſi je ſuis propre à ſer- » vir aux deſſeins de Dieu, qui a voulu » édifier les hommes par l'Ecriture, en » la rendant obſcure en quelques en- » droits & claire en d'autres; afin que » ce qu'il y a de clair ſerve pour nourrir

» les ames ; & que ce qu'il y a d'obſcur
» ſerve pour les humilier & les exercer ?
» La nourriture ſans l'exercice n'eſt pas
» plus dangereuſe au corps qu'elle l'eſt
» aux ames ; & l'inſtruction ſans humili-
» té ne fait qu'enfler, & ſe convertir en
» poiſon mortel, qui fait que ce qu'il y
» a de plus ſaint dans la parole de Dieu,
» tue, comme elle le dit elle-même.
» Ainſi, ſelon ces principes que vous
» avez vus ſi ſouvent avec moi dans
» S. Auguſtin, l'obſcurité de l'Ecriture,
» n'eſt pas moins utile & néceſſaire au
» ſalut des hommes que la clarté. Dieu
» les a mêlées enſemble pour en forner
» un tempérament divin par lequel il
» les édifie & les ſauve. La ſobriété ſpi-
» rituelle n'eſt pas de moindre importan-
» ce, ni de moindre obligation que la
» corporelle ; & c'eſt peut-être pour ce-
» la que Dieu a voulu qu'il y eût dans
» les Livres ſaints beaucoup d'endroits
» obſcurs, témoignant par-là que les
» ames chrétiennes ont beſoin, non-ſeu-
» lement d'être nourries par des vérités
» manifeſtes, mais auſſi d'être exercées
» & humiliées par ce qu'il y a de plus
» caché & de plus profond dans l'Écri-
» ture. C'eſt ainſi que Dieu nous oblige
» à travailler, pour ainſi dire, à la ſueur
» de notre front, afin de gagner le pain
» de l'ame auſſi-bien que celui du corps.

» Il a choiſi de plus la ſimplicité & la
» rudeſſe d'un langage négligé, afin d'é-
» prouver ſi nous cherchons la vérité
» pour elle-même ; & les Peres ont té-
» moigné en cela ſi peu de délicateſſe,
» que les plus habiles d'entre eux n'ont
» point fait de difficulté de ſe ſervir de
» ces expreſſions peu élégantes des tra-
» ductions qu'ils avoient entre les mains,
» en diſputant même contre les héréti-
» ques. Si j'avois donc pu expliquer tous
» mes ſentimens à M. d'Alet & aux au-
» tres Evêques, ils ſeroient peut-être de-
» meurés d'accord avec moi, qu'il n'eſt
» point néceſſaire qu'une traduction ſoit
» ſi claire pour édifier les ames, &
» qu'au contraire on s'oppoſe peut-être
» par-là au S. Eſprit, qui eſt l'architecte
» & le principal ouvrier de l'édifice cé-
» leſte, ſans lequel on ne peut que dé-
» truire & ruiner les ames.

» Vous voyez bien, me dit-il encore,
» qu'il eſt impoſſible de faire un bâti-
» ment matériel qui ſoit ſolide, ſi on ne
» garde les régles de l'architecture. On
» ne ſauroit de même établir l'édifice de
» Dieu dans les ames, que par les regles
» de l'architecture divine, que le Saint
» Eſprit a marquées par ſes paroles &
» par ſon exemple, & qui ont été ſui-
» vies dans tous les ſiécles de l'Egliſe.
» Je me ſouviens toujours, ajouta-t-il,

» que feu M. l'Abbé de S. Cyran me
» disoit autrefois, que comme Dieu a
» réduit sa parole & son Verbe dans un
» état bas & mépriſable par l'Incarna-
» tion, pour sauver les hommes par ce
» rabaiſſement; il a voulu auſſi honorer
» ce myſtère dans son Ecriture, en pro-
» posant cette même parole sous des ex-
» preſſions foibles, informes & obscu-
» res, afin de guérir ainsi les esprits su-
» perbes des hommes, & de les rendre
» capables de sa grace. Il a cru qu'il leur
» suffisoit de leur faire goûter en ce mon-
» de la bonté de sa vérité dans l'Ecri-
» ture, & il s'est réservé à leur en faire
» voir toute la beauté, tout l'éclat &
» toute la majesté en l'autre vie, où ils
» ne seront plus en danger d'en abuser &
» de s'en éblouir, comme ils y sont tou-
» jours ici.

» Voilà l'ordre de Dieu, qu'on peut
» troubler peut-être sous prétexte d'édi-
» fier les ames qui ne le peuveut être sans
» Dieu, qui ne les édifie que par ses ré-
» gles. Si la baſſeſſe & l'obscurité de
» l'Ecriture les choque, cela ne vient
» que de ce qu'ils y cherchent leur plaisir
» plus que leur salut. S'ils aimoient la vé-
» rité, comme il la faut aimer, & s'ils
» avoient faim & soif de la justice & de
» leur salut, comme l'Evangile l'ordon-
» ne, ils ne se rebuteroient pas par l'irré-

» gularité apparente des diſcours de l'E-
» criture ; comme ceux qui ont grand'-
» faim ne regardent pas tant ſi les viandes
» ſont bien ou mal aſſaiſonnées, ſe con-
» tentant qu'elles ſoient bonnes & ſai-
» nes. Ceux de même qui ont faim &
» ſoif de la vérité divine, ne conſiderent
» pas en quelle maniere elle leur eſt pré-
» ſentée ; mais ils la cherchent avide-
» ment dans la parole de Dieu, y rece-
» vant avec grande joie ce qu'elle leur
» donne, & s'eſtimant heureux d'y pou-
» voir découvrir peu-à-peu le reſte par
» l'humilité & par le travail de la bonne
» vie. Ainſi il ne faudroit pas tant penſer
» à ſatisfaire à la délicateſſe des hom-
» mes, par la forme ſous laquelle on leur
» préſente l'Ecriture, qu'à changer les
» hommes en leur donnant plus de faim
» & de ſoif, c'eſt-à-dire plus d'amour
» & de reſpect pour la parole de Dieu ;
» ce qui ne ſe peut faire qu'en leur appre-
» nant à ſe dégager des paſſions & des
» déſirs de cette vie.

» Ceux qui liront l'Ecriture avec cette
» diſpoſition en ſeront toujours édifiés,
» quelque langage qu'ils y rencontrent ;
» & une étincelle de la vérité qu'ils y
» verront leur fera révérer les obſcurités
» qu'ils y pourront trouver, & en tirer
» autant de fruit que des plus grandes
» lumieres : mais ceux qui n'y pourront

» ſouffrir un mauvais mot, n'en ſeront
» point édifiés ; & la peine qu'on pren-
» dra pour eux, leur nuira plus qu'elle
» ne leur ſervira, puiſqu'elle ne fera
» qu'augmenter leur foibleſſe & leur atta-
» chement aux plaiſirs ſenſibles de l'eſ-
» prit, qui ne ſont pas moins dangereux
» que ceux du corps. Ainſi on ne peut
» dire qu'ils ayent été vraiment édifiés
» des Livres qui ont paru juſqu'ici, qu'à
» meſure qu'ils en ſeront devenus meil-
» leurs, c'eſt-à-dire, plus humbles,
» plus réglés, & plus détachés d'eux-
» mêmes qu'ils n'étoient auparavant.
» Si un homme de l'Académie traduiſoit l'Ecriture ſainte d'une maniere
» plus agréable que je n'ai fait, ils di-
» roient que cette traduction les édifie-
» roit davantage, parce que leurs ſens
» en ſeroient plus ſatisfaits ; ce qui mon-
» tre le peu d'eſtime qu'il faut faire de
» leurs jugemens & de leurs louanges. »

M. de Saci m'en alloit dire davantage, & me parler même des explications qu'il ajoutoit à ſes traductions. Il commençoit à me dire qu'il ne les avoit faites que par force, parce qu'autrement on n'auroit pu avoir de privilége ; que c'étoit pour cela qu'il m'avoit prié d'y travailler, afin d'aller plus vîte, & de ne pas perdre l'occaſion de M. l'Abbé de Saint Luc, qui vouloit bien à

cette condition donner les permiſſions ; que cette eſpece de précipitation étoit contraire à la conduite qu'il avoit toujours tenue pour lui-même, & qu'il avoit recommandée aux autres, comme j'en pouvois être témoin. Mais on nous interrompit, & nous ne pûmes plus renouer cet entretien dans le peu de tems que je fuslà. C'étoit, ſans que je le ſuſſe, pour la derniere fois que je devois l'entretenir : car il mourut huit jours après.

Après une ſanté ſi ſoudainement rétablie, & une fiévre quarte ſi impérieuſeſement chaſſée, nous nous laiſſions imprudemment aller à la joie, & nous ne penſions pas à ce que nous devions craindre. Dieu nous cachoit ſous le prompt ſuccès des remedes un malheur plus grand que ſa maladie qui nous avoit affligés ; & ce rétabliſſement ſi ſubit devoit nous coûter un mois après une vie, que chacun de ſes amis auroit de bon cœur rachetée de la ſienne. Helas ! qu'étoit le peu qu'on avoit gagné, en comparaiſon de ce qu'on alloit perdre ? Mais tout cela m'étoit caché auſſi-bien qu'à tous les autres ; & je n'avois garde de m'imaginer qu'un homme, qui, quoique dans un âge où les forces commençoient un peu d'être languiſſantes, faiſoit encore paroître tant de force d'eſprit, fût ſi proche de ſa fin.

Je le quittai donc étant tout rempli de ce que j'avois ouï dire de ſi humble à un homme d'un ſi grand mérite. Lorſque peu de tems après, on eut la nouvelle de ſa mort, je ne pus m'empêcher, dans la profonde douleur que j'en reſſentis, d'admirer de quelle maniere Dieu purifie ſes ſerviteurs avant que de les appeller à lui, & comme il trouve dans ſa miſéricorde puiſſante des reſſources pour les humilier, dans les choſes mêmes qui ſembloient les relever davantage aux yeux des hommes. Rien ne ſembloit attirer plus d'eſtime à M. de Saci que les Ouvrages qu'il faiſoit ſi ſaintement ſur la Bible ; & c'étoient ces Ouvrages même qui l'abaiſſoient ſi profondément avant ſa mort.

Il me ſouvient de même que les hommes n'avoient rien tant admiré en M. le Maitre ſon frere que ſes plaidoyers ; & ce fut par ces plaidoyers mêmes que Dieu l'humilia ſi fort avant ſa mort, comme je crois l'avoir marqué. On ſe réjouiſſoit auſſi de ce qu'il entreprenoit à fond de travailler à la vie des Saints ; & un mois après cette entrepriſe, ſe voyant au lit de la mort, c'étoit cette vie même des Saints qui l'humilioit ſi fort devant Dieu. Il fit connoître ſes tremblemens à M. de Saci ſon frere, & M. de Saci me fit l'honneur de me

marquer quelque choſe de ſes craintes.

Tous deux ſe dépouillerent de tout l'honneur qui pouvoit leur revenir de leur plume. Tous deux furent uniquement occupés de la haute idée de Dieu, devant qui ce qu'ils pouvoient être diſparoiſſoit & s'effaçoit entiérement à leurs yeux. Tous deux ſurent véritablement perſuadés qu'il n'y avoit que l'orgueil qui nous perd, & rien que l'humilité qui nous ſauve. Ils eurent le bonheur l'un & l'autre de rentrer juſqu'au fond de leur néant, par une humilité imprimée avec amour au fond de leur cœur : & il ſemble que Dieu ayant voulu exaucer les deſirs de M. le Maitre en le tirant à lui au commencement d'une entrepriſe ſi ſainte, il ait voulu de même accorder à l'humilité de M. de Saci ce qu'elle ſouhaitoit ſi ardemment, en le retirant à lui au milieu d'un Ouvrage ſi ſacré, dont l'interruption qui le rendoit imparfait & qui faiſoit gémir toute la France, le combloit ſeul de joie, parce qu'il voyoit ſes deſirs enfin ſatisfaits. Ainſi l'un & l'autre de ces rares freres ne pouvoit pas mieux rendre la fin de ſa vie ſemblable à toute la ſuite, qui n'avoit été qu'un enchaînement continuel de pratiques d'humilité. Tout ce que l'un & l'autre ont laiſſé de cette vertu dans leurs Ecrits, eſt encore

core moins puiſſant & moins perſuaſif que leur exemple. Ils n'ont rien dit ſur ce ſujet que ce qu'ils portoient profondément gravé dans leurs cœurs, & leurs diſcours n'étoient qu'un rejailliſſement de cette ſource intérieure qui ne tariſſoit point pour eux. C'eſt ainſi qu'ils nous ont appris, que particuliérement à la fin de notre vie, nous devons réſiſter au démon ; ou plutôt que nous avons beſoin que Dieu lui-même le combatte en nous ; afin que, comme le démon tâche alors de prendre de ce qui éclate le plus en nous aux yeux des hommes, des ſujets de nous faire tomber devant Dieu par des ſentimens d'orgueil, Dieu au contraire nous faſſe en ce tems-là appliquer toute la lumiere de notre piété à en tirer des ſujets d'humiliation, pour devenir d'autant plus grands à ſes yeux, que nous nous anéantiſſons davantage à nos yeux propres & à ceux des hommes.

Mais hélas ! des perſonnes comme moi n'ont point beſoin de toutes ces réflexions pour s'humilier. Ils n'ont qu'à conſidérer ſérieuſement leurs défauts : & comme ils n'ont point de vertus qui leur puiſſent être un ſujet de tentation, que leurs vices au moins produiſent en eux plus naturellement l'humilité, que les ames parfaites cherchent dans leurs

vertus même avec une ſi ſainte adreſſe.

J'oubliois encore une choſe qui me paroît importante, qui ſe paſſa entre M. de Saci & moi dans ce dernier entretien. Ce fut au ſujet d'un Poëme qu'il avoit fait, il y avoit long-tems, ſur le Saint Sacrement. Je lui demandai s'il ne croyoit pas que ce tems-là, où on parloit tant de l'extinction de l'héréſie, fût un tems propre pour le publier. « Ne me parlez pas de rien pu-
» blier, me dit-il. Je n'écris que trop,
» & je ne fais que trop imprimer. Je
» voudrois pouvoir me diſpenſer de fai-
» re autant de Livres que je fais; mais
» puiſque je ſuis engagé à la Bible, je
» me tiens là & ne penſe à autre choſe.
» Je voudrois plus ſervir les hommes
» par mon ſilence que par mes paroles.
» Je vois qu'un des exemples les plus
» néceſſaires dont ils auroient beſoin en
» ce tems, ſeroit celui du ſilence & de
» la retenue, pour s'oppoſer à la paſ-
» ſion & à la liberté étrange de parler
» & d'écrire, qui a ſaiſi preſque tous
» les eſprits de ceux qui ont quelque
» inclination à l'un & à l'autre, & qui
» a rempli le monde de tant de diſcours
» & de tant de Livres inutiles & dan-
» gereux. Si nous ne pouvons pas re-
» médier à ce mal, nous devons au
» moins nous eſtimer heureux de ne

» pas l'augmenter, & de pas l'entre-
» tenir ; & reconnoître la grace que
» Dieu nous a faite de nous en préfer-
» ver nous-mêmes, ſi nous ne pouvons
» pas en délivrer quelques-uns de nos
» amis & de nos freres.

» De plus, diſoit-il, ces ſortes de
» piéces ont quelque choſe d'agréable
» & de riant ; & il m'eſt peu ſéant
» dans l'état où eſt l'Egliſe, & où je
» ſuis ici moi-même comme dans une
» eſpece d'exil, de rien faire paroître
» de ces enjouemens, par leſquels il
» me ſembleroit que je voudrois inſul-
» ter à ceux qui nous perſécutent. Il
» eſt bon, ajouta-t-il, d'honorer Dieu
» en ſecret, en cachant les talens qu'il
» nous a donnés ; & tout ce que nous
» faiſons pour lui, doit, ſelon les régles
» de l'Evangile, demeurer dans le ſe-
» cret. J'ai ſouvent conſeillé à pluſieurs
» de ne pas laiſſer perdre les dons natu-
» rels ou acquis qu'ils avoient reçus de
» Dieu, & de les exercer autant qu'ils
» le pourroient, afin de le louer de tou-
» tes leurs forces ; mais ſans deſſein de
» les porter à donner leurs ouvrages au
» Public. M. de S. Cyran m'avoit ex-
» horté de même de conſerver l'incli-
» nation que j'avois de faire des vers,
» mais non de les publier. De plus,
» comme je viens de dire, la conjonc-

» ture du tems repugne à cette publica-
» tion ; puiſque nous ſommes dans la
» ſouffrance, qui demande le ſilence &
» l'humilité, & qui n'a nul rapport à
» l'air & aux jeux de la poëſie, qui ne
» tendent qu'au plaiſir & au contente-
» ment de l'eſprit & des ſens. Nos en-
» nemis en pourroient être bleſſés ; &
» comme ils ont cru qu'une ſatyre qui
» vient de paroître contre eux, venoit
» de Port-Royal, la publication de ces
» vers pourroit ſervir à confirmer leur
» conjecture.

En lui diſant adieu, je lui demandai s'il ne feroit pas un petit remerciment à un auteur, qui lui avoit fait préſent d'un Livre que je lui avois porté. « Je » ne ſuis guéres en état d'écrire, me » répondit-il, & je crois que M.*** » eſt comme moi. La plus grande grace » que je demande à ceux à qui je donne » des Livres, eſt qu'ils ne m'écrivent » point. Jugez quel embarras ce ſeroit » de lire les Lettres de quatre cens per-» ſonnes, & de faire autant de répon-» ſes. » Ne croira-t-il pas, lui dis-je, que c'eſt que vous ne trouvez pas beau ſon Ouvrage, & que vous le mépriſez ? » Cela ſeroit bien injuſte, me répondit-» il : vous pouvez m'être témoin vous-» même avec quelle précaution j'ai tou-» jours pris garde de parler favorable-

» ment, autant que je le pouvois, des
» Ouvrages de tout le monde, ſoit
» ſaints, ſoit profanes, ſoit en vers, ſoit
» en proſe. J'ai toujours eſtimé tout,
» juſqu'au Poëme *de la Pucelle*, parce
» qu'il ſemble qu'ayant quelque réputa-
» tion d'éloquence, on mépriſeroit les
» autres. Cependant nous n'avons pu évi-
» ter quelquefois qu'on ne nous accuſât
» de cela. Vous avez vu Meſſieurs de
» Valois. Je ne ſais comment ils s'étoient
» mis dans l'eſprit qu'on n'eſtimoit pas
» leurs Livres ; & ſur cette penſée,
» quoique fauſſe, ils ſe ſont un peu em-
» portés contre nous. Mais le révérend
» Pere Dom Luc d'Acheri les a détrom-
» pés là-deſſus. Ils allerent lui dire que
» ces Meſſieurs les mépriſoient, parce
» qu'ils blâmoient indifféremment tout
» ce qui ne ſortoit pas de leur plume,
» & qu'en particulier ils avoient une
» dent contre eux. Ce Pere avec ſa ſa-
» geſſe & ſon équité ordinaire, leur
» montra par beaucoup d'exemples, que
» l'on remarquoit cette différence entre
» nous & ceux qui ne nous aiment pas,
» que nous approuvions tout ce qui étoit
» digne de louanges, & que les autres
» au contraire blâmoient ce qui étoit
» univerſellement loué, ſeulement parce
» qu'il ne ſortoit pas de chez eux.

» Quand je vois quelqu'un, ajouta-

» t-il, qui s'efforce de travailler pour » l'Egliſe, quoique d'une maniere foi- » ble, j'ai peine à ſouffrir ceux qui n'en » témoignent pas aſſez d'eſtime. Quand » je vois que S. Auguſtin, un ſi grand » eſprit, approuve, loue & encourage » à travailler des gens qui ne ſembloient » pas grand choſe, un Oroſius, un Li- » centius qui mettoit ſept pieds à un » vers hexametre, cela me fait voir » quelle modération on doit garder avec » toutes ſortes de perſonnes ; & il n'y » a rien dont nous autres devions pa- » roître plus éloignés, que de n'avoir » pas aſſez de conſidération pour ceux » qui écrivent. On me diſoit une fois, » touchant une piéce de poëſie dont je » parlois avec eſtime, qu'on s'étonnoit » comment celui qui avoit traduit le poë- » me de S. Proſper, pouvoit approuver » un ſi pauvre Ouvrage. C'eſt à cauſe » de cela même que je l'approuve, ré- » pondis-je.

» J'avoue que j'ai quelquefois beſoin » de toute ma modération, lorſque je » vois quelques amis qui aiment la chi- » cane de la ſcholaſtique, faire peu de » cas des Ouvrages des autres qui fuient » cet embarras de l'Ecole. Ils mépriſent » quelquefois le commencement, le mi- » lieu & la fin d'un Ecrit que ſaint Au- » guſtin auroit admiré. Si la ſcholaſtique

» va là, je n'en veux point : je renonce
» à une ſcience qui enfle ſi fort. Si je ſa-
» vois que demain je duſſe tomber dans
» ce malheur, je prierois Dieu de me
» faire mourir aujourd'hui. Il faut bien
» de la préſomption pour oppoſer ſes
» ſentimens a celui des perſonnes de bon
» ſens. Il n'y a pas même d'eſprit ni de
» jugement naturel en cela ; puiſque l'eſ-
» prit naturel va à eſtimer ceux que tous
» les autres eſtiment, & qui ne paſſent
» pas pour n'avoir pas de jugement &
» de ſcience. Rien n'eſt plus déplorable
» que ces égaremens. Si on étoit auſſi
» peu équitable à l'égard de leurs Ou-
» vrages, que diroient-ils ? Cependant
» leurs Ecrits ſont ſavans, ils ſont ex-
» cellens, ils ſont bien raiſonnés : on
» en demeure d'accord. Ils n'ont qu'un
» malheur, qui eſt que perſonne ne les
» lit. Ils font leurs Ouvrages aiſément ;
» mais ce qui ſe fait ſans peine, ſouvent
» ne ſe lit qu'avec peine ; & ce qui ne
» coûte guéres à écrire, coûte beaucoup
» à lire. Rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit
» de Dieu que ces jugemens de travers,
» & ces manieres de raiſonner. Il eſt diffi-
» cile d'entrer ainſi dans la vérité. Ils la
» cherchent en critiquant les autres ; &
» au contraire on n'y entre que par la
» charité & avec un eſprit de paix.

Je ſens que la joie que j'eus de ce der-

mier entretien de M. de Saci, fait que je me ſuis beaucoup étendu ſur tout ce qui s'y paſſa, & que j'ai peine à le quitter, ſur-tout pour entrer dans le récit de ſa mort qui arriva peu de tems après. Je n'y étois pas préſent, ni aucun autre ami de Paris. Ainſi je ne ſais que par le rapport de ceux qui demeuroient avec lui, tout ce qui j'en ai pu apprendre. Il arriva alors un Jubilé, qu'il ſemble que Dieu avoit procuré, pour ouvrir avant ſa mort tous les tréſors de l'Egliſe à un homme, qui pendant toute ſa vie lui avoit donné tout ſon cœur, & ſacrifié tous ſes travaux dès ſa plus tendre jeuneſſe. M. de Saci reçut cette grace avec une humilité édifiante, & ſe ſoumit au-delà de ſes forces aux loix que l'Egliſe avoit preſcrites pour mériter ces graces. Jamais jeûnes ne furent ſi régulierement obſervés que ceux qn'il fit alors. Il donna à tous ceux de la maiſon l'exemple de la joie & de la fidélité avec laquelle l'on doit ſe rendre à ce que l'Egliſe preſcrit, quelque peine que le corps en puiſſe ſentir.

Cela fut achevé le dernier jour de l'année 1683 qui étoit bien proche du dernier jour de ſa vie : car il mourut le 4 Janvier 1684. Le 3 qui eſt le jour de Sainte Geneviéve il dit la Meſſe dans ſa Chapellle domeſtique. Il avoit eu de tout

tems une dévotion très-particuliere pour cette Sainte, & comme il étoit ingénieux à remarquer dans tous les Saints ce qu'il y avoit de plus conforme à ſa piété intérieure, il me faiſoit ſouvent remarquer ce qui eſt dit de cette Sainte, que toutes les fois qu'elle levoit les yeux, elle répandoit auſſi-tôt des torrens de larmes : en quoi il l'imitoit beaucoup. Il dit donc ce jour là la Meſſe avec une ferveur telle, que toutes les perſonnes qui y étoient préſentes crurent que lorſqu'il diſoit l'*Agnus Dei*, & *Domine non ſum dignus*, il voyoit de ſes yeux celui à qui il parloit, ſans ombres & ſans voile. Il n'y avoit que l'eſprit qui fût rempli de cette divine chaleur ; car le froid épouvantable qu'il faiſoit alors faiſiſſoit juſqu'au fond des entrailles ; & depuis quelque tems, lorſqu'il revenoit de la Chapelle, il pouvoit à peine marcher, pour deſcendre une douzaine de dégrés qu'il y avoit juſqu'à ſa chambre. Il lui falloit un très-long-tems pour reprendre ſes eſprits, & pour donner à des mains toutes tremblantes & à un corps tout gelé, la parole & le mouvement que la rigueur ſi âpre de la ſaiſon lui avoit ôtés. A midi qui étoit l'heure du diner, il ſe mit à table ; & une heure après ſon repas il fit un entretien ſpiri-

tuel aux perſonnes de la maiſon qui l'en avoient prié.

Il fut tout ſur la Sainte, qui étoit pour lui un ſujet inépuiſable ; en ſorte que ſon zéle, la grandeur de la matiere, & je ne ſais quels preſſentimens l'emporterent au-delà des bornes accoutumées. Il tint pendant deux jours les oreilles & le cœur de tout le monde attentifs aux dernieres paroles qu'il devoit proférer aux hommes. Dès qu'il ſe fut levé de ſon ſiége, tout rempli de Dieu & des choſes qu'il venoit de dire aux autres, il alla ſur le dégré appeller doucement Madame Hippolite, qui venoit de ſortir toute pénétrée de ce qu'elle venoit d'entendre, & qui diſoit à Madame de Luzanci : » Vous venez d'en-» tendre cet homme là ; croyez-moi, » nous le perdrons bientôt, il ne vivra » pas long-tems.

Madame Hippolite donc entendit cette voix foible qui l'appelloit. Elle remonte auſſi-tôt. « Je ne ſais com-» ment je me ſens, dit M. de Saci ; » je ne ſuis pas bien, je vous prie de » voir ce qu'il me faudroit faire : mais » que ſur-tout mon couſin de Luzanci » ne ſache rien. » Madame Hippolite, comme frappée d'un coup de tonnerre, dit auſſi-tôt en elle-même, que ce qu'elle

avoit cru n'étoit que trop véritable, & plus proche qu'elle ne le croyoit. Elle étouffa néanmoins ſa douleur ; & promettant le ſecret qu'il avoit demandé, elle ne laiſſa pas de le prier de ſe mettre au lit, afin de connoître mieux ſon mal.

Cet homme doux comme un agneau, & accoutumé toute ſa vie à faire ce qu'on vouloit de lui, ſe mit au lit qui alloit être le lendemain le lieu de ſon dernier ſacrifice ; car le mal devenoit ſans ceſſe plus violent. L'humeur maligne de la fiévre, qui un mois auparavant s'étoit vue fixée avec force, ſe réveilla en un moment, & fit des déſordres que l'on ne put arrêter. La nuit ſe paſſa à eſſayer tout, mais inutilement ; & le mal prenant toujours de nouveaux accroiſſemens, M. de Saci qui ſe ſentoit, preſſa qu'on lui apportât les Sacremens.

C'eſt une choſe à laquelle il s'étoit préparé toute ſa vie, & à laquelle il avoit aidé beaucoup d'ames ſaintes. Il s'offrit lui-même, comme une victime, à cette victime ſainte qui venoit ſe donner à lui ; & il ſe dépouilla de tous les dons qu'il en avoit reçus, pour ſe jetter nud entre ſes bras. Après cette action ſi ſainte & ſi ſaintement faite, il ne penſa plus qu'à la mort qu'il ſentoit ne pou-

voir être éloignée. Tous ces ſentimens de pénitence qui ne l'avoient jamais quitté, parurent alors, & ſurprirent tous ceux qui étoient préſens. Les larmes que l'on voyoit couler de ſes yeux venoient moins de la violence de ſon mal, que de la véhémence de ſa componction intérieure. Je fus témoin un peu avant cette ſurpriſe, qu'il avoit toujours dans le cœur cette parole d'un pere, qu'il ſuffiſoit aux plus juſtes d'avoir reconnu dans leur vie quelque péché, pour être obligés de pleurer juſqu'à la mort.

Ainſi, mourant dans ces ſentimens comme il y avoit toujours vécu, & enviſageant comme rien tout ce qu'il ſouffroit alors, auſſi-bien que tout ce qu'il avoit jamais ſouffert, lorſque ſa grande foi lui repréſentoit dans quelle pureté on devoit être pour paroître devant Dieu, il trouvoit ſa conſolation dans l'aſſurance qu'il y avoit dans l'autre vie des flammes purifiantes, pour achever ce qu'on avoit commencé ſi imparfaitement en ce monde. C'eſt pourquoi on lui entendoit dire très-ſouvent dans ſon lit : *O bienheureux purgatoire !*

J'ai admiré cent fois ce qu'on me dit qu'il fit alors avec tant de ſoin. La violence de ſon mal l'obligeoit à ſe

tourner ſouvent de côté & d'autre ; & comme dans ſes fréquentes agitations il craignoit que le mouvement des couvertures ne laiſſât paroître de lui quelque choſe avec indécence, il dit à celui qui s'approchoit pour le ſervir, qu'il eût ſoin de tenir les rideaux toujours fermés. Le plus chaſte de tous les hommes, deſtiné de Dieu à la conduite des plus chaſtes filles du monde, put bien être tourmenté de la maladie, & ſe voir aux portes de la mort ; mais il ne put pas ceſſer d'être modeſte, & de porter cette vertu juſqu'au tombeau. Il oublie toutes ſes douleurs, de peur de s'oublier en ce point à ce moment, & il ne veut pas que la mort, qu'il enviſage comme préſente, imprime la moindre tache à ſa gloire.

Le reſte du jour ſe paſſa à répondre à ſes amis qui le prioient de les offrir à Dieu lorſqu'il ſeroit allé à lui. On lui nomma beaucoup de perſonnes pour les lui recommander. Je fus dans le nombre de ceux qu'on lui recommandoit, & pour qui il promit le ſecours de ſes prieres. Qu'il s'en ſouvienne dans le ciel, ce cher pere ! C'eſt une eſpece de teſtament qu'il nous a laiſſé en mourant. C'eſt un précieux héritage qu'il nous a confié par ſa derniere volonté, laiſſant auſſi comme Jeſus-Chriſt fit en mou-

rant, la paix à ſes diſciples, & ſa bénédiction à ceux qu'il avoit honorés de ſon affection pendant ſa vie. J'avoue que dans le ſaiſiſſement où je me trouve en écrivant ceci, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec S. Jerôme dans une pareille rencontre : Qui croiroit qu'un homme de ce mérite, déja dans l'ombre de la mort, eût pu ſe ſouvenir de moi, & que notre ancienne amitié lui fût encore toute préſente ? Il a fait voir, comme dit S. Paul, que la charité ne meurt jamais : *caritas numquam excidit.* Ah ! s'il s'eſt ſouvenu de moi en mourant, je me ſouviendrai de lui juſqu'à la mort. L'amour me le rendra toujours préſent. Je ne puis plus l'embraſſer de corps, je le tiendrai toujours embraſſé d'eſprit, & comme diſoit S. Jerôme d'un ami mort, puiſque je ne puis plus parler à lui, je ne ceſſerai de parler de lui.

Ainſi mourut M. de Saci, ainſi paſſa-t-il de cette vie à celui qui avoit été l'objet de tous ſes déſirs, & qu'il avoit attendu comme s'il lui eût été viſible. La nouvelle de cette mort ſe répandit auſſi-tôt de toutes parts, & la ſurpriſe tint pendant quelque tems tous ſes amis comme ſaiſis, comme muets & comme immobiles. On ſe regardoit ſans ſe parler, en voyant une mort ſi ſurprenante

qui ſuſpendoit le cours d'un des plus beaux ouvrages du monde, & qui arrêtoit la conſolation & l'édification de toute l'Egliſe. Lorſqu'on fut revenu de ce premier étonnement & que le cœur qui étoit reſſerré de douleur put laiſſer échapper quelque parole, toutes les bouches ne furent occupées qu'à louer la vie & la mort de ce ſaint homme. On pleura avec des larmes véritables & non feintes la perte d'un grand ſerviteur de Dieu, qui avoit été le canal de ſes bénédictions & de ſes graces pour tant de perſonnes. Toute la France le regretta. L'un pleuroit un ami ; l'autre un proche ; beaucoup, comme moi, un pere ; l'Egliſe un excellent Prêtre, & toute la troupe des Fidéles un Docteur très-édifiant. Chacun ſe repréſentant le ſecours qu'il avoit tiré de lui, mêla dans ce ſouvenir du paſſé la douleur du préſent & les craintes pour l'avenir ; & on ſe pleura ſoi-même en pleurant un homme qui ne vivoit plus que pour ſes amis, & pour le ſalut de leurs ames. En effet on ne peut aſſez comprendre quel bonheur c'étoit que d'être conduit par les lumieres de ce ſaint homme. On ne l'a bien connu que lorſqu'on a été ſevré de ſes conſeils. Les autres conducteurs, que chacun de ceux qui le conſultoient avoient choiſis après ſa mort, ont ſervi à faire

regretter de plus en plus celui-là. Car helas ! le peut-on diſſimuler ? On ne voit que trop de pilotes à demi ſavans, qui conduiſent très-foiblement le vaiſſeau dont ils ſe chargent. Je ne marque perſonne. J'ai paſſé par bien des mains, & je dois rendre ce témoignage à la vérité, que j'en ai trouvé de très-ſages, dont j'éprouve encore tous les jours la lumiere & la ſageſſe.

Dès qu'on ſut cette mort, il n'y eut point d'ame qui n'eût déſiré d'aller à Pompone pour rendre à ce ſaint homme les derniers devoirs, & pour embraſſer une derniere fois un mort que l'on portoit encore vivant dans le cœur; mais la raiſon arrêta tous ces tranſports, & ſupprima tous ces voyages.

M. de Saci avoit marqué par ſon teſtament, qu'il déſiroit d'être enterré à Port-Royal des champs. Il voulut laiſſer ſon corps où ſon cœur avoit toujours été, & ſe joindre après la mort avec les épouſes de Jeſus-Chriſt, d'avec qui une violence étrangere l'avoit ſéparé. Il falloit donc pour cela faire porter ce corps à Paris : mais vous vîtes alors, mon Dieu, l'effroi de ceux qui l'aimoient le plus, & que la mort n'étoit pas la fin des inquiétudes que l'on reſſentoit pour votre ſerviteur. Ces ſaintes filles qui ſouhaitoient avec tant d'ardeur de poſſéder

ce tréſor dont elles connoiſſoient le prix, ne laiſſerent pas d'avoir des allarmes ſur ce ſujet, & de craindre qu'il ne leur échappât. Elles ſurent qne les animoſités n'étoient pas encore éteintes, & qu'autant pour mortifier les vivans que pour agir contre les morts, on penſoit à ne pas donner les permiſſions néceſſaires pour ce ſujet. Ce qui fut cauſe, comme il falloit que le corps paſsât par Paris, que quelques Dames de conſidération n'oſerent lui donner, comme elles l'auroient déſiré, des marques de leur reſpect, en envoyant un grand nombre de flambeaux à la porte S. Antoine, pour le conduire avec décence au travers de la ville juſqu'à S. Jacques du haut-pas, où on le devoit mettre en dépôt, juſqu'au lendemain matin. Mais ceux qui conduiſoient cette affaire, crurent qu'il étoit de la ſageſſe d'éviter l'éclat. On l'amena donc ſourdement à S. Jacques, ſans que perſonne en fût averti. Les harangues des Curés qui le dépoſoient & qui le recevoient, étoient pleines de louanges d'un homme qui y avoit été toujours preſque auſſi ſourd durant ſa vie qu'il l'étoit alors. Tous ſes amis paſſerent auprès de lui une bonne partie du ſoir, & ſe promettoient bien le lendemain matin d'avoir l'honneur de l'accompagner juſqu'au lieu de ſa ſépulture,

Mais les frayeurs agiſſoient enco e. On craignoit toujours les puiſſances & les morts même ne ſembloient pas tre en ſûreté. On fit appréhender aux épouſes de Jeſus-Chriſt qu'on ne leur enlevât, par une violence trop dure, un dépôt qu'elles ſe promettoient de conſerver au milieu d'elles, comme la triſte conſolation de leur douleur ; & elles eurent encore, pour nouveau ſurcroît à l'affliction que cette perte leur cauſoit, la crainte de ne poſſéder pas ſon corps ; mais Dieu vouloit qu'elles le poſſédaſſent. Les hommes n'avoient plus de pouvoir ſur M. de Saci. Ils l'avoient traité comme ils avoient voulu pendant ſa vie. Ils lui avoient fait ſentir la rigueur des priſons & des exils ; mais leur puiſſance étoit finie à ſa mort : & quoiqu'ils l'euſſent éloigné de Port-Royal pendant ſa vie, Dieu ne permit point qu'ils puſſent l'en ſéparer après ſa mort.

On y mena ce corps au travers des glaces & des neiges les plus effroyables du monde, & il n'y eut pas un de ſes amis qui comptât comme une fatigue le bonheur de l'accompagner & de le ſuivre dans ces pénibles chemins. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette Egliſe pour laquelle il avoit été conſacré Prêtre, & où il avoit offert à Dieu ſon premier ſacrifice, on alla au-devant de lui. On y

rendit de grands témoignages à ſa ſainteté, qui étoit encore plus connue en ce lieu, par les preuves qu'on y avoit vues de ſes yeux, que par celles qu'en rendit le Curé de Pompone entre les mains duquel il avoit rendu à Dieu ſa bienheureuſe ame, & qui l'avoit accompagné pendant tout le chemin du convoi. On le fit enſuite entrer dans l'Egliſe où une centaine de Religieuſes plus brillantes de charité que les cierges qu'elles portoient dans les mains, le reçurent en pleurant, & on le poſa au milieu d'une chapelle ardente.

Moi cependant, & pluſieurs autres perſonnes qui s'attendoient de l'accompagner, fûmes bien ſurpris, lorſque nous trouvant ſur les ſept heures du matin à l'Egliſe, on nous dit qu'on l'avoit tranſporté pendant la nuit. Nous marchâmes avec bien de la douleur ſur les traces du caroſſe qui étoient bien avant marquées ſur la neige. Etant arrivés à Port-Royal, nous vîmes ſon corps dans l'Egliſe, & que tout ſe diſpoſoit pour l'enterrer. On craignoit encore ſi fort, qu'on ne voulut pas attendre au lendemain pour dire la ſainte Meſſe ſur ſon corps. Je me tenois donc là bien triſte auprès de ſon corps, ſans penſer ni au froid qui étoit fort grand, ni à la faim qui étoit aſſez preſſante. On me vint

prier d'aller me chauffer ; je remerciai. On me vint preſſer d'aller dîner ; je n'écoutai rien. J'étois auprès de M. de Saci, c'étoit aſſez. Ma perſévérance fut heureuſement récompenſée ; car pendant que j'étois là, on déliberoit au-dedans du monaſtere, ſi on ne lui donneroit pas la ſépulture eccléſiaſtique, avec les habits ſacerdotaux. Il n'y avoit qu'une difficulté, qui étoit de ſavoir comment paroîtroit ſon viſage ; car il y avoit déja ſix à ſept jours qu'il étoit dans le cercueil. Il falloit donc le viſiter, & je fus ſurpris de voir ſortir du dedans Madame de Fontpertuis pour travailler à cela. Je vis fermer en même tems les portes de l'Egliſe, & un menuiſier s'approcher du cercueil avec des marteaux. Quand je vis ce qu'on vouloit faire, je demandai la permiſſion d'aller querir Mademoiſelle de Laiſtre qui m'avoit amené. On ne craignit point de violer les droits ſi inviolables du ſépulcre. Je fus le premier qui paſſai la main dans la biére pour retirer du ſéjour affreux de la mort un viſage qui y avoit déja paſſé tant de jours. Dès que l'on eut développé les linceuls & détourné le ſuaire, on ne méconnut en rien cette face. La paix que la mort y faiſoit regner alors étoit ſemblable à celle que la grace y avoit toujours fait régner pendant ſa vie. Il ſembloit encore

reſpirer cette modeſtie que ſa ſeule vue imprimoit dans tous les cœurs. J'avoue que mes yeux auſſi-bien que ceux de beaucoup d'autres, ne pouvoient ſe raſſaſier de voir celui que l'on auroit déſiré de toujours voir, & qu'on avoit déſeſpéré de voir jamais.

Où étoit alors cette crainte naturelle que nous avons de voir un corps mort? Nous fuyons cet objet avec une certaine horreur dont nous ne ſommes pas les maîtres; & au contraire nous mettions notre joie à contempler celui-ci. Toute l'idée de M. de Saci nous revenoit dans la mémoire, & nous le regardions plus comme vivant encore, que comme n'étant plus. On lui parloit comme s'il nous avoit tous écoutés. On l'embraſſoit comme s'il eût été ſenſible aux témoignages de tendreſſe que nous lui rendions.

On le revêtit donc pour la derniere fois de ſes habits ſacerdotaux. On chanta les Pſeaumes ordinaires. On fit les aſperſions & les encenſemens, & enſuite on ouvrit les portes du couvent pour le laiſſer porter au lieu qu'on lui avoit préparé au-dedans pour ſa ſépulture. Nous portâmes ce corps au travers d'une longue haie de ſaintes Religieuſes, qui étoient venues le recevoir à leur porte le cierge à la main. Leurs yeux ſi mortifiés, ſi accoutumés à ſe fermer à tout le

feſte, ne purent, tout mouillés de larmes qu'ils étoient, s'empêcher de s'arrêter ſur ce ſaint corps pendant qu'il paſſoit ſeulement au travers d'elles, afin de démêler dans ces petits intervalles que nous leur donnions, les traits d'un viſage qu'elles ne devoient plus voir. Elles lui témoignerent toutes le profond reſpect qu'elles avoient pour lui, par les inclinations que chacune faiſoit lorſqu'il paſſoit devant elle; & lorſqu'enfin il fut au lieu, les principales s'empreſſerent en l'accommodant pour le deſcendre dans la foſſe, de lui donner de ſaints baiſers, pendant que tout le chœur continuoit le chant avec une gravité que je n'ai pu aſſez admirer depuis toutes les fois que j'y ai penſé. Il me ſembloit que ma joie étoit pour lors cachée en terre avec celui que je voyois enterrer.

Comment domptiez-vous le cœur de vos ſervantes, mon Dieu? Il n'y en avoit pas une qui au lieu de leurs chants n'eût mis ſa joie à pleurer ſur ce ſaint corps. Leurs voix auroient été toutes étouffées, & elles n'auroient fait entendre que leurs ſoupirs. Cependant elles ſe font une ſainte violence; & leur reſpect pour leur ſaint pere retenant leurs ſanglots, délie ſeulement leurs langues pour honorer ſes funérailles d'une maniere grave, digne de lui, & ſemblable

à celle dont lui-même avoit honoré les funérailles de leurs Sœurs. Auſſi l'admirable Abbeſſe * qui conduiſoit ces ſaintes filles, me dit, que prévoyant bien leur douleur, elle leur avoit recommandé avec ſoin de combattre ces tendreſſes, & de ne point laiſſer interrompre leur chœur par la défaillance de leurs voix. Cette ſage ſupérieure croyoit qu'il étoit indigne de celui à qui on rendoit ces derniers honneurs, de le pleurer; & elle ſe ſouvenoit de ce que faiſoit ſaint Auguſtin aux funérailles de ſa mere Monique, où il tança ſévérement ſon fils Adeodat, lorſqu'il éclatoit en ſanglots.

Je me ſouviens que le lendemain, lorſque j'eus l'honneur avant que de partir de voir Madame l'Abbeſſe, elle quitta toutes ſes affaires & toutes les autres perſonnes, pour m'entretenir à fond dans le peu de tems qu'elle avoit, & me prier de mettre par écrit ce que je ſavois de ce ſaint homme. Je me plaignis de ce qu'elle l'avoit retiré du milieu de nous avec tant de promtitude; & comme je lui témoignai que j'aurois paſſé non ſeulement la nuit, mais même toute ma vie auprès de ce corps, elle me répondit d'un ton grave & d'une voix un peu baſſe, mais avec cette profondeur d'eſ-

* La Mere Angelique de S. Jean Arnauld, couſine germaine de M. de Saci.

prit qui lui étoit ſi naturelle, & cette pente prodigieuſe qu'elle avoit à s'anéantir à ſes yeux avec toutes les créatures, afin qu'il ne parût plus que Dieu, *qu'il falloit cacher en terre ce qui n'étoit que terre, & faire rentrer dans le néant ce qui en ſoi n'étoit que néant.* Qu'elle voyoit de choſes en me parlant de la ſorte !

Cette admirable vierge comptant pour rien les rares talens que Dieu lui avoit ſi abondamment donnés, aimoit à rentrer par une profonde humilité dans le néant d'où il l'avoit tirée, & à conſidérer en la perſonne de M. de Saci qu'il venoit de retirer à lui, qu'il ſe ſert des hommes quand il lui plaît, & les emploie à quoi il lui plaît, ſans que néanmoins ils lui ſoient le moins du monde néceſſaires. Cette penſée & ce déſir la pénétroient toute, & ſe mêlant avec la douleur que lui avoit cauſé la mort d'un couſin ſi cher, qu'elle reſpectoit comme ſon pere, & à la difficulté qu'elle enviſageoit de pouvoir à l'avenir exercer ſa charge d'Abbeſſe, n'ayant plus les avis de celui qu'elle conſultoit ſur toutes choſes, elle ſentit dans ſon cœur des déchiremens dont elle n'eut pas de peine à prévoir les ſuites.

Sa modération ſi uniforme & ſi exemplaire put bien modérer la douleur de ſes

ſes filles ; mais elle ne put en quelque ſorte modérer la ſienne propre. Elle put commander à leur triſteſſe, mais non à la ſienne. Elle qui dix ans auparavant avoit pu ſurvivre à la mort de M. d'Andilli, de ce pere ſi tendrement aimé, eut peine à ſurvivre à un autre pere, non du corps, mais de l'ame. Elle ſentoit qu'elle ſuccomboit ſous la peſanteur de ce coup, & dans cet abattement ſi profond, elle ne craignoit plus que de vivre. Elle prodigua ſaintement le peu de tems qui lui reſtoit de vie, en paſſant les jours & les nuits auprès du tombeau de M. de Saci; & dans les empreſſemens que la brebis ſentoit pour ſuivre ſon paſteur, elle pria ce cher pere de joindre ſes vœux avec les vœux de ſa fille, & de lui obtenir une grace qu'elle demandoit à Dieu avec tant d'inſtance.

La douceur de M. de Saci ne fut point bleſſée d'une priere qui pouvoit paroître cruelle, puiſqu'en contentant les déſirs de celle qui étoit à la tête d'une ſociété angélique, ſa mort alloit devenir un nouveau ſurcroît de douleur à tout le corps.

M. de Saci, tout mort qu'il étoit, fit ſentir qu'il étoit encore attentif aux déſirs des vivans ; & les prieres ſi ardentes que cette ſainte épouſe de Jeſus-Chriſt faiſoit ſur ſon tombeau, furent, helas !

bien promtement exaucées. Elle ſe releva de deſſus ce ſépulcre qu'elle arroſoit de ſes larmes. Elle ſe ſentit frappée du coup de la mort, & en s'en retournant toute tranſportée de joie dans ſa chambre, elle rendit à Dieu des actions de graces pour ce qui alloit plonger ſon monaſtere dans la conſternation. Ne peut-on pas dire d'elle ce que S. Jerôme dit de Sainte Euſtoquie à la mort de Sainte Paule ſa mere: *Quibus illa precibus, quibus lamentis & gemitu .... diſcurrit, ne privaretur tanto contubernio, ne illa abſente viveret, ut eodem feretro portaretur*; & ce que le même Saint dit ailleurs de Conſtance à la mort de S. Hilarion: *Statim exanimata eſt, veram in ſervum Dei dilectionem etiam morte comprobans?*

Enfin à peine quelques jours ſe paſſerent, que cette ſainte ame, toujours dans la joie, toujours dans les tranſports d'allegreſſe, alla ſe rejoindre avec celui dont la mort même ne la pouvoit ſéparer. *

Mais puis-je ne pas parler ici de M. de Luzanci, ou plutôt en puis-je parler comme il faudroit? Ce ſaint homme venoit de voir M. de Saci ſon couſin mourir à Pompone entre ſes bras. Il ne voyoit plus

* Elle mourut le 29 Janvier 1684 dans la ſoixantiéme année de ſon âge.

rien qui pût le conſoler en ce lieu qui étoit celui de ſon exil; & y ayant perdu celui qui en adouciſſoit l'amertume, il ne pouvoit plus ſe promettre que d'y traîner une vie triſte & languiſſante.

Il lui reſtoit néanmoins une grande reſſource dans ſa bonne ſœur la Mere Angélique de S. Jean, cette admirable abbeſſe dont je viens de parler, qui d'un mot de Lettre avoit la force de diſſiper tous ſes ennuis, & qui étoit encore plus angélique par ſes diſcours brûlans, auſſi-bien que par ſa vie pure & ſainte, que par le nom qu'elle portoit. Il ſe promettoit en déchargeant ſouvent ſon cœur dans le ſien par ſes Lettres, ne lui étant pas permis de le faire de vive voix, qu'elle pourroit calmer au moins de tems en tems ſa douleur, en attendant que le tems refermât un peu ſa plaie. Mais quand, comme un coup de tonnerre ou de foudre, la nouvelle lui vint de ſon agonie, il fut tellement ſaiſi, qu'étant immobile il ne voyoit plus rien, il n'entendoit rien; & étant tout conſterné, il fit promtement ſeller ſon cheval, afin d'aller recueillir ſes derniers ſoupirs. Combien ſouhaita-t-il de fois de rendre l'ame avec elle, & de joindre ſes funérailles à celles d'une ſœur à qui la grace l'avoit lié depuis ſi long-tems par un nœud incomparablement plus fort que celui de

la nature ! Tout lui déplut en ce monde après cette mort. Tout lui devint insupportable. Il ne pouvoit plus souffrir la vie. Le feu de l'ardent amour qu'il avoit toujours eu pour ces deux personnes se rallumant plus que jamais dans son cœur, fit d'étranges ravages dans son corps ; & leur absence lui causa un si grand renouvellement d'ardeur, que sa chair eut peine à en souffrir l'impétuosité. Elle se rendit : elle tomba. Tous ses sens furent éteints ; & étant déja mort par avance avec son cher cousin, & ensuite avec sa chere sœur, il ne pensa plus qu'à consommer sa mort par celle de son corps.

Ainsi tout possédé de ces pensées, il partit de Port-Royal, & revint à Paris chez M. de Pompone son frere. Dès qu'il y fut arrivé, il se mit au lit. La fiévre s'étant saisie de lui sans qu'il en eût aucun effroi, il s'offrit de bon cœur à sa violence, afin qu'elle achevât ce qu'elle avoit commencé. Un reste de liberté d'esprit le faisant penser à quelque réglement avant que de mourir, il eut la bonté de me mander, afin que nous concertassions toutes choses ensemble. Mais quelque diligence que je fisse, sa fiévre s'étoit rendue si forte pendant la nuit, qu'il me pria de l'excuser, & que je voyois bien qu'il n'étoit point en état de m'entretenir. Ainsi il me dit en un mot

l'eſſentiel. Je me retirai, & M. de Pompone m'ayant fait l'honneur de me faire repoſer dans ſa chambre, & de m'entretenir auprès de ſon feu, je m'en revins au bout d'une heure. Deux jours après allant ſavoir de ſes nouvelles; & paſſant par S. Euſtache ſur les huit heures, je le vis dans la biere où on l'avoit apporté de grand matin au milieu du chœur, en attendant qu'on le prît pour le mener à Port-Royal des champs. *

Avec quels tranſports, mon Dieu, m'approchai-je de ce corps pour le baiſer : car n'y ayant perſonne à cette heure-là dans le chœur de cette Egliſe, rien ne m'empêchoit de ſatisfaire mes déſirs ! Combien de choſes que j'avois preſque oubliées me revinrent alors dans l'eſprit ! Il me ſembloit que ce mort, tout mort qu'il étoit, me parloit, & que je lui prêtois mon cœur pour écouter ce que le ſien me diſoit. Il me ſembloit que ce corps, qui n'avoit pu être ſéparé de ſon ame que par la violence de ſon amour, m'apprenoit à aimer avec plus de chaleur Dieu & ceux qui le ſervent; & cette biere devint pour moi une école pour m'inſtruire du point le plus important de notre religion, qui eſt celui de la charité.

* M. de Luzanci mourut le 10 Février 1684. âgé de 61 ans.

J'avoue qu'en voyant & ce frere & cette ſœur frappés à mort par celle de M. de Saci, je rougiſſois, moi qui croyois l'avoir toujours aimé, de ne le ſuivre pas comme ces perſonnes; & je revins de-là déſeſpéré contre moi-même, d'aimer ſi peu en me comparant à ces deux perſonnes dont l'amour avoit été fort comme la mort. J'étois tout tranſporté de ce triomphe d'amour, qui ſurmonte tout & qui briſe tous les liens du corps, qui le retiennent & l'empêchent de ſuivre celui qu'il aime. J'étois tout humilié d'y avoir ſi peu de part. Ces trois perſonnes ne ſortoient point de mon eſprit, comme elles y ſont encore bien préſentes. Qu'ils ſe réjouiſſent à jamais de ſe voir réunis en Dieu pour toujours, ſans craindre que rien ne les ſépare. Qu'ils lui rendent grace des riches effuſions qu'il leur a faites de ſes miſéricordes. Que delà ils plaignent ceux qu'ils ont honorés de leur affection pendant leur vie, les voyant environnés d'une infinité de périls; & que par le ſecours de leurs priéres, ils travaillent à les raſſembler éternellement avec eux.

Il faut que je diſe encore au ſujet de cette mort de M. de Luzanci, que je n'ai jamais mieux compris qu'alors juſqu'où va la peine d'une ame qui craint Dieu véritablement, lorſque, perdant

des perſonnes qui par la ſageſſe de leurs conſeils lui étoient utiles pour ſon ſalut, elle appréhende d'être ſans ſecours, & de ſe trouver dans la main de ſon conſeil. C'étoit au vrai l'état de M. de Luzanci : car encore que ſon bon cœur eût reçu une terrible plaie dans la mort de deux perſonnes avec qui il n'étoit qu'un même eſprit, il eſt certain néanmoins que la privation de leurs ſecours, & les inquiétudes qu'il prévoyoit pour l'avenir, acheverent de lui donner le dernier coup.

Ce fut dans cette frayeur que voyant M. de Saci ſon cher couſin au lit de la mort, il lui demanda en pleurant, à qui il croyoit qu'il pourroit s'adreſſer pour ſa conſcience : *Cui nos, pater, deſolatos relinquis ?* M. de Saci qui avoit encore dans ces derniers momens toute ſa préſence d'eſprit & toute ſa vivacité, ne répondit à cela que d'une maniere qui faiſoit voir combien il étoit perſuadé de la rareté de ces perſonnes, & qui devoit faire eſtimer infiniment heureux ceux qui, par la fidélité qu'ils avoient eue pour ſes avis, pouvoient eſpérer avec la grace de Dieu de n'être plus du nombre de ceux à qui l'aſſiſtance d'un conducteur fût abſolument néceſſaire ; mais qui ſont ſi bien retournés à Dieu, qu'ils ne manqueroient jamais, quand il n'y auroit

dans le monde que Dieu & eux, de lui rendre tout ce qu'ils lui doivent par le ſeul ſecours intérieur de ſa grace.

C'eſt ce que M. de Saci diſoit ſouvent pendant ſa vie. Bien loin d'aimer que ceux qui le conſultoient euſſent aucune attache à lui, il ſouhaitoit au contraire qu'ils fuſſent bientôt en état de s'en paſſer, & de ne les voir pas comme des enfans, qui tout grands qu'ils ſont veulent toujours la mammelle, comme il me diſoit ſouvent après S. Auguſtin. Il vouloit que les membres de Jeſus-Chriſt puſſent dire à ſon imitation, qu'ils ne ſont pas ſeuls étant ſeuls, parce que leur Pere eſt avec eux; de quoi Jeſus-Chriſt ne rend pas d'autre raiſon, que le ſoin qu'il a de lui plaire en toutes choſes.

M. de Saci diſoit ſouvent qu'il ne ſouhaitoit pas de meilleures diſpoſitions dans les plus grandes peines d'eſprit, que de recevoir de ſon cœur une réponſe favorable, qui lui fît ſentir que Dieu étoit en lui avec toutes ſes aſſiſtances & ſes ſecours. Il conſentoit de bon cœur de ſe paſſer du ſecours des hommes, s'il plaiſoit à Dieu de lui conſerver celui-là; & en quelque extrémité qu'il pût tomber, il diſoit que dès à préſent il s'en conſoloit, s'il plaiſoit à Dieu de lui donner cette diſpoſition qui met la paix & la joie dans l'ame. Il diſoit que ſi les hom-

mes nous avoient ſervi autrefois par leurs avis, c'étoit pour nous mettre en cet état, dans lequel s'ils nous avoient une fois établis, nous n'avions plus beſoin néceſſairement d'eux; qu'ils pouvoient aller à Dieu s'il les appelloit à lui, ou aller aſſiſter d'autres ames qui n'étoient pas encore parvenues à l'état où étoient celles qu'ils quittoient; que nous avions ſujet d'eſpérer que nous vivrions bien & que nous mourrions bien ſans eux, en obſervant ſeulement les inſtructions que nous en avions. Il ajoutoit que quelquefois même ces hommes de Dieu agiſſent mieux dans leur abſence ſur les ames qu'ils ont conduites, & qu'un fidéle paſteur devoit dire de ceux qu'il dirige, ce que Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples: *Il vous eſt expédient que je m'en aille, ; car ſi je ne m'en vais pas, le S. Eſprit ne viendra pas à vous.* Vous demeurerez toujours dans l'enfance de la grace, & ne pourrez vous remuer comme des hommes forts parvenus à l'âge parfait de Jeſus-Chriſt.

M. de Saci parloit de la ſorte afin qu'on ſe détachât de lui, & qu'on ne demeurât attaché qu'à Dieu, eſpérant tout de lui ſans l'entremiſe des hommes, lorſque tout nous manquoit de leur part. » La foi nous apprend, diſoit-il, que » celui qui plante & celui qui arroſe ne

„ ſont rien & que tout vient de l'opéra-
„ tion inviſible de Dieu, qui donne l'ac-
„ croiſſement aux ſemences & à l'arro-
„ ſement des hommes. » Il ajoutoit qu'il falloit commencer dès ce monde à nous familiariſer avec Dieu ſeul, & ne regarder que lui ; puiſque nous eſpérions d'entrer dans l'éternité pour n'y vivre que de lui ſeul & de ſon regard ; que c'étoit-là le grand ouvrage de Jeſus-Chriſt en ce monde, qui diſoit qu'il étoit toujours dans la compagnie de ſon Pere : ce qui faiſoit qu'il étoit dans la compagnie des hommes, comme n'y étant pas, ne conſidérant que celle de Dieu ; que cela ſeul nous devoit apprendre à nous détacher des hommes & nous faire vivre, comme nous devions mourir, avec Dieu ſeul.

M. de Luzanci écoutoit cela avec reſpect ; mais plus M. de Saci le portoit à ſe détacher de lui, plus toutes les belles choſes qu'il lui diſoit l'y atachoient encore davantage ; de ſorte qu'il ne put ſurvivre à ſa perte.

Après la mort de M. de Saci, la vie retirée que j'ai menée m'a empêché d'avoir beaucoup de connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans le monde. Ainſi le ſilence de ma ſolitude m'oblige à mettre fin à ces Mémoires.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de

parler ici de deux ou trois perſonnes qui ſont mortes depuis M. de Saci, dont le ſouvenir m'édifie extrêmement.

Le premier eſt le fidéle ſerviteur de Dieu, M. l'abbé de Pont-Château de la maiſon de Cambout. Je ne drai rien de ſa nobleſſe, elle eſt aſſez connue, puiſqu'on ſait qu'il étoit proche parent de M. le cardinal de Richelieu. Mais ce que j'ai admiré cent fois, eſt que lorſqu'il étoit dans le monde, donnant à ſa propreté & à ſa magnificence tout ce que vouloit le rang qu'il tenoit, il ne dédaignoit pas néanmoins les perſonnes du commun, qui ne faiſoient nulle figure dans le monde où il paroiſſoit avec éclat.

J'en ſuis un exemple moi-même : car avec quelle bonté me recevoit-il lorſque je l'allois voir dans ſes appartemens magnifiques du petit Archevêché, comme on l'appelloit à Paris, où il logeoit avec M. de Coiſlin depuis évêque d'Orléans ſon proche parent ! Qui lui ouvroit dès-lors les yeux, ſinon Dieu, qui lui découvroit le bonheur de la ſimplicité chrétienne qu'il a depuis tant aimée, & qui lui avoit gravé dans le cœur les paroles de S. Cyprien que j'ai vu écrites de ſa propre main pour ne les perdre jamais de vue ? « Perſonne ne peut appauvrir ce-» lui que Dieu lui-même a rendu riche. » On ne craint plus l'indigence lorſqu'on

» a une fois l'ame engraiſſée d'une pâ-
» ture céleſte. Les dorures des plafons
» paroiſſent fades à qui ſe ſouvient qu'il
» a dans lui une maiſon, où Dieu même
» daigne habiter comme en ſon temple.

Ce fut dans ces vues qu'il quitta bientôt des logemens magnifiques, & qu'il commença à ſe retirer dans un petit pavillon du fauxbourg S. Marceau, où j'ai eu l'honneur de l'aller voir aſſez ſouvent, & où il avoit un fort petit jardin où il commençoit à faire eſſai de ſes forces pour la vie à laquelle Dieu le deſtinoit.

Il fallut pour cette premiere démarche faire de grands ſacrifices, en ſe ſéparant de ſes proches qu'il aimoit tendrement, & à qui ſa douceur & l'agrément de ſon eſprit l'avoient auſſi rendu très-aimable; mais l'épée de ſéparation agit puiſſamment alors, & il quitta tout d'un coup ſes amis du monde, dans le deſſein de ſe donner tout à Dieu. Sur quoi il me dit un jour cette parole célébre de S. Baſile, qu'une perſonne qui vit de la foi doit être ſéparé de ſes parens, comme une perſonne vivante doit être ſéparée d'une perſonne morte; qu'il étoit à craindre qu'en vivant avec eux on ne reprit enfin leurs ſentimens, & que pour ſe bien convertir il ne falloit pas ſeulement quitter le péché, mais encore le pécheur,

ſelon ce que dit David dans un Pſeaume de la pénitence : *Diſcédite à me omnes qui operamini iniquitatem.*

J'admirois en lui rendant viſite dans ce petit pavillon, comment inſenſiblement tous ſes meubles ſi propres diſparoiſſoient. Tous ſes tableaux, toutes ſes mignatures de prix ne ſe faiſoient plus voir. Cette Bibliothéque ſi curieuſe, ſi nombreuſe, ſi parée de tout, ſi riche, ſi bien dorée, diminuoit tous les jours; parce qu'il faiſoit paſſer ſes Livres en celle de M. Arnauld qui en pouvoit faire uſage.

Il me ſemble, ſi je ne me trompe, que l'excellence de ſon eſprit & l'agrément de ſon humeur lui fut un grand piége, & qu'il eut quelque peine à ſe rendre à la voix de Dieu. Il fallut que ſa miſéricorde vînt heurter pluſieurs fois à la porte de ſon cœur. Il fit, après cette premiere retraite, des voyages à Rome dont ſes amis gémiſſoient. J'ai ouï dire à une perſonne qui diſoit le bien ſavoir, que peu s'en fallut qu'il ne ſe laiſſât prendre aux piéges d'une Demoiſelle, qui avoit une furieuſe envie de contracter avec lui un mariage, qui lui auroit été avantageux en toutes manieres.

Avec combien de larmes a-t-il repaſſé enſuite devant Dieu toutes ſes réſiſtances à la grace ! Et avec quelle reconnoiſſance

a-t-il adoré la main de ſon libérateur ! Il en mit même quelque choſe par écrit dans un papier où il y avoit en tête, en groſſes lettres : *Venite, audite & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ*, comme éprouvant ce que dit S. Auguſtin, que plus les périls ont été grands, plus Dieu qui nous en a tirés nous paroît aimable.

J'avoue que s'il fut long-temps à ſe déterminer, c'eſt parce qu'il enviſageoit plus ſerieuſement la vie qu'il méditoit d'embraſſer, qu'il prenoit en main les jettons, & qu'il ſondoit ſes forces pour voir s'il y pourroit réſiſter. Mais enfin le moment étant venu, avec quels tranſports de joie le vîmes-nous à Port-Royal où Dieu l'amenoit comme par la main ! Quelle fut ma ſurpriſe lorſqu'au lieu de ces habits propres que je lui avois toujours vus, je le vis deſcendre des granges en l'Abbaye avec un habit de jardinier, un petit pannier en ſon bras ! Il vit ma ſurpriſe, & s'approchant de moi il me dit en ſouriant, avec un air gai qui lui étoit naturel : *Petit mercier, petit pannier*, me montrant ſon pannier, & m'avertiſſant qu'en changeant d'habits il avoit changé de nom, & s'appelloit *Mercier*.

J'allois ſouvent le voir travailler avec M. de Bouilli, & prêter le collet à ceux qui labouroient le plus. La délicateſſe de

ſon corps ne l'empêchoit pas de s'y mettre. Sa fiévre quarte ne le retenoit en rien. *Elle me tourmente bien*, me dit-il un jour, *mais je lui donne auſſi bien de l'exerciee.* Car lorſqu'il me diſoit cela, il y avoit déja deux ans qu'il l'avoit. Son lit, pour la bien recevoir, étoit un peu de farment. Il n'interrompoit point ſon jeûne ordinaire, & ne quittoit point ſon cilice. Cela m'épouvantoit quelquefois, & je jugeois de-là qu'il falloit que la foi de cet humble pénitent fût grande. Auſſi allant quelquefois dans ſa cellule, je voyois écrit de ſa main cette parole de S. Cyprien : *Noſtrum tantum ſitiat pectus & patet. Quantum illuc fidei capacis afferimus, tantum gratiæ inundantis haurimus.* (Epiſt. ad Donat.) Que nous recevions du ſecours de la grace toute-puiſſante à proportion que nous avions de la foi. Il s'encourageoit dans ce genre de vie par le preſſant déſir qu'il avoit, non-ſeulement de ſatisfaire à Dieu, mais encore de ſe faire aimer de lui, qui étoit un bonheur vers lequel il ſoupiroit ardemment.

J'admirois ſon égalité d'eſprit. Il aimoit tous les ſolitaires de ce lieu-là, ſans ſe lier plus avec l'un qu'avec l'autre : ce qu'il diſoit que S. Baſile appelloit plus une cabale & une conſpiration qu'une union. Mais ce qui ſurprenoit le plus dans

ce ſaint pénitent, étoit ſon humilité profonde. Il étoit ſi perſuadé que c'étoit Dieu qui faiſoit tout le bien qui étoit en lui, que toute ſa crainte étoit de s'en attribuer quelque choſe. Et combien en nous parlant nous imprimoit-il cette vérité ! Il me ſemble que j'entends parler ce ſaint homme : car c'eſt de lui que je tiens tout ce que je dis ici.

Il avoit une telle attache à Jeſus-Chriſt d'où lui venoit toute ſa force, qu'avec cet appui il ne craignoit rien ni de ſa propre foibleſſe ni des piéges du démon. *On eſt invincible*, dit-il, *en s'attachant fortement au Sauveur.*

Il travailloit cependant toujours au jardin, & en y allant promener, je le voyois tantôt labourer la terre, tantôt dreſſer des planches, tantôt ſemer, planter ou arroſer, & faire les autres choſes du jardinage. Il étoit extrêmement recueilli en travaillant. Il ne parloit à perſonne, & ne regardoit perſonne. On le voyoit tout occupé de Dieu, qu'il admiroit peint dans les ouvrages de la nature. Il croyoit que c'étoit un grand mal de ne pas faire aſſez de réflexion ſur ſes ouvrages que nous voyons de nos yeux, puiſque Dieu s'en plaint lui-même par ſes prophêtes. » C'eſt un péché, me di-» ſoit-il, de ne point conſidérer ce que » Dieu a fait, & nous ne devons point

» nous borner aux ouvrages de ſa grace
» dans les ames, mais regarder encore
» toute la nature comme un livre. C'eſt
» à quoi je tends dans tous mes ouvra-
» ges de la campagne. »

J'avois une grande pente à me joindre à lui, quand il travailloit, afin d'attrapper de lui quelque mot qui m'édifiât. Il aimoit ma ſimplicité ; mais il aimoit encore plus le ſilence. » Notre travail,
» me dit-il un jour, doit être différent
» de celui des payſans ; & il l'eſt lorſque
» nous nous taiſons en travaillant. J'ai lu
» dans S. Baſile, ajouta-t-il, que lorſ-
» qu'Iſaïe dit qu'il avoit les lévres impu-
» res, c'étoit peut-être parce qu'il avoit
» parlé des affaires du monde, qui ſouil-
» lent la langue d'un ſolitaire qui doit tou-
» jours louer Dieu. Cependant on a de
» la peine à ne le pas faire dans les con-
» verſations ; & c'eſt pour cela que je
» les fuis. Je tremble quand je vois dans
» l'Evangile que nous rendrons compte
» de toute parole oiſive ; & toutes
» paroles oiſives, dit Saint Baſile, ſont
» celles qui ne ſervent de rien pour notre
» ſalut, quelque innocentes qu'elles
» ſoient en elles-mêmes ; outre que dans
» les entretiens il eſt aiſé qu'il ſe gliſſe
» quelque parole de louange, ce qui eſt
» la perte des ames; mais une perte néan-
» moins où l'on prend plaiſir. J'ai tou-

» jours dans la penſée cette parole de
» S. Paul, *Si je plaiſois aux hommes, je*
» *ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.*
» Sur quoi S. Baſile ſe demande à lui-
» même, comment nous pouvons cou-
» noître ſi nous voulons plaire aux hom-
» mes. Une marque que nous le vou-
» lons, dit-il, eſt quand nous ſentons
» une ſecrete froideur pour ceux qui
» nous blâment. C'eſt pourquoi il ajoute
» qu'on a raiſon, dans les Religions bien
» réglées, de ne point ſouffrir aucun en-
» tretien aux freres, ſi on ne croit qu'ils
» en ſeront édifiés. »

Ce qui me ſurprenoit dans les travaux de M. de Pont-Château, étoit la dépendance qu'il avoit pour M. de Bouilli qui étoit avant lui au jardin, & comme le maître jardinier. Il ne le contrediſoit en rien. Et il me diſoit ſur cela qu'entre les perſonnes qui ſervent Dieu, il ne devoit point y avoir de contrariété d'eſprit ni de ſentimens. » Tous ajou-
» toit-il, ne doivent être qu'un & com-
» me pluſieurs corps qui ſervent d'or-
» gane à une ſeule & même ame. Il faut
» de la ſubordination, & ſe laiſſer con-
» duire de la même ſorte qu'un artiſan
» conduit les inſtrumens qu'il choiſit à
» l'ouvrage où il eſt employé. Ce doit être
» un autre qui ordonne à un pénitent ce
» qu'il doit faire. Ma bêche dépend de

» moi, & moi en m'en ſervant je dé-
» pends de celui qui m'applique à mon
» travail. Saint Baſile dit qu'un ſolitaire
» doit obéir avec autant de promptitude
» à celui qui a inſpection ſur lui, que
» fait un enfant qui a ſoif, à ſa nourrice
» qui lui préſente ſa mammelle. Pour
» moi ſi on me commandoit quelque
» choſe de pénible qui fût au-deſſus de
» mes forces, j'obéirois en me ſouve-
» nant que Jeſus-Chriſt a obéi juſqu'à
» la mort. Que ne fait-on point dans le
» monde, dans les armées, & où ne
» porte-t-on point l'obéiſſance ? La
» beauté de cette profeſſion eſt que
» chacun tienne bien ſon poſte ; & tou-
» te la beauté dans une communauté,
» eſt que, comme dans nos corps, cha-
» que membre faſſe exactement ſa fonc-
» tion, & non celle d'un autre.

En le voyant travailler, & écoutant avec avidité ce qu'il vouloit bien me dire, j'admirois ſon exactitude juſqu'aux moindres choſes. Une herbe qui n'étoit pas à ſa place n'y demeuroit pas long-tems. Il faiſoit tout avec application. Que vous êtes exact, m'écriai-je une fois ! Un point ne paſſe pas l'autre. » Celui-là, me répondit-il avec la
» douceur qui lui étoit naturelle, mon-
» tre qu'il ne penſe pas aſſez à Dieu,
» qui accomplit moins parfaitement qu'il

» ne doit l'œuvre de Dieu. Quand on » l'a devant les yeux, on ne fait plus » négligemment ce qu'on fait. Tout ce » qui ne ſe fait point dans ſa vue & ſelon » lui, eſt horrible devant ſes yeux. Si » on l'aime véritablement, on l'aime en » tout. Tout paroit grand quand on » conſidére ſa grandeur. Il ſemble qu'il » la communique à tout ce qu'on fait » pour lui. Toute la philoſophie du » chrétien eſt de bien travailler en ſa » préſence. Les paſſions ne trouvent » point lieu de s'élever contre une ame » qui s'occupe de lui tout le jour. Quand » nous penſons bien attentivement à » quelque choſe, nous ouvrons les » yeux ſans rien voir, & les oreilles » ſans rien entendre, le cœur étant poſ- » ſedé de ſa penſée & laiſſant ainſi les » ſens vuides & ſans action. Que doit-ce » être donc lorſque l'amour de Dieu » s'empare de tout notre cœur ? Com- » ment pourrions-nous penſer encore à » autre choſe ?

J'admirois avec quel ſoin il rejettoit de ſon jardin ce qui n'eſt propre qu'à flatter les ſens. On ne ſavoit là ce que c'étoit que de cueillir des fleurs ; & d'un ſeul coup d'œil on remarquoit que c'étoit les jardins de perſonnes péniten- tes, où il ne falloit point chercher d'au- tres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivoient.

Dans quelles inquiétudes étoit ce ſaint ſolitaire, lorſque les malheurs des tems le mettoient en danger d'être bientôt privé de ſa retraite ! Bien loin de s'appuyer ſur le paſſé, cette vue ne ſervoit au contraire qu'à l'effrayer davantage pour l'avenir. Il avoit écrit cette parole de S. Cyprien, que dans les périls il y avoit encore plus de danger pour les Saints que pour les autres ; qu'ainſi l'unique reſſource étoit la priere continuelle. Comme il avoit connu par expérience les artifices du diable, il les craignoit davantage : car il s'inſinue en nous de toutes parts, diſoit-il. Ce qu'il voyoit à craindre dans cette ſéparation de Port-Royal, étoit que par-là il ſeroit privé de la préſence de ceux dont l'exemple lui avoit été d'un très-grand ſecours. Il avouoit que la vue de ces pieux ſolitaires étoit une choſe dont Dieu s'étoit le plus ſervi pour le gagner. C'eſt ce qui lui donnoit cette ardeur de les copier dans le bien qu'ils faiſoient ; & lorſqu'il ne pouvoit y atteindre, il ſe réjouiſſoit au moins de leur vertu, pour y avoir part. Il diſoit ſouvent que l'amour que nous avons pour le bien que font les autres, nous y fait participer. Il craignoit de plus l'artifice du démon, qui, voyant qu'il ne peut nous ſurmonter

étant unis, tâche de nous diviſer pour nous combattre ſeul à ſeul.

La privation qu'il prévoyoit des ſages lumieres de ceux dont il prenoit ſa conduite, étoit pour lui une étrange choſe. Il étoit perſuadé qu'il n'y avoit rien de ſi néceſſaire dans la vie que le conſeil; qu'un homme qui n'en prend que de ſoi-même étoit comme un vaiſſeau ſans gouvernail; & que ſi nous en devions prendre dans les choſes temporelles, à plus forte raiſon le devions-nous dans les ſpirituelles; que c'étoit être prudent à ſes yeux, que de ſe conduire ſelon ſon raiſonnement; & que pour ce ſujet il feroit tout ce qu'il pourroit dans le déſordre de Port-Royal, afin d'entrer dans un lieu où il pût toujours être dans l'ordre.

C'eſt pourquoi dans ces déroutes univerſelles de Port-Royal, dont les auteurs doivent craindre un terrible jugement, il penſa à aller à S. Cyran; mais les appréhenſions qu'avoit auſſi cette maiſon de la perſécution de Port-Royal, dont les étincelles pourroient voler juſqu'à elle, firent ſuſpendre ce deſſein. Ainſi il fut réduit à ſe joindre à ce qu'il y avoit de meilleur à Port-Royal, c'eſt-à-dire à M. de Sainte Marthe & à M. de S. Gilles, & à prendre avec eux

un appartement dans un lieu écarté.

J'ai déja dit que je lui vis porter le dais du S. Sacrement, de la Baſtille où j'étois, la fenêtre de ma chambre donnant droit ſur le repoſoir où il s'arrêta. Il m'en parla enſuite lorſque nous fûmes ſortis. Il me dit en riant qu'il étoit tout glorieux d'avoir acquis le droit de bourgeoiſie dans le fauxbourg, & qu'il étoit bien obligé à Meſſieurs les Marguilliers de ce lieu, de lui avoir fait cet honneur. Et dans la vérité il falloit être bien bête, comme des perſonnes d'eſprit l'ont dit, pour ne pas voir quelque choſe de grand en lui : car lorſqu'il travailloit le plus à ſe déguiſer, tout l'air de ſon viſage le démentoit, toutes ſes manieres le trahiſſoient malgré lui, & publioient ce qu'il étoit : ce qui étoit bien contraire à ceux qui n'étant rien d'eux-mêmes, le plus ſouvent ſont aſſez vains néanmoins pour affecter de paſſer pour quelque choſe de grand.

J'eus l'honneur de l'aller voir en ce logis au ſortir de la Baſtille ; mais il n'y demeura plus guéres, car la mort de M. de S. Gilles qui ſembloit n'attendre que la délivrance de M. de Saci pour mourir, manifeſta trop cette maiſon par le concours des amis qui le viſiterent dans ſa maladie, & qui allerent honorer ſes funerailles : c'étoit en 1668.

Je perdis alors M. de Pont-Château de vue. Tout ce que j'en ai ſu depuis, eſt que la fin de cette transfiguration, ſi je puis me ſervir de ce terme, devint le commencement d'une nouvelle métamorphoſe, qui rétablit pour un tems ce jardinier pénitent dans ſon premier état. Ce n'eſt plus maintenant un garçon jardinier dont je parle, je parle d'un homme conſommé en ſcience & en ſageſſe, qui eſt dans le maniement des plus grandes affaires de l'Egliſe. Celui qu'un coin de jardin cachoit à tout le monde reparut à la lumiere de Rome, ou plutôt il éclairoit lui-même de ſa lumiere ceux qui en étoient le plus grand éclat.

Le plus grand théâtre où la providence de Dieu & la néceſſité des affaires de l'Egliſe le mena, ne l'étonna point. S'appuyant ſur Dieu qui l'y avoit conduit, il lui prêta ſon ſecours, ſon eſprit & ſa langue, afin qu'il la maniât lui-même pour agir puiſſamment. La vérité dont l'amour le poſſédoit tout entier le rendoit éloquent & perſuaſif; & le charme de ſes entretiens étoit tel, que nul ne pouvoit lui réſiſter. Il étoit l'oracle de ceux qui étoient les oracles du monde. Il donnoit conſeil à ceux de qui les autres le prennent. On étoit ſurpris à Rome de voir un François qui tournoit ainſi les eſprits, & s'en rendoit

le

le maître. On s'informoit qui il étoit ; mais il avoit caché ſon nom, & en avoit pris un autre qu'on m'a dit, mais dont je ne me ſouviens plus.

La vérité trouva en lui un défenſeur digne d'elle, & l'Egliſe un Avocat à qui rien ne manquoit pour ſoutenir ſes intérêts. Il éblouiſſoit tout le monde par ſes graves raiſonnemens. Il n'y avoit que lui ſeul qui n'étoit point ébloui de cet éclat. J'ai un Ecrit de ſa main des paſſages des Saints Peres, ſur les ſolitaires qui entrent dans les emplois de l'Egliſe. Je ne ſais pas dans quelle vue & à quelle occaſion il l'a fait, mais il y a tout lieu de croire qu'en travaillant ſi glorieuſement aux intérêts de l'Egliſe, il ne travailloit pas avec moins de ſoin pour éloigner de lui la tentation d'entrer dans les emplois, & d'être élevé à ces dignités qui ne lui auroient pas manqué s'il les avoit recherchées. Il faiſoit donc un perſonnage qu'on lui avoit donné à faire, mais il le faiſoit en tremblant ; & en rentrant dans ſon cabinet & dans le fond de ſon cœur, il revoloit en eſprit vers ſon cher Port-Royal éloigné de lui de trois cens lieues, & oublioit Rome au milieu de Rome.

Dieu écouta trop tôt ſes deſirs ſecrets, pour la conſolation de ſon Egliſe & pour l'édification des amis de la vé-

rité. Il permit qu'il s'élevât contre cet inconnu un orage effroyable. Tous les ennemis de la vérité éclaterent en murmures. On ſollicita les Cardinaux : on ſollicita le ſaint Pere ; mais les Cardinaux & le ſaint Pere étoient trop prévenus en ſa faveur, pour que ces plaintes fiſſent la moindre impreſſion ſur leurs eſprits. M. de Pont-Château ſavoit toutes ces menées. Il entendoit tous ces vacarmes & n'ignoroit rien de toutes ces démarches ; mais elles ne faiſoient que rendre plus intrépide un homme qui s'étoit cent & cent fois voué à la mort. Enfin tout manquant à ſes ennemis du côté de l'Egliſe, ils furent réduits à ſe jetter du côté de la Cour de France. On engagea l'Ambaſſadeur de France qui étoit à Rome, d'écrire en Cour des Lettres terribles. Il donnoit avis qu'il y avoit à Rome un François inconnu qui remuoit tous les eſprits comme il vouloit, & qui diſſipoit par ſes raiſons tout ce qu'il avoit ordre de propoſer à Sa Sainteté ; qu'il ne pouvoit rien eſpérer du Pape pendant que cette perſonne demeureroit à Rome, & qu'il falloit que le Roi priât le Pape de le faire ſortir de cette ville.

Il eſt vrai que je ne puis m'empêcher d'admirer ici ce pauvre jardinier, qui ſortant de ſon marais devient en même

tems l'amour de l'Italie, & la terreur de ceux qui mettoient en mouvement la Cour de France. Sa douceur le fait aimer des Italiens : ſa ſageſſe le fait appréhender de quelques François. On ne peut lui rien reprocher. Tout ſon mal eſt d'avoir trop d'eſprit & de pénétration, & de perſuader plus agréablement au Pape & aux Cardinaux la vérité. Il fallut néanmoins céder aux démarches d'un ſi grand Prince, & donner la joie aux ennemis de M. de Pont-Château de le voir ſortir de la ville, pendant que les Cardinaux ne pouvoient ſe conſoler de ſon éloignement. Pour lui il ne pouvoit ſouhaiter de plus glorieuſe récompenſe de ſes travaux pour l'Egliſe, que celle qu'il en recevoit, & que d'autres moins amis de Dieu & de la retraite auroient trouvé malheureuſe. Il ſe trouvoit heureux de ſoutenir l'Egliſe avec l'applaudiſſement des Romains ; mais il ſe trouva ſans comparaiſon plus heureux de rentrer dans la ſolitude par le mécontentement des François. Il laiſſa à Rome ſa mémoire en bénédiction, & revint pour être oublié de la France, allant ſe cacher de nouveau dans le monaſtere d'Orval, où changeant de vie & non pas de cœur, il apprit à ces ſaints Religieux ce que c'étoit que leur profeſſion, & les encouragea à la per-

fection par ſon exemple. Que Dieu ſoit béni d'avoir des ſerviteurs ſi propres à toutes ſortes de miniſteres, & ſi humbles dans tant de différens états.

Lorſque M. de Pont-Château avoit déja paſſé quatre ou cinq ans à Orval, on le pria de venir à Paris pour quelques affaires. Il ne put refuſer ce voyage. Il me fit l'honneur de me faire ſavoir de ſes nouvelles ; & il parla ſi obligeamment de moi en quelque rencontre, que je me crus obligé de lui en faire un petit remerciement par un billet, auquel il me fit l'honneur de faire cette réponſe, dont je garde l'original, & que je ne relis jamais ſans en être extrêmement édifié.

[MONSIEUR, je ne penſois pas que ce que j'avois dit à votre ſujet, pût aller juſqu'à vous ; mais je n'en ſuis pas marri, puiſque cela a contribué à vous perſuader de mes ſentimens à votre égard. Ils ont toujours été les mêmes ; & j'ai toujours dans le cœur la même affection pour vous. Vous pouvez juger de la joie que j'aurois de nous voir réunis encore comme autrefois. Je ne doute pas que cela ne ſoit en un ſens : mais je vous avoue que je ne ſuis point un ange, & auſſi je ſuis touché de ce que je vois extérieurement. Je ſuis tout à vous, Monſieur. Je vous ſupplie d'en

être perſuadé, quand même je ne vous le dirois jamais. C'eſt aſſez que Dieu le voie, & que vous croyiez que je vous le témoigne en toutes rencontres.

Je r'ouvre ma Lettre, parce que je ne puis laiſſer paſſer cette occaſion, ſans vous prier de nous donner quelques Mémoires de ce que vous avez vu à Port-Royal. Comme je n'y ſuis venu que fort tard, vous qui y êtes venu de bonne heure, pourrez nous donner bien des connoiſſances. Il y a du pour & du contre, ſi nous devons parler ou nous taire au ſujet de ceux qui nous ont précédés. Si tous les Saints qui ont écrit les vies des autres Saints, avoient été dans le ſentiment de ceux qui croient qu'il vaut mieux laiſſer mourir avec ceux qui meurent tout ce qu'ils ont fait de bon en leur vie, nous n'aurions pas tant d'hiſtoires édifiantes qui ſont ſi utiles à un grand nombre de perſonnes.

Ce n'eſt pas que je n'euſſe peut-être raiſon de craindre de me chercher un peu moi-même, en m'honorant de la liaiſon ſi particuliere que j'ai eue avec un ſi grand nombre de gens de bien; mais d'un autre côté je vois une ſi étrange différence entre la ſainteté de leur vie & les infidélités & les miſeres de la mienne, que je ne ſaurois trouver pour moi en eux que des ſujets de confuſion.

Je crois néanmoins que ſans avoir égard à tout cela, ce ſeroit une bonne œuvre, que d'amaſſer quelques Mémoires de ce qui pourroit ſervir un jour à l'édification de l'Egliſe. Pour moi, Monſieur, je n'aurois pas ſujet de dire, comme M. le Maître, *ſe quoque principibus*; car vraiment je ne ſerois pas ſeulement un goujat dans cette armée.

Vous pourriez nous dire donc, Monſieur, comment & quand M. Hillerin fut touché. Il me ſemble qu'il m'a dit avoir connu M. de S. Cyran, mais qu'il n'avoit jamais été ſous ſa conduite. En quelle année quitta-t-il ſa Cure? Si ce ne fut pas lui qui parla le premier à M. de S. Gilles, étant à ſon Prieuré de S. André. Ne ſavez-vous rien de M. François, qui s'en ira ſans qu'on ſache même ſon nom? Je penſe néanmoins qu'il eſt dans les plaidoyers de M. le Maître. Ne connoiſſez-vous pas M. Charles pour ce qu'il étoit? Il y a une hiſtoire qui lui arriva & qui le toucha; mais je ne la ſai que confuſément, d'une femme qu'il avoit aſſiſté à la mort, & qui lui parut toute en feu. Ne ſavez-vous rien non plus du détail de la converſion de M. de la Riviere, & de celle de M. Baſcle, & de quelques autres de ces premiers freres & fondateurs de notre ſolitude?

Si Dieu vous met au cœur de me répondre, je ne vous demande pas une hiſtoire ni de longs diſcours. Je remarque ce que je ſais, & dont je me ſouviens : car j'ai oublié pluſieurs choſes que M. Hamon & M. Charles m'avoient conſiées, ayant eu le bonheur d'être aimé & chéri d'eux comme leur frere. Si je n'obtiens rien de vous, Monſieur, je me ſerai acquitté d'un devoir, dont je me crois redevable par pluſieurs raiſons qui ſeroient trop longues à écrire.

Je ne blâme point ceux qui veulent tout garder ſous le ſecret ; mais je vous avoue que je ſuis plus porté à faire connoître les perſonnes que Dieu a cachées pendant leur vie : car pendant qu'on vit, il me ſemble qu'on n'en devroit jamais parler. J'aurois intérêt que tout le monde eût été perſuadé de cette maxime : j'aurois été plus en repos. Dieu ſoit loué de tout ; au moins priez-le pour moi, je vous en ſupplie. J'aurois toujours gagné à ce petit renouvellement de commerce, l'aſſurance que vous ne m'oubliez pas. Je ſuis tout à vous.]

M. de Pont-Château me demandoit ces Mémoires, parce que jamais on n'a vu un eſprit plus net pour mettre bien des papiers en hiſtoire & en ordre. Et je me ſouviens qu'à la foule des miracles de la Sainte Epine, il fut choiſi pour en dreſſer

la relation : ce qui fit que la Réverende Mere Agnès l'appelloit le Greffier de la ſainte Epine.

Je ne pus faire réponſe à cette Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire, ou au moins je ne pus pas la lui envoyer ; car il tomba malade auſſi-tôt, & mourut peu de jours après * : de ſorte que demandant par-tout par qui je lui ferois tenir ma réponſe, on me dit qu'il falloit la lui faire tenir en l'autre monde.

Dieu éleva en gloire auſſi-tôt après ſa mort ce fidéle ſerviteur, qui s'étoit humilié ſi bas ſous ſa main puiſſante. Sa mémoire fit tout d'un coup un grand éclat dans Paris. On vit les Ducs & Pairs & les Ducheſſes ſes proches, aller verſer leurs larmes ſur ſon corps mort. Il ſe répandit par-tout qu'il étoit mort un Saint dans la Paroiſſe de S. Gervais. Tout Paris alloit en foule pour le voir. M. le Curé de cette paroiſſe ſe plaignit au bon M. Boué chez qui il mourut, qu'il avoit eu de grands tréſors cachés ſans l'en avertir. Cet homme dangereux qui déplaiſoit au monde, eſt regardé comme un Saint dans la capitale du royaume, & toutes les gazettes furent remplies du récit de ſa ſainteté. Son corps ayant été quelque tems à S. Gervais en dépôt, fut

* Le 17 Juin 1650. dans la cinquante-ſeptiéme année de ſon âge.

enfin porté à Port-Royal des champs, qu'il avoit ſi tendrement aimé, où il repoſe chez les ſervantes & les épouſes de Jeſus-Chriſt. Qu'il prie pour elles.

Mais puis-je finir de parler de ces Meſſieurs de Port-Royal, ſans dire un mot d'un d'entre eux qui en a été un des plus grands ornemens, quoique ſon humilité extrêmement ingénieuſe en ce point, ait toujours arrêté ſon éclat ? Je veux dire l'admirable M. Hamon, qui, comme nous l'avons marqué ailleurs, voyant des applaudiſſemens à moiſſonner à pleines mains dans le monde, préféra un déſert tranquille & ſilentieux à ces honneurs, pour y remplir la place d'un Médecin qui l'y avoit précédé. Il la remplit de telle ſorte, que nul après lui ne pouvoit remplir la ſienne. Sa modeſtie toujours humble, qui nous a caché mille choſes, m'empêche d'en parler beaucoup. Je l'ai toujours admiré comme un bon chrétien, comme un grand pénitent, comme un excellent Médecin ; mais ſurtout comme un Théologien très-habile, puiſque toute la médecine étoit pour lui une continuelle théologie, & qu'il ne regardoit que Dieu dans la nature, que les maladies des ames dans celles du corps, que les remedes d'une pénitence ſalutaire dans l'amertume des remedes de ſon art, & que la force de la grace

& le vrai pain de la vie dans la nourriture matérielle. La haute idée qu'il avoit des vérités ſaintes, faiſoit que les paroles lui manquoient pour les exprimer autant qu'il les ſentoit, quoiqu'il eût une éloquence extraordinaire, & que tout ce qui a paru de lui faſſe voir la grandeur de ſon génie. Que n'a-t-il point lu ! Que n'a-t-il point ſu ! Que n'a-t-il point écrit ! Quelles découvertes n'a-t-il point faites dans l'Ecriture ſainte ! De combien de talens Dieu l'avoit-il enrichi ! Et combien de fois a-t-il été prêt de les lui rendre pour demeurer dans le ſilence ! Mais au lieu de cultiver la terre, comme il le déſiroit & le faiſoit, on l'engagea de cultiver ſon art & ſes Livres pour Dieu & le ſervice des ſiens. On craignit, en contentant ſes ardens déſirs pour la pénitence, de priver les ames & les corps des ſecours ſi conſidérables qu'il leur a rendus, étant doublement Médecin lui-même, comme il le diſoit ſouvent de S. Luc : *Lucas bis medicus.*

Combien de perſonnes dans ce déſert, & combien moi avec les autres, lui ſommes-nous redevables de la ſanté qu'il nous a rétablie ! Avec quelle gravité nous voyoit-il dans nos infirmités ! Il nous apprenoit à n'être jamais meilleurs que dans un état où les autres ſe relâchent ; & pour être parfaitement

chrétien, on n'avoit qu'à perſévérer, étant ſain, dans les bonnes diſpoſitions où il avoit mis les malades. On auroit rougi, ayant un tel Médecin, de faire ou de dire quelque choſe dont on eût pu ſe repentir. On compoſoit ſon eſprit auſſi-bien que ſon viſage, pour accepter paiſiblement ce qu'il jugeoit à propos. En un mot c'étoit notre gloire & notre exemple. Dieu veuille qu'il ne ſoit pas notre condamnation un jour.

Dieu a fait voir le diſcernement qu'il faiſoit de ce fidéle ſerviteur d'avec nous autres, en le laiſſant toujours ſtable dans ce ſaint déſert dont la tempête nous a chaſſés, en l'y faiſant ſubſiſter malgré les orages & les violences des hommes. Il étoit vraiment cet homme ſage affermi ſur la pierre. Dieu ſavoit les raiſons de ſa ſtabilité dans ce lieu, & l'uſage qu'il y vouloit tirer de lui quelque jour pour ſes ſervantes affligées : car il a parfaitement accompli ce qu'il avoit ſi ingénieuſement remarqué dans l'hiſtoire ſainte, que quelquefois Dieu ne ſe ſert point des princes de ſon peuple pour confondre ſes ennemis, *per pediſſequos principum.* Il a fait ce qu'auroient dû faire les Evêques & les plus ſaints Eccléſiaſtiques. Dieu en quelque ſorte l'a tiré du rang des laïques, pour le faire paſſer au rang des Docteurs les plus éclairés. Il

tiroit plus toutes ſes lumieres du fond de ſa piété & de ſes ſaintes méditations, que de la lecture des Livres. Armé de ces armes de lumiere, & toujours prêt à combattre pour ces ſaintes filles, auxquelles Dieu l'avoit donné pour être leur conſolation dans ces tems fâcheux d'une perſécution qu'on aura peine à croire : n'étant étonné de rien, il ſoutenoit par ſa fermeté & par ſa plume les ames ſaintes qui s'ébranloient. Il leur rendoit des ſecours cachés qui auroient paſſé pour criminels.

Rien ne l'effrayoit, & faiſant ce qu'un Evêque charitable auroit dû faire, il rendoit inutile ce que des Evêques impitoyables faiſoient contre ces ſaintes Religieuſes. Ainſi c'eſt la gloire de ce pieux ſolitaire, que Dieu l'eût choiſi pour conſerver la ſanté des corps de ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Egliſe, & pour ſoutenir enſuite la piété de celles qui ne pouvoient après Dieu avoir d'autre appui que lui. En rendant ces importans ſervices, il étoit en même tems le mépris des orgueilleux & la conſolation des humbles. Des gardes inſolens ſe mocquoient de lui. Ils croyoient lui faire honneur en le voyant, de l'appeller d'un air faſtueux, *mon ami*. Il fit voir juſqu'où alloit ſa patience, en ſupportant leurs inſultes ; & comme on voyoit d'un

côté juſqu'où alloit le plus haut point de l'impudence, on voyoit en lui de l'autre côté le plus bas dégré où l'humilité la plus profonde pouvoit s'abaiſſer.

Ces ſaintes filles qu'il a ſervies, dont la plûpart ſont déja allées à Dieu, & dont les autres, ſurvivant à leurs cheres meres, ſurvivent auſſi en quelque ſorte à elles-mêmes dans l'état où on les réduit, ſavent mieux que moi ce qu'elles lui doivent. Il vit & vivra dans leur ſouvenir. Leur charité ſubſiſte encore, & eſt toujours la même. Elles peuvent bien perdre les perſonnes qui ont eu l'honneur de les ſervir, mais elles ne peuvent perdre la mémoire de leurs ſervices.

Ces tems d'orage étant paſſés, dès que ſa priſon fut rompue, & qu'il eut la liberté de la campagne, avec quel nouveau zéle ſe redonna-t-il aux pauvres, pour les aller viſiter! Il faiſoit tous les jours ſept ou huit lieues pour ces exercices de charité, & les faiſoit à jeun & dans toute l'incommodité des tems; & tout épuiſé de forces & fatigué du chemin, il revenoit le ſoir prendre un morceau de pain de ſon qu'il mangeoit debout.

Qui d'entre les chrétiens a jamais pénétré plus avant dans cette intelligence bienheureuſe dont Dieu parle par le Prophete: *Beatus qui intelligit ſuper ege-*

num & pauperem ? Heureux celui qui comprend par la lumiere & le ſentiment de la foi, par cette intelligence qui eſt un don du Saint Eſprit, que ſervant un pauvre il ſert Jeſus-Chriſt même, & que donnant ſes ſoins à une perſonne malade & mourante, il les donne au Sauveur même qui eſt immortel & tout-puiſſant. Cette foi eſt rare. Il eſt aiſé d'en avoir la penſée dans l'eſprit, mais il n'eſt pas aiſé d'en avoir les ſentimens gravés dans le cœur.

Avec quel reſpect M. Hamon recevoit-il Jeſus-Chriſt lorſqu'il venoit à lui ! Et avec quelle conſolation aura-t-il entendu ces paroles en paroiſſant devant ſon Juge & ſon Sauveur : *J'ai été malade, & vous m'avez viſité !* Plus ce pieux ſolitaire voyoit le nombre de malades ſe multiplier, plus il redoubloit ſa joie, eſpérant que Jeſus-Chriſt qu'il adoroit dans eux comme ſon Roi & ſon Dieu, multiplieroit à proportion ſes graces. La mort ſeroit devenue glorieuſe pour lui dans cet exercice, & il auroit été vraiment un martyr de la charité. Il trouvoit ſon repos dans leur rafraichiſſement, & ſa conſolation dans la conſolation qu'il leur rendoit. Il entroit dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne avec plus de reſpect, que les Médecins des Rois n'entrent dans leur Louvre. Il n'étoit re-

buté ni des chemins pénibles, ni des dégoûts qu'il falloit eſſuyer avec ces perſonnes. Il apprenoit en les voyant à diſputer de la pauvreté avec eux. On a ſouvent vu des larmes de joie aux yeux de ces malades. Ils avoient moins de douleur de ce que leurs maladies leur faiſoient ſentir qu'ils étoient hommes, que de joie de ce qu'elles leur attiroient la préſence d'un ſi ſaint homme. Combien tâchoit-il de ſe rendre en tout ſemblable à eux! Il ſembloit qu'il alloit étudier chez eux, comme dans autant d'écoles, des leçons toujours nouvelles de pauvreté.

Combien ſon extérieur faiſoit-il voir le grand amour qu'il avoit pour la vertu! Qui a jamais vu un homme habillé plus pauvrement? Nous avions de la peine de voir que tant de mérite fût caché ſous un extérieur ſi mépriſable. Ses propres freres, quoique vêtus auſſi très-modeſtement, pouvoient à peine approuver ſa modeſtie, & en étoient preſque ſcandaliſés. Je me redemande encore aujourd'hui, s'il eſt poſſible qu'un ſi grand homme ait traverſé ſouvent tout Paris dans cet équipage. J'avoue ma foibleſſe: j'ai rougi quelquefois de ſa pauvreté; & lorſqu'il nous venoit voir, je lui ai caché ſes vêtemens uſés, pour y en ſubſtituer adroitement de moins pauvres. Mais hélas! avec quelle force réſiſtoit-il à mes

artifices ! Avec quelle assurance paroissoit-il en cet état devant les princes ! Avec quelle sainte audace se faisoit-il voir ainsi travesti à ses confreres les Docteurs en médecine, qui contemploient en lui des robes & des habits de doctorat inconnus à la faculté, dont ils savoient pourtant qu'il étoit le plus grand ornement & la principale gloire ! Ils disoient qu'il n'avoit d'un Médecin que la grande charité & la profonde science : du reste on l'auroit pu prendre, à ne voir que ses habits, pour un payſan fort ignorant & fort grossier. Ils souhaitoient qu'il prît des vêtemens plus propres ; & quoique ces habits ne lui eussent pas donné plus de lumiere pour dresser ses ordonnances, ils croyoient qu'un extérieur un peu plus poli en auroit mieux soutenu la gravité.

Que sa mémoire soit à jamais en bénédiction dans l'Eglise, & particuliérement dans le désert où il a fini sa bienheureuse course. Dieu le récompensera du zéle qu'il a eu pour lui donner en ce lieu une épouse en la personne de sa niéce. Que n'a-t-il point fait ! Quelles prieres, quelles larmes n'a-t-il point répandues ! Quelles exhortations pressantes, afin que Dieu secondât ses désirs ! Il désiroit, il demnndoit que Dieu se procurât en elle une victime. C'est ce

qu'il me dit à moi-même en la recommandant à mes prieres, *Deus provideat ſibi victimam*; & en empruntant cette parole d'Abraham, il me paroiſſoit auſſi en avoir la gravité & la foi. Quel pere auroit pu faire pour une fille ce qu'il a fait pour cette niéce? Qu'il en reçoive dans le ciel une éternelle récompenſe.

Ce ſaint ſolitaire a prêté ſa plume pour louer tous ſes amis morts; & tous ſes amis morts enſemble, s'ils revenoient au monde, auroient peine à faire pour lui un éloge tel qu'il mérite. Sa mémoire vit de toutes parts dans les belles, les juſtes & véritables louanges * qu'il leur a données; & ces chefs-d'œuvre d'eſprit & de piété ſont comme autant de fleurs qui le couronnent lui-même, & conſacrent ſes amis défunts. †

Mais après le malheur de ſurvivre à tant de perſonnes d'un ſi grand mérite, je n'attendois pas encore celui de ſurvivre à M. de Tillemont, ¶ & de perdre en lui une des plus douces conſolations que j'euſſe. C'étoit d'avoir de tems en tems la joie de l'embraſſer.

* Il parle des Epitaphes qu'a fait M. Hamon, & qu'on voit dans le Necrologe de Port-Royal.

† M. Hamon eſt mort à port-Royal des champs le 22 Février 1687, âgé de 69 ans

¶ M. de Tillemont eſt mort à Paris âgé de 61 ans, le 10 Janvier 1698, a été enterré à Port Royal des champs.

Je l'ai connu lorſqu'il étoit encore enfant. Il avoit dans ſes tendres années l'innocence qu'on peut ſe figurer que lui avoit conſervée la maiſon d'un pere chrétien : mais à cette innocence il joignoit une gravité & une ſageſſe qui ſurprenoit. Lorſqu'il croiſſoit en âge ſous nos yeux & notre conduite, il apprenoit les langues qui lui donnoient alors l'éloignement des jeux innocens. Pendant que les autres enfans qui étoient avec lui donnoient quelque relâche à leur eſprit, aux jours deſtinés à cela, & ſe donnoient tout entiers à leurs divertiſſemens, il s'enfermoit lui ſeul dans la chambre. Voyant l'hiſtoire & la géographie, il réduiſoit par alphabet tous les noms marqués dans une carte, & jettoit ainſi dès l'âge de neuf à dix ans les fondemens de cette ſcience hiſtorique, où il a fait voir ſon extrême pénétration & ſon incroyable exactitude.

J'eus la conſolation d'être préſent à ſon ordination, lorſqu'il reçut la prêtriſe. J'eus même l'honneur de l'avoir chez moi en retraite, lorſqu'il ſe diſpoſoit à cette grande action. Il quitta la maiſon de Monſieur ſon pere & de Meſſieurs ſes parens pour ſe retirer avec moi. J'eus l'honneur d'aſſiſter enſuite à ſon premier ſacrifice. Avec quelle longue ſuite de retraite & d'actions de piété s'y prépara-

t-il ! Quelle odeur de ſainteté répandoit-il dans tout le monde qui y étoit préſent, & qui l'attendoit avec autant d'impatience qu'il avoit tâché d'y apporter de retardement ! Avec quelle joie reçut-on l'impoſition de ſes mains à la fin du ſacrifice ? Je puis dire que je n'ai vu perſonne frappé d'un plus profond reſpect pour Dieu, ni le ſervir à l'autel ou ailleurs avec plus de révérence. Faut-il donc tant s'étonner qu'on l'ait tant honoré pendant ſa vie & après ſa mort, lui qui a tant honoré le Seigneur.

Sa mémoire ſans doute ſera en vénération dans la ſuite de tous les ſiécles. Heureux dans ce malheur des tems, qui rendoit les plus honnêtes gens inutiles & les obligeoit à ſe tenir renfermés, qu'il ait pu au moins former pour Dieu quelques jeunes gens, qui pour faire de grands progrès dans la piété, n'avoient beſoin d'autre choſe que de l'exemple de celui avec lequel ils vivoient ! Ils lui liſoient les Ecrits des ſaints Peres, mais il leur en faiſoit voir la pratique en ſa perſonne. Sa vie toujours uniforme, toujours grave, toujours ſemblable à elle-même étoit pour ceux qui en étoient témoins, une leçon puiſſante qui emportoit les cœurs en éclairant les eſprits, & qui faiſoit imiter avec joie ce qu'on voyoit avec admiration. Quelle force

d'eſprit ! Quel amour pour la régularité ! Il vivoit ſeul & ſans témoins, mais Dieu ſeul qui lui étoit toujours préſent lui tenoit lieu de tout. Le reſpect qu'il avoit pour ſa préſence, étoit plus puiſſant ſur ſon eſprit, que tout ce qui auroit pu le ſoutenir à l'extérieur. Ce qu'il avoit fait dans les premieres années, il a toujours continué de le faire, ſans aucun relâchement juſqu'à la fin de ſa vie.

J'ai eu l'honneur de l'aller voir aſſez ſouvent à ſa maiſon de campagne. J'avoue que toutes les fois que je m'approchois de ce château, je me ſentois tout ſaiſi d'un certain reſpect qui me faiſoit trembler ; & qu'en mettant le pied dans les premieres avenues, le ſilence & la ſolitude qui y régnoient m'imprimoient un je ne ſais quoi qui mêloit un certain tremblement à la joie que je ſentois. Un effroyable tonnere me ſurprit une fois lorſque j'étois en chemin pour l'aller voir ; mais il me ſuffiſoit d'enviſager de loin ſa maiſon pour n'être plus occupé d'autre choſe. Avec quelle gravité recevoit-il ſes amis ! En le voyant ſortir ſi ſérieux de ſa ſolitude, on ſe reprochoit de le venir troubler, & on s'accuſoit d'avoir été pouſſé par un eſprit trop humain à viſiter un homme que Dieu lui-même avoit placé dans cette retraite, & qui y tenoit Dieu avec lui, à qui il

offroit fréquemment ſes ſacrifices, s'y préparant toujours par des prieres ferventes, par des déſirs embraſés, & par des larmes abondantes.

Quelle joie auſſi lorſque j'avois le bonheur de le recevoir chez moi ! grace qu'il m'accordoit tous les ans vers les vacances, lorſqu'il interrompoit un peu ſes travaux pour faire une revue générale de ſes amis à Paris & en pluſieurs endroits de la campagne. N'étois-je pas tout parfumé de ſes viſites ? Son entretien toujours réſervé, mais toujours plein d'onction, ne pénétroit-il point juſqu'au cœur ? Ne ſuis-je pas encore tout rempli, au moment que j'écris ceci, de la ſageſſe de ſes réponſes, lorſque je lui demandois quelques avis ? Et la ſolitude opiniâtre où je me tiens comme cloué, n'eſt-elle pas le fruit de ſes conſeils? Lorſque je le conſultai ſi je pouvois ſatisfaire le déſir que ma ſœur religieuſe témoignoit pour que je l'allaſſe voir : *Ma vie*, me dit-il, *me permettroit à moi cette viſite ; mais pour vous vous vivez de telle ſorte que vous ferez mieux de ne la pas faire.* La derniere fois que le vis ici à Melun, il me trouva dans mon appartement qui eſt aſſez retiré. J'avois la canne à la main prêt à partir. Après les premiers complimens & embraſſemens, il me demanda où j'allois. Je lui répondis

que jallois d'ordinaire tous les jours paſſer la journée à la campagne. Il m'écouta tranquillement, & me dit enſuite avec ſon air grave & poſé, mais qui en peu de paroles diſoit beaucoup : *Vous êtes bien ici, mais vous êtes encore mieux à la campagne.* Je puis dire que je reçus cette réponſe, comme ſi elle fût venue de Dieu-même, & je l'ai toujours regardée comme la régle de ma conduite. Si j'avois une priere à faire à Dieu pour ſon Egliſe, qui eſt l'objet de mes penſées & de mes ſouhaits ſur la terre, quelle meilleure demande pourrois-je faire, que de lui donner des Prêtres ſemblables à celui dont nous parlons, & de lui donner en même tems des jours plus tranquilles; afin que dans ſa paix elle pût faire jouir en repos ſes enfans des conſeils & des lumieres de ces hommes pacifiques ?

Il vivoit de telle ſorte dans ſa ſolitude & avec une ſi grande circonſpection, que comme on ne craignoit rien de lui, on l'y laiſſoit en repos, parce qu'il y laiſſoit les autres. On ne craignoit rien d'une plume qui étoit toute conſacrée à un travail ſi innocent. Lorſque preſque tous les honnêtes gens étoient dans un ſilence forcé, il parloit par ſes Livres & faiſoit revivre l'antiquité dans un ſiécle où elle étoit bien oubliée, & qui étoit fécond

au contraire en beaucoup de nouveautés. Il ne s'eſt point épouvanté de cette vaſte entrepriſe. Il a ſû par ſa lumiere démêler le vrai d'avec le faux. Il a purgé l'hiſtoire d'une infinité de fables que des auteurs peu habiles avoient inventées ou débitées, & auxquelles la crédulité d'un peuple ſuperſtitieux & ignorant avoit pendant long-tems donné du poids, & laiſſé prendre d'aſſez profondes racines.

Quel fond de reconnoiſſance a-t-il témoigné pour toutes les perſonnes qui lui avoient rendu le moindre ſervice! J'en ſuis un exemple; & la confuſion que j'en ai, m'empêche de m'expliquer davantage. Il croyoit avoir obligation à Port-Royal, & il y avoit tellement fixé ſon cœur, qu'ayant ſa maiſon de campagne où il vivoit très-retiré, il l'avoit quittée pour en faire bâtir une dans ce déſert, où il avoit réſolu de s'enfermer avec ſes Livres pour le reſte de ſes jours. Lorſque le malheur des tems l'obligea de la quitter, il ſoupiroit vers elle. Il n'employoit point le grand crédit de Monſieur ſon pere, ni la faveur de Meſſieurs ſes parens auprès des Grands, pour avoir des bénéfices ou des emplois dans l'Egliſe, mais pour retourner à ſa maiſon de Port-Royal. C'étoit-là toute ſon ambition. Il eſt vrai qu'il a trouvé tout inéxorable: cette porte lui a toujours été

fermée. Il a eu la même récompenſe que tant d'autres gens de mérite qui y étoient, qu'on a eu aucun égard à ſa capacité, & qu'on l'a laiſſé comme banni, ſans aucun emploi, & inutile à l'Egliſe, hors le ſervice qu'il lui rendoit par ſes Livres; ce que même on lui refuſa pendant quelques années, & qu'on ne lui accorda enfin qu'avec peine.

Mais j'ai tort de me plaindre qu'on vous ait laiſſé inutile, ſerviteur de Dieu. Vous avez rempli une place unique, & vous avez donné à l'Egliſe un exemple ſingulier qui arrêtera tous ceux qui le conſidéreront mûrement, & qui tempérera un peu cette démangeaiſon ſi univerſelle qu'on a dans ce ſiécle, de s'ingérer de ſoi-même dans la conduite des ames, de briguer des charges eccléſiaſtiques, & de ne point ſouffrir le repos. Vous avez été dans votre maiſon de campagne comme une ville ſituée ſur une montagne, comme une lampe élevée ſur le chandelier, comme une voix qui crioit de-là, qu'un chacun ſe tînt dans l'ordre & qu'on ne ſortît point de ſa place par impatience.

On ne vous auroit pas laiſſé ſi tranquile dans ces premiers ſiécles, que vous nous avez rendus ſi préſens. On auroit pu abréger un peu vos hiſtoires, afin que vous-même puſſiez devenir une partie conſidérable

conſidérable de l'hiſtoire. Mais vous ne vous apperceviez point de votre mérite, & étant par votre ſageſſe, par votre ſcience, encore plus par votre vertu, capable de toutes choſes, votre humilité vous a toujours fait croire que vous étiez inutile à tout. Que votre exemple un jour confondra de monde ! La ſeule vue de cette retraite ſi ſilentieuſe où vous avez vécu, doit faire rougir ces eſprits ardens qui n'ayant, ni la vérité dans l'eſprit, ni la charité dans le cœur, ni la ſainteté dans les mœurs, ni les lumieres dans l'ame, tâchent de s'élever comme des lampes pour jetter de cette élévation où ils ſont montés par tant de baſſeſſes, une fumée noire qui les déshonore eux-mêmes & qui bleſſe ceux qui les voient. Votre maiſon de Tillemont reprochera éternellement à notre ſiécle la honte d'avoir été ſi peu frappé des vertus les plus nobles, & de les avoir laiſſées ſe cacher & comme s'éteindre dans un coin du monde, pendant qu'il s'empreſſoit à élever aux emplois, la baſſeſſe, l'ignorance & le vice.

Mais puis-je ceſſer de parler du fils, ſans dire auſſi un mot du pere ; de ce vénérable vieillard, qu'on peut regarder comme un véritable patriarche, par ce grand nombre de perſonnes ſaintes qui rempliſſoient ſa famille ? Cet admirable

pere, qui cent fois s'etoit promis de voir cette perle de ſes enfans l'aſſiſter à la mort, & le ſecourir à ce triſte & terrible paſſage, de ſes ſacrifices, de ſes prieres, de ſes exhortations, ne put ſans une extrême douleur le voir enlever à ſes yeux, & rendre lui-même les honneurs funébres à celui qui devoit être le principal ornement de ſes funerailles. Ce coup ſi peu attendu, & qui paroiſſoit ſi contraire à l'ordre de la nature, l'accabla de telle ſorte qu'il y ſuccomba. Il ne put ſurvivre à celui qui faiſoit toute la joie de ſon cœur. Il ſemble que la mort en fermant les yeux du fils, eût ouvert ceux du pere pour lui faire encore mieux connoître l'excellente vertu du fils qu'il perdoit. Son cher fils de Tillemont lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit. Son grand mérite l'occupoit tout, ſans néanmoins qu'il s'attribuât rien des rares qualités que Dieu lui avoit données. Il ſe ſouvenoit en pleurant, que ce fils ne lui avoit jamais fait de peine, ni cauſé le moindre chagrin par une ſeule parole mal réglée, & c'étoit cette vertu qui lui rendant ſon fils plus précieux lui en rendoit la perte plus amere. En voyant cette ſource de conſolations qu'il tiroit ſi ſouvent de lui, comme tarie, ſon ame en reçut une plaie qui devint mortelle.

Après avoir donné à ce cher fils la vie

du corps, il s'étoit mis en peine de lui conſerver celle de l'ame, en lui procurant une éducation très-chrétienne. Sa propre maiſon, quoique bien réglée & ſi ſainte, ne lui parut pas encore aſſez bonne pour cela. Il chercha d'autres lieux où ce fils pût encore mieux ſucer la piété, en même tems qu'il étudioit les langues.

Dieu récompenſa ce ſoin ſi religieux, & lui donna ſans comparaiſon plus qu'il n'eſpéroit. Il ne déſiroit que de voir ſon fils vivre en bon chrétien, & il le voyoit vivre en excellent Prêtre. Il déſiroit de le voir bien inſtruit, & il le voyoit capable d'inſtruire l'Egliſe. Ainſi en le pleurant comme un fils, il le pleuroit preſque comme s'il eût perdu un pere. Il gémit de ſe voir obligé de prêter ſes mains tremblantes au triſte office de lui fermer les yeux, & de recevoir ſes derniers ſoupirs, lui qui étoit ſur le point de rendre les ſiens. Il regrettoit d'avoir ſi long-tems différé de mourir pour recevoir ce rude coup. Mais il ne faut pas s'étendre ſur ſa douleur, ni chercher des paroles pour l'exprimer : ſa mort qui ſuivit peu de jours après, dit plus que tout ce qu'on en pourroit dire.

Falloit-il, mon Dieu, que vous prolongeaſſiez la vie de ce pieux vieillard, afin que ſon autorité caſsât la derniere

diſpoſition teſtamentaire du fils, par laquelle il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetiere de Port-Royal des champs ? La piété de ces ſaintes Religieuſes ſe trouva un peu bleſſée de cet ordre du ſaint Prêtre. Elles étoient ravies d'avoir ce ſacré dépôt chez elles ; mais elles étoient fâchées que cet oint du Seigneur fût enterré dans un lieu qui leur paroiſſoit peu convenable à ſon caractere. Elles s'adreſſerent à ce ſage pere pour trouver bon que l'on appellât à lui du teſtament du fils, que lui ſeul étoit capable de réformer ; & il leur donna la permiſſion qu'elles ſouhaitoient de l'enterrer au dedans. Je ne veux, pour faire voir la piété de ce ſaint vieillard, qui ſurvécut à ſon fils de peu de jours, que mettre ici un Ecrit qu'il avoit continuellement en vue, & où il marque de quels yeux il regardoit la mort, qu'il voyoit bien n'être pas éloignée :

[J'adore, ô mon Dieu, votre Etre éternel. Je remets entre vos mains celui que vous m'avez donné, pour être détruit quand il vous plaira par la mort que j'accepte avec ſoumiſſion, en union de celle de Jeſus-Chriſt, en eſprit de pénitence ; & dans cette vue je m'en réjouis, & j'eſpére que l'acceptation que j'en fais, attirera ſur moi votre miſéricorde pour me faire heureuſement arri-

ver à ce redoutable jour. Je désire, mon Dieu, par ma mort, vous faire un sacrifice de moi-même, pour rendre hommage à la grandeur de votre Etre par l'anéantissement du mien. Je désire que ma mort soit un sacrifice d'expiation qui vous agrée, ô mon Dieu, pour satisfaire à votre justice pour tant d'offenses que j'ai commises; & dans cette vue, j'accepte tout ce que la mort a de plus affreux aux sens & à la nature.

Je consens, ô mon Dieu, à la séparation de mon ame d'avec mon corps, en punition de ce que par mon péché je me suis séparé de vous. J'accepte la privation de l'usage de mes sens en satisfaction des péchés que j'ai commis par eux. J'accepte, ô mon Dieu, que je sois foulé aux pieds & caché en terre pour punir mon orgueil, qui m'a fait chercher à paroître aux yeux des créatures. J'accepte qu'elles m'oublient & ne se souviennent plus de moi, en punition du plaisir que j'ai eu d'être aimé d'elles. J'accepte la solitude & l'horreur du tombeau, pour réparer mes dissipations & mes amusemens. J'accepte enfin la réduction de mon corps en poudre & en cendre, & qu'il soit la pâture des vers, en punition de l'amour désordonné que j'ai eu pour mon corps. O poudre, ô cendre, ô vers, je vous reçois, je vous

chéris, & vous regarde comme les inſtrumens de la juſtice de mon Dieu, pour punir l'orgueil qui m'a rendu rebelle à ſes ordres. Vengez ſes intérêts, réparez les injures que je lui ai faites, détruiſez ce corps de péché, cet ennemi de Dieu, ces membres d'iniquité, & faites triompher la puiſſance du Créateur ſur la foibleſſe de ſon indigne créature. Je m'y ſoumets, ô mon Dieu, & au jugement que vous ferez de mon ame au moment de ma mort.]

Il faut que je me borne ici. Je voudrois marquer tout ce qui me reſte dans l'eſprit, de ces grands hommes; mais je crains de les rabaiſſer en parlant d'eux. J'ai de la douleur que ma plume ne puiſſe ſuivre ni mon eſprit ni mon cœur, & qu'un auſſi foible pinceau que le mien ne puiſſe tracer un tableau qui ait quelques traits de ces Meſſieurs. Je ne puis, ni les effacer de mon imagination, ni les repréſenter au dehors tels que je me les repréſente au dedans de moi. Il faudroit un M. Arnauld, un M. de Saci, ou un M. le Maitre pour parler dignement de ces grands hommes. On les avilit par des eſſais imparfaits & par des foibles tentatives, & je trouve que le plus ſûr pour moi, eſt de ne point parler d'eux, mais de me taire. Il vaut mieux les entendre parler eux-mêmes dans leurs Ou-

vrages & dans les productions céleſtes de leur eſprit. J'y trouve par-tout un tableau fidéle de leur piété & de leur ſcience. Je me fais une grande joie de l'eſpérance dont je me flatte d'être un jour réuni avec ces ſerviteurs de mon Dieu.

Mais, mon Dieu, que je ne me trompe point moi-même par des eſpérances mal fondées; que j'écoute plutôt cette ſecrette agonie que je reſſens, lorſque je rappelle en ma mémoire tout ce que j'ai vû dans votre ſainte maiſon. La frayeur me ſaiſit ſi fort à ce ſouvenir que je ne ſais plus où j'en ſuis. Autant de perſonnes qui me reviennent dans l'eſprit, ſont autant de témoins que vous ſoulevez contre moi : *Inſtauras adverſùm me teſtes tuos.* Je ſuis moi-même en les voyant, un de ces témoins, & je me joins à eux pour porter témoignage contre ma lâcheté. La diſproportion de la vie que je mene, avec celle que je leur ai vû mener, m'épouvante, & j'avone que je préviens par avance votre jugement. Je ſuis le premier à condamner ma pareſſe, comme j'ai bien ſujet de craindre que vous ne la condamniez un jour. Il me ſemble que vous dites du ciel ce que S. Paul diſoit aux fidéles : *Non ita didiciſtis Chriſtum.* Ce n'eſt pas ainſi que vous avez appris

à pratiquer la pénitence, ſi néanmoins vous l'avez jamais appris. Mon Dieu, rien ne vous eſt caché, & vous voyez là-deſſus quels ſont mes gémiſſemens. Je vous laiſſe parler, mes yeux & mes ſoupirs : la plume me tombe des mains. J'avoue que ma frayeur eſt juſte, & je crains de ne pas aſſez craindre.

Quoi ! M. Arnauld, cet homme unique en notre ſiécle, qui a conſommé toute ſa vie depuis ſa premiere jeuneſſe juſqu'à ſa derniere vieilleſſe à défendre votre vérité : M. Arnauld, ce prodige de nos jours, & encore plus grand par ſa vertu que par ſa ſcience : M. Arnauld dont toute la vie a été un enchaînement de perſécutions, ne laiſſe pas en penſant à la mort, & en repaſſant devant vous toute ſa vie en abbrégé, de vous témoigner & de le témoigner en même tems à toute l'Egliſe par une eſpéce de Teſtament, qu'il a un regret ſenſible de n'avoir pas profité autant qu'il le devoit de ces exemples de vertus. Il porte cette douleur devant ſes yeux, & la repréſente devant les vôtres dans cette eſpéce d'exil qui le ſéparoit d'avec ſes amis, & dans la vie du monde la plus ſanctifiante. Les colomnes tremblent de la ſorte, les cédres du Liban ſont agités juſques dans leurs racines profondes : que doit donc faire un vil arbriſſeau

comme moi ? Et que ne dois-je point craindre de l'abus de tant de graces, de tant de connoiſſances, de tant d'exemples qui m'ont appris à marcher dans la voie étroite, où je n'ai pas le courage de marcher auſſi ferme que je le devrois, & avec autant de zéle qu'ils le faiſoient ?

Que dirai-je à Dieu quand il me repréſentera tant d'années paſſées avec ſi peu de fruit, en un lieu où des perſonnes que vous aviez touchées venoient de tous les endroits du monde, & ſe tenoient heureuſes d'avoir ſeulement une vue paſſagere d'un lieu qui renfermoit dans ſon ſacré ſilence tant de ſaints Prêtres, tant d'excellentes Religieuſes, tant de vertueux Solitaires ? Un lieu qui a vu ſortir de ſon ſein tant d'ames généreuſes, qui par l'exemple de leur vie uniforme, ont appris en divers endroits du monde de quelle maniere on y vivoit, un lieu que non-ſeulement les perſonnes de piété, mais que les ſages mêmes du monde venoient voir avec admiration ; un lieu enfin qui étoit vénérable non-ſeulement aux perſonnes d'une naiſſance commune, mais aux gens mêmes de la plus haute qualité, qui y venoient apprendre de quelle maniere il falloit préférer la ſimplicité chrétienne au faſte du monde, & la croix de Jeſus-Chriſt aux vains plaiſirs d'ici bas ?

Que pourrai-je donc vous répondre, ô mon Dieu, lorſque vous me demanderez l'uſage que j'ai fait de la vue, des avis & de la conduite de ces admirables perſonnes ? Il eſt vrai que je mene la vie la plus retirée qu'il m'eſt poſſible, comme je l'ai vû faire ; & c'eſt peut-être à cela ſeul que ſe réduit tout le ſoin que je prends de les copier. Il eſt vrai que je me tiens renfermé & reſſerré le plus étroitement que je puis, au milieu d'une ville dont je connois à peine les rues, ſans connoître d'autre chemin que celui de l'Egliſe, & ſans me donner la liberté de faire bien des viſites, où je pourrois même trouver aſſez de néceſſité. Je tâche dans cette retraite de garder le ſilence, mais je ne laiſſe pas de trembler lorſque je me demande ce que c'eſt que ma retraite. Mon corps y eſt à la vérité, mais où eſt mon ame ? Ma ſolitude eſt ſtérile & oiſive. Quel ſolitaire ſuis-je, ô mon Dieu ? Je me conſidére en parlant avec les perſonnes qui ont été mes maîtres & mes peres dans la piété, comme ces valets fainéans, comme ces ſerviteurs lâches & pareſſeux, qui lorſque leur maître leur apprend leurs devoirs, choiſiſſent ce qui leur plaît dans ce qui leur eſt marqué, en laiſſant le reſte. Ils cherchent dans ce qui leur eſt ordonné ce qui eſt

de leur goût, & le font, & ne penſent plus à exécuter les autres ordres qu'ils avoient reçus. Ils obéiſſent à une partie de leurs devoirs en mépriſant l'autre; & ne faiſant ainſi que ce qui eſt de leur fantaiſie, ils ne font jamais, à proprement parler, la volonté de leur maître, mais ſeulement la leur propre.

Voilà mon état & l'état où votre fidéle ſervante la Mere Angelique réduiſoit preſque tout le bien des perſonnes de piété qui vivent dans le monde. *Ici*, diſoit-elle de ſon monaſtère, *on fait toujours la volonté de Dieu, & vous dans le monde vous faites la vôtre depuis le matin juſqu'au ſoir.* Vos fidéles ſerviteurs, mon Dieu, gardoient la retraite, & m'apprenoient à la garder: mais combien la rempliſſoient-ils de priéres vives, de gémiſſemens pouſſés avec violence, & de votre préſence continuelle! Qu'a ma retraite de tout cela? Qu'elles le ſavoient bien ces ames éclairées de vos lumieres! C'eſt qu'elles connoiſſoient bien le dedans de l'homme. Combien de fois leur ai-je ouï faire la peinture, & comme une eſpéce d'anatomie de toutes les ſortes de retraites? Les unes, diſoient-elles, ſont des retraites de philoſophes, & d'orgueil; les autres de chagrin; celles-ci de timidité; celles-là de molleſſe, de commodité, de

pareſſe, de délicateſſe. Il y a des retraites de gens qui comme moi ſe tiennent retirés parce qu'ils ne ſont propres à rien, qu'ils aiment une paix molle, & qu'ils ſont incapables de rien faire dans le monde. Croirai-je, ô mon Dieu, que cette ſorte de retraite ſoit d'aucun mérite devant vous ? ou puis-je me glorifier que j'imite en quelque choſe mes bienheureux peres ?

Etant le fils ſpirituel de ces hommes admirables, je devrois porter en moi l'image de leurs vertus par la reſſemblance de mes mœurs ; mais ma vie eſt ſi différente de la leur que je n'oſe preſque croire qu'ils me reconnoiſſent pour leur fils. Je laiſſe avilir en moi ce titre d'honneur par l'indignité de ma conduite. Je me flatte en vain d'avoir été honoré de l'amitié de ceux dont la connoiſſance ne ſervira qu'à me rendre plus coupable, ſi je n'ai plus de fidélité à retracer leurs vertus. Je rougis quand je vois quelquefois des perſonnes qui voudroient juger de moi par vos ſerviteurs, & me croire quelque choſe parce que j'ai eu le bonheur d'être long-tems avec eux. Ils regardent comme un ſujet de gloire pour moi ce qui fait ma plus grande confuſion.

Ces pieux ſolitaires avoient les caracteres de la ſainteté gravés bien avant en

eux : pour moi je ne ſuis que cendre & que boue. La foibleſſe de mes yeux ne peut ſoutenir l'éclat de leur vertu. Ils ſe ſont lavés & ſont blancs comme de la neige ; je ſuis tout noir de péchés. Je n'ai jamais mieux compris que Port-Royal étoit véritablement comme un déſert, que lorſque je n'y ai plus été. Dans quel oubli des choſes du monde y vivois-je ! Et de quelle paix y jouiſſois-je quand j'y demeurois ! Depuis ce tems-là, quelles agitations ! Les relations qu'il faut avoir dans le monde, & les perſonnes avec qui je ſuis, quoique très-ſages & d'un grand mérite, m'embarraſſent, & me diſtraient. Je ſuis pour ma perſonne particuliere dans une grande liberté, ſans aucun lien qui m'engage. Cependant des perſonnes, qui par l'affection qu'elles veulent bien avoir pour moi, me regardent comme leur tenant lieu de pere, me tiennent par leur amitié dans les chaînes. Je ſuis dans ma vieilleſſe ſans parens ſelon la chair, & je me laiſſe enlever cette liberté avec laquelle je devrois reſpirer vers Dieu.

Voyez, mon Dieu, ſi je dois me plaindre de mon état, ou ſi je m'en dois louer : s'il doit m'arracher les larmes, ou exciter ma joie. O heureux port ! où je n'avois rien de ces embarras d'eſprit, où je pouvois dire que toutes mes

affaires étoient renfermées en moi-même, & où je n'avois point d'autre ſoin que celui de me ſanctifier. Heureux port ! On goute encore en vous la même tranquillité que j'y goûtois autrefois.

Puiſſent ces ſaintes ames qui y vivent ſi paiſiblement, jetter ſur moi un regard de compaſſion, afin que dans ma vieilleſſe je tire le ſecours de mon ame du même lieu d'où je l'ai tiré dès ma jeuneſſe ! Que ces grandes ames n'en mépriſent pas une petite qui eſt bien foible. Que le troupeau de Jeſus-Chriſt ne dédaigne pas une brebis malade & égarée. Quel déluge de maux a fondu ſur ces brebis nnocentes ! Avec quelle avidité voudroit-on dévorer ces reſtes précieux, qui ſoutiennent encore une maiſon qu'on voudroit raſer juſqu'aux fondemens !

Juſqu'ici cet édifice eſt demeuré ferme. On a pu y faire des bouleverſemens, en arracher les colomnes & les tranſporter ailleurs ; mais il étoit bâti ſur la pierre ferme. On n'y voit plus ce grand nombre de temples vivans qui s'y bâtiſſoient, mais on y voit la même ferveur. Ces ſacrés chœurs de vierges, plus redoutables aux démons que les armées rangées en bataille ne le ſont aux hommes, n'y ſont point ſi nombreux. Il n'y a que leur piété qui ſoit augmentée. Il ne leur eſt demeuré de leurs per-

ſécutions paſſées, que la vertu qui les leur avoit attirées. Ceux qui les combattoient ſi violemment n'ont fait autre choſe que de leur procurer de grands biens malgré eux. Voulant les détruire ſur la terre, ils ne voyoient pas qu'ils tailloient pour le ciel des pierres vivantes, & qu'ils les rendoient propres à y occuper la place que le céleſte architecte leur avoit deſtinée.

Et pour nous, mon Dieu, qu'ont fait ceux qui nous ont chaſſés de ce lieu? Ont-ils été aſſez aveugles pour ne pas voir l'inutilité de leurs projets? Ne devoient-ils pas comprendre que c'étoit en vain qu'ils nous éloignoient de ce ſaint lieu, & que nos corps en étant arrachés, nos cœurs y étoient attachés plus étroitement? Ont-ils cru pouvoir agir ſur l'ame au même tems qu'ils ont agi ſur le corps, & en ôtant la liberté à l'un l'ôter auſſi à l'autre?

J'avoue que quelquefois, ſentant les tranſports où je me trouve pour cette ſainte maiſon, j'ai peine à croire que ſi j'y étois préſent je l'aimaſſe davantage. Au contraire, comme notre malheur eſt de nous accoutumer peu-à-peu aux meilleures choſes, & de n'en être plus ſi touchés, peut-être que ſi j'y étois demeuré toujours, j'aurois perdu quelque choſe de ce goût & de cette tendreſſe

que je ſens de loin pour cette chere ſolitude. Ainſi peu s'en faut que je ne trouve que la colere de ces perſonnes, toute injuſte qu'elle eſt, ne laiſſe pas de nous être ſalutaire, & que Dieu par ſa miſéricorde tourne à notre avantage ce qu'ils avoient fait pour nous affliger. Nous leur ſommes obligés malgré eux de ce redoublement d'amour que nous ſentons pour ce lieu, qu'ils cauſent dans nous par l'éloignement forcé où ils nous retiennent; & nous déplorons la vanité des penſées des hommes qui font preſque toujours le contraire de ce qu'ils prétendent.

Heureux ceux qui ont trouvé le ſecret d'être auſſi ſolitaires dans le monde, que nous l'étions à Port-Royal, & qui ne perdant pas beaucoup de ce côté-là, gagnent peut-être de l'autre en conſervant un feu toujours nouveau pour un lieu qui ne peut s'effacer de notre mémoire, & que ni l'éloignement des lieux, ni la longueur du tems ne nous feront jamais oublier! Non, le ſouvenir de ce que nous y avons vu, & des vertus dont nous y avons été témoins, ne partira jamais ni de notre eſprit, ni de notre cœur.

Fin du Tome quatriéme.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
Des Matieres & des Noms du Tome IV. des Mémoires de M. Fontaine.

A

ACHERI, (Luc d') Bénédictin, détrompe Meſſieurs de Valois qui avoient quelque peine ſur Meſſieurs de Port-Royal. 341
ANNAT (le Pere) Jéſuite, Confeſſeur de Louis XIV, obtient du Roi à force de crieries qu'on mette à la Baſtille M. de Saci. 59
ARNAULD (Marie Angélique) Abbeſſe de Port-Royal. Son affection pour M. d'Epinoi, elle la témoigne à la mort. 224-225
Jugement qu'elle porte des perſonnes qui vivent avec piété dans le monde. 419-420
ARNAULD (Angélique de S. Jean) d'Andilly, Abbeſſe de Port Royal. Encourage M. de Saci ſon couſin avant qu'il entre à la Baſtille. 58
Ses ſentimens à la mort de M. de Saci, elle meurt peu après. 359-362
ARNAULD (Antoine), Docteur, défend courageuſement la ſaine doctrine : effet de ſes Ecrits : diſpoſitions de ceux qu'il combattoit, ſon caractere. 265. 266
Condamné par la Sorbonne, ſon intrépidité, un grand nombre de Docteurs ſe déclare en ſa faveur, Rome l'abſoud. 256. 257
Réfute les horribles calomnies de M. l'Archevêque d'Ambrun, par une requête au Roi : effet admi-

rable de cette requête. 128-132
Va remercier le Roi, qui le reçoit bien : concours pour voir ce grand homme : ſes admirables diſpoſitions. 170-174
Sa retraite de France, ce qu'on en penſe, ſes grandes vertus, ſon éloge ; il meurt en pays étranger. 177-194
Avis de conduite qu'il donne à M. le Duc de Liancourt, ſon attachement à ce Seigneur. 250. 251
ARNAULD DE LUZANCI (Charles-Henri) ne peut ſurvivre à M. de Saci ſon couſin & à la Mere Angélique de S. Jean ſa ſœur : ſa mort. 362-370
ATTACHE aux directeurs, comment elle peut être bonne, il faut s'accoutumer à ne s'attacher qu'à Dieu. 367
AUBRAI (M. d') Lieutenant civil, fait arrêter M. de Saci & l'interroge, auſſi bien que ceux qui demeuroient avec lui : manieres d'agir de ce Magiſtrat. 36-56
AVIS & régle de conduite pour un Seigneur de qualité. 233-249. 250-254

B

BAGNOLS (Guillaume du Gué de) Maître des requêtes, ſolitaire à Port-Royal : parallele de ce ſaint homme avec M. de Bernieres. 304-305
BARAIL (Monſieur) officier de la Baſtille ; quel étoit ſon mérite, rend de bons ſervices, ſa mort. 68-71
Fait joindre M. Fontaine à M. de Saci. 75-79
Dieu récompenſe ſa piété. 84-86
Sa bonté naturelle. 119
Ses inquiétudes ſur la ſanté de M. de Saci. 316
BARCOS (Martin de) Abbé de S. Cyran après ſon oncle M. du Vergier : ſes égards pour la maiſon de Port-Royal. 101
BAUDRI D'ASSON (Antoine de S. Gilles) Gentilhomme de Poitou, ſolitaire à Port-Royal. Ses bonnes qualités, ſon amour pour la pénitence, ſa mort. 98-103

BERNIERES (Charles Maignart) Maître des requêtes. Ses vertus, persécutions qu'on lui suscite, sa mort. 496-498. 302-305

BOUILLI (François) Chanoine d'Abbeville, solitaire à Port-Royal. Sa mort & son éloge. 95. 378

BOURNEAU (Mademoiselle) Tourriere de Port-Royal. Sa surprise & son affliction de la mort de M. Singlin. 12

BRINVILLIERS (Mademoiselle de) fille du Lieutenant civil d'Aubrai, célebre empoisonneuse, donne à son pere un poison lent qui lui cause la mort. 44

C

CLAUDE (Monsieur) Gentilhomme de Normandie retiré avec M. de Saci, interrogé par le Lieutenant civil & mis à la Bastille d'où il sort un mois après. 45. 59. 73

COLBERT (Monsieur) Ministre d'Etat sous Louis XIV. Sa sévérité contre un Commis. 115-116

CONDUITE. d'un Seigneur. *Voyez* Avis & regle de conduite pour un Seigneur.

CONTI (Armand-Jules prince de) tendresse de sa conscience. 268. 269

CONTI (Anne-Marie Martinozzi, princesse de) niece du Cardinal Mazarin, ses grandes vertus, sa mort. 267-273. 282. 286. 289

CONTI: (les jeunes princes de) leurs belles dispositions, le démon fait ce qu'il peut pour ruiner leur éducation. 274. 279-280

CONVERSION: ce qu'on doit faire après la conversion. 30. 31. 303. 304

E

ENFANS. L'éducation des enfans est un emploi considérable, détail de la maniere dont M. Lancelot gouvernoit les jeunes princes de Conti, qui peut servir de modele pour d'autres. 274-290

ESPINOI (Raphael le Charron d') fils du Baron de S. Ange, solitaire à Port-Royal. Sa mort, affec-

tion de M. de Saci & de la Mere Angélique pour lui. 218. 225
EVESQUE. Vertus & qualité d'un Evêque. 149-154

F

FEUILLADE (M. d'Aubuſſon de la) Archevêque d'Ambrun, prête ſon nom à une horrible requête au Roi contre Meſſieurs de Port-Royal : ſes effets. 126-132
FONTAINE : (Monſieur) Auteur de ces Mémoires. Ses incommodités. 19
Voit mourir entre ſes bras M. Singlin : ſes réflexions. 11-19
Arrêté avec M. de Saci eſt mené chez un Commiſſaire. 34-41
Ramené à ſon logis & interrogé par le Lieutenant civil. 51-53
On viſite ſes coffres. 54-56
Eſt mené à la Baſtille, paroît devant le Gouverneur. 60. 61
Eſt mis dans la même chambre que Monſieur de Saci. 77-79
Sort de priſon avec M. de Saci, qu'il accompagne chez ſes amis. 142. 165
Se retire dans la maiſon de campagne de M. Barail. 69-70
Se fait un plan de vie fort retirée. 160
Ses ſentimens ſur les diſpoſitions de Monſieur de Saci. 166-169
Sa priere à M. Arnauld pour ſoi-même & pour ceux qui ont perſécuté ce ſaint Docteur. 186-194
Demeure à Paris ou au voiſinage pour veiller à l'impreſſion de la Bible de M. de Saci. 196-305
Se croit coupable de n'avoir pas aſſez conſulté. 217
Fait ce qu'il peut pour demeurer avec M. de Saci : n'y réuſſit point. 305-308
Aſſiſte à l'enterrement de M. de Saci à Port-Royal des champs : ſon entretien avec la Mere Angélique de S. Jean Abbeſſe. 356-360
Va voir M. de Luzanci mourant, part qu'il prend

à ſa mort. 364-367
Sa vie retirée depuis la mort de M. de Saci, ce qui l'oblige de mettre fin à ſes Mémoires. 369
Ses liaiſons avec M de Pont-Château, qui l'engage à écrire ce qu'il ſavoit de Meſſieurs de Port-Royal. 371-382. 388-393
Son union étroite avec M. de Tillemont. 401-406
Ses beaux ſentimens dans le ſouvenir des grandes graces que Dieu lui a faites. 414-424
FONTPERTUIS. (Madame de) aſſiſte à l'enterrement de Monſieur de Saci à Port-Royal des champs. 356
FORMULAIRE, piége tendu aux honnêtes gens par les Jéſuites. 1-6
FOSSE' (Pierre-Thomas du) retiré avec M. Singlin qu'il veille dans ſa derniere maladie. 11
Etonné de l'irruption des Suiſſes du Lieutenant civil dans la maiſon de M. de Saci, où il demeuroit. 43
Interrogé pendant trois heures par le Lieutenant civil. 44
Mis à la Baſtille en même tems que M. de Saci, fort peu après. 60-61-73
Ses ſoins & ſa charité pour M. le Tourneux. 205-211.
FOSSE' (M. du Beroger du) frere cadet du précédent, interrogé lors de la viſite de la maiſon de M. de Saci. 45
Mis à la Baſtille, en fort peu après avec ſon frere. 60. 62. 73
FOURNIER (Louis) Chapelain de la S. Chapelle de Paris : ſes liaiſons avec M. de Saci, ſon éloge, ſa vertu, ſe démet d'un bénéfice en faveur de M. le Tourneux. 196-204

G

GAILLARD (l'Abbé) ami de M. Barail, ſa grande charité. 71
GOMBERVILLE (M. de) fait quelques vers pour M. de Pontis. 55

GONDRIN (Louis-Henri de) Archevêque de Sens édifié de la haute piété de Madame de Longueville, négocie par ſon avis la paix de l'Egliſe. 134-141.
Sa prévoyance. 143
Eſtime qu'il témoigne à M. de Saci, confiance qu'il a dans ſes lumieres & ſes avis. 148-149
Honneur qu'il ſe fait en différentes occaſions, ſa charité. 176.
GUILLEBERT (Monſieur) Docteur de Sorbonne, Curé en Normandie. Sa mort, enterré à Paris à Saint Médard. 35

H

HAMON (Jean) Docteur en médecine, ſolitaire à Port-Royal. Sa grande charité, ſa lumiere dans les choſes de Dieu, rend de grands ſervices aux Religieuſes de Port Royal des champs pendant leur captivité, ſon amour pour la pauvreté, ſa mort. 393-400
Ses épitaphes pour les amis de Port-Royal, chef-d'œuvres d'eſprit. 401
HARLAI (François de) Archevêque de Paris, fait ſortir les penſionnaires, poſtulantes, novices, confeſſeurs & ſolitaires de Port-Royal des champs. 307
HERSAN (Monſieur) continue une œuvre de charité commencée par M. le Tourneux. 215
HILLERIN (Charles de) ancien Curé de S. Merri, retiré en Poitou, fait une belle conquête d'un Gentilhomme qu'il amene à Port-Royal. 98
HIPPOLITE (Antoinette Clément) qui fut d'abord Tourriere à Port-Royal, puis ſe retira à Pontpone, prévoit la mort de M. de Saci. 346

I

JANSENIUS (Corneille) Evêque d'Ypres, la vérité qu'il développe ſouffre des contradictions, troubles que le démon excite à cette occaſion dans l'Egliſe. 2

JESUITES. *Voyez* Annat, leur fureur contre Meſſieurs de Port-Royal & M. de Saci. 59. 80. 81
Font bientôt perdre le fruit de la paix, à laquelle ils n'avoient point pris de part. 174. 178
Leur dépit de ce que M. Arnauld leur étoit échapé. 180. 181. 191. 192

L

LANCELOT. (Claude) d'abord ſolitaire à Port-Royal, chargé enſuite de quelques enfans. 273
Précepteur des princes de Conti, quelle étoit ſa conduite à leur égard. 274-290
Son mérite, on s'indiſpoſe contre lui, on lui ôte les jeunes princes. Il ſe retire à S. Cyran, & y fait profeſſion, ſon exil, ſa mort, ſon éloge. 290-292.
LANDES (Charles des champs des) Gentilhomme de Normandie, ſolitaire à Port-Royal : ſa mort, ſa pénitence, ſon humilité. 97
LAUZUN, (Peguillin *depuis* Comte de) pénitent de Cour. 117-120
LIANCOURT (Roger du Pleſſis Duc de) touché de Dieu. 232
Avis & regle de conduite qu'on lui donne. 233-254
Son attachement pour Meſſieurs de Port-Royal qu'il viſitoit ſouvent & qu'il logeoit chez lui. 254. 257. 264. 267.
Il en ſouffre, on lui refuſe l'abſolution à ſa paroiſſe, M. Arnauld prend ſa défenſe. 256
Sa mort, ſon caractere, ſon éloge. 261. 266
LIANCOURT (Jeanne de Schombert Ducheſſe de) obtient par ſes prieres & par ſa douceur la converſion de ſon mari, ſes ſoins pour lui, ſes vertus, ſa mort. 231. 232. 249. 259. 260.
LONGUEVILLE (Anne Genevieve de Bourbon, Ducheſſe de) ſœur du grand prince de Condé. Son zele pour l'Egliſe, dont elle procure la paix; comment elle s'y prépara, opprobres dont les hommes la couvrent. 132-147
Sa mort, ſes grandes vertus. 296-302

On n'attendoit que ſa mort pour agir contre Port-Royal. 305
LORGE : (le Comte de) ſecret dont il ſe ſert à la Baſtille pour ſe donner de l'exercice. 116
LOUAIL (Monſieur) l'un des éleves de M. le Tourneux. 216
LOUIS XIV Roi de France, ſa douceur naturelle. 59. 117 130
Laiſſé à lui même ſe porte à ce qui eſt juſte. 136. 142.
Témoigne de l'eſtime à M. de Saci. 144
Donne à M. Arnauld de grands témoignages de bienveil'ance & d'eſtime. 170-171

M

MAITRE DE SACI (Iſaac-Louis le) Son embarras à la mort de M. Singlin, précautions qu'il prend, exhortations qu'il fait aux amis. 20-28
Sa conduite à l'égard de Madame de Longueville & de Mademoiſelle de Vertus dont il ſe charge avec peine. 28-31
Son intrépide charité ; il eſt arrêté, conduit chez un Commiſſaire, où il eſt traité indignement, ramené chez lui & interrogé par le Lieutenant civil. 31-51
Gardé chez lui pendant quinze jour par une troupe d'Archers, ſes préparations à la priſon. 53-58
Eſt mené à la Baſtille, ne peut dire la Meſſe, ſes admirables diſpoſitions. 60-65. 72
Précautions du Gouverneur à ſon ſujet. 65-67
On lui donne pour compagnon Monſieur Fontaine. 78-79
Occupations de M. de Saci dans ſa priſon, ſon intrépidité, ſa charité pour les priſonniers. 80 94 111.
Son profond reſpect pour le Roi. 83. 84
Eſt fort touché de la mort de pluſieurs ſolitaires, ſon attachement aux autres. 103. 109 113
Eſt viſité par Madame de Pompone ſa couſine. 104. 105.
Beaux ſentimens dont il étoit pénétré. 103-110
Part qu'il prend aux diſcours des officiers de la Baſtille.

Baſtille. 113-121
Sort de priſon, va ſaluer M. l'Archevêque de Paris qui le preſente au Roi. 141 145
Remercie Madame de Longueville des ſoins qu'elle avoit pris pour lui. 144
Sa reconnoiſſance pour Mademoiſelle de Vertus. 147
Remercie M. de Gondrin, le va voir, lui donne quelques avis ſur les vertus d'un Evêque. 147-154
Refuſe des bénéfices, ſes grands ſentimens, ſa charité 156-159
Ses diſpoſitions lors de ſa délivrance. 160-166
Son reſpect pour nos redoutables myſteres. 167-169
Se retire à Pompone, puis à Paris, enfin à Port-Royal des champs. 169. 195
Tout le poids des affaires retombe ſur lui, M. Arnauld s'étant retiré. 194-195
On imprime ſa traduction de la Bible qu'il avoit faite à la Baſtille, ſes voyages à Paris. 198.
Sa prudence à l'égard de M. Fournier, ſes liaiſons avec M. le Tourneux. 202. 203. 210. 211
Son affection & ſa charité pour M. d'Epinoi. 218. 224. 225.
Aſſiſte à la mort M. de Sevigné ſon intime ami. 229
Sa douleur de la mort de Monſieur & de Madame de Liancourt, qui lui avoient donné leur confiance. 258. 267
Sa ſenſibilité à la mort de Madame la princeſſe de Conti, ſes attentions pour l'éducation des jeunes princes. 267. 273. 274. 294. 295
A ordre comme les autres Confeſſeurs, de ſortir de P. R. ſes diſpoſitions. 307
Se retire à Pompone, ſes ouvrages ſur l'Ecriture, eſtime qu'on en fait, ſes humbles ſentimens. 310 315. 321-334.
Tombe malade, rétabli en apparence. 315-318
Viſité par quelques perſonnes de la Cour. 319
Son entretien avec M. Fontaine, principalement au ſujet de ſes Ouvrages ſur l'Ecriture. 315. 327. 338. 341.

Parallele de ſes diſpoſitions peu de tems avant ſa mort avec celles de M. le Maitre. 335. 337
Sa mort & ce qui la préceda immédiatement. 344-350
Deuil univerſel. 350. 351
Son corps porté à P. R. des champs, où il eſt enterré en habits ſacerdotaux. 353. 359
Ses déſirs étoient qu'on fût attaché à Dieu & non à lui. 367. 369
MASQUE (M. le) Officier de la Baſtille, tente M. de Saci, puni de Dieu. 84
MOLONDIN (M. de) Colonel Suiſſe, eſcorte avec ſa compagnie M. le Lieutenant civil à la viſite de la maiſon de M. de Saci. 41. 43-55
MONTAUSIER (le Duc de) voit M. de Saci à Pompone avec pluſieurs perſonnes de la Cour. 319
MONTESPAN (Madame la Ducheſſe de) niéce de M. de Gondrin Archevêque de Sens, comment traitée par ſon oncle. 176
MOREAU (Raphael) Chirurgien, ſolitaire à P. R. ſa mort, ſon caractere. 97
MORT : ſentimens ſur la mort. 412. 413

P

PAVILLON (Nicolas) Evêque d'Alet, écrit à M. de Saci ſur ſa délivrance. 154. 155
L'engage avec d'autres Evêques à travailler à l'Ecriture-ſainte. 327. 330
PELISSON (Monſieur) mis à la Baſtille : impiété commiſe à ſon ſujet, qui fait frémir M. de Saci. 119
Rend viſite à M. de Saci pour l'engager à traduire des paſſages des Peres, qu'il avoit recueillis. 319-320
PEREFIXE (Hardouin de Beaumont de) Archevêque de Paris : ce qu'il étoit avant que d'être Archevêque : quel étoit ſon zéle. 87. 88
Comment il reçoit M. de Saci, & le préſente au Roi. 143. 144.

PETIT (Monſieur) Son jardin ſervoit de rendez-vous à M. de Saci & à ſes amis. 31
On viſite ſa maiſon, il s'échappe, ſes domeſtiques interrogés, ſageſſe de ſa femme. 42-46
POMPONE (Simon Arnauld d'Andilly Marquis de) Miniſtre d'Etat, mene M. de Saci ſon couſin chez M. l'Archevêque de Paris, & enſuite avec ce Prélat le préſente au Roi. 143. 144.
POMPONE (Madame de) ſe donne de grands mouvemens pour M. de Saci. 54.
Elle le viſite à la Baſtille. 104
PONT-CHATEAU (Sebaſtien-Joſeph du Cambout de) ſolitaire à Port-Royal. Sa converſion s'opere peu-à-peu au milieu des grandeurs, ſes occupations à Port-Royal, ſes diſpoſitions admirables. 371-383
Sort de Port-Royal (où il étoit jardinier) à cauſe des troubles, ſon grand mérite brille à Rome où il eſt envoyé, il ſe retire enfin à Orval. 101. 384. 388.
Engage M. Fontaine à écrire ce qu'il ſavoit des premiers ſolitaires; quelle étoit ſon exactitude. 389-392
Sa mort, le bruit de ſa ſainteté ſe répand, ſon corps apporté à P. R. 392. 393
PROVIDENCE: marque ſenſible de la providence de Dieu. 122. 125

R

RELIGIEUSES de P. R. de Paris: elles reçoivent le corps de M. Singlin. 19
Celles des champs demandent le cœur de M. de Rebours. 20
Elles obtiennent le cœur de M. Singlin demandé de ſon vivant. 23
Leurs diſpoſitions à l'enterrement de M. de Saci. 357. 358
Elles font changer une diſpoſition teſtamentaire de M. de Tillemont. 412
RIVIERE (Pierre de Pertuis d'Eragni de la) Gen-

tilhomme de Normandie, ſolitaire à Port Royal & garde bois, ſa mort, ſon caractere. 96. 97
ROLLAND (Thomas) Docteur : eſtime que M. de Saci faiſoit de lui. 318

S

SACI. *Voyez* Maitre de Saci.
SAINT-ANGE (Madame de) enlevée de Port-Royal au tems de la perſécution, bien traitée dans ſa captivité, puis ramenée à Port-Royal des champs 219. 222
Sa mort, ſa charité pour ſes enfans, ſes vertus. 218-223.
SAINTE-MARTHE (Claude de) ſolitaire de Port-Royal, enſuite confeſſeur, ſe retire pendant les troubles au Fauxbourg S. Antoine à Paris : honneur qu'on lui fait à lui & à ſes compagnons ſans les connoître. 101. 382
SAVREUX (Charles) Imprimeur & Libraire, eſt long-tems à la Baſtille. 37
SÉVIGNE' (Renauld de) touché de Dieu ſe retire à Port-Royal de Paris, enſuite aux champs où il meurt plein de vertus. 226-231
SINGLIN (Antoine de) Confeſſeur & Supérieur de Port-Royal. Ses peines au ſujet des diviſions des amis ſur le Formulaire, ſon ame engraiſſée de ſouffrances. 3-7
Il eſt dans les traverſes, & c'eſt ſa joie. 7-14
Son avidité pour la pénitence. 9
Sa derniere maladie, ſa mort. 10-12
Son éloge, ſes grandes & belles qualités. 13-20
Son corps tranſporté à Port-Royal de Paris. 19
Son cœur porté à Port-Royal des champs ; on lui en avoit demandé la permiſſion de ſon vivant ſur la repugnance qu'il témoigna au ſujet de M. de Rebours. 20-23
SOLITAIRE, quelles doivent être ſes diſpoſitions, ſon humilité, ſon amour pour le ſilence, la promptitude de ſon obéiſſance, ſon exactitu-

de, &c. 375-376
Solitaires & Messieurs de Port-Royal. Obligés une seconde fois de sortir de Port-Royal des champs se disperſent. 224
Meurent la plûpart dans la perſécution. 7
Leur douleur à la priſe de M. de Saci, mort de pluſieurs, diſpoſitions des autres. 94. 95
Leur joie à la délivrance de M. de Saci. 165
Leurs ſentimens ſur la retraite de Monſieur Arnauld. 180-187
Eſtime qu'ils faiſoient des Ouvrages des autres. 339-343.

T

Tellier (M. le) Chancelier & Miniſtre d'Etat, donne une bonne leçon au Lieutenant civil au ſujet des papiers de conſcience pris à M. de Saci. 39
Fait ſortir de la Baſtille Meſſieurs du Foſſé, arrêtés avec M. de Saci. 72
Son affection particuliere pour M. de Saci. 156-159
Thiboust (Nicolas) Chanoine de S. Thomas du Louvre : ſa vertu, il ſe retire à Port-Royal des champs où il meurt. 197. 200
Tillemont (M. de) le pere ne peut ſurvivre à ſon fils, dont il admiroit la vertu. 409
Quelles étoient ſes penſées ſur la mort. 412
Tillemont (Sébaſtien le Nain de) fils, Prêtre, ſes diſpoſitions dans ſa jeuneſſe, ſon ordination, ſes vertus, ſon amour pour la ſolitude, ſes Ouvrages 401-409. 412
Viſitoit tous les ans ſes amis. 34. 35. 405
Son attachement pour Port-Royal qu'il eſt obligé de quitter. 407
On le laiſſe tranquille. 408. 409
Sa mort. 401
Diſpoſition teſtamentaire changée par Monſieur ſon pere. 412
Tourneux (Nicolas le) Prêtre Confeſſeur de

Port-Royal des champs, nommé à un bénéfice, touché de Dieu, sa pénitence, ses prédications, traverses qu'on lui suscite. 203-213
Eleve des jeunes gens, ses Ouvrages, sa mort, enterré à Port-Royal des champs. 214-217
TRESORIERS GENERAUX (les) mis à la Bastille, étonnés des précautions du Gouverneur à l'occasion de M. de Saci. 67
Réflexions qu'ils y faisoient. 113

V

VALOIS (Messieurs de) freres, savans Auteurs, détrompés de la pensée qu'ils avoient que Messieurs de Port-Royal n'estimoient pas leurs Ouvrages. 341
VARET (Alexandre) Prêtre, Grand-Vicaire de Sens, sa vertu, sa mort. 217. 218
VENDOME, Commissaire. M. de Saci est mené chez lui, & traité d'une maniere indigne. 38-40
VERGIER DE HAURANNE (Jean du) Abbé de S. Cyran, écrit de Vincennes plusieurs Lettres à Madame de Saint-Ange. 220
VERTUS (Catherine-Françoise de Bretagne de) Sa douleur de la mort de M. Singlin, elle lui baise le visage. 20
Ses grandes vertus, Dieu bénit son zele pour l'Eglise. 146. 147
Se retire à P. R. des champs où elle meurt. 296

Fin de la Table des Matieres.

A 147 3839